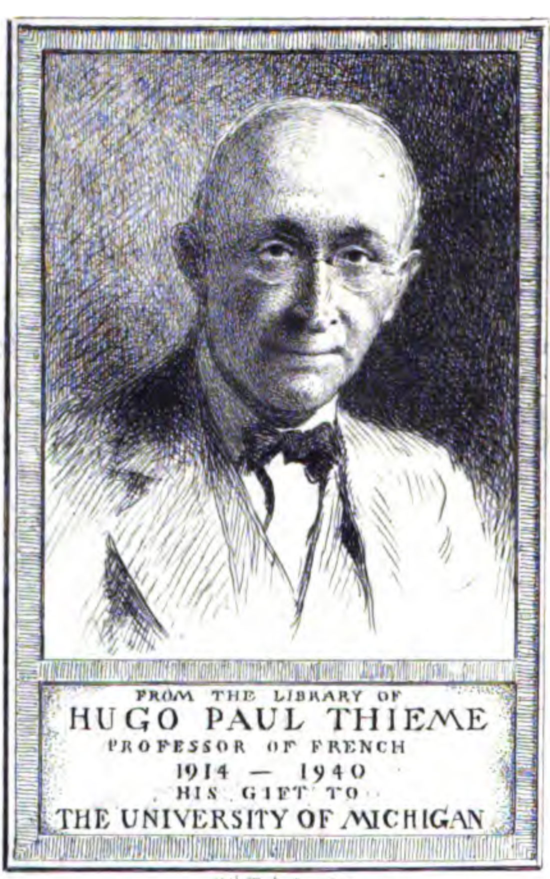



LES LIVRES SONT NOS MEILLEURS AMIS




LES
LIVRES
SONT
NOS
MEILLEURS
AMIS
H.P.THIEME





FROM THE LIBRARY OF
HUGO PAUL THIEME
PROFESSOR OF FRENCH
1914 — 1940
HIS GIFT TO
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN

LES MÉTAPHORES ET LES COMPARAISONS
DANS L'ŒUVRE DE VICTOR HUGO

LA COULEUR
LA LUMIÈRE ET L'OMBRE
DANS LES MÉTAPHORES
DE
VICTOR HUGO

PAR

EDMOND HUGUET
PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE CAEN

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1905

LA COULEUR
LA LUMIÈRE ET L'OMBRE
DANS LES MÉTAPHORES
DE
VICTOR HUGO

LES MÉTAPHORES ET LES COMPARAISONS
DANS L'ŒUVRE DE VICTOR HUGO, v. 2

LA COULEUR
LA LUMIÈRE ET L'OMBRE
DANS LES MÉTAPHORES

DE

VICTOR HUGO

PAR

EDMOND HUGUET

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE CAEN

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1905

AVANT-PROPOS

Ce volume, comme le précédent[1], *est fait pour être consulté et non pour être lu. Ce n'est pas une étude littéraire, c'est une sorte de dictionnaire méthodique, un répertoire philologique, un instrument de travail. J'aurais voulu pouvoir ne joindre aux citations aucun commentaire, mais il aurait fallu pour cela un classement parfait, s'expliquant de lui-même, chose impossible quand il s'agit de métaphores.*

Dans l'ordre que j'ai suivi, ce n'est pas sans regret que j'ai renoncé à tenir compte de la chronologie. On sait combien sont nombreuses les œuvres non datées. Il est donc très difficile d'arriver à des conclusions tout à fait sûres, et je me suis résigné à faire un classement purement analogique. Cependant il n'est peut-être pas impossible, si l'on choisit avec soin certaines catégories de métaphores, et certaines œuvres datées, de voir comment s'est transformé le génie du poète, et cette étude pourra plus tard être l'objet d'un

1. Le Sens de la forme dans les métaphores de Victor Hugo, *Paris, Hachette*, 1904.

des livres que je consacre aux métaphores de Victor Hugo.

La critique a fait bon accueil au premier volume de mon travail. Elle a mieux aimé voir les difficultés que les défauts. Je lui en exprime toute ma reconnaissance.

A l'indication des volumes et des pages de l'édition in-8° Hetzel-Quantin j'ai ajouté celle des divisions et subdivisions de chaque ouvrage. J'ai dû souvent attribuer des numéros d'ordre à des pièces non numérotées. On comprendra facilement le sens de chaque chiffre en se reportant aux tables des matières.

LA COULEUR
LA LUMIÈRE ET L'OMBRE
DANS LES MÉTAPHORES
DE
VICTOR HUGO

CHAPITRE I

LES MÉTAPHORES CLASSIQUES

Victor Hugo dit dans les *Contemplations* :

Je massacrai l'albâtre, et la neige, et l'ivoire,
Je retirai le jais de la prunelle noire,
Et j'osai dire au bras : Sois blanc, tout simplement.
I, 30 (I, VI).

Veut-il dire que, pour désigner la couleur, il emploie toujours rigoureusement le mot propre, à l'exclusion de la métaphore ? Le bras est-il toujours blanc, les cheveux toujours noirs ou blonds, le ciel toujours bleu ? Non. Nous voyons encore chez Victor Hugo des bras d'albâtre ou de neige, des cheveux d'or ou d'ébène, un ciel de saphir. On le lui a reproché, et l'on a eu tort, car il n'y a là aucune contradiction. Victor Hugo n'a voulu im-

poser ni aux autres ni à lui-même l'emploi exclusif du mot propre : il a seulement protesté contre la périphrase et la métaphore obligatoires. Le bras a désormais le droit d'être blanc, tout simplement ; il n'est pas tenu de n'être jamais rien de plus, et si sa blancheur éveille dans l'esprit l'idée de l'albâtre ou de la neige, l'écrivain a le droit d'user de la comparaison. Un exemple nous montrera réunis les deux procédés :

A voir sur son beau front s'arrondir ses bras blancs,
On croirait voir de loin, dans nos temples croulants,
Une amphore aux anses d'albâtre.

Les Orientales, 123-124 (XXI).

Il est donc tout naturel que l'albâtre garde une place dans le vocabulaire de Victor Hugo, et cela non seulement dans les premières œuvres du poète, mais à une époque très avancée de sa vie :

Quand Ordener se retourna, il vit, sur le roc bruni par la mousse, Éthel pâle, comme une statue d'albâtre sur un piédestal noir.

Han d'Islande, 113 (IX).

Dieu, caché dans la nuit de cet être souffrant,
Brille et fait resplendir son sourcil transparent,
L'albâtre laisse voir la lumière immortelle,
Son front luit.

Toute la lyre, II, 17-18 (V, VI).

Et sur son cou d'albâtre
Laïs nue avait moins d'escarboucles luisant
Que ces fauves rochers n'ont de flaques de sang.

La Légende des siècles, II, 66 (XV, II, 8).

Oui, je tiens pour erreurs stupides les maximes
Qui veulent interdire aux grands aigles les cimes,
L'amour aux seins d'albâtre et la joie aux enfants.

L'Art d'être grand-père, 226 (XV, I).

Je ne parle pas des cas où le mot *albâtre* désigne la blancheur morale. Nous en verrons des exemples dans un autre chapitre. Voici maintenant la neige et l'ivoire, auxquels on peut joindre le marbre [1], et le lys, et le lait :

Ma voisine est une ouvrière
Au front de neige, aux dents d'émail.

Toute la lyre, II, 119 (VI, XIV).

Tout ce bel ange a l'air dans la neige pétri.

La Légende des siècles, III, 53 (XXVI).

Elle me dit : Quelque chose
Me tourmente. Et j'aperçus
Son cou de neige, et, dessus,
Un petit insecte rose.

Les Contemplations, I, 69 (I, XV).

Il la revoyait déshabillée par les mains sauvages des tortionnaires, laissant mettre à nu et emboîter dans le brodequin aux vis de fer son petit pied, sa jambe fine et ronde, son genou souple et blanc. Il revoyait encore ce genou d'ivoire resté seul en dehors de l'horrible appareil de torture.

Notre-Dame de Paris, II, 235 (IX, VI).

1. Victor Hugo emploie aussi le mot *albâtre* comme synonyme de *marbre*. Une statue de marbre devient une statue d'albâtre. Voir les *Feuilles d'automne*, 280 (VIII).

Le front de Bauldour était blanc, pur et admirable comme la trompe d'ivoire du roi Charlemagne [1].

Le Rhin, I, 340 (XXI, I).

Le mot *lys* et le mot *marbre* peuvent avoir deux valeurs différentes : tantôt ces mots expriment la blancheur du teint, tantôt ils désignent la pâleur :

Dis, crains-tu les filles de Grèce?
Les lys pâles de Damanhour?

Les Orientales, 91 (XII).

Les vierges au front pur comme un lys sans défaut.

La Fin de Satan, 164 (*Jésus-Christ*, III).

Avec ses beaux bras blancs en marbre de Paros.

Les Contemplations, I, 135 (II, VII).

Un front qui semblait fait de marbre, des joues qui semblaient faites d'une feuille de rose.

Les Misérables, III, 231 (III, VI, 2).

Viens montrer à Paros le marbre de ta chair.

La Légende des siècles, III, 255 (XXXIX, IV)

Où la morte au front pâle est comme un lys vivant.

Les Contemplations, II, 68 (IV, XVII).

Il était si pâle que plus d'un pensa dans la foule que c'était un des évêques de marbre, agenouillés sur les pierres sépulcrales du chœur, qui s'était levé et qui venait recevoir au seuil de la tombe celle qui allait mourir.

Notre-Dame de Paris, II, 179 (VIII, VI).

1. Dans cette phrase, la comparaison a une naïveté voulue, et Victor Hugo cherche un peu l'archaïsme qui convient à un vieux récit.

Marius regarda son aïeul à qui la pâleur avait fait un visage de marbre.

Les Misérables, IV, 366 (IV, VIII, 7).

Une larme coula lentement sur la joue de marbre d'Enjolras.

Ib., V, 56 (V, I, 8).

Sa pâleur de marbre n'avait pas un pli... l'échelle tremblait et sonnait sous son pied lugubre, et l'on eût dit la statue du commandeur redescendant dans le sépulcre.

Quatrevingt-treize, 493 (III, v, 3).

La blancheur du lait offre à Victor Hugo un point de comparaison moins classique :

Rougissante et pareille aux naïades de marbre,
Tu baignais tes pieds nus et blancs comme le lait.

Toute la lyre, III, 107 (VI, II).

Victor Hugo traite d'ailleurs la métaphore classique avec assez d'irrévérence : il l'associe à des mots qui n'ont rien de poétique et lui donne place dans le style burlesque :

J'en suis incandescent. Que n'ai-je
Le droit d'offrir un kiss à ce biceps de neige !

Théâtre en liberté, 176 (*Mangeront-ils?* I, VI).

Comme dans la langue classique, ce qui est noir est de l'ébène. Le mot s'applique à la couleur de la peau, à celle des cheveux ; il caractérise aussi le poil d'un cheval ou d'un tigre :

Les vierges aux seins d'ébène,
Belles comme les beaux soirs.

Les Orientales, 18 (I, III).

Que m'importe, juive adorée,
Un sein d'ébène, un front vermeil!

Ib., 91 (XII).

Dans la cage, à côté de sa chaise thébaine,
Le roi fit accroupir l'eunuque au front d'ébène.

La Fin de Satan, 70 (*Le Glaive*, IV).

Je ne te verrai point, dans l'âge des amours,
Quand un duvet léger t'embellirait à peine,
A ta craintive amante apportant tous les jours
Le fruit d'une chasse lointaine,
Lui demander, pour prix des dépouilles des ours,
L'une de ses tresses d'ébène.

La Canadienne, dans *Victor Hugo raconté*, I, 252.

Fuis, va tresser ailleurs tes longs cheveux d'ébène.

Raymond d'Ascoli, *Ib.*, 264.

Diane, la déesse aux longs cheveux d'ébène.

Toute la lyre, I, 133 (II, XXI).

Quatre palefreniers en livrée écarlate surgirent, menant deux chevaux magnifiques... Tous deux étaient noirs comme l'ébène.

Le Rhin, I, 380-381 (XXI, x).

Et l'obscur tigre noir, dont le masque d'ébène
A deux trous flamboyants par où l'on voit l'enfer.

L'Art d'être grand-père, 74 (IV, IV).

Dans ces deux derniers exemples, on ne peut plus vraiment dire que la métaphore soit classique.

Victor Hugo emploie plusieurs fois le mot *ébène* pour désigner la noirceur de divers objets, mais nous le voyons s'éloigner de plus en plus du style conventionnel et chercher à peindre exactement des choses vues. Il emploie tel ou tel mot non parce qu'il le trouve tout prêt dans le vocabulaire de ses prédécesseurs, mais parce que ce mot correspond réellement à la couleur[1] observée. Dans les exemples qui suivent, on pourra constater ce progrès de l'expression :

Entre deux rocs d'un noir d'ébène
Voyez-vous ce sombre hallier
Qui se hérisse dans la plaine,
Ainsi qu'une touffe de laine
Entre les cornes du bélier ?

Les Orientales, 143 (XXVII).

Le jour n'avait pas encore complètement disparu. Il faisait nuit noire pour le ravin où j'étais et pour les vallées de la rive gauche adossées à de grosses colonnes d'ébène; mais une inexprimable lueur rose, reflet du couchant de pourpre, flottait sur les montagnes de l'autre côté du Rhin.

Le Rhin, I, 236 (XVI).

(Dans une phosphorescence). Les filets des pêcheurs semblent sous l'eau du feu tricoté. Une moitié de l'aviron est d'ébène, l'autre moitié, sous la lame, est d'argent.

Les Travailleurs de la mer, II, 133 (II, II, 10).

La mer comme la terre était blanche; l'une de neige, l'autre d'écume. Rien de mélancolique comme le jour que

1. Je m'excuse d'employer ce mot ici ; mais, comme le dit M. Mabilleau, le noir est pour Victor Hugo une couleur positive (*Victor Hugo*, p. 113).

faisait cette double blancheur. Certains éclairages de la nuit ont des duretés très nettes; la mer était de l'acier, les falaises étaient de l'ébène.

L'Homme qui rit, I, 79 (I, I, 3).

Le mot *ébène*, employé à propos des cheveux, n'est pas, du reste, un mot tout à fait vague et d'un emploi purement conventionnel : il représente non seulement la noirceur, mais aussi le brillant, l'éclat presque métallique, ce que Victor Hugo indique aussi par une comparaison avec le plumage du corbeau :

A travers cette ondoyante chevelure, plus luisante qu'un plumage de corbeau, on voyait se tordre et se nouer une grosse corde grise et rugueuse.

Notre-Dame de Paris, II, 174 (VIII, VI).

Au contraire le mot reste vague et ne correspond à aucune sensation précise dans les exemples suivants :

Joie ou peine,
Nuit d'ébène
Ou ciel bleu,
Que m'importe ?
Toute porte
Mène à Dieu.

La Esmeralda, 61 (IV, II).

J'ai sans cesse vu l'heure, en tournant pas à pas,
Teindre d'ébène et d'or les branches du compas.

Toute la lyre, I, 163 (II, XXXII).

C'est que dans ces deux cas il ne s'agit pas de

décrire. Le poète veut seulement marquer l'opposition du jour et de la nuit. Il n'a pas besoin pour cela de mots très rigoureusement exacts.

L'or des cheveux, encore plus que leur ébène, appartient au répertoire du style classique. Victor Hugo n'a pourtant pas cru nécessaire de s'interdire cette métaphore. Il l'amène d'une façon un peu bizarre dans ces vers où sont réunis l'or des cheveux et celui du blé :

Enfin, pauvre feuille envolée,
Je viendrais, au gré de mes vœux,
Me poser sur son front, mêlée
Aux boucles de ses blonds cheveux,

Comme une perruche au pied leste
Dans le blé jaune, ou bien encor
Comme dans un jardin céleste
Un fruit vert sur un arbre d'or.

Les Orientales, 129 (XXII).

On voit du moins que Victor Hugo emploie le mot propre avant d'en venir à la comparaison. Les cheveux sont comparés à l'or, mais ce sont bien des cheveux blonds. Ailleurs aussi, nous voyons employé franchement, à côté de la métaphore, le mot qui désigne la couleur :

C'était une jolie blonde avec de belles dents. Elle avait de l'or et des perles pour dot, mais son or était sur sa tête et ses perles étaient dans sa bouche.

Les Misérables, I, 220 (I, III, 2).

Parfois, comme un sein nu sous l'or des blondes tresses,
Je me cache parmi les nuages d'azur.

La Légende des siècles, I, 341 (XII, I).

Le poète parle souvent des cheveux blonds des enfants. Il aime à donner à cette couleur une signification symbolique : il y voit une auréole, un reflet de paradis, une lueur d'aurore :

Souffrir, sachant pourquoi, martyr, prophète, apôtre,
C'est bien ; mais un enfant fantôme, aux cheveux d'or,
Être déjà proscrit n'étant pas homme encor !

La Légende des siècles, IV, 267 (LVII, II).

Jamais vos jeunes pas n'ont touché notre fange,
Tête sacrée ! enfant aux cheveux blonds ! bel ange
A l'auréole d'or !

Les Feuilles d'automne, 328 (XIX).

Ses blonds cheveux lui font au front une auréole.

Toute la lyre, I, 172 (III, II).

Tous deux chantent, fragiles têtes
Où flotte la lueur d'on ne sait quelles fêtes,
Et que dore un reflet d'un paradis lointain.

L'Année terrible, 347 *(Juin,* XVIII).

J'aime un groupe d'enfants qui rit et qui s'assemble;
J'ai remarqué qu'ils sont presque tous blonds, il semble
Qu'un doux soleil levant leur dore les cheveux.

L'Art d'être grand-père, 163 (X, I).

C'est l'humble tête blonde où jadis, pauvre femme,
Tu voyais rayonner l'aurore et poindre l'âme.

Actes et paroles. Pendant l'exil, 408 *(Mentana).*

Ils sont vermeils, ils ont de plus fraîches haleines
Que n'en ont les rosiers de mai dans les ravins,
Et l'aurore frissonne en leurs cheveux divins.

L'Art d'être grand-père, 142 (VII).

Sur la tête d'une femme, les cheveux blonds sont comme une couronne d'or. C'est la coiffure lumineuse d'Apollon sortant de l'eau. Une flamme se dégage des cheveux de Pepa l'Espagnole, et ce qu'on voit sur la chevelure vermeille de la duchesse Josiane, c'est un reflet d'incendie :

Vivez fêtée et fière, ô belle aux cheveux d'or.

Les Contemplations, I, 45 (I, x).

BARACCA

Strubble est chauve, et moi j'ai des cheveux.

Elle laisse tomber sa chevelure blonde sur ses épaules nues.

GRUCCIA

Apollo
N'est pas plus coiffé d'or alors qu'il sort de l'eau.
Tes cheveux sur ton front sont comme un flot d'aurore.

Toute la lyre, III, 124 (VII, I).

Dans sa résille de soie
Pepa mettait des doublons ;
De la flamme et de la joie
Sortaient de ses cheveux blonds.

L'Art d'être grand-père, 156-157 (IX).

Des cheveux colorés comme d'un reflet d'incendie.

L'Homme qui rit, II, 59 (II, III, 8).

Enfin, les cheveux blonds d'Enjolras, qui va mourir pour la liberté, sont une auréole d'apôtre et de martyr :

Tout à coup il dressa la tête, ses cheveux blonds se renversèrent en arrière comme ceux de l'ange sur le sombre quadrige fait d'étoiles, ce fut comme une crinière de lion effarée en flamboiement d'auréole.

Les Misérables, V, 38 (V, I, 5).

Nous voilà bien loin des métaphores classiques. Nous y revenons en remarquant la barbe d'argent et les cheveux de neige :

Les frimas sur son front s'élèvent entassés,
Sa barbe en flots d'argent descend vers sa ceinture.

Les Derniers bardes, dans *Victor Hugo raconté*, I, 278.

Sa barbe était d'argent comme un ruisseau d'avril.

La Légende des siècles, I, 65 (II, VI).

La comparaison du second hémistiche relève la métaphore du premier. Ailleurs c'est l'antithèse qui évite la banalité :

On dirait qu'il a près de cent ans
Et qu'il n'en a pas vingt, et qu'un astre est son âme,
A voir son front de neige, à voir ses yeux de flamme.

La Légende des siècles, I, 234 (VI, *le comte Félibien*).

Comme il gelait dans mon âme,
Sur ma tête il a neigé.

Dernière gerbe, 139 (II, XXVII).

Cette neige, Victor Hugo n'en remarque pas seulement la blancheur, il la voit tomber lentement et s'amasser sur la tête de l'homme vieillissant :

Il continuera donc sa tâche commencée,
Tandis que sa famille, autour de lui pressée,
Sur son front, où des ans s'imprimera le cours,
Verra tomber sans cesse et s'amasser toujours,
Comme les feuilles d'arbre au vent de la tempête,
Cette neige des jours qui blanchit notre tête !

Les Feuilles d'automne, 256 (II).

Moi, blanchi par les jours sur ma tête neigeant.

Toute la lyre, I, 323 (IV, XXIV).

La montagne est souvent comparée à une tête ; inversement la tête peut être comparée à une montagne ; le front qui ne se courbe pas rappelle une cime inaccessible ; la métaphore est alors beaucoup plus vigoureuse :

Ce que le titan chauve est à l'archange imberbe,
Don Jayme l'est à don Ascagne ; il a blanchi ;
Il neige sur un mont qu'on n'a jamais franchi,
Et l'âge atteint le front que nul roi n'a pu vaincre.

La Légende des siècles, II, 376 (XXI, III).

Victor Hugo n'a pas complètement retiré le jais de la prunelle noire : il l'a laissé au moins dans les prunelles du Cid :

Le cid Campeador aux prunelles de jais,
Au poing de bronze, au cœur de flamme, à l'âme honnête.

La Légende des siècles, I, 171 (VI, II, 2).

Il a gardé aussi les lèvres de corail, que d'ailleurs il n'a jamais condamnées, mais qui appartiennent bien à la vieille poésie :

Qu'a donc le doux sultan ? demandaient les sultanes.
A-t-il avec son fils surpris sous les platanes
Sa brune favorite aux lèvres de corail ?

Les Orientales, 72 (VII).

Tout essaim de beauté, gynécée ou sérail,
Madame, admirerait vos lèvres de corail.

Les Voix intérieures, 271 (VIII).

Lorsqu'aux mages parlait encore
La muse aux lèvres de corail.

Toute la lyre, I, 238 (III, XXIV).

Il[1] est le blême époux de la vie, odalisque
Au sein gonflé de lait, aux lèvres de corail.

L'Ane, 322 (I, VII).

Mais on voit aussi des lèvres qui sont des fraises :

Elle a tout, cette Dea ! quelle peau blanche, quels cheveux, des lèvres qui sont des fraises... !

L'Homme qui rit, I, 427 (II, II, 6).

Victor Hugo a laissé dans la bouche les perles qu'y avait mises la poésie classique. Nous avons vu déjà un exemple de cette métaphore[2] ; en voici d'autres :

1. L'homme.
2. Voir p. 9.

L'éclat de rire franc, sincère, épanoui,
Qui met subitement des perles sur les lèvres.
Les Voix intérieures, 317 (XXII).

On parle, on cause, on rit surtout; — j'aime le rire,
Non le rire ironique aux sarcasmes moqueurs,
Mais le doux rire honnête ouvrant bouches et cœurs,
Qui montre en même temps des âmes et des perles.
Les Contemplations, I, 25 (I, VI).

Comme l'aube tu me charmes;
Ta bouche et tes yeux chéris
Ont, quand tu pleures, ses larmes,
Et ses perles quand tu ris.
Ib., 177 (II, XXIII).

Femmes, nos vers qui vous défendent,
Point avares et point pédants,
Pour vous chanter, ne vous demandent
Pas d'autres perles que vos dents.
Les Chansons des rues et des bois, 63 (I, II, 4).

Viens! aimons-nous. Le rire et les pleurs apparaissent
En perles dans ta bouche, en perles dans tes yeux.
Théâtre en liberté, 145. (*Mangeront-ils ?* I, III).

Les moissons restent blondes ou dorées chez Victor Hugo, comme elles l'étaient dans la poésie classique, comme elles l'étaient chez les poètes de l'antiquité :

Le zéphyr des moissons blondes[1],
S'il se risque sur mes ondes,
Y devient fou.
La Légende des siècles, III, 277 (XLI, I).

1. Cf. *Les Contemplations*, I, 304 (III, XXX, I), etc.

Des carrés de blé d'or; des étangs au flot clair.
Les Feuilles d'automne, 382 (XXXIV, 1).

Ton regard voit, tandis que notre œil flotte au loin,
Les blés d'or en farine, et la prairie en foin.
Les Voix intérieures, 306 (XIX).

L'air courait, les oiseaux chantaient, la flamme et l'onde
Se courbaient, la moisson dorait la terre blonde.
Les Rayons et les Ombres, 536 (XXXV, v).

Oui, je veux creuser le noir limon,
Et tirer l'épi d'or de la terre profonde.
Quand le soc a passé, la plaine devient blonde.
Les Contemplations, I, 299 (III, XXIX).

Respecte le blé d'or plein des rayons du jour.
Dernière gerbe, 203 (IV).

La métaphore n'empêche pas l'emploi du mot propre : la moisson est jaune [1] :

Les bois verts, le flot d'or de la jaune moisson.
Odes et Ballades, 399 (*Odes*, V, XIX, 2).

L'étang frémit sous les aulnes;
La plaine est un gouffre d'or
Où court, dans les grands blés jaunes,
Le frisson de messidor.
Les Chansons des rues et des bois, 125 (I, I, 7).

L'or des blés et celui des cheveux se rencontrent dans une même métaphore :

La Champagne pouilleuse, à laquelle juillet vient de couper ses cheveux d'or.
Le Rhin, I, 69 (IV).

1 Cf. p. 9.

Il est inutile de continuer à chercher ce qu'il y a de commun entre les métaphores de Victor Hugo et celles de l'époque antérieure. Nous en trouverons dans la suite beaucoup d'autres qu'il n'a pas créées, et qu'il ne pouvait pas rejeter. Les astres d'or, les fleuves d'argent, les perles de la rosée figureront toujours dans la langue de la poésie, et même dans la prose imagée. Reprocherons-nous à Victor Hugo de n'avoir pas été fidèle à son programme ? Nous le féliciterons au contraire de n'avoir eu, dans la pratique, aucun parti pris. Il n'a pas condamné telle ou telle métaphore parce qu'elle appartenait au vieux répertoire, mais parce qu'elle était banale, usée, vide de sens, et ne correspondait à rien de précis. Il a surtout reproché aux classiques la haine du mot propre et l'habitude constante de le remplacer soit par une définition plus ou moins exacte, soit par une comparaison souvent peu satisfaisante pour l'esprit. Dans sa ***Réponse à un acte d'accusation***, il exagère, il plaisante, mais sous les grossissements de la forme, on peut reconnaître la vérité du fond. Il n'a jamais voulu faire table rase, rejeter en bloc tous les anciens procédés ; il a toujours admis des distinctions qui ne pouvaient trouver place dans une proclamation révolutionnaire, mais jamais, si l'on fait exception de ses premières œuvres, il n'a commis les fautes qu'il a blâmées chez ses prédécesseurs.

Nous pourrons voir d'ailleurs que, chez Victor Hugo, les métaphores traditionnelles ont une réalité, une vie, une signification qu'elles n'avaient

pas auparavant. Et en face des comparaisons consacrées par l'usage, nous en verrons toujours d'autres que les classiques auraient pu trouver basses, vulgaires ou étranges. La Esméralda irritée a les joues rouges comme une pomme d'api :

Elle sauta d'un bond à l'autre bout de la cellule, se baissa, et se redressa, avec un petit poignard à la main, avant que Gringoire eût eu seulement le temps de voir d'où ce poignard sortait ; irritée et fière, les lèvres gonflées, les narines ouvertes, les joues rouges comme une pomme d'api, les prunelles rayonnantes d'éclairs.

Notre-Dame de Paris, I, 148-149 (I, VII).

La colère produit sur M. Gillenormand un effet plus violent. Il rougit comme un tison sous le soufflet de forge :

Chacune des paroles que Marius venait de prononcer avait fait sur le visage du vieux royaliste l'effet des bouffées d'un soufflet de forge sur un tison ardent. De sombre il était devenu rouge, de rouge pourpre, et de pourpre flamboyant.

Les Misérables, III, 128 (III, III, 8).

La pudique rougeur de Sara la baigneuse est plus poétique, mais l'expression n'est pas moins étrangère à la langue de la vieille poésie :

Elle est là, sous la feuillée,
Éveillée,
Au moindre bruit de malheur ;

Et rouge, pour une mouche
Qui la touche,
Comme une grenade en fleur.

Les Orientales, 117 (XIX).

D'ailleurs si le teint blanc donne lieu presque toujours aux mêmes comparaisons, Victor Hugo, même dans les *Orientales,* cherche à définir d'autres nuances, et crée des métaphores nouvelles :

Tu n'es point blanche ni cuivrée,
Mais il semble qu'on t'a dorée
Avec un rayon de soleil.

Les Orientales, 91-92 (XII)

De plus en plus, on sent qu'il a réellement observé les couleurs qu'il décrit, et que ses métaphores ne sont pas employées pour éviter le mot propre, mais pour suppléer au terme exact qui fait défaut :

Sa face d'un jaune rance était comme modelée dans une pâte visqueuse ; ses joues immobiles semblaient de mastic[1].

L'Homme qui rit, I, 355 (II, I, 7).

Il semblait profondément calme. Son hâle était livide.
Du bronze qui souffre, tel était ce visage.

Les Travailleurs de la mer, II, 314 (III, III, 2).

Rien n'avait été perdu de la pâte dont il avait été fait ; pas un muscle qui n'allât à son but, le pugilat. Il y avait de

1. Il est possible que dans cette comparaison Victor Hugo pense plutôt à la consistance qu'à la couleur.

la concision dans son torse ferme, luisant et brun comme l'airain.

L'Homme qui rit, I, 390 (II, I, 12).

(Marat) Face de cuivre et dents de vert-de-gris.

Quatrevingt-treize, 239 (II, III, 2).

Peut-être aussi le visage de Gilliat est-il comparé au bronze parce qu'il est immobile et impassible. Peut-être, en comparant à l'airain le torse d'un lutteur, Victor Hugo a-t-il voulu nous donner une idée de force et de solidité. En tout cas, on peut constater qu'il se sépare très nettement des classiques parce qu'il observe ce qu'il veut décrire au lieu d'employer des termes de convention, qu'il cherche à représenter ce qu'il a vu, et qu'il choisit, sans s'inquiéter de leur rang noble ou vil, les mots qui peuvent le mieux l'y aider.

CHAPITRE II

LES INFLUENCES DÉTERMINANTES

Victor Hugo ne représente donc d'ordinaire que les objets qu'il voit, ou ceux que son esprit évoque avec toute la netteté de la sensation. Il n'est pas cependant un écrivain réaliste, s'attachant à tous les détails. Les variétés de la nuance sont aussi négligeables pour lui, en général, que les menus traits du dessin. Il simplifie la couleur comme il simplifie la forme. De même qu'il ramène toutes les lignes à certains types géométriques très nets, il réduit l'infinité des nuances à un très petit nombre de couleurs bien tranchées[1]. C'est un procédé qui facilite singulièrement la comparaison. Cette facilité pourrait être dangereuse chez certains écrivains. Elle ne l'est pas chez Victor Hugo, parce que, le plus souvent, le rapprochement est déterminé par certains détails accessoires qui en augmentent la justesse et suppléent à ce que la ressemblance des couleurs pourrait avoir d'insuffisant. Il faut analyser ces influences, qui agissent quelquefois sur l'esprit du poète plus fortement que la sensation de couleur.

1. Voir Mabilleau. *Victor Hugo*, p. 108.

D'abord, il serait puéril de vouloir reconnaître partout une influence précise, et de chercher à tout expliquer par les caractères généraux du génie du poète. Il est des cas où Victor Hugo plaisante. Il veut sans doute scandaliser les classiques par la familiarité de certaines comparaisons :

Le chaussetier et le malingreux se mirent à causer à voix basse, en se tenant les mains dans les mains, tandis que les guenilles de Clopin Trouillefou, étalées sur le drap d'or de l'estrade, faisaient l'effet d'une chenille sur une orange.

Notre-Dame de Paris, I, 58-59 (I, IV).

D'où vient qu'on ne vous a pas vu depuis tantôt deux mois et qu'on vous retrouve dans les carrefours, en bel équipage, vraiment ! mi-parti de jaune et de rouge comme une pomme de Caudebec ?

Ib., II, 29 (VII, II).

Ailleurs il cherche simplement la couleur la plus rapprochée de celle qu'il veut représenter, sans autre intention que de faire une comparaison juste :

De toutes parts débordent les houblonnières, les vergers, les arbres qui ont plus de fruits que de feuilles, les pruniers violets, les pommiers rouges, et à chaque instant apparaissent par touffes énormes les grappes écarlates du sorbier des oiseaux, ce corail végétal.

Le Rhin, I, 90 (VI).

D'autres métaphores sont mieux celles d'un poète, mais on n'y peut toujours constater rien de plus qu'un rapprochement entre des objets de couleurs analogues : le miel, l'or, l'orange ; — le sang, l'érable, la grenade, la mûre, l'escarboucle :

Vous si bon, vous aviez la pompe de l'armure ;
Votre miel semblait or comme l'orange mûre.

La Légende des siècles, I, 301 (X, IV).

Voilà l'infortuné gisant, nu, misérable,
Tout tacheté de sang, plus rouge que l'érable
Dans la saison des fleurs.

Les Orientales, 183 (XXXIV, I).

Quand ils s'en revenaient des combats, leurs armures
Étaient rouges ainsi que des grenades mûres.

La Légende des siècles, II, 297 (XX, I).

On pouvait mettre un doigt dans les trous de ses plaies.
Avez-vous vu saigner la mûre dans les haies ?

Les Châtiments, 99 (II, III).

Le lion étreignit la chair sous la cuirasse,
Et, fauve, et sous sa griffe ardente pétrissant
Ce fer et cet acier, il fit jaillir le sang
Du sombre écrasement de toute cette armure,
Comme un enfant rougit ses doigts dans une mûre.

L'Art d'être grand-père, 203 (XIII, I).

Et sur son cou d'albâtre
Laïs nue avait moins d'escarboucles luisant
Que ces fauves rochers n'ont de flaques de sang.

La Légende des siècles, II, 66 (XV, II, 8).

Parmi les influences évidentes, il faut attribuer une grande importance à la ressemblance de forme. C'est elle qui justifie la comparaison des flèches de Bâle à deux carottes :

Elle est badigeonnée en gros rouge[1], non seulement à l'intérieur, ce qui est de droit, mais à l'extérieur, ce qui est infâme ; et cela depuis le pavé de la place jusqu'à la pointe des clochers ; si bien que les deux flèches, que l'architecte du quinzième siècle avait faites charmantes, ont l'air maintenant de deux carottes sculptées à jour.

Le Rhin, II, 218 (XXXIII).

C'est peut-être surtout à cause de sa forme que la grande rosace de Notre-Dame, éclairée par le soleil couchant, est comparée à un œil flamboyant. C'est aussi la forme des nœuds dans le bois d'une porte, plutôt que leur brillant, qui les fait ressembler à la prunelle d'une jeune fille. Le souvenir de Bauldour est aussi pour quelque chose dans la comparaison :

La grande rose centrale flamboie comme un œil de cyclope enflammé des réverbérations de la forge.

Notre-Dame de Paris, II, 4 (VII, 1).

En un clin d'œil il fut au cinquième étage, devant la porte du retrait de Bauldour. Cette porte-là, du moins, n'était ni noircie ni changée ; elle était toujours propre, gaie, nette et sans tache, avec ses ferrures luisantes comme l'argent, avec les nœuds de son bois clairs comme la prunelle d'une belle fille, et l'on voyait que c'était bien cette même porte virginale que la jeune châtelaine n'avait jamais manqué de faire laver par ses femmes chaque matin.

Le Rhin, I, 412 (XXI, XVII).

1. J'ai déjà cité ce passage en étudiant les métaphores relatives à la forme. On m'a rappelé que la cathédrale de Bâle est construite en grès rouge. L'erreur de Victor Hugo est curieuse. A-t-il réellement pris pour un badigeonnage la couleur naturelle de la pierre ? Ou bien a-t-il mal lu ses notes, pris une lettre pour une autre, et bâti sur cette faute de lecture sa diatribe contre les badigeonneurs ?

De petits cailloux ronds et noirs ressemblent à des châtaignes. Les lanternes rouges d'une illumination ressemblent à des oranges ; il est probable qu'elles sont rondes ; c'est aussi parce qu'elles sont accrochées dans des arbres qu'elles sont plus facilement comparées à des fruits :

Pas un passant sur ce pavage de petits cailloux ronds et noirs que la pluie faisait reluire comme des châtaignes mûres.

Le Rhin, II, 248 (XXXVI).

Partout dans les arbres on avait suspendu des lanternes chinoises qui ressemblaient à de grosses oranges lumineuses. Rien de plus étrange que ces fruits de feu éclos tout à coup sur ces branches.

Choses vues, 181 (1847, IV).

Des points rougeâtres, qui ressemblaient à des oranges de feu, y reluisaient çà et là dans les branchages.

Choses vues. Nouvelle série, 251 (X, I).

Des gerbes de fleurs éclatent comme les bouquets d'un feu d'artifice. Victor Hugo ne fait ici que retourner une métaphore usuelle :

Dans tous les coins du jardinet, des gerbes étoilées de soleils, de roses trémières et de reines-marguerites, éclataient comme les bouquets d'un feu d'artifice.

Le Rhin, I, 261-262 (XVIII).

Les bruyères couvrent les collines d'un immense camail. La couleur est sans doute pour la plus grande part dans cette comparaison, que nous retrouverons ailleurs. La forme y est aussi pour

beaucoup, car le poète parle souvent des épaules et du dos des montagnes ; l'influence de la forme est peut-être plus sensible encore quand les bruyères et les genêts sont comparés à une chape ; ce mot indique en effet avec moins de précision l'importance de la couleur :

Je regardais les collines du bout de la plaine, qu'une immense bruyère violette recouvrait à moitié comme un camail d'évêque.

Le Rhin, I, 43-44.

Deux montagnes que les bruyères violettes et les genêts jaunes couvrent en ce moment d'une immense chape de fleurs.

Alpes et Pyrénées, 243 (1843, x).

C'est à cause de leur forme, autant que pour leur éclat, que les doigts des gantelets sont comparés à des vers. Les baïonnettes et les cuirasses ne feraient pas si bien songer à des écailles brillantes, si une troupe en marche, une file d'hommes grimpant à une échelle qui plie sous leur poids, n'imitaient la forme allongée, l'ondulation, et presque le glissement sinueux du serpent :

Le casque semble un crâne, et, de squammes couverts,
Les doigts des gantelets luisent comme des vers.

La Légende des siècles, II, 95 (XV, III, 8).

L'on voit la file des bayonnettes ramper dans les ravins comme un long serpent dont les écailles brillent au jour.

Han d'Islande, 352 (XXX).

A voir s'élever en ondulant dans l'ombre cette ligne de dos cuirassés, on eût dit un serpent à écailles d'acier qui se dressait contre l'église.

Notre-Dame de Paris, II, 298 (X, IV).

Là, c'est le régiment, ce serpent des batailles,
Traînant sur mille pieds ses luisantes écailles.

Les Voix intérieures, 236 (IV, IV).

Étant deux divisions, ils étaient deux colonnes... On croyait voir de loin s'allonger vers la crête du plateau deux immenses couleuvres d'acier.

Les Misérables, II, 49 (II, I, 9).

De longues files d'espingoles
Rampaient comme des vers luisants.

Les Chansons des rues et des bois, 356 (II, III, 4).

Assez souvent, la métaphore est déterminée par le mouvement. Le tremblement d'un éventail ressemble à celui des ailes d'un papillon :

Cet éventail ailé, pourpre, or et vermillon,
Qui tremble dans vos mains comme un grand papillon.

Les Rayons et les Ombres, 507 (XXVIII).

Des œillets blancs, légèrement agités par le vent, semblent, au bout de leurs tiges, des papillons dont les ailes frissonnent :

Un bouquet d'œillets blancs aux longues tiges frêles,
Dans une urne de marbre agité par le vent,
Se penche et les regarde, immobile et vivant,
Et frissonne dans l'ombre, et semble, au bord du vase,
Un vol de papillons arrêté dans l'extase.

Les Contemplations, I, 17 (I, III).

Les petits papiers blancs qui se dispersent dans l'air sont des papillons aussi, et, inversement, les papillons blancs du mois de mai sont les morceaux des billets doux jetés au vent. La métaphore est toute simple dans le premier cas : c'est un enfant qui la trouve. Elle est moins naturelle dans le second : aussi le poète la prépare et l'explique :

Georgette, pensive, regarda ces essaims de petits papiers blancs se disperser à tous les souffles de l'air, et dit :
— Papillons.

Quatrevingt-treize, 392 (III, III, 6).

O printemps ! quand on songe à toutes les missives
Qui des amants rêveurs vont aux belles pensives,
A ces cœurs confiés au papier, à ce tas
De lettres que le feutre écrit au taffetas,
Aux messages d'amour, d'ivresse et de délire
Qu'on reçoit en avril et qu'en mai l'on déchire,
On croit voir s'envoler au gré du vent joyeux,
Dans les prés, dans les bois, sur les eaux, dans les cieux,
Et rôder en tous lieux, cherchant partout une âme,
Et courir à la fleur en sortant de la femme,
Les petits morceaux blancs, chassés en tourbillons,
De tous les billets doux, devenus papillons.

Les Contemplations, I, 51-52 (I, XII).

Les papillons blancs sont souvent comparés aux flocons de neige, qui, dans leur chute lente, tourbillonnent au gré du vent et semblent voltiger :

Autour de ces touffes flottait sans cesse une neige vivante de papillons blancs.

Le Rhin, I, 262 (XVIII).

Les petites ailes blanches
Sur les eaux et les sillons
S'abattent en avalanches ;
Il neige des papillons.

Les Contemplations, I, 66-67 (I, XIV).

A midi mille papillons blancs s'y réfugiaient, et c'était un spectacle divin de voir là tourbillonner en flocons dans l'ombre cette neige vivante de l'été.

Les Misérables, IV, 111-112 (IV, III, 3).

Vois-tu, que je t'explique. En hiver, le ciel triste
Laisse tomber sur terre un linceul pâle et froid ;
Mais, quand avril revient, la fleur naît, le jour croît ;
Alors la terre heureuse au ciel qui la protège
Rend en papillons blancs tous ses flocons de neige.

Torquemada, 40 (I, I, 5).

Les flocons de neige sont des papillons, et Bossuet explique à Courfeyrac pourquoi ces papillons tombent en foule :

La neige redoublait et emplissait l'espace. Bossuet était en train de dire à Courfeyrac :

— A voir tomber tous ces flocons de neige, on dirait qu'il y a au ciel une peste de papillons blancs.

Les Misérables, III, 357 (III, VIII, 15).

La métaphore s'appuie sur le mouvement plutôt que sur la couleur, car, si la couleur change ou plutôt paraît changer, la métaphore subsiste :

Sur ce fond de feu les flocons de neige devenaient noirs, et l'on eût dit des papillons sombres volant dans une fournaise.

L'Homme qui rit, I, 159 (I, II, 8).

Les flocons de neige ont aussi l'apparence d'un duvet qui flotte : ce sont des plumes de cygne. Et les plumes des colombes blanchissent le pavé, comme la neige :

Quand sur notre terre, où se joue
Le blanc flocon flottant sans bruit,
La mort, spectre vierge, secoue
Ses ailes pâles dans la nuit ;

Quand, nous glaçant jusqu'aux vertèbres,
Nous jetant la neige en rêvant,
Ce sombre cygne des ténèbres
Laisse tomber sa plume au vent.

Les Contemplations, I, 329 (III, xxx, 3).

La neige en cette nuit flottait comme un duvet.

La Légende des siècles, IV, 73 (XLIX, VI).

Des jets d'éclairs mêlés à des plumes de cygne,
Des flammèches rayant dans l'ombre les flocons.

Ib., 74.

Tous ces nids dans ses tours abrités et couvés
D'où le souffle du soir fait sur les noirs pavés
Neiger des plumes de colombes.

Les Voix intérieures, 341 (IV, VI).

Souvent, pour bien comprendre une comparaison, il faut voir où est placé l'objet comparé, et de quoi il est environné. Les fleurs du pommier sont la neige du printemps, parce que tout le monde se représente facilement un arbre couvert de neige, et aussi parce que les fleurs ont la légèreté des flocons. Des huttes crayeuses sur une pente ressemblent à

des chèvres blanches ; c'est que la chèvre est un animal montagnard. Une vieille église blanche dans la montagne semble une génisse *de plus* ; c'est sans doute que la présence de vraies génisses détermine la comparaison, favorisée aussi par un détail : la cloche suspendue sous une arcade qui ressemble à un collier :

Il faut qu'avril jaloux brûle de ses gelées
Le beau pommier, trop fier de ses fleurs étoilées,
Neige odorante du printemps.

Les Orientales, 172 (XXXIII, 1).

Ordener s'arrêta, contemplant ces vieilles forêts druidiques qui couvrent les rivages montueux du lac comme une chevelure, et les huttes crayeuses de Sparbo, répandues sur une pente ainsi qu'un troupeau épars de chèvres blanches.

Han d'Islande, 222-223 (XIX).

Je vois dans les rochers des escaliers qui grimpent... jusqu'à la vieille église blanche, laquelle semble une génisse de plus agitant sa cloche à son cou dans la montagne.

Alpes et Pyrénées, 202 (1843, VIII).

La lave brûlante est comparée au vin : c'est qu'il semble qu'on la voie écumer dans la cuve, ou, dans une orgie de flammes, ruisseler de la bouche du volcan :

Quand longtemps a grondé la bouche du Vésuve,
Quand sa lave, écumant comme un vin dans sa cuve,
Apparaît toute rouge au bord.

Les Chants du crépuscule, 23 (I, VIII).

Le feu, c'est le volcan chez lui, tyran et maître,
Mâchant les durs rochers, féroce et parfois traître,
Tel qu'un sombre empereur,
Essuyant la fumée à sa bouche rougie,
Et son cratère enflé de lave est une orgie
De flammes en fureur.

La Légende des siècles, II, 26 (XIII).

L'uniforme des lanciers rappelle les coquelicots parce que les piques se pressent comme les tiges de blé. Les couleurs éclatantes d'une forêt de drapeaux font penser à un champ de dahlias ; un drapeau isolé n'éveillerait pas l'idée d'un dahlia. Enfin un cimetière avec ses croix vernies et dorées prend l'aspect d'un grand buisson noir à fleurs jaunes ; il est évident qu'une seule croix ne serait pas comparée à une fleur :

Les dragons chevelus, les grenadiers épiques,
Et les rouges lanciers fourmillant dans les piques,
Comme des fleurs de pourpre en l'épaisseur des blés.

Les Chants du crépuscule, 52 (V, IV).

Voici les quatrevingt-six sous-officiers légionnaires portant les bannières des quatrevingt-six départements. Rien de plus beau que ce carré au-dessus duquel frissonne une forêt de drapeaux. On croirait voir marcher un champ de dahlias gigantesques.

Choses vues, 24 (1840).

Sur chaque fosse il y a une pierre, et de cette pierre sort une croix rococo en fer ouvragé très vernie et très dorée. L'ensemble de toutes ces croix donne au cimetière l'aspect d'un gros buisson noir à fleurs jaunes.

Alpes et Pyrénées, 13 (1839, I).

La métaphore peut se former sous l'action d'une idée dominante. Le prodigieux travail de la nature au printemps éveille dans l'esprit de Victor Hugo l'idée d'un bouillonnement, d'une effervescence, d'une fermentation : les fleurs des buissons semblent l'écume à la surface de la cuve :

Aux buissons que le vent soulève,
Que juin et mai, frais barbouilleurs,
Foulant la cuve de la sève,
Couvrent d'une écume de fleurs.
Les Chansons des rues et des bois, 154 (I, IV, 7),

Les fleurs que le soleil allume donnent une impression de joie. Ce sont des étincelles et des flammes. Les coquelicots luisent comme des charbons ardents ; un champ de roses est une fournaise :

Et nous recommencions nos jeux, cueillant par gerbe
Les fleurs, tous les bouquets qui réjouissent l'herbe,
Le lys à Dieu pareil,
Surtout ces fleurs de flamme et d'or qu'on voit, si belles
Luire à terre en avril comme des étincelles
Qui tombent du soleil !
Les Voix intérieures, 347 (XXIX).

Comment ! vous la beauté céleste, vous craignez,
Déesse, la beauté d'en bas ! Vous qui régnez,
Vous redoutez l'éclat éphémère de celles
Qu'avril jette et qui sont comme ses étincelles[1],

1. Ici l'étincelle représente surtout ce qui ne brille qu'un moment. Les fleurs ne sont d'ailleurs là qu'avec une valeur symbolique. Mais la forme de la métaphore reste la même.

Qui, comme la verveine et la sauge et le thym,
Naissent dans la lueur fuyante du matin,
Embaument un moment les prés et les charmilles,
Et qui durent autant que l'aube, étant ses filles ?

Toute la lyre, II, 161 (VI, XXIV).

Le soleil dorait, empourprait et allumait les tulipes, qui ne sont autre chose que toutes les variétés de la flamme, faites fleurs. Tout autour des bancs de tulipes tourbillonnaient les abeilles, étincelles de ces fleurs flammes.

Les Misérables, V, 90 (V, I, 16).

Elle tressait en guirlandes des coquelicots qu'elle mettait sur sa tête, et qui, traversés et pénétrés de soleil, empourprés jusqu'au flamboiement, faisaient à ce frais visage rose une couronne de braises.

Ib., IV, 146 (IV, III, 8).

L'air brûlant fait, sous ses haleines
Sans murmures et sans échos,
Luire en la fournaise des plaines
La braise des coquelicots.

Les Chansons des rues et des bois, 137-138 (I, IV, 2).

Quelqu'un a mis le feu partout, l'embrasement
Va de l'arbre au nuage et du ciel à la terre ;
La prairie a l'éclat glorieux d'un cratère,
Partout des fleurs de pourpre, et tout flambe et tout luit,
Et la création bouillonnant à grand bruit
Bout tout entière ainsi qu'une eau dans la chaudière,
Et tout rit, le soleil étant l'incendiaire.

La Légende des siècles, III, 250 (XXXIX).

Les pivoines sont en feu ;
Le ciel bleu
Allume cent fleurs écloses ;

Le printemps est pour nos yeux
Tout joyeux
Une fournaise de roses.
La Fin de Satan, 256 (*Chanson des oiseaux*).

Tu verras mes jardins. Il y a des sources sous les feuilles, des grottes où l'on peut s'embrasser, et de très beaux groupes de marbre qui sont du cavalier Bernin. Et des fleurs! Il y en a trop. Au printemps, c'est un incendie de roses.

L'Homme qui rit, II, 288 (II, VII, 4).

La cerise brille dans l'arbre comme la flamme dans un buisson :

Ses petits doigts allaient chercher le fruit vermeil
Semblable au feu qu'on voit dans le buisson qui flambe.
Les Contemplations, I, 135 (II, VII).

Presque toujours, c'est le soleil qui joue le principal rôle dans ces transformations. M. Mabilleau rappelle avec raison ces deux vers de Victor Hugo[1]:

Ce merveilleux soleil, ce soleil radieux
Si puissant à changer toute forme à nos yeux.

Le soleil est en effet la source de la joie comme de la lumière, et c'est lui qui inspire au poète ces métaphores flamboyantes. Victor Hugo l'a dit lui-même[2] : « La pensée que j'ai dans l'âme ressemble au ciel que j'ai sur la tête. » La joie ne peut se passer de la lumière : il faut un éclairage à giorno pour l'allégresse de Marius, de Cosette et du grand-

1. *Victor Hugo*, p. 109.
2. *Le Rhin*, II, 248 (XXXVI).

père Gillenormand, et la salle à manger est une « fournaise de choses gaies »[3].

Aussi l'hiver ne fait-il naître qu'une impression de tristesse et de deuil. La neige qui couvre la plaine est un linceul sur la terre morte. C'est un linceul sur les soldats qui ont péri, et sur ceux qui peut-être vont périr dans la bataille ; c'est un linceul sur le pont de la *Matutina* qui va s'engloutir, et sur les solitudes sinistres de la Salpêtrière :

Quand la plaine est là, ressemblant
A la morte dont un drap marque
L'obscur profil sinistre et blanc.
Les Contemplations, I, 329-330. (III, xxx, 3)

En hiver, le ciel triste
Laisse tomber sur terre un linceul pâle et froid.
Torquemada, 40, (I, I, 5).

Toute cette neige,
Voile froid de la terre au suaire pareil.
L'Année terrible, 16 (Prologue).

Le ciel faisait sans bruit avec la neige épaisse
Pour cette immense armée un immense linceul.
Les Châtiments, 274 (V, XIII, I).

Ils gisent dans le champ terrible et solitaire...
La neige les modèle avec son linceul blanc.
L'Année terrible, 119 (*Décembre*, VIII).

La neige nous avait tous couverts en silence
D'un suaire, et j'y fis en me dressant un trou.
La Légende des siècles, IV, 70-71 (XLIX, VI).

3. *Les Misérables*, V, 357 (V, VI, 2).

La neige tombait, et comme l'épave ne remuait plus, cette charpie blanche faisait sur le pont une nappe et couvrait le navire d'un suaire.

L'Homme qui rit, I, 199 (I, II, 17).

Pour se faire une idée de la scène qui va suivre, que le lecteur se figure dans son esprit la nuit glacée, les solitudes de la Salpêtrière couvertes de neige, et blanches au clair de lune comme d'immenses linceuls, la clarté de veilleuse des réverbères rougissant çà et là ces boulevards tragiques.

Les Misérables, III, 375 (III, VIII, 18).

L'écume, quand la mer est calme, orne les rochers d'une délicate broderie d'argent ou d'un léger voile de mousseline [1], mais dans la tempête sa blancheur est celle du linceul :

Pendant quelques instants, le paquet de mer aveugla tout. Il n'y eut plus rien de visible qu'un entassement furieux, une bave démesurée, la blancheur du linceul tournoyant au vent du sépulcre, un amas de bruit et d'orage sous lequel l'extermination travaillait.

Les Travailleurs de la mer, II, 176 (II, IV, 6).

Cette blancheur funèbre est aussi celle des pierres de Babel :

Ses faisceaux d'arcs rompus sont pareils à des gerbes ;
La pierre a la pâleur sinistre du linceul.

Dernière gerbe, 36 (I, XIV).

1. Voir les exemples que j'ai cités dans *le Sens de la forme dans les métaphores de Victor Hugo*, p. 4. Voir aussi *les Châtiments*, 310 (VI, V), *les Chansons des rues et des bois*, 225 (I, VI, 3), etc.

Un long vêtement blanc peut être un suaire si le personnage qui le porte est sinistre ou s'il figure dans une scène funèbre : la robe de Caïphe est un suaire ; les juges qui viennent de condamner Jésus-Christ sont vêtus de linceuls ; le grand-père qui vient recevoir son petit-fils mourant paraît enveloppé d'un suaire :

Le grand-prêtre se tient debout, les bras levés.
On dirait un fantôme avec son blanc suaire.

La Fin de Satan, 125-126 *(La Judée,* VII).

On emmène Jésus. Les juges restent seuls ;
Leurs robes dans la nuit paraissent des linceuls.

Ib., 202 *(Jésus-Christ,* XIII).

Il était sur le seuil... la tête un peu penchée en avant et branlante, le corps serré dans une robe de chambre blanche, droite et sans plis comme un suaire, étonné ; et il avait l'air d'un fantôme qui regarde dans un tombeau.

Les Misérables, V, 251 (V, III, 12).

Le pape est vêtu d'un suaire blanc, peut-être parce qu'il doit être mort aux passions humaines, peut-être aussi à cause de la terreur qu'excite son pouvoir :

Quand ils sortent, tous deux égaux, du sanctuaire,
L'un dans sa pourpre, et l'autre avec son blanc suaire,
L'univers ébloui contemple avec terreur
Ces deux moitiés de Dieu, le pape et l'empereur.

Hernani, 109 (IV, II).

Dans les landes, où presque toute vie semble s'éteindre, on voit des caravanes de bœufs vêtus de linceuls blancs :

On songe qu'au delà de ce riant jardin... à quelques lieues de marche est la forêt, puis au delà de la forêt la bruyère, la lande, le désert, sombre solitude où la cigale chante où l'oiseau se tait, où toute habitation humaine disparaît, et que traversent silencieusement, à de longs intervalles, des caravanes de grands bœufs vêtus de linceuls blancs.

Alpes et Pyrénées, 117 (1843, II).

Victor Hugo exilé a choisi pour demeure « sur la désignation du hasard, parfois intentionnelle peut-être », une maison rectiligne et correcte, « lourd cube blanc à angles droits », dans laquelle il reconnaît la forme d'un tombeau. Aussi les rideaux blancs qui garnissent les fenêtres sont-ils à ses yeux des linceuls :

Au premier et au second étage, des chambres propres, froides, meublées sommairement, repeintes à neuf, avec des linceuls blancs aux fenêtres.

William Shakespeare, 10-11 (I, I, I).

La nappe d'une table d'auberge donne lieu à la même comparaison : Victor Hugo est entré au petit jour dans une salle oblongue, faiblement éclairée. Il aperçoit au bout d'une longue table des êtres pâles et silencieux, grotesquement accoutrés, qui ressemblent à des spectres. Ce sont tout simplement des voyageurs qui attendent la diligence. Mais Victor Hugo s'amuse de ce spectacle et cherche à y reconnaître une apparence fantastique :

Le reste de la longue table était désert, et la nappe,

blanche et nue comme un linceul, se perdait dans l'ombre au fond de la salle.

Le Rhin, II, 203 (XXXI).

L'influence de l'état d'esprit est certainement plus forte que la sensation, et la preuve, c'est que le linceul, chez Victor Hugo, n'est pas forcément blanc. Nous verrons ailleurs des linceuls noirs. Il est vrai que le noir est une couleur funèbre, mais la même métaphore s'emploie pour désigner des objets dont la couleur n'a rien de lugubre. Il suffit que l'impression générale le soit. On voit un suaire de soie verte ; la robe rouge de Richelieu est le linceul de Louis XIII, et la pâleur de Mazarin mourant fait contraste avec la pourpre qu'il porte comme un linceul :

Le vieillard était noir comme la nuit... il était vêtu d'un grand suaire de soie verte sans plis.

Le Rhin, I, 365 (XXI, VII).

Que fais-je ainsi, déchu, détrôné, désarmé ?
Comme dans un sépulcre en cet homme enfermé ?
Sa robe est mon linceul, et mes peuples me pleurent.

Marion de Lorme, 298 (IV, VIII).

Quel est cet homme pâle[1] avec un linceul rouge ?

Les Jumeaux, 401 (III, III).

Votre arbre a-t-il reçu sous son abri serein
L'écarlate linceul du pâle Mazarin ?

Les Rayons et les Ombres, 542 (XXXVI).

1. Mazarin.

J'ai parlé ailleurs de ces monticules aux couleurs bizarres, qui, dans la plaine où Marius a massacré les Cimbres et les Teutons, ressemblent à des foies et à des poumons gigantesques. Ici l'influence de la couleur domine, sans doute, mais la forme a son importance, et le souvenir de la tuerie n'est peut-être pas étranger à la comparaison :

Vers l'est, j'y ai remarqué des monticules d'un aspect singulier. Ce sont des verrues et des loupes d'une terre molle et rose qu'on dirait par endroits gonflée et tuméfiée avec des étranglements ; le vent, la pluie et le tourbillon l'ont à la longue modelée en lobes et en lobules, y ont creusé des stries et figuré des cæcums. Des marbrures de sable y font des veines jaunes, et l'ocre y dessine des fibrilles rougeâtres. On dirait des foies et des poumons gigantesques épars çà et là sur le sol.

France et Belgique, 258-259 (1839, v).

Il y a de curieuses comparaisons dans la description du défilé des Douvres. Les Douvres sont de ces écueils que Victor Hugo appelle les ***redoutables assassins de la mer***. C'est sous l'influence de cette pensée qu'il a écrit cette page :

Ce que Gilliatt, du haut de l'épave, pouvait apercevoir du défilé faisait horreur. Il y a souvent dans les gorges granitiques de l'océan une étrange figuration permanente du naufrage. Le défilé des Douvres avait la sienne, effroyable. Les oxydes de la roche mettaient sur l'escarpement, çà et là, des rougeurs imitant des plaques de sang caillé. C'était quelque chose comme l'exsudation saignante d'un caveau de boucherie. Il y avait du charnier dans cet écueil.

La rude pierre marine, diversement colorée, ici par la décomposition des amalgames métalliques mêlés à la roche, là par la moisissure, étalait par places des pourpres affreuses, des verdissements suspects, des éclaboussures vermeilles, éveillant une idée de meurtre et d'extermination. On croyait voir le mur pas essuyé d'une chambre d'assassinat. On eût dit que des écrasements d'hommes avaient laissé là leur trace ; la roche à pic avait on ne sait quelle empreinte d'agonies accumulées. En de certains endroits ce carnage paraissait ruisseler encore, la muraille était mouillée, et il semblait impossible d'y appuyer le doigt sans le retirer sanglant. Une rouille de massacre apparaissait partout. Au pied du double escarpement parallèle, épars à fleur d'eau, ou sous la lame, ou à sec dans les affouillements, de monstrueux galets ronds, les uns écarlates, les autres noirs ou violets, avaient des ressemblances de viscères. On eût dit que des ventres de géants avaient été vidés là. De longs fils rouges, qu'on eût pu prendre pour des suintements funèbres, rayaient du haut en bas le granit.

Les Travailleurs de la mer, II, 24-25 (II, 1, 4).

Le soc de la charrue est comparé à la cuirasse, dont il a l'éclat. Peut-être Victor Hugo veut-il assimiler à l'effort de la lutte le travail incessant du laboureur[1] :

A l'heure où le bœuf las dit : Rentrons maintenant ;
Quand les bruns laboureurs s'en reviennent traînant
Les socs pareils à des cuirasses.

La Légende des siècles, I, 32 (I).

1. Voir *la Légende des siècles*, I, 328 (*Le Cid exilé*, IV).

Je vois ramper dans le champ noir,
Avec des reflets de cuirasses,
Les grands socs qu'on traîne le soir.

Les Chansons des rues et des bois, 96 (I, II, 9).

Les nippes qu'une laveuse vient d'étendre ressemblent aux cygnes de Cythérée ; c'est que nous sommes au seuil d'une idylle amoureuse : bientôt on cessera d'entendre « le bruit vertueux du battoir » :

Ces nippes dans l'aube dorée
Semblaient, sous l'aulne et le bouleau,
Les blancs cygnes de Cythérée
Battant de l'aile au bord de l'eau.

Les Chansons des rues et des bois, 154 (I, IV, 7).

Jean Valjean, chez qui l'évêque Myriel vient d'éveiller la conscience, aperçoit tout à coup la pièce d'argent qu'il a, presque sans le savoir, volée à Petit-Gervais. Cette pièce lui semble un œil ouvert fixé sur lui :

En ce moment il aperçut la pièce de quarante sous que son pied avait à demi enfoncée dans la terre et qui brillait parmi les cailloux.

Ce fut comme une commotion galvanique. — Qu'est-ce que c'est que çà ? dit-il entre ses dents. Il recula de trois pas, puis s'arrêta, sans pouvoir détacher son regard de ce point que son pied avait foulé l'instant d'auparavant, comme si cette chose qui luisait là dans l'obscurité eût été un œil ouvert fixé sur lui.

Les Misérables, I, 196 (I, II, 13).



Ce même Jean Valjean, avant d'entrer dans la salle des assises, s'arrête longtemps devant la porte, les yeux fixés sur la gâchette. Cette gâchette est ronde et brillante, mais c'est l'état d'esprit du malheureux qui lui donne un aspect terrible et menaçant :

La première chose qu'il aperçut, ce fut la gâchette, de la porte. Cette gâchette, ronde et en cuivre poli, resplendissait pour lui comme une effroyable étoile. Il la regardait comme une brebis regarderait l'œil d'un tigre.

Les Misérables, I, 469 (I, VII, 8).

Dans beaucoup de métaphores et de rapprochements, ce qui vient s'ajouter à l'observation de la couleur, c'est l'habitude de l'adaptation, du symbolisme, et de l'antithèse. Quand Victor Hugo a constaté une ressemblance, il cherche tous les détails par lesquels elle peut se compléter. Il veut ensuite trouver dans cette ressemblance une signification symbolique. Ou bien il se plaît à mettre en antithèse deux objets qui n'ont rien de commun qu'une ressemblance de couleur, et qui, pour tout le reste, s'opposent l'un à l'autre, quelquefois d'une façon violente.

Dans la pièce des *Chansons des rues et des bois* intitulée l'*Église*, il nous montre une église de feuillage, décrit toutes les parties de l'édifice, les objets du culte, et les personnages qui prennent part aux cérémonies. C'est un jeu d'adaptation très ingénieux. L'officiant est un papillon aux ailes splendides ; le coquelicot dans sa robe rouge est un

enfant de chœur ; la violette est un prélat ; le frelon rayé de couleurs bien tranchées est un officier galonné. Cette dernière métaphore se trouve aussi dans une autre pièce :

Un beau papillon dans sa chape
Officiait superbement.

Les Chansons des rues et des bois, 308 (II, I, 2).

Les chenilles peuplaient les ombres ;
L'enfant de chœur Coquelicot
Regardait ces fileuses sombres
Faire dans un coin leur tricot.

Ib., 311-312.

Les joncs que coudoyait sans morgue
La violette, humble prélat,
Attendaient, pour jouer de l'orgue,
Qu'un bouc ou qu'un moine bêlât.

Ib., 312.

Les mouches aux ailes de crêpes
Admiraient près de la Phryné[1]
Ce frelon, officier des guêpes,
Coiffé d'un képi galonné.

Ib., 308.

Le bourdon galonné fait aux roses coquettes
Des propositions tout bas

Les Contemplations, I, 278 (III, XXII).

Ailleurs le plumage noir d'un corbeau devient la robe d'un juge :

1. Une rose.

J'en sais long sur la paresseuse !
Dit un corbeau, juge à mortier.

Toute la lyre, II, 186 (VII, v).

La garance rappelle naturellement la guerre; l'œillet semble une cocarde : était-il déjà un emblème et un signe de ralliement ?

L'arum conte ses amours,
Et la garance ses guerres.

Les Chansons des rues et des bois, 352 (II, III, 3).

Un encens sort de l'iris ;
L'œillet semble une cocarde.

Ib.

Le vieux mont qui domine la mer est un pontife. Son manteau de bruyère est un camail :

Et sur la mer, qui reflète
L'aube au sourire d'émail,
La bruyère violette
Met au vieux mont un camail,

Afin qu'il puisse, à l'abîme
Qu'il contient et qu'il bénit
Dire sa messe sublime
Sous sa mitre de granit.

Les Contemplations, I, 67 (I, XIV).

La trace argentée de la limace ou du colimaçon donne lieu à des comparaisons dont les unes sont seulement descriptives, et dont les autres contiennent une adaptation ou un symbole. D'abord, voici de simples comparaisons à un ruban d'argent :

On apercevait... les longs rubans d'argent des limaces sur le froid et épais tapis des feuilles jaunes.

Les Misérables, IV, 112 (IV, III, 3).

Le visage était couleur de terre ; des limaces, qui avaient erré dessus, y avaient laissé de vagues rubans d'argent.

L'Homme qui rit, I, 93 (I, I, 6).

Cet argent trouve très bien sa place dans l'*Église* des *Chansons des rues et des bois ;* mêlé à l'or du genêt, il sert à orner l'autel :

Au centre où la mousse s'amasse,
L'autel, un caillou, rayonnait,
Lamé d'argent par la limace
Et brodé d'or par le genêt.

Les Chansons des rues et des bois, 305 (II, I, 2).

Cette bave qui brille, mais qui souille, symbolise, dans les *Contemplations*, la vanité de l'homme, son néant et ses blasphèmes. Ailleurs, elle représente la calomnie :

Parce que nous souffrons, noirs et sans rien connaître,
Stupide, l'homme dit : — Je ne veux pas de l'Être !
Je souffre ; donc l'Être n'est pas ! —
Tu n'admires que toi, vil passant, dans ce monde !
Tu prends pour de l'argent, ô ver, ta bave immonde
Marquant la place où tu rampas.

Les Contemplations, II, 279 (VI, XVII).

Non, pas de révolte contre l'injure, pas de dépense d'émotion, pas de représailles, ayez une tranquillité sévère. La roche ruisselle, mais ne bouge pas. Parfois elle brille

du ruissellement. La calomnie finit par être un lustre. A un ruban d'argent sur la rose, on reconnaît que la chenille a passé.

Ce que c'est que l'exil, dans *Pendant l'exil*, 14 (V).

Cette trace qui reste sur la fleur est aussi le symbole de l'argent qui paie la souillure :

Rose, accepte l'argent hideux de la limace.

Toute la lyre, I, 55 (I, XI).

LES FLEURS, à un limaçon qui passe.

Fi ! le vilain !

LE LIMAÇON

Tout beau ! je suis un financier,
Je laisse de l'argent derrière moi, les belles.

Théâtre en liberté, 269 (*La Forêt mouillée*, II).

On pourrait à la rigueur citer encore cette phrase, quoique la métaphore soit beaucoup moins nette[1] :

Ce qui est hideux, c'est que la drôlesse était tout aussi jolie aujourd'hui qu'hier. Son financier ne paraissait pas sur sa figure. Les roses ont ceci de plus ou de moins que les femmes, que les traces que leur laissent les chenilles sont visibles.

Les Misérables, IV, 474 (IV, XII, 2).

Le rouge est une couleur qui se prête facilement à la métaphore symbolique et antithétique. Victor Hugo oppose à la pourpre triomphante le costume rouge du forçat :

1. Voir encore, bien que l'idée ne soit pas la même, dans la *Dernière gerbe*, la pièce intitulée *le Colimaçon*.

Leurs mains ont retourné ta robe, dont le lustre
Irritait leur fureur;
Avec la même pourpre ils t'ont fait vil d'illustre
Et forçat d'empereur.

Les Voix intérieures, 355-356 (XXX, I).

Ces deux pourpres se rencontrent sur les épaules de Napoléon III :

Ce vainqueur qui, béni, lavé, sacré, sublime,
De deux pourpres vêtu, dans l'histoire s'assied,
Le globe dans sa main, un boulet à son pied.

Les Châtiments, 321 (VI, VIII).

La tête même du brigand de décembre sera respectée avec horreur par le progrès. La révolution fera de cet homme un plus grand exemple en remplaçant sa pourpre d'empereur par la casaque du forçat.

Actes et paroles. Pendant l'exil, 82 (1853, I).

L'esprit du poète associe très souvent le sang et la pourpre. Le sang de Marie Mancini semble avoir un reflet de la pourpre romaine :

Quoique ma nièce soit
Une fille de race et dont le sang, en somme,
A d'illustres reflets de la pourpre de Rome.

Les Jumeaux, 392 (III, I).

Mais le plus souvent il s'agit du sang répandu. Il y a du sang dans la pourpre du conquérant et du despote : Napoléon Ier, Cromwell, Richelieu, Napoléon III surtout, et en général tous ceux qui ont acquis ou conservé par la violence leur puis-

sance et leur gloire, tous ceux qui se plaisent à la cruauté :

Un sang royal teignit sa pourpre usurpatrice.
Un guerrier fut frappé par ce guerrier sans foi.
L'anarchie, à Vincenne, admira son complice, —
Au Louvre elle adora son roi.

Odes et Ballades, 113 (*Odes*, I, XI, 2).

Voilà l'image de la gloire ;
D'abord un prisme éblouissant,
Puis un miroir expiatoire
Où la pourpre paraît du sang !
Tour à tour puissante, asservie,
Voilà quel double aspect sa vie
Offrit à ses âges divers.
Il faut à son nom deux histoires ;
Jeune, il inventait ses victoires ;
Vieux, il méditait ses revers.

Ib., 227 (III, VI, 7).

Cromwell, qui sur le trône enfin va s'affermir,
Saura bien châtier la canaille insolente.
— Son trône est un billot, et sa pourpre est sanglante.

Cromwell, 83 (I, I).

Puis, si j'osais compter les têtes sur mes doigts,
Les têtes qu'il a fait tomber en Grève ! Toutes
De mes amis ! Sa pourpre est faite avec des gouttes
De leur sang ! et c'est lui qui m'habille de deuil !

Marion de Lorme, 276 (IV, VI).

Il se jeta à la nage avec son crime dans un fleuve de sang ; un moins coupable s'y fût noyé, il le traversa. C'est là ce qu'on appelle son succès. Aujourd'hui il est sur l'autre rive, essayant de se sécher et de s'essuyer, tout

ruisselant de ce sang qu'il prend pour de la pourpre, et demandant l'empire.

Napoléon le Petit, 159 (IV, II).

Pour filer ses habits royaux, sur les navettes
On met du fil trempé dans le sang qui coula ;
Le boulevard Montmartre a fourni ses cuvettes,
Et l'on teint son manteau dans cette pourpre-là.

Les Châtiments, 192 (IV, I).

On entendait des bruits d'écroulements dans leur gloire (la gloire des hommes de force). Une rougeur s'y mêlait. Était-ce de la pourpre ? Était-ce du sang ? Était-ce de la honte ?

William Shakespeare, 416 (III, III, I).

Il[1] nous fait massacrer l'un par l'autre ; et pendant,
Frère, que mon coup d'ongle attend ton coup de dent,
Il est là sur son trône et nous regarde faire.
Nos tourments sont ses jeux ; il est d'une autre sphère.
Frère, quand nous versons à ruisseaux notre sang,
Il appelle cela de la pourpre.

L'Année terrible, 158 (*Janvier*, IX).

Au bois de l'échafaud le bois du trône adhère ;
Tout sceptre épouse un glaive, et la pourpre descend
Sur les peuples en mare effroyable de sang.

La Pitié suprême, 122 (V).

Le bien, le juste, ô roi, c'est tout ce qui vous plaît.
S'il veut verser du sang, le sang est une gloire,
Le sang est une pourpre ; et s'il désire en boire,
On rendra grâce aux dieux de la soif de Néron.

Ib., 138 (IX).

1. Néron. C'est le lion qui parle à l'ours, dans le cirque.

L'horreur à l'empire est mêlée,
On a sur le trône étalé
Une pourpre coagulée
Qui de l'échafaud a coulé.

Un homme règne, un homme fauche ;
Soit. J'ai toujours cru qu'on verrait
Se marier de la main gauche
L'épée avec le couperet.

Les Quatre vents de l'esprit, I, 40-41 (*Liv. sat.*, VIII).

C'est avec le sang du pauvre qu'est faite la pourpre du riche :

Vous tordez les haillons du pauvre misérable
Et votre pourpre est faite avec le sang qui sort.

Dieu, 160 (II, v).

Voici un passage où il semble que le mot *pourpre* désigne simplement la couleur, mais il est évident que le sang qui coule de l'échafaud de Louis XVI doit faire penser à la pourpre royale :

Une pourpre, semblable à celle qui ruisselle
Et qui fume le long du mur des abattoirs,
Filtrait de telle sorte entre les pavés noirs
Qu'elle écrivait ce mot mystérieux : Justice.

Les Quatre vents de l'esprit, II, 306 (*Livre épique*, III).

La flamme aussi rappelle la pourpre. Dans la flamme du bûcher, on reconnaît la pourpre de l'Église :

La ruse, Loyola, la haine, Bossuet,
L'autodafé, l'effroi, le cachot, la bastille,

C'est nous ; et notre pourpre effrayante pétille
Par moments, et s'allume, et devient flamboiement.
La Légende des siècles, IV, 142 (LI).

Cette flamme, nous la retrouvons dans les pierreries dont la tiare est constellée :

Une lueur de torche empourpre la tiare.
Les Quatre vents de l'esprit, I, 24 (*Livre satirique*, IV).

Une métaphore plus saisissante encore nous montre dans les diamants du prêtre les yeux du chacal :

Sachez que vos grandeurs sont des chutes ! Sachez
Que le fourmillement lugubre des péchés,
O noirs vendeurs du temple, emplit votre opulence,
Et que Jésus, ayant au flanc le coup de lance,
S'est enfui, se voilant la face, n'ayant pu
Voir le peuple affamé sous le prêtre repu !
Ne pouvant voir cela, Christ a dû disparaître !
Il s'en va. Car pour lui les diamants du prêtre
Ont la même lueur que les yeux du chacal.
Le Pape, 23 (IV).

Les pierreries de la tiare font de la coiffure pontificale un flambeau autour duquel doivent voler les foules attirées et éblouies :

L'or du temple éblouit le pauvre utilement.
Il faut la perle au dogme et l'astre au firmament ;
Il faut que les vivants, foules, essaims, mêlées,
Volent à la lueur des mitres constellées ;
Cette clarté leur est nécessaire en leur nuit.
Le Pape, 24 (IV).

La tiare de Caïphe est lumineuse aussi, et d'une lueur sinistre, puisque le sombre tribunal qu'elle éclaire va condamner Jésus-Christ :

Le grand-prêtre est assis, fatal comme un prophète ;
Et l'on voit remuer vaguement sur sa tête,
Comme au vent de la nuit brille et tremble un fanal,
La tiare, clarté du sombre tribunal.

La Fin de Satan, 196 (*Jésus-Christ*, XII).

Dans l'église, l'autel doit resplendir comme une armure ; l'archevêque nous explique cette comparaison symbolique :

Que l'autel, entouré d'un solennel murmure,
Ait la splendeur sinistre et sombre d'une armure,
Car le céleste esprit combat l'esprit charnel
Et nul ne doit sans crainte approcher l'Éternel.

Le Pape, 50 (X).

Le sang et le vin, comme le sang et la pourpre, s'unissent tantôt dans une métaphore, tantôt dans une antithèse : le rapprochement se rencontre sans aucun symbolisme, mais le symbole apparaît aussi plusieurs fois : on s'enivre de sang comme de vin ; le dix-huitième siècle, « table d'un long festin qu'un échafaud termine », est rougi de vin et de sang ; le sang qui ruisselle sur l'échafaud rougit les mains de la Liberté, la grande vendangeuse :

Elle appuyait en parlant sa main percée sur sa poitrine où il y avait un autre trou, et d'où il sortait par instant un flot de sang, comme le jet de vin d'une bonde ouverte.

Les Misérables, IV, 562 (IV, XIV, 6).

Des ægipans aux yeux de dieux, aux pieds de bête,
Joutant avec le vieux Silène, s'essoufflant
A se vider quelque outre énorme dans le flanc,
Tétant la nymphe Ivresse en leur riante envie,
N'ont pas la volupté de la soif assouvie
Plus que ce redoutable et terrible ravin.
La terre boit le sang mieux qu'un faune le vin.

La Légende des siècles, II, 70 (XV, II, 9).

Les soldats n'avaient plus conscience d'eux-mêmes, ils étaient comme fous du crime qu'on leur faisait commettre. Il vient un moment où l'abomination même de ce que vous faites vous fait redoubler les coups. Le sang est une sorte de vin horrible ; le massacre enivre.

Napoléon le Petit, 131 (III).

Époque qui gardas, de vin, de sang rougie,
Même en agonisant, l'allure de l'orgie !
O dix-huitième siècle, impie et châtié !

Les Rayons et les Ombres, 415 (IV, VI).

La Révolution, pressoir prodigieux,
Commença le travail de la vaste récolte,
Et, des cœurs comprimés exprimant la révolte,
Broyant les rois caducs debout depuis Clovis,
Fit son œuvre suprême et triste. Et, sous sa vis,
Toute l'Europe fut comme une vigne sombre.
Alors, dans le champ vague et livide de l'ombre,
Se répandit, fumant, on ne sait quel flot noir,
O terreur ! et l'on vit, sous l'effrayant pressoir,
Naître de la lumière à travers d'affreux voiles,
Et jaillir et couler du sang et des étoiles ;
On vit le vieux sapin des trônes ruisseler,
Tandis qu'on entendait tout le passé râler,

Et, le front radieux, la main rouge et fangeuse,
Chanter la Liberté, la grande vendangeuse.
Toute la lyre, I, 17 (I, I).

C'est du sang qu'on voit dans le ciboire de l'archevêque Sibour, au Te Deum du 1er janvier 1852. Le sang et le vin tachent les habits des soldats le 4 décembre 1851, le jour du massacre. On ne sait si c'est du vin ou du sang qui court sur les pavés, dans l'orgie qui suit le crime de Ratbert :

Le meurtre à tes côtés suit l'office divin,
Criant : feu sur qui bouge !
Satan tient la burette, et ce n'est pas de vin
Que ton ciboire est rouge.
Les Châtiments, 57 (I, VI).

Soldats qui revenez du boulevard Montmartre,
Le vin, au sang mêlé, jaillit sur vos habits.
Ib., 74 (I, X).

Quelque chose de rouge entre les dalles fume,
Mais, si tiède que soit cette douteuse écume,
Assez de barils sont éventrés et crevés
Pour que ce soit du vin qui court sur les pavés.
La Légende des siècles, II, 244 (XVIII, III, 10).

Quand Victor Hugo se représente une bataille, il éprouve la sensation de la couleur rouge. Il voit le sang qui coule, il voit s'élever au-dessus des combattants une vapeur sanglante. Dans le récit de la bataille de Waterloo, les armes à feu, l'artillerie, contribuent sans doute à cette impression. Mais il est certain que la principale part est à l'imagination

symbolique. La bataille a la furie de la flamme, et dans cette fournaise les régiments fondent « comme fond une cire au souffle d'un brasier » ; d'ailleurs toute idée d'activité, d'animation, de violence se joint naturellement à l'idée de chaleur et de flamme, et cette association se manifeste dans les métaphores de la langue usuelle, surtout dans celles de la langue familière :

Où donc est le soleil ? — Il luit dans la fumée,
Comme un bouclier rouge en la forge enflammée.
Dans des vapeurs de sang on voit briller le fer ;
La vallée au loin semble une fournaise ardente ;
On dirait qu'au milieu de la plaine grondante
S'est ouverte soudain la bouche de l'enfer.
Odes et Ballades, 467 (Ballade VII).

La mêlée en hurlant grandit comme une flamme.
La batterie anglaise écrasa nos carrés.
La plaine où frissonnaient les drapeaux déchirés
Ne fut plus, dans les cris des mourants qu'on égorge,
Qu'un gouffre flamboyant, rouge comme une forge.
Les Châtiments, 277, (V, XIII, 2).

La robe du pape est blanche, comme la fumée de l'encensoir ; la nappe du festin est blanche, parce qu'elle est le linceul du chagrin :

Vêtu de lin plus blanc qu'un encensoir qui fume,
Il avait, spectre blême aux idoles pareil,
Les baisers de la foule empreints sur son orteil.
La Légende des siècles, IV, 203 (LIV, XIV).

Vivons donc ! et buvons, du soir jusqu'au matin,
Pour l'oubli de nous-même !

Et déployons gaîment la nappe du festin,
Linceul du chagrin blême !

Les Chants du crépuscule, 166 (XXXIII, II).

La couleur du cierge sert à la fois à caractériser le teint pâle d'une religieuse et le teint jaunâtre d'un dévot. Il est évident qu'ici c'est le symbole qui détermine la métaphore. La cire peut être blanche ou jaunie : l'essentiel, c'est que ce soit la cire d'un cierge :

La sœur Simplice était blanche d'une blancheur de cire. Près de sœur Perpétue, c'était le cierge à côté de la chandelle.

Les Misérables, I, 382 (I, VII, 1).

(Sieur Clubin). Il était petit et jaune avec la force d'un taureau. La mer n'avait pu réussir à le hâler. Sa chair semblait de cire. Il était de la couleur d'un cierge et il en avait la clarté discrète dans les yeux.

Les Travailleurs de la mer, I, 235 (I, V, 1).

La rouille symbolise l'altération, la destruction lente. C'est à la rouille que le poète compare la teinte du feuillage à l'automne, et celle du lichen qui couvre les vieux murs ; le sang est aussi comme une rouille sur le blason d'Hernani :

Le grand bois jaunissant dore seul la colline.
On dirait qu'en ces jours où l'automne décline,
Le soleil et la pluie ont rouillé la forêt.

Les Orientales, 193 (XXXVI).

Il faut que le fronton s'effeuille comme un arbre.
Il faut que le lichen, cette rouille du marbre,
De sa lèpre dorée au loin couvre le mur.

Les Voix intérieures, 231 (IV, I).

Le burg est aux lichens comme le glaive aux rouilles.

La Légende des siècles, I, 80 (XV, III).

Peut-être aurais-je aussi quelque blason illustre
Qu'une rouille de sang à cette heure délustre ;
Peut-être ai-je des droits, dans l'ombre ensevelis,
Qu'un drap noir d'échafaud cache encor sous ses plis.

Hernani, 18 (I, II).

On sait comment tout s'anime dans l'imagination de Victor Hugo : la vague, la nuée, le rocher, l'arbre, la fleur. On sait comment partout il distingue les formes et les mouvements de l'homme et de l'animal: les bras qui gesticulent, les cheveux qui flottent ou se hérissent, les yeux qui regardent. Cette habitude de tout personnifier, de provoquer l'illusion et même l'hallucination jouera encore ici un rôle déterminant.

La blancheur de l'écume rappelle une toison, parce que les flots ont le mouvement et l'ondulation d'un troupeau. De larges nappes d'écume semblent de grandes ailes déployées. Ou bien les flocons ressemblent à des cygnes, à des oiseaux blancs qui s'abattent sur les rochers, et c'est eux qu'on croit voir prendre vie lorsque s'envolent les goëlands :

Le troupeau des vagues saute
Et blanchit toute la côte
De sa toison.

La Légende des siècles, III, 217 (XXXVII, II).

La mer était vraiment belle. Ce n'était, à perte de vue, que longues nappes d'écume déployées comme de grandes ailes blanches sur le fond vert et vineux de l'eau.

France et Belgique, 88 (17 juillet 1836).

Des écumes parfois blanches comme les cygnes.

Les Quatre vents de l'esprit, I, 180 *(Liv. sat.*, XLIV).

L'écume au loin dans les décombres
S abattant sur les rochers sombres
Comme une troupe d'oiseaux blancs.

Les Châtiments, 29 *(Nox*, VII).

L'écume à tous les vents s'effare et se déchire
Et vole, et l'on dirait que de ces flocons blancs
Quelques-uns prennent vie et sont les goëlands.

Toute la lyre, III, 165 *(La Corde d'airain*, VIII).

Les blancheurs de la Mer de Glace font penser à un troupeau, qu'un pic domine et compte, comme le cyclope de Virgile ; les avalanches s'abattent comme des colombes quï se posent :

L'horizon... est couronné par une dentelure de sommets couverts de neige, sur la blancheur desquels ressort, isolé et grisâtre, cet obélisque prodigieux du Dru. Quand le ciel est pur, à sa forme effilée, à sa couleur sombre, on le prendrait pour le clocher solitaire de quelque église écroulée ; et l'on dirait que les avalanches qui se détachent de temps en temps de ses parois sont des colombes qui viennent s'abattre sur ses frises désertes. Lorsqu'on l'aperçoit confusément à travers le brouillard, on pense voir le cyclope de Virgile assis dans la montagne, et les

blancheurs vagues de la Mer de Glace sont les troupeaux qu'il compte pendant qu'ils passent à ses pieds.

Fragment d'un *Voyage aux Alpes*, dans *Victor Hugo raconté*, II, 208.

Il[1] tient dans une main la colombe Avalanche
Et dans l'autre le vaste et fauve aigle Ouragan.

La Légende des siècles, III, 263 (XL).

Les nuées ont une toison blanche, dont le vent arrache quelques flocons ; cette toison reste accrochée aussi aux angles de la pyramide de Chéops ; ailleurs la nuée est une blanche colombe :

Le vent du matin chassait à travers le ciel quelques blanches ouates arrachées à la toison de brume des collines.

Notre-Dame de Paris, II, 411 (XI, II).

Je regarde, au-dessus du mont et du vallon,
Et des mers sans fin remuées,
S'envoler sous le bec du vautour aquilon
Toute la toison des nuées.

Les Contemplations, II, 126 (V, XIII).

Les troupeaux des vapeurs lui laissaient leur toison.

La Légende des siècles, I, 363 (XII, VII).

Que veux-tu de ce gouffre où lorsque je me penche
La colombe nuée accourt, farouche et blanche ?

Dieu, 12 (I, I).

Des rochers ont les flancs luisants comme une armure. Il y a ici non seulement une personnification, mais un symbole. L'un de ces rochers porte

1. Le mont Blanc.

comme un turban les murailles d'une forteresse turque ; les autres, sans cesse assaillis par les flots, sont aussi pour les navires de terribles adversaires :

A quoi pensent ces flots qui baisent sans murmure
Les flancs de ce rocher luisant comme une armure ?
Quoi donc ! n'ont-ils pas vu, dans leur propre miroir,
Que ce roc, dont le pied déchire leurs entrailles,
A sur sa tête un fort, ceint de blanches murailles,
Roulé comme un turban autour de son front noir ?

Les Orientales, 97 (XIV).

Rien d'altier et d'arrogant comme cet ensemble : le vaisseau vaincu, l'abîme maître. Les deux rochers, tout ruisselants encore de la tempête de la veille, semblaient des combattants en sueur... Tout était de niveau, hors les deux Douvres, debout et droites comme deux colonnes noires. Elles étaient jusqu'à une certaine hauteur toutes velues de varech. Leurs hanches escarpées avaient des reflets d'armures. Elles semblaient prêtes à recommencer.

Les Travailleurs de la mer, II, 7 (II, I, I).

Le pommier se poudre comme pour un bal ; les pâquerettes ont des collerettes et des bonnets ; les chênes ont des capuchons :

Quand les nids font l'amour, quand le pommier se poudre
Pour le printemps ainsi qu'un marquis pour le bal.

Les Châtiments, 347 (VI, XIV).

Dressez procès-verbal contre les pâquerettes
Qui laissent les bourdons froisser leurs collerettes.

Les Contemplations, I, 238 (III, X).

Pâquerettes
Dont le seul papillon touche les collerettes.
Théâtre en liberté, 278 (*La Forêt mouillée*, III).

Les paysannes marguerites
Avec leurs bonnets étoilés.
Les Chansons des rues et des bois, 416 (II, IV, 4).

J'aime toute cette musique,
Ces refrains, jamais importuns,
Et le bon vieux plain-chant classique
Des chênes aux capuchons bruns.
Ib., 97 (I, II, 9).

La couleur de la feuille de rose est semblable à celle des lèvres :

Lèvres de la rose
Où l'abeille pose
Sa bouche de miel !
Les Feuilles d'automne, 412 (XXXVII, VII).

Nous[1] volons, dans l'azur écloses,
Sur la bouche ouverte des roses
Et sur les lèvres de Platon.
Les Châtiments, 240 (V, III).

A quoi bon vos étincelles,
Bleus saphirs, sans les yeux doux ?
Les diamants sans les belles
Ne sont plus que des cailloux,

Et dans les charmilles vertes,
Les roses dorment debout,
Et sont des bouches ouvertes
Pour ne rien dire du tout.
Les Contemplations, I, 144 (II, XI).

1 Les abeilles.

Ce que dit, dans le mois joyeux
Des longs jours et des fleurs écloses,
La petite bouche des roses
A l'oreille immense des cieux.

Ib., II, 306 (VI, XXIII, 2).

Le frais myosotis se souvenait; les roses
Cherchaient ses pieds[1] avec leurs lèvres demi-closes.

La Légende des siècles, I, 44 (II, I).

Les fleurs ont des yeux, ou plutôt elles sont elles-mêmes des yeux[2]. Ce qui explique la métaphore, c'est que les fleurs ont des couleurs plus ou moins vives qui peuvent rappeler l'éclat des yeux ; c'est aussi quelquefois une certaine analogie de forme ; c'est surtout que la plante est pour Victor Hugo un être non seulement vivant, mais pensant ; peu importe que la couleur de la fleur rappelle ou non celle d'un œil humain :

J'habitais un parc sombre où jasaient des oiseaux,
Où des pleurs souriaient dans l'œil bleu des pervenches.

Les Contemplations, I, 21 (I, V).

Rangés des deux côtés de l'agreste théâtre,
Les vrais arbres du parc, les sorbiers, les lilas,
Les ébéniers qu'avril charge de falbalas,
De leur sève embaumée exhalant les délices,
Semblaient se divertir à faire les coulisses,
Et, pour nous voir, ouvrant leurs fleurs comme des yeux,
Joignaient aux violons leur murmure joyeux.

Ib., 91 (I, XXII).

1. Les pieds d'Ève.

2. Voir dans les *Orientales*, 211 (XLI) dans les *Contemplations*, II, 237 (VI, VIII), et dans *l'Art d'être grand père*, 19 (I, VI), l'œil comparé à la fleur.

L'iris vous suit de son œil bleu.
Toute la lyre, I, 110 (II, XIV).

Et les blancs nénuphars, fleurs où vivent des fées,
Les bleus myosotis, les iris, les nymphées,
Penchés et frissonnants, mirent leurs sombres yeux
Dans de vagues miroirs, clairs et mystérieux.
Ib., III, 28 (II, II).

La diablerie commence... La mandragore semble un œil éveillé.
Post-scriptum de ma vie, 131 *(Promontorium somnii).*

Les maisons aussi prennent l'apparence de la vie. Leurs fenêtres sont des yeux. Les vitres sont luisantes, et l'œil est brillant. Tantôt ce qui fait luire la vitre, c'est une lumière intérieure : nous retrouverons ailleurs les comparaisons de ce genre ; tantôt c'est la réverbération de la lumière du dehors :

La vie, hélas ! dont on s'ennuie,
C'est le soleil après la pluie...
Le voilà qui baisse toujours !
De la ville, que ses feux noient,
Toutes les fenêtres flamboient
Comme des yeux au front des tours.
Odes et Ballades, 422-423 *(Odes*, V, XXIV).

Les maisons ont un air fâché, rogue et bourru ;
Les fenêtres, luisant d'un luisant de limace,
Semblent cligner des yeux et faire la grimace.
Toute la lyre, I, 151 (II, XXVII).

La nature est personnifiée sous la forme d'un paon

magnifique, qui étale dans les lueurs et dans les reflets les splendeurs de son plumage :

Ce n'était autour de moi, à perte de vue, que montagnes, prairies, eaux vives, vagues verdures, molles brumes, lueurs humides qui chatoyaient comme des yeux entr'ouverts, vifs reflets d'or noyés dans le bleu des lointains, magiques forêts pareilles à des touffes de plumes vertes, horizons moirés d'ombres et de clartés. — C'était un de ces lieux où l'on croit voir faire la roue à ce paon magnifique qu'on appelle la nature.

Le Rhin, I, 304 (XX).

Dans plusieurs des citations qui précèdent, nous avons vu Victor Hugo prêter aux êtres qu'il anime les façons d'agir de l'homme. Dans la forme, c'est un jeu d'esprit. En réalité, c'est la manifestation d'une idée qu'on retrouve dans toutes les parties de l'œuvre du poète. Pour lui, l'univers est conscient, et dans son ensemble, et dans chacun de ses éléments. Il est tout naturel que cette prodigieuse activité que nous constatons partout, dans le brin d'herbe comme dans l'astre, soit comparée à l'activité humaine. Le soleil, source de la lumière et par conséquent de la couleur, est un coloriste éblouissant dont l'art déplaît aux prunelles troubles :

A vous en croire, vous les jugeurs sérieux,
Quand ils vont secouant de leurs crinières folles
Tant de rosée à tant d'amoureuses corolles,
Les chevaux du matin ont pris le mors aux dents ;
Et quand midi, le plus effréné des Jordaens,
Sur les mers, sur les monts, jusque dans votre œil triste,

Jette son flamboiement d'astre et de coloriste,
Rit, ouvre la lumière énorme à deux battants,
Et met l'olympe en feu, vous n'êtes pas contents;
Cela n'est pas correct et cela n'est pas sobre;
Vous regardez juillet avec des yeux d'octobre;
Toute cette dorure, auréoles partout,
Clartés, braises, rayons, rubis, blesse le goût,
Et cette foudroyante et splendide largesse
Est la divinité, mais n'est pas la sagesse.

L'Ane, 324-325 (I, VII).

Quand nous disons : c'est de la poésie, vous dites : ce n'est que de la couleur. Pauvres gens! le soleil aussi n'est qu'un coloriste.

Post-scriptum de ma vie, 54 (*Tas de pierres*, III).

La critique amie de la sobriété use d'une métaphore littéraire pour reprocher à Dieu les outrances de son œuvre :

Tout, c'est trop. Son soleil va jusqu'au gongorisme;
Lumière outrée. Oui, Dieu vraiment est inégal.

L'Art d'être grand-père, 79 (IV, v).

Cette activité, qui imite celle de l'homme, en imite aussi les produits. Le ciel est un manteau d'azur, ailleurs un drapeau. Les astres tremblent et pâlissent sur la jupe de l'aurore. Le ciel est vêtu de bleu de Prusse, ou bien, après une averse, fraîchement rebadigeonné :

Jersey, sur l'onde docile,
Se drape d'un beau ciel pur,

Et prend des airs de Sicile
Dans un grand haillon d'azur.
Les Contemplations, I, 65 (I, XIV).

Oui, ce cirque et ses tours, édifice sacré
Où le drapeau d'azur du gouffre est arboré,
Ce théâtre où le vent combat la trombe enfuie,
Voilà ce qu'a construit un atome de pluie.
Dieu, 69 (I, II)

Et l'on n'est plus celui qui va de grand matin,
Pâle, faire sa cour à l'aurore, et s'occupe
A regarder trembler les astres sur sa jupe.
Dernière gerbe, 133 (II, XXV).

Le ciel
N'endosse pas son bleu de Prusse officiel,
Il s'humanise, il a de très jolis nuages !
Théâtre en liberté, 27. (*La Grand'mère*, III).

Beau temps ! Le ciel est rebadigeonné.
Ib., 283 (*La Forêt mouillée*, IV).

Avril et mai ont pour office de repeindre les arbres et les buissons, de farder la rose ; le soleil peint la mûre ; la nature décore l'aile du scarabée :

Un moineau-franc, que rien ne gêne,
A son grenier tout grand ouvert,
Au cinquième étage d'un chêne
Qu'avril vient de repeindre en vert.
Les Chansons des rues et des bois, 323-324 (II, II, 3).

Grand scandale dans le hallier
Que tous les ans mai badigeonne.
Toute la lyre, II, 185 (VII, V).

Roses par avril fardées.
Les Chants du crépuscule, 129 (XXVI).

Crois-tu donc que ce soit
Pour donner meilleur goût à la caille rôtie
Que le soleil ajoute une aigrette à l'ortie,
Peint la mûre ou rougit la graine du sorbier ?
Dernière gerbe, 48 (I, XIX).

Quand les proscrits, martyrs du peuple, élus de Dieu,
Stoïques, dans la mort se couchent sans se plaindre,
Tu n'as l'air de songer qu'à dorer et qu'à peindre
L'aile du scarabée errant sur leurs tombeaux.
Les Châtiments, 415-416 (VII, XIII).

La nature varie ses procédés : ses peintures sont délicates ou sauvages, grandioses : ce sont des pastels ou des fresques :

J'admire les papillons frêles
Dans les ronces du vieux castel ;
Je ne touche point à leurs ailes.
Un papillon est un pastel.
Les Chansons des rues et des bois, 146 (I, IV, 5).

Gilliatt, pour les besoins de son sauvetage, dut explorer toutes ces grottes. Pas une qui ne fût effroyable. Partout, dans ces caves, se reproduisait, avec les dimensions exagérées de l'océan, cet aspect d'abattoir et de boucherie si étrangement empreint dans l'entredeux des Douvres. Qui n'a point vu, dans des excavations de ce genre, sur la muraille du granit éternel, ces affreuses fresques de la nature, ne peut s'en faire l'idée.
Les Travailleurs de la mer, II, 65 (II, I, 11).

Il est sûr
Qu'il faut pour faire un ciel bien des rouleaux d'azur,
Qu'un chêne à fabriquer n'est pas un mince arbuste,
Et qu'il faut une échelle étrangement robuste
Et que l'échafaudage ait été bien construit
Pour peindre l'aube à fresque au mur noir de la nuit[1].

Religions et religion, 176 (I, I).

C'est souvent parmi les objets fabriqués par l'homme que Victor Hugo va chercher des points de comparaison pour caractériser la couleur, l'apparence des choses et des êtres. Certaines plantes ont des feuilles de drap vert, les bourdons sont vêtus de velours jaune et noir, l'aile transparente de la guêpe semble faite de crêpe :

Les grandes plantes gaufrées aux larges feuilles de drap vert pâle.

Les Misérables, IV, 113 (IV, III, 3).

Un pauvre bourdon mouillé, en velours jaune et noir, remontait péniblement le long d'une branche épineuse.

Le Rhin, II, 235 (XXXV).

Tu fais une lueur sous les arbres ; la guêpe
Touche ta joue en fleur de son aile de crêpe.

Les Contemplations, I, 235 (III, IX).

La variété des cultures imite le bariolage d'un tapis ; les fleurs qui se détachent sur le fond jaune des blés, sur le fond vert des herbes, forment de riches dessins aux couleurs éclatantes ou discrètes.

1. Victor Hugo se moque des religions qui nous montrent Dieu créant le monde en six jours et se reposant le septième.

Ce qui contribue au développement de cette métaphore, c'est l'habitude de considérer la terre comme une maison, un palais dont le ciel est la voûte :

L'Égypte ! — Elle étalait, toute blonde d'épis,
Ses champs, bariolés comme un riche tapis.

Les Orientales, 19 (I, IV).

Au delà des Tournelles, jusqu'à la muraille de Charles V, se déroulait avec de riches compartiments de verdure et de fleurs, un tapis velouté de verdure et de parcs royaux.

Notre-Dame de Paris, I, 196 (III, II).

Comme dans un palais dont je ferais le tour
Je vais dans le vallon, contemplant tour à tour
Et le tapis de fleurs et le plafond d'étoiles.

Les Chants du crépuscule, 188 (XXXVIII).

Le soleil tenait lieu de lustre ; la saison
Avait brodé de fleurs un immense gazon,
Vert tapis déroulé sous maint groupe folâtre.

Les Contemplations, I, 91 (I, XXII).

Avec leurs rameaux d'or et leurs fleurs amarantes,
La lande et la bruyère au reflet velouté
Lui brodent des tapis gigantesques l'été.

La Légende des siècles, II, 357 (XXI, II, 4).

Avril ouvre à deux battants
Le printemps,
L'été le suit et déploie
Sur la terre un beau tapis
Fait d'épis,
D'herbe, de fleurs et de joie.

La Fin de Satan, 255 (*Chanson des oiseaux*).

Grimsthorf, en Lincolnshire, avec... ses quinconces, ses mails, ses futaies, ses parterres brodés, quadrillés et losangés de fleurs, qui ressemblent à de grands tapis.

L'Homme qui rit, I, 29 (Chapitres prélim., I, 1).

A terre, le glaïeul, la flambe des marais, le narcisse des prés, la gênotte, cette petite fleur qui annonce le beau temps, le safran printanier, brodaient et passementaient un profond tapis de végétation où fourmillaient toutes les formes de la mousse, depuis celle qui ressemble à la chenille jusqu'à celle qui ressemble à l'étoile.

Quatrevingt-treize, 5 (I, 1).

Ces comparaisons peuvent sembler banales; elles sont usuelles en effet ; ce qui les relève chez Victor Hugo, c'est qu'elles ne sont pas pour lui des métaphores toutes faites, mais qu'elles répondent vraiment à des impressions. Il en est de même quand il nous parle des tapis d'herbe ou de mousse, qu'il y reconnaît du drap ou du velours vert, qu'il voit la verdure envelopper comme une étoffe les sièges et les consoles de pierre, ou qu'il admire la robe verte des plaines et des vallées :

Un plan incliné de prairies avec des ondulations de collines et des reliefs de roches ; pour frange à ce tapis vert froncé de plis, l'écume de l'océan.

L'Archipel de la Manche, 9 (II).

La colline était couverte de ce gazon marin dru et ras qui fait ressembler le haut des falaises à du drap vert.

L'Homme qui rit, I, 95 (I, 1, 8).

La colline était verte ; c'était du gazon. Au-dessus de cette colline on ne voyait absolument rien que le chapeau

d'étain d'une tour d'église, lequel semblait posé exactement sur le haut du coteau. Ce chapeau était de forme flamande. (En Flandre, dans les églises de village, le clocher a la forme de la cloche). Vous voyez cela d'ici, un immense tapis vert sur lequel on eût dit que Gargantua avait oublié sa sonnette.

Le Rhin, II, 178 (XXIX).

Une immense plaine de velours vert frangée de haies vives, sur laquelle le soleil fait reluire les vitres des chaumières comme des sequins d'or.

Ib., 211 (XXXI).

La route jusqu'à Gand est, comme toutes les routes de la Belgique occidentale, une promenade en plaine avec un horizon de velours vert à droite et à gauche.

France et Belgique, 150 (1837, IX).

Un joueur qui a joué l'un après l'autre tous ses atouts, c'était Gwynplaine... Sa dernière carte venait de tomber sur ce fatal tapis vert du bowling-green désert[1].

L'Homme qui rit, II, 425 (II, IX, 2).

Les rochers n'apparaissent plus que çà et là sous de riches caparaçons de verdure : une housse de velours vert, brodée de fleurs, couvre tout le paysage.

Le Rhin, I, 90 (VI).

Je m'assieds dans ces excellents fauteuils revêtus de mousse, c'est-à-dire de velours vert, que l'antique Palès creuse au pied de tous les vieux chênes pour le voyageur fatigué.

Ib., II, 113 (XXVIII).

1. Il est peu probable que le Tarrinzeau-field, sorte de champ de foire permanent, ait vraiment l'aspect d'un tapis vert. Ici la métaphore est amenée par celle qui la précède.

La mousse couvre de velours vert le banc de pierre qui est à la porte.

Choses vues. Nouvelle série, 40 (III, I).

Au fond du hallier sombre, où, dans l'arbre entr'ouvert,
La fée à des coussins de mousse en velours vert
S'accoude.

Toute la lyre, III, 121 (II, XVIII).

J'écris sur une petite console de velours vert que me prête le vieux mur.

Le Rhin, I, 229 (XV).

Plusieurs autres villages sur des croupes boisées, des clochers dans la brume qui révèlent d'autres hameaux cachés dans les plis de la vallée comme dans une robe de velours vert.

Ib., 48 (III).

Mai dont la robe verte est chaque jour plus ample.

Les Rayons et les Ombres, 429 (VIII).

Les collines ont des casaques de velours vert, usé çà et là.

Alpes et Pyrénées, 169 (1843, VI).

Comme l'a remarqué M. Mabilleau, l'œil de Victor Hugo est moins sensible à la couleur qu'à l'éclat, au rayonnement. C'est pour cela que le poète emploie si souvent dans ses comparaisons les métaux, les pierres précieuses, les perles. Le blanc devient l'argent, le jaune est l'or, le vert est appelé émeraude, le bleu, turquoise ou saphir, le rouge, rubis. C'est par des métaphores de ce genre que Victor Hugo décrit parfois les reflets qu'on voit sur le plumage des oiseaux. Une cigogne au sommet d'un clocher est une perle sur le bonnet d'un

mandarin ; les poules sont dorées ; des oiseaux sont en cuivre rouge :

La cigogne argentée qui venait tous les étés se percher à l'extrémité du clocher pointu de l'église, pareille à la perle blanche au sommet du bonnet aigu d'un mandarin.

Han d'Islande, 174 (XIII).

Des poules et des coqs étalant leurs dorures.

Les Contemplations, I, 132 (II, VI).

Ses murs sont obstrués d'arbres au fruit vermeil
Où volent, tout moirés par l'ombre et le soleil,
De beaux oiseaux de cuivre rouge.

Les Voix intérieures, 241 (IV, VI).

Une conception particulière contribue à rendre ces métaphores très fréquentes : celle de la richesse de Dieu ou de la nature. Dieu n'est pas seulement riche, il est prodigue, et ne mesure pas ses dépenses :

L'abondance de la clarté avait on ne sait quoi de rassurant. Vie, sève, chaleur, effluves, débordaient ; on sentait sous la création l'énormité de la source ; dans tous ces souffles pénétrés d'amour, dans ce va-et-vient de réverbérations et de reflets, dans cette prodigieuse dépense de rayons, dans ce versement indéfini d'or fluide, on sentait la prodigalité de l'inépuisable ; et, derrière cette splendeur comme derrière un rideau de flamme, on entrevoyait Dieu, ce millionnaire d'étoiles.

Les Misérables, V, 91 (V, I, 16).

Ce qui atteste le mieux cette conception, ce sont justement les plaisanteries sur le thème contraire :

Au fait, cela me confirme dans mes conjectures sur la situation de fortune de Jéhovah ; et à voir tant de malaise en haut et en bas, tant de mesquinerie et de pingrerie et de ladrerie et de détresse au ciel et sur la terre, depuis l'oiseau qui n'a pas un grain de mil jusqu'à moi qui n'ai pas cent mille livres de rente ; à voir la destinée humaine, qui est fort usée, et même la destinée royale qui montre la corde, témoin le prince de Condé pendu, à voir l'hiver, qui n'est pas autre chose qu'une déchirure au zénith par où le vent souffle, à voir tant de haillons même dans la pourpre toute neuve du matin au sommet des collines, à voir les gouttes de rosée, ces perles fausses, à voir le givre, ce strass, à voir l'humanité décousue et les événements rapiécés, et tant de taches au soleil, et tant de trous à la lune, à voir tant de misère partout, je soupçonne que Dieu n'est pas riche. Il a de l'apparence, c'est vrai, mais je sens la gêne... Sous la dorure du ciel j'entrevois un univers pauvre [1].

Les Misérables, IV, 475 (IV, II, 2).

Au contraire, les religions et les philosophies jugent la prodigalité de Dieu excessive, importune et choquante :

Pan vous déborde ; il est trop tendre, il est trop rude.
Votre philosophie est une vieille prude,
Votre bigoterie a les pâles couleurs.
Vos encensoirs poussifs sont envieux des fleurs ;
A votre sens, ce monde, auguste apothéose,
Ce faste du prodige épars sur toute chose,
Ces dépenses d'un Dieu créant, semant, aimant,
Qui fait un moucheron avec un diamant,

1. Voir, dans les *Quatre vents de l'esprit*, *Dieu éclaboussé par Zoïle*.

Et qui n'attache une aile au ver qu'avec des boucles
De perles, de saphirs, d'onyx et d'escarboucles,
Ces fulgores ayant de la splendeur en eux,
Ces prodigalités de regards lumineux
Qui font du ciel lui-même une effrayante queue
De paon ouvrant ses yeux dans l'énormité bleue,
Au fond c'est de l'emphase, et rien n'est importun
Comme l'immensité de l'aube et du parfum
Et le couchant de pourpre et l'étoile et la rose
Pour vos religions atteintes de chlorose.

L'Ane, 324 (I, VII).

Cette richesse s'étale dans l'or et l'argent des fleurs, qui nous montrent aussi toute la diversité des pierreries, dans l'or des blés, que Victor Hugo oppose à celui qui orne les palais, dans l'émeraude de l'herbe et du feuillage. Les feuilles jaunissantes même sont encore une richesse et donnent aux forêts la teinte de l'or pâle :

Grâce à la pluie, il n'y avait pas un grain de cendre. Les bouquets venaient de se laver ; tous les velours, tous les satins, tous les vernis, tous les ors, qui sortent de la terre sous forme de fleurs, étaient irréprochables.

Les Misérables, V, 91 (V, I, 16)

Les fleurs sont l'or, l'azur, l'émeraude, l'opale.

Les Contemplations, II, 381 (*A celle qui est restée en France*, VII).

Les prunelliers étaient en fleur, les cytises étaient en fleur ; on voyait ces monceaux blancs qui luisaient et ces monceaux jaunes qui étincelaient à travers les entre-croi-

sements des rameaux. Le printemps jetait tout son argent et tout son or dans l'immense panier percé des bois.

Les Travailleurs de la mer, II, 334 (III, III, 5).

Les abeilles dans l'anémone
Mendiaient, essaim diligent;
Le printemps leur faisait l'aumône
Dans une corbeille d'argent.

Les Chansons des rues et des bois, 307 (II, I, 2).

Oui, je suis le rêveur, je suis le camarade
Des petites fleurs d'or du mur qui se dégrade.

Les Contemplations, I, 109 (I, XXVII).

En le voyant venir, les fleurs, toutes les fleurs,
Celles qui des rubis font pâlir les couleurs,
Celles qui des paons même éclipseraient les queues,
Les petites fleurs d'or, les petites fleurs bleues,
Prennent, pour l'accueillir agitant leurs bouquets,
De petits airs penchés ou de grands airs coquets.

Ib., 15 (I, II).

L'or fleurit en giroflées.

Ib., 65 (I, XIV).

Une bijouterie de giroflées s'étalait sur les vieux murs.

Les Misérables, V, 432 (V, VIII, 3).

Et puis tout cet encadrement de la route magnifiquement doré par les genêts en fleurs.

France et Belgique, 52 (22 juin 1836).

L'or du genêt, l'or de la gerbe
Sont à lui; le monde est son champ.

Les Chansons des rues et des bois, 411 (II, IV, 4).

Les pointes que l'eau n'atteignait pas avaient cette ar-

genture et cette dorure que donne aux granits marins le bariolage du lichen blanc et du lichen jaune.

Les Travailleurs de la mer, II, 32 (II, I, 6).

Que la terre, agitant son panache de gerbes,
Chante dans l'onde d'or d'une riche moisson !

Les Contemplations, II, 139 (V, XVII).

En fait d'or, à la cour nous préférons la gerbe.

Les Quatre vents de l'esprit, I, 55 (*Liv. sat.*, XIII).

Une très jolie lentille d'eau qu'il y a à Guernesey, couvrait les mares d'une nappe d'émeraude.

Les Travailleurs de la mer, II, 334 (III, III, 5).

La verdure, cette gamme harmonieuse qui va de l'aigue-marine à l'émeraude.

Quatrevingt-treize, 565 (III, VII, 6).

Le grand bois jaunissant dore seul la colline.

Les Orientales, 193 (XXXVI).

Puis octobre perd sa dorure ;
Et les bois dans les lointains bleus
Couvrent de leur rousse fourrure
L'épaule des coteaux frileux.

Les Voix intérieures, 254-255 (V, II).

De vieilles forêts, à cette heure chamarrées de toutes les dorures de l'automne.

Le Rhin, II, 123 (XXVIII).

Une pâle dorure
Jaunit les coteaux froids.

Les Chansons des rues et des bois, 394 (II, IV, 1).

Les coquillages sont des bijoux splendides et délicats, des pierreries incrustées dans les palais de l'abîme :

Cet immense écrin de coquillages de l'océan que je foulais hier aux pieds entre Dol et Saint-Malo.

France et Belgique, 53 (25 juin 1836).

Sous ces végétations se dérobaient et se montraient en même temps les plus rares bijoux de l'écrin de l'océan, des éburnes, des strombes, des mitres, des casques, des pourpres, des buccins, des struthiolaires, des cérites turriculées... Les galets ne pouvant que difficilement entrer dans cette grotte, les coquillages s'y réfugiaient. Les coquillages sont des grands seigneurs, qui, tout brodés et tout passementés, évitent le rude et incivil contact de la populace des cailloux. L'amoncellement étincelant des coquillages faisait sous la lame, à de certains endroits, d'ineffables radiations à travers lesquelles on entrevoyait un fouillis d'azurs et de nacres, et des ors de toutes les nuances de l'eau.

Les Travailleurs de la mer, II, 73-74 (II, I, 13).

Qu'était-ce que cette joaillerie de coquillages qu'on entrevoyait ?

Ib., 77.

Ce merveilleux palais de l'abime, brodé et incrusté de toutes les pierreries de la mer, finissait par se révéler et par dire son secret.

Ib., 221 (II, IV, 4).

La même richesse se trouve sur l'aile de l'abeille et du papillon, sur le corps de l'insecte et la plume de l'oiseau, sur la cuirasse du scarabée, étincelante d'or et de pierreries, dans les dentelles d'argent de l'araignée :

Ruez-vous sur l'homme[1] guerrières !
O généreuses ouvrières,

1. Napoléon III. Victor Hugo s'adresse aux abeilles du manteau impérial.

Vous le devoir, vous la vertu,
Ailes d'or et flèches de flamme,
Tourbillonnez sur cet infâme!
Dites-lui : — Pour qui nous prends-tu ?
Les Châtiments, 239-240 (V, III).

Et les abeilles d'or courent à la pervenche.
Les Contemplations, I, 277 (III, XXII).

Et ces morts sans repos, où fourmille le ver
Plus que l'abeille d'or dans le creux des yeuses.
La Légende des siècles, I, 226 (*Montfaucon*, II).

Toujours ce qui là-bas vole au gré du zéphyr
Avec des ailes d'or, de pourpre et de saphir
Nous fait courir et nous devance;
Mais adieu l'aile d'or, pourpre, émail, vermillon,
Quand l'enfant a saisi le frêle papillon,
Quand l'homme a pris son espérance !
Les Feuilles d'automne, 320 (XVI).

L'insecte vert qui rôde
Luit, vivante émeraude,
Sous les brins d'herbe verts.
Les Orientales, 80 (IX).

Il[1] crée Horace ainsi que Dante,
Dore la rose au vent pendante
Et le chaos où nous voguons;
De la même émeraude il touche
L'humble plume de l'oiseau-mouche
Et l'âpre écaille des dragons.
L'Art d'être grand-père, 280 (XVIII, III).

Un beau scarabée enterreur cuirassé d'or violet.
Le Rhin, II, 107 (XXVIII).

1. Le rayon.

Dans les verts écrins de la mousse
Luit le scarabée, or vivant.

Les Rayons et les Ombres, 460 (XVII).

C'est une bête qui était là embusquée, un nécrophore, la jardinière, un scarabée splendide et agile, vert, pourpre, flamme et or, une pierrerie armée qui court et qui a des griffes.

Post-scriptum de ma vie, 116 (*Promontorium somnii*).

Tout est lumière, tout est joie.
L'araignée au pied diligent
Attache aux tulipes de soie
Ses rondes dentelles d'argent.

Les Rayons et les Ombres, 459 (XVII).

On voit très souvent chez Victor Hugo des poissons d'argent ; on en voit aussi d'or et de perle. Il est fort possible que la métaphore soit ici purement descriptive ; elle est d'ailleurs partout très usitée ; mais elle est cependant à rapprocher des précédentes. En plusieurs passages, le poète nous montre ces poissons brillant au soleil. C'est le soleil en effet qui est le grand magicien de toutes ces transformations :

Parfois de grands poissons, à fleur d'eau voyageant,
Font reluire au soleil leurs nageoires d'argent.

Les Orientales, 16 (I, II).

Le lieu mobile, obscur, capricieux, changeant,
Où se plaît le poisson aux nageoires d'argent.

La Légende des siècles, IV, 150 (LII, II).

Et le poisson d'argent passe
Dans leurs cheveux.
Les Quatre vents de l'esprit, II, 78 (*Liv. lyr.*, XIX).

Ce sont d'admirables pêcheurs que les cormorans. Ils planent quelques instants, puis ils fondent rapidement sur la vague, en touchent la cime, y entrent quelquefois un peu, puis remontent. A chaque fois, ils en rapportent un petit poisson d'argent qui reluit au soleil. Je les voyais distinctement et de très près. Ils sont charmants quand ils ressortent de l'eau, avec cette étincelle au bec.
France et Belgique, 200 (1837, XIV).

De brusques passages d'oiseaux de mer, quelques-uns avec un poisson d'argent au bec.
L'Archipel de la Manche, 26 (VII).

La sarcelle, des roseaux plats
Sort, ayant au bec une perle ;
Cette perle agonise, hélas !
Les Chansons des rues et des bois, 330 (II, II, 4).

Vois ce saumon d'argent ; vers ses pauvres ouïes
Les flammes du brasier montent épanouies.
Dieu, 195 (II, VII).

Une humble flaque d'eau
Où nagent des poissons d'or et de chrysoprase.
Dernière gerbe, 103 (II, X).

La lumière, qu'elle vienne du soleil ou d'un flambeau, crée d'autres richesses quand elle traverse un verre coloré. Son passage y fait briller des pierreries. L'effet est magique aussi quand elle vient frapper les facettes d'un cristal taillé :

L'allée principale du parc était éclairée en verres de couleurs ; on croyait voir au milieu des arbres les colliers d'émeraudes et de rubis des nymphes.

Choses vues, 180 (1847, IV).

La forêt, comme agrandie
Par les feux et les zéphirs,
Avait l'air d'un incendie
De rubis et de saphirs...

Cent mille verroteries
Jetaient, flambant à l'air vif,
Dans le ciel des pierreries
Et sur la terre du suif.

Les Chansons des rues et des bois, 195-196 (I, v, 1).

La cathédrale était déjà obscure et déserte. Les contre-nefs étaient pleines de ténèbres, et les lampes des chapelles commençaient à s'étoiler, tant les voûtes devenaient noires. Seulement la grande rose de la façade, dont les mille couleurs étaient trempées d'un rayon du soleil horizontal, reluisait dans l'ombre comme un fouillis de diamants et répercutait à l'autre bout de la nef son spectre éblouissant.

Notre-Dame de Paris, II, 29 (VII, II).

A gauche quatre ou cinq verrières éclatantes descendant du plafond de bois au pavé de pierre comme de larges nappes de topazes, d'émeraudes et de rubis.

Le Rhin, I, 148-149 (X).

Les biseaux des cristaux taillés ajoutaient des effets de prismes à des effets de reflets. Les verroteries jouaient les pierreries. On voyait étinceler des encoignures sombres. On ne savait si toutes ces facettes lumineuses où des verts d'émeraudes s'amalgamaient à des ors de soleil levant et où flottaient des nuées gorge de pigeon, étaient des miroirs microscopiques ou des aigues-marines démesurées. Magni-

ficence à la fois délicate et énorme. C'était le plus mignon des palais, à moins que ce ne fût le plus colossal des écrins.

L'Homme qui rit, II, 264 (II, VII, 2).

Nous verrons ailleurs les richesses du ciel, celles de la flamme, celles de l'eau et de la glace, et nous pourrons constater partout combien se manifeste, dans les métaphores de Victor Hugo, l'influence de cette conception.

Ce serait oublier un des caractères essentiels du génie de Victor Hugo que de ne pas faire ici une large part à l'antithèse. Le poète est sensible à tous les contrastes. S'il voit ou s'il imagine juxtaposés deux objets de couleurs différentes, ou diversement éclairés, il perçoit vivement cette opposition et éprouve le besoin de la marquer avec force.

Il ne voit pas seulement dans le ciel des nuages et du bleu, sur la terre des surfaces sombres ou ensoleillées, il voit des flaques de lumière, des pièces d'azur :

Le soleil à travers leurs ombres brille encor ;
Tantôt fait à l'égal des larges dômes d'or,
    Luire le toit d'une chaumière ;
Ou dispute aux brouillards les sombres horizons ;
Ou découpe, en tombant sur les sombres gazons,
    Comme de grands lacs de lumière.

Les Feuilles d'automne, 388 (XXXV).

Au nord, sur la croupe d'une colline, le château du grand-duc de Bade brillait dans une flaque de lumière comme une pierre précieuse.

Le Rhin, II, 191 (XXX).

Au-dessus de tout cela, un ciel crépusculaire que couvraient de grands nuages sombres crevés çà et là d'une flaque de lumière pâle.

France et Belgique, 198 (1837, XIV).

Une flaque de bleu soudain perça l'amas
Des grêles, des brouillards, des vents et des frimas.

Toute la lyre, III, 7 (I, I).

Ah ! vous raccommodez vos habits ! Venez voir,
Quand la saison commence à venter, à pleuvoir,
Comme l'altier Pelvoux, vieillard à tête blanche,
Sait, tout déguenillé de grêle et d'avalanche,
Mettre à ses cieux troués une pièce d'azur,
Et, croisant les genoux dans quelque gouffre obscur,
Tranquille, se servir de l'éclair pour recoudre
Sa robe de nuée et son manteau de foudre !

La Légende des siècles, III, 98 (XXXI, II).

Les nuages épars sur l'azur du ciel y font comme une marbrure, et c'est eux que le poète croit reconnaître sur la croupe noire et blanche d'un cheval :

Et le ciel, où déjà les pas du soir s'allongent,
Avec ses océans de nuages où plongent
Des nuages encor,
Et son soleil qui fend leurs vagues de sa proue,
Sur son front ébloui tourne comme une roue
De marbre aux veines d'or.

Les Orientales, 181 (XXXIV).

Les nuages du ciel ressemblaient à des marbres.

Les Contemplations, II, 43 (IV, XII)

Ce cheval noir et blanc marche sans se courber ;
Il semble que le ciel sombre ait laissé tomber
Des nuages mêlés de lueurs sur sa croupe.

La Légende des siècles, II, 193 (XVIII, IV).

Les métaphores abondent pour désigner les alternances d'ombre et de clarté : le ciel est tatoué, le paysage est moiré ; les taches d'ombre imitent sur la terre une peau de tigre ; ailleurs l'ombre des maisons, des arbres, dessine une frange, ou les dents d'un peigne ; l'ombre du feuillage paraît envelopper les statues d'une robe où le soleil fait des trous :

Si l'on ne voyait pas au ciel le tatouage
De l'azur, du rayon, de l'ombre et du nuage,
On n'apercevrait rien qu'un paysage noir.

La Légende des siècles, II, 191 (XVII, IV).

Horizons moirés d'ombres et de clartés.

Le Rhin, I, 304 (XX).

Le paysage, ineffablement assoupi, avait cette moire magnifique que font sur les prairies et sur les rivières les déplacements de l'ombre et de la clarté.

Quatrevingt-treize, 394 (III, III, 7).

J'ai quitté Boulogne avant-hier, par un de ces admirables ciels nuageux et rayonnants qui jettent sur la terre comme une grande peau de tigre faite de lumière et tachée d'ombre. La ville était merveilleusement jolie ainsi éclairée.

France et Belgique, 183 (1837, XIII).

Pendant que je rêvais je ne sais quelle rêverie, adossé au tronçon du clocher tronqué de 1509, des nuages sont venus

et se sont mis à rouler dans le ciel, chassés par le vent, couvrant et découvrant à chaque instant de larges déchirures d'azur, et laissant tomber partout sur la terre de grandes plaques d'ombre et de lumière. Cette ville et cet horizon étaient admirables ainsi. Le paysage n'est jamais plus beau que quand il revêt sa peau de tigre.

Le Rhin, II, 18 (XXIV).

Devant moi, suivant l'ondulation de la colline opposée, remontait la route éclatante de soleil, sur laquelle l'ombre des rangées d'arbres dessinait en noir la figure d'un grand peigne auquel il manquerait plusieurs dents.

Le Rhin, I, 21 (I).

A l'heure où les maisons, les arbres et les blés
Jettent sur les chemins de soleil accablés
Leur frange d'ombre au bord d'un tapis de lumière.

La Légende des siècles, II, 157 (XVI, III, 3).

Un rayon pâle du soleil de décembre traversait la croisée du galetas et traînait sur le plafond de longs filandres d'ombre et de lumière.

Les Misérables, II, 236 (II, IV, 2).

Les statues sous les arbres, nues et blanches, avaient des robes d'ombre trouées de lumière ; ces déesses étaient toutes déguenillées de soleil; il leur pendait des rayons de tous les côtés.

Ib., V, 90-91 (V, I, 16).

Au coin de la cabane couverte d'une éclatante déchirure d'ombre et de soleil.

L'Archipel de la Manche, 17 (IV).

Dans un passage de *la Fin de Satan,* on ne sait si la métaphore est due à la même alternance, ou si le poète veut indiquer la diversité des aspects

du sol et de la végétation : il s'agit du spectacle qu'on voit d'une hauteur immense :

L'eunuque ouvrit la trappe en bas, et dit :
— La terre,
Tachée et jaune ainsi qu'une peau de panthère,
Emplit l'immensité.

La Fin de Satan, 78 (*Le Glaive*, v).

Toutes les oppositions de couleurs qui forment comme des taches sur une surface peuvent donner lieu à des métaphores analogues : une caravane se déroule comme un serpent marbré ; le Nil avec ses îles ressemble à une peau de tigre, et la Seine a des flaques vertes et jaunes qui lui donnent l'aspect d'une peau de serpent :

Parfois, de bruits profanes
Troublant ce lieu sacré,
Passent les caravanes
D'Ophir ou de Membré.
L'œil de loin suit leur foule,
Qui sur l'ardente houle
Ondule et se déroule
Comme un serpent marbré.

Les Orientales, 21 (I, v).

Comme une peau de tigre, au couchant s'allongeait
Le Nil jaune, tacheté d'îles.

Ib., 29 (I, iv).

La Seine avec ses larges flaques vertes et jaunes, plus changeante qu'une robe de serpent.

Notre-Dame de Paris, I, 207 (III, ii).

Dans plusieurs des citations qui précèdent, il semble que Victor Hugo voie de très haut les objets dont il parle. C'est en effet ce qui a lieu assez souvent. Le poète est sur une tour de Notre-Dame ou d'un autre édifice, ou sur un plateau. Ou bien son imagination vole, avec « la nuée au flanc noir », vers les villes condamnées. De cette hauteur, imaginaire ou réelle, il distingue plus nettement les séparations entre les surfaces diversement colorées. Et les mots qui se présentent à lui sont ceux qui expriment cette netteté de distinction : il voit souvent des mosaïques, des bariolages, des marbrures, des pièces ajoutées : les plaines et les collines où se juxtaposent différentes cultures, les montagnes où alternent la neige et la verdure, les maisons que les rues divisent comme les veines du marbre, ou dont les toits composent une mosaïque rouge et bleue, les bâtiments neufs qui sont dans une vieille ville comme une pièce mise à un vêtement. A plus forte raison cette métaphore s'impose quand il s'agit de dessins moins vastes, comme ceux que font les fleurs dans l'herbe ou la moisissure à la surface d'un bourbier :

Loewig est un gros bourg situé sur la rive septentrionale du golfe de Drontheim, et adossé à une chaîne basse de collines nues et bizarrement bariolées par diverses sortes de cultures, pareilles à de grands pans de mosaïque appuyés à l'horizon.

Han d'Islande, 173 (XIII).

Tout autour une plaine immense rapiécée de mille sortes de cultures.

Notre-Dame de Paris, I, 201-202 (III, II).

Les grandes prairies, les clochers, les arbres, la mosaïque des champs labourés.

France et Belgique, 167 (1837, XI).

Les ourques de Biscaye, même les plus pauvres, étaient dorées et peintes. Ce tatouage est dans le génie de ces peuples charmants, un peu sauvages. Le sublime bariolage de leurs montagnes, quadrillées de neiges et de prairies, leur révèle le prestige âpre de l'ornement quand même.

L'Homme qui rit, I, 63 (I, I, I).

Les trois blocs, Cité, Université, Ville, marbrés de rues sans nombre.

Notre-Dame de Paris, I, 201 (III, II).

Au-dessous d'elle elle voyait confusément Paris marqueté de ses mille toits d'ardoises et de tuiles comme une mosaïque rouge et bleue.

Ib., II, 208 (IX, II).

Après avoir franchi un ravin profond creusé dans les toits de la Ville, lequel marquait le passage de la rue Saint-Antoine, l'œil arrivait au logis d'Angoulême, vaste construction de plusieurs époques, où il y avait des parties toutes neuves et très blanches, qui ne se fondaient guère mieux dans l'ensemble qu'une pièce rouge à un pourpoint bleu.

Ib., I, 195 (III, II).

Calais est une de ces villes qui s'usent vite ; aussi lui met-on tous les jours des pièces de maisons neuves et de façades blanches.

France et Belgique, 176 (1837, XII).

Si quelque Vénus toute nue
Gémit, pauvre marbre désert,
C'est lui [1], dans la verte avenue,

1. Le temps.

Qui la caresse et qui la sert.
A l'abri d'un porche héraldique
Sous un beau feuillage pudique
Il la cache jusqu'au nombril ;
Et sous son pied blanc et superbe
Étend les mille fleurs de l'herbe,
Cette mosaïque d'avril.

Les Voix intérieures, 239 (IV, v).

Les lilas, les muguets, les glycines, faisaient dans les fourrés un bariolage exquis.

Les Travailleurs de la mer, II, 333-334 (III, III, 5).

La moisissure rose aux écailles d'argent
Fait sur l'obscur bourbier luire ses mosaïques.

Les Châtiments, 379 (VII, IV).

Nous avons déjà rencontré deux fois le mot *tatouage*. Le poète emploie volontiers cette métaphore, comme une de celles qui peuvent bien exprimer l'opposition vive des couleurs ou la netteté des dessins. Les vieux clochers sont tatoués ; les broderies du costume breton, les couleurs éclatantes des blasons sont autant de tatouages. Dans ces deux derniers cas, il faut considérer, outre l'image, le symbole : le tatouage est une habitude de la sauvagerie : c'est donc bien le mot qui convient au vêtement du paysan inculte ; c'est aussi un mot qui s'harmonise avec la barbarie féodale :

Les clochers tatoués, gaufrés et guillochés des quarante-quatre églises de la rive droite.

Notre-Dame de Paris, I, 200 (III, II).

Si l'on veut comprendre la Vendée, qu'on se figure cet antagonisme, d'un côté la révolution française, de l'autre le paysan breton. En face de ces événements incomparables... qu'on place ce sauvage grave et singulier, cet homme à l'œil clair et aux longs cheveux... ayant sur le dos une veste de cuir avec des arabesques de soie, inculte et brodé, tatouant ses habits comme ses ancêtres les Celtes avaient tatoué leurs visages.

Quatrevingt-treize, 251 (III, I, I).

Tatouage éclatant, la gloire féodale
Dore vos morions, blasonne vos écus.

L'Année terrible, 39 (*Septembre*, I).

Hideux, casqués, dorés, tatoués de blasons,
Il faut que chacun d'eux[1] de meurtre se repaisse.

Ib., 60 (*Octobre*, II).

L'idée de sauvagerie arrive même parfois à dominer si bien que Victor Hugo parle du tatouage pour désigner une couleur uniforme, quand il s'indigne contre le badigeonnage des édifices :

Le badigeonnage, lui, se contente d'être stupide. Il n'est pas dévastateur. Il salit, il englue, il souille, il enfarine, il tatoue, il ridiculise, il enlaidit ; il ne détruit pas.

Le Rhin, I, 426 (XXII).

La façade... serait belle si elle n'était badigeonnée (en rouge toujours !), et, qui plus est, ornée d'affreux personnages peints accoudés à un balcon figuré qui est dans le style gothique de 1810. La cour intérieure a subi le même tatouage.

Ib., II, 224 (XXXIII).

1. Les rois allemands.

Les formes, toujours si nettement dessinées pour les yeux de Victor Hugo, sont bien mieux accusées encore quand un objet se détache sur un fond de couleur différente. Le poète aime à nous montrer ou une ville d'or sur un ciel noir, ou, sur un fond sanglant, le squelette noir d'un vaisseau :

Le soleil rougissant décline ;
Avant de quitter la colline,
Tourne un moment tes yeux pour voir,
Avec ses palais, ses chaumières,
Rayonnants des mêmes lumières,
La ville d'or sur le ciel noir.

Odes et Ballades, 421 (*Odes*, V, xxiv).

Adieu, la goëlette
Dont la vague reflète
Le flamboyant squelette
Noir dans les feux sanglants !

Les Orientales, 63 (V, vi).

L'horizon s'incendia. On eût dit un volcan qui sort de la mer. Le vent tordait cette immense pourpre de la bataille où les navires apparaissaient et disparaissaient comme des spectres. Au premier plan, le squelette noir de la corvette se dessinait sur ce fond rouge.

Quatrevingt-treize, 72-73 (I, ii, 10).

Dans l'incendie, le noir et le rouge se montrent en même temps dans la fumée, et l'on croit voir la lutte de deux monstres :

Toutes les splendeurs de l'incendie se déployaient ; l'hydre noire et le dragon écarlate apparaissaient dans la fumée difforme, superbement sombre et vermeille.

Quatrevingt-treize, 487 (III, v, 3).

Un porche noir sur une place lumineuse, une croix d'argent qui scintille dans les ténèbres, un écusson flamboyant au milieu d'un plafond sombre, des maisons blanches sur un fond de verdure, un ours qui semble un point noir sur la paroi du précipice, un ciel si éblouissant que l'étoile y serait comme une goutte d'ombre, voilà les contrastes auxquels se complaît Victor Hugo ; et quand son imagination seule les lui représente, l'impression n'est certainement pas moins vive que lorsqu'il s'agit de choses vues :

Alors on vit dans toute sa longueur la profonde église sombre, tendue de deuil, à peine éclairée de quelques cierges scintillant au loin sur le maître-autel, ouverte comme une gueule de caverne au milieu de la place éblouissante de lumière.

Notre-Dame de Paris, II, 176 (VIII, VI).

Il trouva dans l'église une obscurité et un silence de caverne. Aux grandes ombres qui tombaient de toutes parts à larges pans, il reconnut que les tentures de la cérémonie du matin n'avaient pas encore été enlevées. La grande croix d'argent scintillait au fond des ténèbres, saupoudrée de quelques points étincelants, comme la voie lactée de cette nuit de sépulcre.

Ib., 201 (IX, I).

Pas d'or, si ce n'est au plafond. Là, à égale distance des quatre angles, luisait, appliqué à plat, un énorme bouclier rond de métal repoussé, où étincelait un éblouissant relief d'armoiries. Cela semblait de l'or. Et au centre de ce plafond seigneurial, magnifique ciel obscur, ce flamboyant écusson avait le sombre resplendissement d'un soleil dans la nuit.

L'Homme qui rit, II, 182 (II, V, 3).

Avant de quitter le lac de Zurich, je me suis réconcilié avec lui. C'est qu'il était vraiment beau à voir du haut de la côte d'Albis. Les maisons blanches brillaient sur la rive opposée comme des cailloux dans l'herbe.

Alpes et Pyrénées, 5 (1839, I).

Parfois, au loin, le pied leur manquant sur les pentes,
Dans l'entonnoir sans fond des précipices sourds
Comme des gouttes d'encre on voit tomber les ours.

La Légende des siècles, II, 358 (XXI, II, 4).

Lieu blanc, chaste, où le mal s'évanouit et sombre.
L'étoile en cet azur semble une goutte d'ombre.

Ib., 159 (XVI, III).

La croix de la légion d'honneur, sur la poitrine des soldats de Napoléon I[er], c'est une étoile qui semble jaillir du cœur ; sur celle des soldats du Deux Décembre, c'est une tache de boue :

Puis il donnait sa croix à ces hommes stoïques,
Et des larmes coulaient de leurs yeux héroïques ;
Muets, ils adoraient leur demi-dieu vainqueur ;
On eût dit qu'allumant leur âme avec son âme,
En touchant leur poitrine avec son doigt de flamme,
Il leur faisait jaillir cette étoile du cœur !

Les Rayons et les Ombres, 413 (IV, IV)

Quand sur votre poitrine il jeta sa médaille,
Ses rubans et sa croix, après cette bataille
Et ce coup de lacet,
O soldats dont l'Afrique avait hâlé la joue,
N'avez-vous donc pas vu que c'était de la boue
Qui vous éclaboussait ?

Les Châtiments, 126 (II, VII, 7).

Victor Hugo, glorifiant les étoiles du drapeau des États-Unis, y voit une éclaboussure d'étincelles, jaillie sous les pieds du cheval de Washington, une semence lumineuse qui doit dissiper les ténèbres ; mais à ces taches glorieuses le message de Grant a mêlé une tache de boue :

Son drapeau sidéral éblouissait l'histoire.
Washington, au galop de son cheval de gloire,
Avait éclaboussé d'étincelles les plis
De l'étendard, témoin des devoirs accomplis,
Et, pour que de toute ombre il dissipe les voiles,
L'avait superbement ensemencé d'étoiles.
Cette bannière illustre est obscurcie, hélas !
Je pleure... — Ah ! sois maudit, malheureux qui mêlas
Sur le fier pavillon qu'un vent des cieux secoue
Aux gouttes de lumière une tache de boue !

L'Année terrible, 103-104 (*Décembre*, III).

Dans les *Chansons des rues et des bois*, les pieds du *Cheval* jettent au ciel noir une éclaboussure d'étoiles. Dans les *Châtiments*, nous voyons le crachat au front de Jésus-Christ faire au ciel une constellation :

Si l'espace est une forêt,
S'il fait nuit comme dans les bibles,
Si pas un rayon ne paraît,
Toi, de tes quatre pieds terribles,

Faisant subitement tout voir,
Malgré l'ombre, malgré les voiles,
Envoie à ce fatal ciel noir
Une éclaboussure d'étoiles.

Les Chansons des rues et des bois, 434-435.

Quoi que le méchant fasse en sa bassesse noire,
L'outrage injuste et vil là-haut se change en gloire.
Quand Jésus commençait sa longue passion,
Le crachat qu'un bourreau lança sur son front blême
Fit au ciel à l'instant même
Une constellation !

Les Châtiments, 226 (IV, XII).

Il y a au contraire des étoiles d'infamie, des constellations de boue :

Nous savons bien pourquoi tu combles de richesses
Nos filles et nos sœurs dont tu fais des duchesses,
Étoiles d'infamie au front de nos maisons,
Roi, nous n'acceptons pas sur nos durs écussons
Des constellations faites avec des taches.

La Légende des siècles, II, 222 (XVIII, II).

Après une exécution, une imperceptible tache de sang est restée sur le couperet relevé. La nuit vient, et une étoile qui se lève se reflète dans l'acier. Et Victor Hugo médite sur cette antithèse : la goutte de sang et la goutte d'étoile :

Il semblait
Que sur la hache horrible, aux meurtres coutumière,
L'astre laissait tomber sa larme de lumière.
Son rayon, comme un dard qui heurte et rebondit,
Frappait le fer d'un choc lumineux ; on eût dit
Qu'on voyait rejaillir l'étoile de la hache.
Comme un charbon tombant qui d'un feu se détache,
Il se répercutait dans ce miroir d'effroi ;
Sur la justice humaine et sur l'humaine loi
De l'éternité calme auguste éclaboussure.

— Est-ce au ciel que ce fer a fait une blessure ?
Pensai-je. Sur qui donc frappe l'homme hagard ?
Quel est donc ton mystère, ô glaive ? — Et mon regard
Errait, ne voyant plus rien qu'à travers un voile,
De la goutte de sang à la goutte d'étoile.

La Légende des siècles, III, 85 (XXX).

L'opposition à laquelle Victor Hugo paraît le plus sensible, c'est celle du blanc et du noir. Le *Témoin de sa vie* nous apprend combien, dès son enfance, il était frappé de ce contraste et cherchait à l'exprimer d'une façon saisissante :

Quand on approche de Madrid, le ciel a des accès de vent du nord qui font passer subitement la température du Sénégal à la Sibérie. La terre est toujours blanche de neige, lorsque ce n'est pas de poussière. Ces landes blanches et plates sont bâties çà et là de maisons peintes en noir et entourées de pins que les enfants comparaient à des tombeaux sur un linceul.

Victor Hugo raconté, I, 131 (XVIII).

M. Mabilleau a remarqué que le lait blanc des chamelles ne peut jaillir que sous les doigts noirs des négresses [1]. De même, c'est pour plaire au poète que la fée pose la cigogne blanche au faîte du noir clocher :

Elle, — qui dans l'onde agitée
Murmure en sortant du rocher,
Et, de me plaire tourmentée,
Suspend la cigogne argentée
Au faîte aigu du noir clocher.

Odes et Ballades, 436 (Ballade, I).

1. *Les Orientales*, 18 (I, III).

Un tourbillon d'écume forme au milieu des flots noirs une vasque d'albâtre. A côté de cette comparaison presque classique on peut en placer une toute moderne, une comparaison photographique :

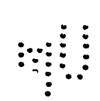
Uu tourbillon d'écume au centre de la baie
Formé par de secrets et profonds entonnoirs,
Se berce mollement sur l'onde qu'il égaie,
Vasque immense d'albâtre au milieu des flots noirs.
Les Quatre vents de l'esprit, II, 181 (*Liv. lyr.*, XLVIII, 1).

Subitement, une interruption s'étant faite dans la bourrasque glaciale qui l'aveuglait, il aperçut à peu de distance devant lui un groupe de pignons et de cheminées mis en relief par la neige, le contraire d'une silhouette, une ville dessinée en blanc sur l'horizon noir, quelque chose comme ce qu'on appellerait aujourd'hui une épreuve négative.
L'Homme qui rit, I, 233-234 (I, III, 3).

Victor Hugo tient tellement à marquer le contraste qu'il va chercher parfois ses points de comparaison hors de la réalité :

Les miroirs détamés semblaient, sur les dressoirs,
Des morceaux de ciels blancs tout piqués de trous noirs.
Dernière gerbe, 179 (III, XII).

On ne rencontrait plus de navires. Si, au loin... quelques bâtiments étaient en mer hors du brouillard, pour eux la Durande, submergée dans la brume, n'était pas visible, et sa longue fumée, rattachée à rien, leur faisait l'effet d'une comète noire dans un ciel blanc.
Les Travailleurs de la mer, I, 343-344 (I. VI, 4).



Son imagination avide de symboles exagère aussi ces oppositions. Dans les plaines de Montmirail, elle ajoute du noir à de vieilles meules pour qu'elles puissent devenir les pièces d'un damier. Elle se représente, pour en faire les touches d'un clavier, les cercueils noircis sous la pierre des tombeaux :

De grosses meules toutes faites et bien rondes, les unes blanches et neuves, les autres vieilles et noires, gisaient pêle-mêle sur le sol, debout, couchées, en piles, comme les pièces d'un énorme damier bouleversé. En effet, des géants avaient joué là une grande partie.

Le Rhin, I, 29 (II).

O sépulcres ! j'entends l'orgue effrayant de l'ombre,
Formé de tous les cris de la nature sombre
Et du bruit de tous les écueils ;
La mort est au clavier qui frémit dans les branches,
Et les touches, tantôt noires et tantôt blanches,
Sont vos pierres et vos cercueils.

La Légende des siècles, III, 161 (XXXIV, II).

Le jour et la nuit sont deux eunuques qui gardent le sérail de l'homme :

Il[1] est le blême époux de la vie, odalisque
Au sein gonflé de lait, aux lèvres de corail ;
Sultan triste, il ne sait que faire du sérail ;
Il voit auprès de lui passer, aidant ses vices,
Offrant à son néant d'inutiles services,
Le jour, eunuque blanc, la nuit, eunuque noir.

L'Ane, 322 (I, VII).

L'idée de la mort, qui tient une si grande place dans l'œuvre de Victor Hugo, détermine une grande

1. L'homme.

partie des métaphores où figurent le blanc et le noir. L'un et l'autre se rattachent à cette idée : il les appelle *les deux reflets du tombeau :*

> Et le grand chef arbore à sa haute bannière,
> Teinte des deux reflets du tombeau tour à tour,
> Un aigle étrange, blanc la nuit et noir le jour.
>
> *L'Année terrible*, 60 (*Octobre*, II).

Uu ciel noir éveille l'idée d'un catafalque. Des flocons de neige y représentent des larmes blanches. Il faut remarquer que dans les deux citations qui suivent l'impression générale est d'ailleurs funèbre : dans la première il s'agit des funérailles de Napoléon, dans la seconde, du naufrage de la *Matutina*. Des remarques analogues pourraient s'appliquer à la plupart des cas :

> Rue du Four, la neige s'épaissit. Le ciel devient noir. Les flocons de neige semblent des larmes blanches. Dieu semble vouloir tendre aussi.
>
> *Choses vues*, 18 (1840).

> Le monde devient subitement une voûte de cave. De cette nuit tombe une poussière de taches pâles qui hésitent entre ce ciel et cette mer. Ces taches, qui sont les flocons de neige, glissent, errent et flottent. C'est quelque chose comme les larmes d'un suaire qui se mettraient à vivre et entreraient en mouvement. A cet ensemencement se mêle une bise forcenée. Une noirceur émiettée en blancheurs, le furieux dans l'obscur, tout le tumulte dont est capable le sépulcre, un ouragan sous un catafalque, telle est la tempête de neige.
>
> *L'Homme qui rit*, I, 157-158 (I, II, 8).

L'opposition de l'ombre ou de la nuit, et de la neige, se marque dans cette antithèse : l'ombre est le drap mortuaire, le neige est le linceul :

De quelque chef de bande implacable et trompeur
Chacun d'eux[1] est l'abri redouté ; leur vapeur
Semble empoisonner l'air d'un miasme insalubre ;
Ils sont la vision colossale et lugubre ;
La neige et l'ombre font, dans leurs creux entonnoirs,
Des pans de linceuls blancs et des plis de draps noirs.

La Légende des siècles, I, 348 (XXI, II, 1).

Subitement, soit que la neige eût fini par les niveler, soit pour toute autre cause, les empreintes s'effacèrent. Tout redevint plane, uni, ras, sans une tache, sans un détail. Il n'y eut plus qu'un drap blanc sur la terre et un drap noir sur le ciel.

L'Homme qui rit, I, 223 (I, III, 2).

L'impression dominante est plus forte que le sens des mots, plus forte que la synonymie. Le linceul fait antithèse au suaire : le linceul blanc s'oppose au suaire noir, ou le linceul noir au suaire blanc. L'inadvertance peut sembler bizarre, et pourtant elle n'est pas inexplicable. Le blanc et le noir sont le contraire l'un de l'autre, mais ils peuvent être tous les deux un symbole de la mort, un « reflet du tombeau ». Aussi éveillent-ils tous les deux l'idée d'un même objet, de l'objet essentiellement funèbre ; ils prennent indifféremment l'un ou l'autre des noms de cet objet. Quand Victor Hugo parle d'un suaire noir et d'un linceul blanc, ou inversement, il faut

1. Les pics des Pyrénées.

simplement comprendre qu'il veut désigner une étendue noire et une étendue blanche dont l'image, pour une raison quelconque, se lie à une impression lugubre :

Une vallée d'un aspect sévère et triste se présente. Au milieu s'élève un clocher autour duquel se groupent quelques cabanes. Voilà Servoz. De toutes parts encaissée par de hautes montagnes, cette vallée semble comme ensevelie dans un blanc suaire de neige, sous un noir linceul de sapins. Ce qui ajoute à l'impression singulièrement mélancolique qu'elle produit sur l'esprit, c'est de la voir dominée, ou plutôt menacée, par les débris gigantesques d'une montagne qui s'écroula, je crois, en 1741.

Fragment d'un *Voyage aux Alpes*, dans
Victor Hugo raconté, II, 198.

Presque toutes les façades sont ratissées et blanchies au lait de chaux... Mais le lac est beau ; mais, là-bas, la barrière des Alpes est admirable. Elle corrige ce que le lac, bordé de maisons blanches et de cultures vertes, a peut-être d'un peu trop riant pour moi. Les montagnes me font toujours l'effet de tombes immenses ; les basses ont un noir suaire de mélèzes, les hautes ont un blanc linceul de neige.

Le Rhin, II, 243 (XXXV).

Je suis resté longtemps assis là, sur une pierre, me reposant et songeant, regardant en silence passer cette heure sombre où le crêpe des fumées et des vapeurs efface lentement le paysage, et où le contour des objets prend une forme fantasque et lugubre. Quelques étoiles rattachaient et semblaient clouer au zénith le suaire noir de la nuit étendu sur une moitié du ciel et le blanc linceul du crépuscule déployé sinistrement sur l'autre.

Ib., I, 237 (XVI).

L'occident était blanc, l'orient était noir,
Comme si quelque bras sorti des ossuaires
Dressait un catafalque aux colonnes du soir,
Et sur le firmament déployait deux suaires.

L'Année terrible, 69 (*Novembre*, I).

Le lieu était morose. Aux idées funèbres qui vous y saisissaient, on se sentait entre la Salpêtrière dont on entrevoyait le dôme et Bicêtre dont on touchait la barrière; c'est-à-dire entre la folie de la femme et la folie de l'homme. Si loin que la vue pût s'étendre, on n'apercevait que les abattoirs, le mur d'enceinte et quelques rares façades d'usines, pareilles à des casernes ou à des monastères; partout des baraques et des plâtras, de vieux murs noirs comme des linceuls, des murs neufs blancs comme des suaires.

Les Misérables, II, 231 (II, IV, I).

Mais voyez donc là-haut ce drapeau d'ossuaire,
Noir comme le linceul, blanc comme le suaire!...
C'est le drapeau de Prusse et le drapeau du deuil!

L'Année terrible, 228 (*Avril*, IV).

Ainsi de multiples influences peuvent contribuer à déterminer dans l'esprit de Victor Hugo les métaphores relatives à la couleur, à la lumière et à l'ombre. En même temps que la couleur des objets, le poète en remarque la forme, et songe aux objets qui ont à la fois la même forme et la même couleur. Il voit où les objets sont placés, quels sont ceux qui les environnent, et son habitude de faire des métaphores suivies l'oblige souvent à tenir compte de ces éléments accessoires. Son état d'esprit, ses souvenirs, l'idée inhérente à telle ou telle chose, lui font

choisir parmi les diverses comparaisons possibles celle qui s'accorde le mieux avec l'impression du moment. Toujours obsédé par l'idée du mystère, des liens invisibles entre tous les êtres, il cherche partout des symboles, la manifestation de rapports que l'intelligence humaine peut tout au plus soupçonner. Ajoutons à cela cette vie consciente qu'il prête volontiers à tout, aux rochers comme aux plantes, aux maisons comme aux rochers, son habitude de comparer l'activité des forces de la nature à l'activité de l'homme, d'admirer la richesse inépuisable de l'univers, la prodigalité qui remplit de diamants l'espace infini sans oublier d'en suspendre un à l'extrémité du brin d'herbe, sa promptitude à remarquer les contrastes pour y voir souvent, comme dans les ressemblances, une signification cachée, et nous comprendrons combien peut être modifiée la donnée primitive. En passant en revue les spectacles qui s'offraient aux yeux du poète, en les observant à travers son imagination, nous assisterons à des transformations souvent merveilleuses.

CHAPITRE III

LE CIEL ET LES ASTRES

Le ciel bleu ne peut suggérer à Victor Hugo que des métaphores assez peu variées. C'est presque toujours le bleu du saphir, parfois celui de la turquoise qui servent de points de comparaison. Dans certains cas, il y a une antithèse : le ciel de saphir répond à la mer d'émeraude, ou le ciel de turquoise à la mer de saphir. Ce n'est pas que Victor Hugo emploie mécaniquement une métaphore devenue banale chez lui : s'il compare le ciel au saphir, c'est qu'il y trouve réellement la couleur du saphir. La preuve qu'il observe ce qu'il décrit, c'est qu'il remarque d'autres nuances, qu'il constate dans le ciel toutes les nuances du bleu ; le mot qu'il emploie de préférence est donc seulement celui qui désigne la couleur la plus habituelle et la plus étendue :

O parmi les soleils, les sphères, les étoiles,
Les portiques d'azur, les palais de saphirs ...!
Odes et Ballades, 389 (*Odes*, V, XVI).

Le Louvre est égal aux chaumières
Sous ma coupole de saphirs.
Les Voix intérieures, 251 (V, I).

D'une seule vertu Dieu fait le cœur des justes,
Comme d'un seul saphir, la coupole du ciel.

Les Rayons et les Ombres, 419 (IV, IX).

Devant moi, dans l'espace, j'avais les fleuves toujours de nacre, le ciel toujours de saphir, les nuages toujours de pourpre, les astres toujours de diamant.

Le Rhin, II, 134 (XXVIII).

Une fois qu'on est dans le flot bleu, le Rhône devient à son tour une ligne blonde qui s'enfonce et se perd derrière les vagues et l'on a sous les yeux un spectacle ravissant. La mer est un saphir... le ciel est une turquoise.

Alpes et Pyrénées, 76 (1839, VI).

Le ciel a toutes les nuances du bleu depuis la turquoise jusqu'au saphir, et la baie toutes les nuances du vert depuis l'émeraude jusqu'à la chrysoprase.

Ib., 202 (1843, VIII).

Le bleu profond du ciel répondait au vert profond de l'océan. Ce saphir et cette émeraude pouvaient s'admirer l'un l'autre.

Les Travailleurs de la mer, II, 140 (II, II, II).

Vers l'orient, à l'extrémité nord de la lueur crépusculaire, tout près de l'horizon, dans un milieu limpide, bleu, sombre, éblouissant, mélange ineffable de perle, de saphir et d'ombre, Vénus resplendissait, et son rayonnement magnifique versait sur les champs et les bois confusément entrevus une sérénité, une grâce et une mélancolie inexprimables.

Le Rhin, I, 69 (IV).

Même la nuit, dans le ciel étoilé, Victor Hugo voit des nuances de lapis-lazuli et de saphir :

Je me suis hâté de m'en aller, assez mal à mon aise, ne sachant où poser mes mains dans les ténèbres et tâtonnant à travers les pierres du bout de ma canne. Je vous assure que j'ai eu un mouvement de joie lorsqu'au sortir de la sombre et impénétrable voûte de végétation qui ferme et enveloppe la ruine, le ciel bleu, vague, étoilé et splendide m'est apparu comme une immense vasque de lapis-lazuli pailleté d'or, dans un écartement de montagnes.

Le Rhin, II, 131 (XXVIII).

Pendant que l'astronome...

Pèse un globe à travers des millions de lieues,
Moi je cherche autre chose en ce ciel vaste et pur.
Mais que ce saphir sombre est un abîme obscur !
On ne peut distinguer, la nuit, les robes bleues
Des anges frissonnants qui glissent dans l'azur.

Les Contemplations, II, 39 (IV, x).

Le bleu du ciel rappelle le bleu des yeux. Le ciel est une prunelle ; puis, c'est la prunelle de Dieu ; c'est un œil sublime toujours ouvert sur l'homme :

Sa voix bénit le Dieu de l'âme,
Qui, toujours visible au cœur pur,
Fait l'aube, paupière de flamme,
Pour le ciel, prunelle d'azur.

Les Rayons et les Ombres, 459-460 (XVII).

Tu regardes nos cris, nos bruits, notre démence ;
Le grand ciel est le bleu de ta prunelle immense.

Toute la lyre, I, 196 (III, xi).

Seul ; pour prunelle ayant l'immensité sereine,
Regardant du même œil ce qu'un puceron traîne,

Ce que dévore un ver, ce qu'un ciron construit,
Et le fourmillement des soleils dans la nuit.

Dernière gerbe, 175 (III, x).

Et, sous l'immensité qui n'est qu'un œil sublime...

Les Contemplations, II, 223 (VI, vi, 13).

L'aube tend le ciel d'une moire aux reflets changeants ; quand le ciel est pur, ce n'est pas un suaire qui s'étend sur nous à la tombée de la nuit, c'est un drap d'or ; puis vient la teinte sévère de l'airain. Victor Hugo oppose au ciel d'hiver, noir comme un linceul, le ciel d'été, brodé d'étoiles :

Est-ce que dans son armoire
Tu l'aurais vu de tes yeux
Serrer les rouleaux de moire
Que l'aube déploie aux cieux ?

Les Chansons des rues et des bois, 359-360 (II, iii, 5).

L'eau moirée
Reflétant le ciel d'or d'une claire soirée.

La Légende des siècles, III, 56 (XXVI).

Le vent, soufflant des empyrées,
Fait frissonner dans l'onde où luit
Le drap d'or des claires soirées,
Les sombres moires de la nuit.

Toute la lyre, I, 143-144 (II, xxv).

L'été, la nuit bleue et profonde
S'accouple au jour limpide et clair ;
Le soir est d'or, la plaine est blonde ;
On entend des chansons dans l'air.

Les Voix intérieures, 249 (V, 1).

Sostrate Gnidien regardait les étoiles.
De la tente des cieux dorant les larges toiles,
Elles resplendissaient dans le nocturne azur ;
Leur rayonnement calme emplissait l'éther pur
Où, le soir, le grand char du soleil roule et sombre ;
Elles croisaient, au fond des clairs plafonds de l'ombre
Où le jour met sa pourpre et la nuit ses airains,
Leurs chœurs harmonieux et leurs groupes sereins.

La Légende des siècles, I, 352 (XII, v).

Oh ! contemplez le ciel ! et, dès qu'a fui le jour,
En tout temps, en tout lieu, d'un ineffable amour,
Regardez à travers ses voiles ;
Un mystère est au fond de leur grave beauté,
L'hiver, quand ils sont noirs comme un linceul, l'été,
Quand la nuit les brode d'étoiles.

Les Feuilles d'automne, 389 (XXXV, 1).

Quant au ciel brumeux ou nuageux, Victor Hugo cherche pour le décrire les objets où l'on trouve une teinte grise ; il va même jusqu'au noir : le brouillard est un manteau de deuil. Mais ici nous touchons aux métaphores qui désignent l'ombre et la nuit, et nous les retrouverons ailleurs :

Quoiqu'il pleuve et vente sur ma tête, quoique la brume ait collé du papier gris sur le ciel et sur la mer.

Correspondance, II, 185 (28 mai 1854).

Par intervalles de grandes lames de brume, qu'on eût dit cardées, survenaient pesamment et cachaient le soleil. Ensuite il reparaissait plus pâle et comme malade. Le peu qu'on entrevoyait du ciel ressemblait aux bandes d'air sales et tachées d'huile d'un vieux décor de théâtre.

Les Travailleurs de la mer, I, 341 (I, vi, 4).

Le ciel, qui de bleu était devenu blanc, était de blanc devenu gris. On eût dit une grande ardoise.

Ib., II, 165 (II, III, 6).

Quand on veut parler métaphoriquement du soleil et de sa lumière, la comparaison la plus naturelle et la plus fréquente, c'est la comparaison avec l'or. C'est celle qu'emploie aussi le plus souvent Victor Hugo : le nom du métal le plus riche paraît convenir particulièrement à l'astre souverain :

Ma sphère est l'Orient, région éclatante
Où le soleil est beau comme un roi dans sa tente !
Son disque s'y promène en un ciel toujours pur.
Ainsi, portant l'émir d'une riche contrée,
Aux sons de la flûte sacrée,
Vogue un navire d'or sur une mer d'azur.

Odes et Ballades, 527 (Ballade XV).

L'astre-roi se couchait. Calme, à l'abri du vent,
La mer réfléchissait ce globe d'or vivant,
Ce monde, âme et flambeau du nôtre.

Les Orientales, 20 (I, IV).

Quand le soleil, que cache à demi la forêt,
Montrant sur l'horizon sa rondeur échancrée,
Grandit comme ferait la coupole dorée
D'un palais d'Orient dont on approcherait.

Les Feuilles d'automne, 423 (XXXVIII).

Peu à peu le nuage s'est fendu, un rayon de soleil, plongeant par la crevasse comme un bras d'or, a emporté les brumes.

France et Belgique, 265-266 (1839, VI).

Le rayon, flèche d'or, perce l'âpre forêt.
Les Châtiments, 222 (IV, x).

Les rayons, flèches d'or dont la terre est la cible.
La Légende des siècles, III, 211 (XXXVI).

Quand, plus chamarré d'or que le soleil le soir,
Tu vas baiser l'autel, adorer l'ostensoir.
Ib., II, 223 (XVIII, II).

Le soleil est aussi comparé à l'orange. C'est encore une teinte jaune, mais nous nous rapprochons de la couleur rouge, celle que prend le soleil quand sa lumière est ralentie par des brumes :

L'unité reste, l'aspect change;
Pour becqueter le fruit vermeil,
Les oiseaux volent à l'orange
Et les comètes au soleil.
Les Contemplations, II, 315 (VI, XXIII, 7).

Où donc est le soleil ? — Il luit dans la fumée
Comme un bouclier rouge en la forge enflammée.
Odes et Ballades, 467 (Ballade VII).

Soudain, réverbérée au vague front des cimes,
Une lueur de sang glissa sur les abimes ;
On vit à l'horizon lugubrement vermeil
Poindre une lune rouge ; et c'était le soleil [1].
La Fin de Satan, 28 (*La première page*, II).

1. Une idée lugubre peut contribuer à montrer cet éclat sanglant du soleil. Dans la *Fin de Satan*, ce soleil qui parait comme une lune rouge vient éclairer la terre après le déluge. Une planète à travers la brume prend le même aspect sinistre. C'est ainsi que le poète nous représente Jupiter, en racontant les terreurs d'une enfant seule dans la nuit :

« Jupiter se couchait dans les profondeurs. L'enfant regardait d'un œil égaré cette grosse étoile qu'elle ne connaissait pas et qui lui faisait peur

Tout s'en va ! Le soleil, d'en haut précipité,
Comme un globe d'airain qui, rouge, est rejeté
Dans les fournaises remuées,
En tombant sur leurs flots que son choc désunit,
Fait en flocons de feu jaillir jusqu'au zénith
L'ardente écume des nuées.

Les Feuilles d'automne, 389 (XXXV, I).

Le beau soleil couchant, dans la nue élargi,
Semble un grand bouclier dans la forge rougi.

Dernière gerbe, 199 (IV, *Tas de pierres).*

Le rayon du soleil transforme tout ce qu'il touche. Il allume dans le métal une étoile ; d'une barque, d'un oiseau, d'une abeille, il fait une étincelle, une lumière :

Le matelot entrant dans le golfe de Drontheim voyait le casque du soldat de garde briller de loin comme une étoile mobile aux rayons du soleil levant.

Han d'Islande, 99 (IX).

Autour de sa tête, dans ses nattes noires, il y avait des plaques de métal qui pétillaient au soleil et faisaient à son front une couronne d'étoiles.

Notre-Dame de Paris, II, 145 (VIII, IV).

Le soleil, frappant les cuirasses des carabiniers, leur allume à tous sur la poitrine une étoile éblouissante.

Choses vues, 22 (1840).

La planète, en effet, était en ce moment très près de l'horizon et traversait une épaisse couche de brume qui lui donnait une rougeur horrible. La brume, lugubrement empourprée, élargissait l'astre. On eût dit une plaie lumineuse.» *Les Misérables*, II, 155-156 (II, III, 5).

Adieu, la balancelle
Qui sur l'onde chancelle,
Et, comme une étincelle,
Luit sur l'azur des mers !

Les Orientales, 64 (V, VI).

Ni l'abeille, lumière ailée,
Ni la fleur, parfum rayonnant.

Les Contemplations, I, 332 (III, XXX, 3).

Tu nous dores aussi tous,
Feu si doux
Qui du haut des cieux ruisselles ;
Les aigles sont dans les airs
Des éclairs,
Les moineaux des étincelles.

Nous rentrons dans les rayons ;
Nous fuyons
Dans la clarté notre mère ;
L'oiseau sort de la forèt
Et paraît
S'évanouir en lumière.

La Fin de Satan, 256 *(Chanson des oiseaux)*.

Le soleil répand sur toute chose une teinte blonde ou dorée. Il fait resplendir le nuage, la fumée, la poussière :

Mille acclamations sur l'onde
Suivront longtemps ta voile blonde
Brillante en mer comme un fanal.

Les Feuilles d'automne, 293 (IX).

La pluie pourrit la roche, le torrent la ronge, le vent la pétrit, la cascade y creuse des cannelures, la

racine de l'arbre y perce des soupiraux, le soleil dore le tout.

Alpes et Pyrénées, 84 (1839, VII).

Le soleil est de mauvais exemple.
Il ne réserve pas sa dorure au seul temple.

La Légende des siècles, II, 309 (XX, I).

Le soleil, quand il vient dorer une chaumière,
Fait que le toit de paille est un toit de lumière.

Ib., III, 108 (XXXI, II).

Ami, cet entr'acte te fâche,
Qu'y faire ? Les bois sont dorés ;
Je mets sur l'affiche : Relâche ;
Je vais rire un peu dans les prés.

Les Chansons des rues et des bois, 51 (I, II, I).

En juin les ondées ne comptent pas. C'est à peine si l'on s'aperçoit, une heure après un orage, que cette belle journée blonde a pleuré.

Les Misérables, V, 87 (V, I, 16).

Ce merveilleux soleil, ce soleil radieux,
Si puissant à changer toute forme à nos yeux
Que parfois, transformant en métaux les bruines,
On ne voit plus dans l'air que splendides ruines,
Entassements confus, amas étincelants
De cuivres et d'airains l'un sur l'autre croulants,
Cuirasses, boucliers, armures dénouées,
Et caparaçons d'or aux croupes des nuées.

Les Chants du crépuscule, 138-139 (XXVIII)

Pendant que de grandes nues d'or se déchiraient aux sombres ruines du Falkenburg.

Le Rhin, I, 337 (XXI).

Le soleil fait volontiers fête à ceux qui sont sur de grands sommets. Au moment où j'étais sur le Munster il a tout à coup dérangé les nuages dont le ciel avait été couvert toute la journée, et il a mis le feu à toutes les fumées de la ville, à toutes les vapeurs de la plaine, tout en versant une pluie d'or sur Saverne, dont je revoyais la côte magnifique à douze lieues au fond de l'horizon à travers une gaze resplendissante.

Ib., II, 190 (XXX).

Toute la ville était sous mes pieds. Les fumées se jouaient sur les toits, un rayon de soleil couchant les pénétrait, et elles faisaient un admirable nuage d'or qui se déchirait aux cheminées et aux pignons comme à des îles.

France et Belgique, 288 (1839, IX).

Chiens, voitures, chevaux ! cendre au reflet vermeil !
Poussière dont les grains semblent d'or au soleil !

Les Contemplations, I, 211 (III, II).

Oui, l'aube le matin emplit ton corridor
Des constellations de la poussière d'or.

Dernière gerbe, 96 (II, VII).

La nuée au ciel bleu mêlait son blond duvet,
Un doux rayon dorait le toit grave et maussade.

Les Voix intérieures, 292-293 (XV).

L'été, vainqueur des tempêtes,
Doreur des cieux essuyés.

Les Chansons des rues et des bois, 124 (I, II, 7).

Nous brillons tour à tour, jouets d'un fol espoir ;
Tel ce dernier rayon, ce dernier vent du soir
Dore et berce un peu de fumée.

Odes et Ballades, 404 (*Odes*, V, XX).

L'amour, soleil divin, peut dorer d'un feu pur
Le nuage errant de la vie.

Ib., 360 (*Odes*, V, vi).

Le rayon peut produire d'autres nuances : les nuages prennent tantôt la couleur de l'argent, tantôt celle de la pourpre ou du cuivre :

Elle leva ses yeux rouges et secs vers le ciel, vers le soleil, vers les nuages d'argent coupés çà et là de trapèzes et de triangles bleus.

Notre-Dame de Paris, II, 181-182 (VIII, vi).

Ces nuages si beaux
Où pend et se déchire une pourpre en lambeaux.

Les Chants du crépuscule, 138 (XXVIII).

La nue étale au ciel ses pourpres et ses cuivres.

Les Contemplations, I, 277 (III, xxii).

Victor Hugo attribue souvent à la lune comme au soleil la couleur de l'or :

Tout au fond, dans un ciel d'un vert clair, le croissant descendait lentement vers la terre, si fin, si pur et si délié qu'on eût dit que Dieu nous laissait entrevoir la moitié de son anneau d'or.

Le Rhin, I, 81 (V).

Les astres émaillaient le ciel profond et sombre ;
Le croissant fin et clair parmi ces fleurs de l'ombre
Brillait à l'occident, et Ruth se demandait,

Immobile, ouvrant l'œil à moitié sous ses voiles,
Quel dieu, quel moissonneur de l'éternel été
Avait, en s'en allant, négligemment jeté
Cette faucille d'or dans le champ des étoiles.

La Légende des siècles, I, 70 (II, vi).

Ce fer d'or qu'a laissé tomber dans les nuées
Le sombre cheval de la nuit.

Ib., III, 218 (XXXVII).

Le croissant brillait sur nos têtes.
Et nous, pensifs, nous croyions voir,

Tout en cheminant dans la plaine
Vers Pampelune et Teruel,
Le hausse-col du capitaine
Qui reparaissait dans le ciel.

Les Chansons des rues et des bois, 357 (II, III, 4).

Gringoire compare à un jaune d'œuf la lune comme écrasée et répandue au milieu des nuages :

Au-dessous de ce tas de nuages bas, filandreux, barbouillés et sales, où la lune est tout écrasée et répandue comme un jaune d'œuf dont la coquille est cassée.

Notre-Dame de Paris, II, 366 (XI, 1).

Zoïle reproche à la lune de copier l'orange :

La lune jaune accuse en copiant l'orange
Une stérilité d'invention étrange.

Les Quatre vents de l'esprit, I, 164 (*Livre sat.*, XLII).

Plusieurs fois Victor Hugo nous représente la lune rougie par les brumes. Il distingue d'ailleurs l'aspect que lui donne l'air pur des montagnes, et celui qu'on lui voit à travers l'atmosphère alourdie des plaines. Même quand il parle de la lune d'or, nous pouvons hésiter sur la couleur qu'il désigne ainsi, car dans un cas au moins c'est la couleur rouge :

J'aime une lune, ardente et rouge comme l'or,
Se levant dans la brume épaisse, ou bien encor
Blanche au bord d'un nuage sombre.

Les Orientales, 53 (IV).

Comme j'atteignais le sommet d'un des bas côtés du mont, la lune, la pleine lune, ronde et éclatante, qui se lève de cuivre dans les plaines et d'or dans les montagnes, apparut tout à coup devant moi.

Le Rhin, II, 116 (XXVIII).

Un bouclier de cuivre à son bras sonne et luit,
Rouge comme la lune au milieu d'une brume.

Les Orientales, 100 (XV).

Tout au fond, vers l'orient, à l'extrême bord de l'horizon, la pleine lune, rouge et ronde comme un œil de cyclope, apparaissait entre deux paupières de nuages au front du ciel.

Le Rhin, I, 189 (XIII).

Peut-être aussi est-ce à un œil rouge que pense le poète quand il emploie cette comparaison pour désigner le soleil et la lune :

Et, tour à tour, et l'un après l'autre, au plus noir
De l'antre que blanchit l'aube et qu'ombre le soir,
On voit passer, forgeant la lumière ou la brume,
Sur l'heure, étincelante et ténébreuse enclume,
Le Jour, la Nuit, géants cyclopes à l'œil rond,
Ayant, l'un le soleil, l'autre la lune au front.

Dieu, 132 (II, IV).

Cette sensation de la couleur rouge est rendue plus vive quand elle coïncide avec un état d'esprit

particulier[1]. La lune paraît sanglante au poète le jour où il vient d'apprendre l'exécution de plusieurs victimes du coup d'état :

Tout à coup la nuit vint, et la lune apparut
Sanglante, et dans les cieux, de deuil enveloppée,
Je regardais rouler cette tête coupée.
Les Châtiments, 382 (VII, v).

La lune, chaste et farouche, semble rougir devant les baisers de deux amants :

C'était l'heure où le nid se couche,
Où dans le soir tout se confond ;
Une grande lune farouche
Rougissait dans le bois profond.
Les Chansons des rues et des bois, 76 (I, II, 7).

Mais c'est plus souvent une lueur pâle que nous indiquent les métaphores de Victor Hugo. Dans les *Contemplations*, dans la *Légende des siècles*, le poète nous montre le clair de lune bleu :

Ils sentaient par degrés se mêler à leur âme...
Le clair de lune bleu qui baignait l'horizon.
Les Contemplations, I, 93 (I, XXII).

La mélodie encor quelques instants se traîne
Sous les arbres bleuis par la lune sereine.
La Légende des siècles, II, 105 (XV, II, 12).

C'est d'un bleu d'opale qu'il veut parler, et la métaphore se rencontre dans deux passages ; dans le second, il est vrai, il est question de la lune qui

1. Voir p. 129.

se montre avant la fin du jour, et dont l'éclat pâlit devant celui du soleil :

Et sur l'horizon gris la lune est large et pâle,
Et l'arc-en-ciel des nuits teint d'un reflet d'opale
Le nuage aux franges d'argent.

Les Orientales, 178 (XXXIII).

La lune au jour est tiède et pâle
Comme un joyeux convalescent ;
Tendre, elle ouvre ses yeux d'opale
D'où la douceur du ciel descend.

Les Rayons et les Ombres, 460 (XVII).

La lune est aussi, comme dans les métaphores classiques, l'astre au front d'argent. Elle argente les nuages, et nous la verrons ailleurs jeter sur l'eau le même reflet :

Le soleil large et chaud et la lune d'argent.

La Légende des siècles, I, 358 (XII, VI).

Maïa pour lui[1] n'est pas défunte ;
Dans son vers, de pluie imbibé,
Il met la prairie ; il emprunte
Souvent de l'argent à Phœbé.

Les Chansons des rues et des bois, 412 (II, IV, 4).

Quelques petits nuages d'argent jouaient au milieu des étoiles.

Choses vues, 331 (1853).

De même que le soleil donne une impression de joie, la lune dispose à la mélancolie, à la tristesse.

1. Le poète.

La lune est l'« astre des morts »[1], et Victor Hugo la montre se levant sur des tombeaux. Cette planète dont toute vie est absente, dont la clarté faible ne paraît guère que la nuit, éveille facilement une idée funèbre. Le poète y voit une face de cadavre ; le clair de lune donne à tout ce qu'il touche une apparence lugubre :

La mer était désespérée ; la lune était sinistre. Il y avait quelque chose d'étrange à voir cette immense chimère mystérieuse aux mille écailles monter avec douleur vers cette froide face de cadavre qui l'attire du regard à travers quatrevingt-dix mille lieues, comme le serpent attire l'oiseau.

France et Belgique, 27 (1835).

On ne sait quelle vie émeut lugubrement
L'homme, l'esquif, le mât, l'onde, l'écueil, le havre ;
Et la lune répand sa lueur de cadavre.

Dieu, 99 (II, II).

(Les châteaux des bords du Rhin). Aujourd'hui, mélancoliques, la nuit, quand la lune revêt leur spectre d'un linceul blanc, plus mélancoliques en plein jour... ils laissent tomber le passé pierre à pierre dans le Rhin, et date à date dans l'oubli.

Le Rhin, II, 56 (XXV).

La lune parut, fit un spectre du menhir,
De l'étang un linceul, du sentier un mensonge,
Et du noir paysage inexprimable un songe.

L'Art d'être grand-père, 206 (XIII, III).

C'était, comme à présent, une nuit de septembre.

1. *Les Orientales*, 199 (XXXVIII).

Un froid rayon de lune, entrant au bouge obscur,
Découpait un linceul sur la blancheur du mur.

Les Burgraves, 348 (III, II).

Guanhumara raconte l'assassinat de Donato. On voit que, dans la plupart des cas, c'est une impression triste qui détermine le choix de la métaphore. On peut encore rappeler à ce sujet l'hallucination de Claude Frollo :

Les longues fenêtres du chœur montraient au-dessus de la draperie noire l'extrémité supérieure de leurs ogives, dont les vitraux, traversés d'un rayon de lune, n'avaient plus que les couleurs douteuses de la nuit, une espèce de violet, de blanc et de bleu dont on ne retrouve la teinte que sur la face des morts.

Notre-Dame de Paris, II, 201 (IX, I).

La métaphore qui se présente le plus naturellement au sujet des astres, c'est celle qui les assimile au feu sous ses diverses formes. Victor Hugo se plaît à y voir des étincelles. Le contraste entre l'apparence et la réalité, la comparaison entre l'extrêmement grand et l'extrêmement petit, entre un monde lumineux et une parcelle enflammée, satisfont son goût pour l'antithèse. Aussi faut-il joindre aux comparaisons proprement dites les antithèses qui en sont l'équivalent :

Le crépuscule, ouvrant la nuit qui les recèle,
Fait jaillir chaque étoile en ardente étincelle.

Les Feuilles d'automne, 401 (XXXVII).

Il le voit, ce soleil unique,
Fécondant, travaillant, créant,
Par le rayon qu'il communique
Égalant l'atome au géant,

Semant de feux, de souffles, d'ondes,
Les tourbillons d'obscurité,
Emplissant d'étincelles mondes
L'épouvantable immensité.

Les Contemplations, I, 337-338 (III, xxx).

Est-ce une semence ? est-ce une cendre ? des millions de flambeaux, nul éclairage ; une vaste ignition, qui ne dit pas son secret, une diffusion de feu en poussière qui semble une volée d'étincelles arrêtée.

Les Travailleurs de la mer, II, 106 (II, II, 5).

Le soir, l'horreur m'emplit[1], un sombre sacrifice
Semble en mes profondeurs muettes s'apprêter,
De derrière mon faîte on voit la nuit monter
Ainsi qu'une fumée avec mille étincelles.

La Légende des siècles, I, 342 (XII, I).

O Dieu! le vent rugit comme un soufflet de forge,
La côte fait le bruit d'une enclume, on croit voir
Les constellations fuir dans l'ouragan noir
Comme les tourbillons d'étincelles de l'âtre.

Ib., IV, 152 (LII, III).

Mais qu'importe à l'abîme, à l'âme universelle
Qui dépense un soleil au lieu d'une étincelle...!

Ib., I, 41 (II, I, I).

L'étincelle des cieux, l'étincelle des chaumes,
Étoile ou paille, sont pour moi[2] de la lueur.

Ib., 358 (XII, VI).

1. Le temple d'Éphèse.
2. Le colosse de Rhodes.

Les rayons du soleil sont comme les gerbes d'un feu d'artifice :

L'artificier Phébus là-bas tire sa gerbe.
Théâtre en liberté, 254 (*La Forêt mouillée*, II).

Un astre est comparé à une braise :

On voit rutiler comme une braise Jupiter qui est douze cents fois plus gros que la terre.
Les Misérables, III, 111 (III, III, 6).

Et sur l'astre, espérant le faire étinceler,
Comme sur une braise il se mit à souffler.
La Fin de Satan, 9 (*Et nox facta est*).

Il est impossible de ne pas comparer les astres à des flambeaux, et Victor Hugo n'y manque pas. Mais la comparaison a bien des degrés. Souvent elle n'exprime pas autre chose qu'une analogie entre ces deux lumières si différentes :

Et le soir je compare aux purs flambeaux du ciel
Tout flambeau qui s'allume.
Les Voix intérieures, 364 (XXX, III).

Une lampe, humble sœur de l'étoile du soir.
Les Rayons et les Ombres, 571 (XLIV, III).

Là, méditant sous le grand dôme,
Près du flot sans trêve agité,
Surprise de trouver l'atome
Ressemblant à l'immensité,

Tu compares, sans me connaître,
L'onde à l'homme, l'ombre au banni,

Ma lampe étoilant ma fenêtre
A l'astre étoilant l'infini !
Les Contemplations, II, 263-264 (VI, xv).

Les constellations en flamme
Frissonnaient à son cri vivant
Comme dans la main d'une femme
Une lampe se courbe au vent.
Les Chansons des rues et des bois, 11 *(Le Cheval).*

Tout ce que nous appelons lumière est également vain devant Dieu, le soleil unique :

Les astres ne sont pas. Ces lueurs des tombeaux
Sont fausses, et le jour ignore les flambeaux.
La constellation dans l'illusion rampe,
Le plein midi n'aurait que faire d'une lampe ;
Tout rayonnement vient du centre et du milieu ;
Comme il n'est qu'une aurore, il n'est qu'un soleil, Dieu,
Qui pour les yeux de chair, couverts de sombres voiles,
Pleut le jour en rayons et la nuit en étoiles.
Dieu, 250 (II, vii).

Ce qui empêche toujours la métaphore de Victor Hugo d'être banale, c'est qu'il voit réellement les astres comme des flambeaux. Il les voit aller et venir comme des lumières qu'on porte. Il les voit s'allumer et s'éteindre, il leur attribue leur rôle dans l'immense mécanisme du ciel :

Je me suis contenté de souper en attendant la malle et d'errer autour de la gigantesque silhouette de Saint-Jean-des-Vignes, hardiment posée sur le ciel comme une décoration de théâtre. Pendant que je marchais, je voyais les étoiles paraitre et disparaître aux crevasses du sombre

édifice, comme s'il était plein de gens effarés, montant, descendant, courant partout avec des lumières.

Le Rhin, I, 64-65 (IV).

Ils sont ! ils vont ! ceux-ci brillants, ceux-là difformes,
Tous portant des vivants et des créations !
Ils jettent dans l'azur des cônes d'ombre énormes,
Ténèbres qui des cieux traversent les rayons,
Où le regard, ainsi que des flambeaux farouches
L'un après l'autre éteints par d'invisibles bouches,
Voit plonger tour à tour les constellations !

Les Contemplations, I, 312-313 (III, XXX, 2).

C'était l'heure où, sous la voûte bleue,
Comme un flambeau qui sort d'un gouffre, Vénus luit.

Les Quatre vents de l'esprit, II, 76 (*Liv. lyr.* XVIII).

Le Nord lui-même n'est pas imperturbable. Il change de flambeau. L'astre régulateur est relevé comme un soldat de garde. L'étoile polaire d'Homère n'est pas la nôtre.

Post-scriptum de ma vie, 220. (*Choses de l'infini*, II).

Quelquefois le mot employé est plus précis : l'astre est comparé ou opposé, par exemple, à une chandelle, à un lampion, à un cierge ; la signification de ces rapprochements varie. Ils peuvent être purement descriptifs :

Le clair du crépuscule prenait lentement possession de l'horizon. Les constellations s'éteignaient comme des chandelles soufflées l'une après l'autre.

L'Homme qui rit, I, 265 (I, III, 6).

La métaphore est encore descriptive dans cette phrase où une fille du peuple raconte les hallucinations produites chez elle par la faim :

Savez-vous, la nuit, quand je marche sur le boulevard, je vois les arbres comme des fourches... je me figure que les murs blancs sont la rivière, je me dis : Tiens, il y a de l'eau là ! Les étoiles sont comme des lampions d'illuminations, on dirait qu'elles fument et que le vent les éteint.

Les Misérables, III, 299-300 (III, VIII, 4).

Dans d'autres cas il y a une antithèse, mais une antithèse implique nécessairement une comparaison :

Il était fier d'être tenace, et se comparait à Napoléon. Ceci n'est qu'une illusion d'optique. Il y a nombre de gens qui en sont dupes et qui, à certaine distance, prennent la ténacité pour de la volonté, et une chandelle pour une étoile.

Claude Gueux, 461.

Je cherche le réel, toi tu cherches le vrai.
On vit par le réel, par le vrai l'on se brise ;
Le réel craint le vrai. Reconnais ta méprise.
Le devoir c'est l'emploi des faits. Tu l'as mal lu.
Au lieu du relatif tu choisis l'absolu.
Un homme qui, voulant y voir clair pour descendre
Dans la cave, ou fouiller dans quelque tas de cendre,
Ou pour trouver, la nuit, dans les bois, son chemin,
Enfoncerait au fond du ciel sombre sa main,
Et prendrait une étoile en guise de chandelle,
C'est toi.

L'Année terrible, 356 (*Juillet*, I).

O théologiens toisant Dieu !...
Conseil de jardiniers jugeant la forêt vierge !
O stupeur ! Sirius contrôlé par le cierge !

L'Ane, 326 (I, VII).

Ailleurs, l'astre est comparé à une torche ; dans le premier cas, le poète applique ce mot à la lueur d'Aldébaran, l'astre dont le nom revient si souvent sous sa plume ; dans le second, la torche dont il parle, celle que brandit la malédiction, est la torche du bourreau ou celle de l'incendiaire :

Je vis Aldébaran dans les cieux. Je lui dis :
— O toi qui luis ! ô toi qui des clairs paradis
Ou des hideux enfers portes la torche énorme,
Toi seul connais ta loi, je ne vois que ta forme.

Les Quatre vents de l'esprit, I, 8 (Prologue.)

Ta caverne, fermée au ciel clément et bleu,
N'admet qu'un flamboiement lugubre sous son porche ;
Un astre dans ta main deviendrait une torche.

La Pitié suprême, 101 (I).

Dans l'océan du ciel, il est assez naturel que l'astre soit un phare. C'est une métaphore que Victor Hugo emploie surtout au sujet d'Aldébaran, l'astre aux trois couleurs, qu'il appelle un phare à feux tournants :

De l'autre côté, tout au fond du paysage, un magnifique phare à feu tournant, bleu, écarlate et blanc, rayait de sa rutilation éblouissante les sombres coteaux qui séparent Noyon du Soissonnais. Au moment où je me demandais ce que pouvait faire ce phare en pleine terre, dans ces immenses plaines, je le vis quitter le bord des collines, franchir les brumes violettes de l'horizon et monter vers le zénith. Ce phare, c'était Aldébaran, le soleil tricolore, l'énorme étoile de pourpre, d'argent et de turquoise, qui

se levait majestueusement dans la vague et sinistre blancheur du crépuscule.

Le Rhin, I, 61 (IV).

Ce phare éclaire la mer de l'Être ; il voit autour de lui les navigations et les naufrages ; il remet en son chemin l'étoile égarée:

Dans cette mer de l'Être, où tout sert, où tout nuit,
Qu'es-tu ? fanal peut-être, au cap noir de la nuit,
Peut-être feu de proue à l'avant d'un navire.
La vie autour de toi naît, meurt, flotte, chavire,
Astre !

Les Quatre vents de l'esprit, I, 8-9 (Prologue).

Elle[1] fait, sur ce globe où pleure Adam banni,
La même fonction que toi dans l'infini ;
Et quoique, fixe et calme au fond du ciel immense,
Tu ramènes au but la comète en démence
Et remettes l'étoile errante en son chemin,
Tu n'es pas lumineux plus que l'esprit humain
Qui montre Dieu, l'enfer, les bonheurs, les désastres,
O phare à feux tournants de l'océan des astres !

Ib., 11.

Le poète voit à la fois un feu de pâtre sur la dune, et une étoile : ce sont deux phares ; l'un envoie un rayon plein d'humanité, l'autre un rayon plein de ciel :

Enfant, ce feu de pâtre à cette âme mêlé,
Et cet astre, splendeur du plafond constellé
Que l'éclair et la foudre gardent,

1. La muse.

Ces deux phares du gouffre où l'être flotte et fuit,
Ces deux clartés du deuil, ces deux yeux de la nuit,
Dans l'immensité se regardent.
Les Contemplations, I, 343 (III, xxx, 4).

Les causes finales ont dans les métaphores de Victor Hugo un rôle assez important. La lune, les astres en général, sont des lampes, des candélabres, des lustres. Ils éclairent l'homme, la terre, l'univers. Dans la gigantesque architecture du monde, le poète aime à se représenter un palais splendide. Aux voûtes ou aux plafonds de ce palais, il suspend des milliers de flambeaux. Le ciel illuminé lui donne l'illusion d'une fête qui se renouvelle chaque nuit; que Victor Hugo plaisante ou qu'il soit grave, la comparaison reste à peu près la même :

Quand la lune s'évade et rampe,
Quand l'éclipse sur cette lampe,
Masque sinistre, vient souffler !
Toute la lyre, I, 243 (III, xxiv).

J'ai pour esclave un astre[1] ; alors que vient le soir
Sur un de mes côtés jetant un voile noir,
J'ai ma lampe, la lune au front humain m'éclaire.
La Légende des siècles, IV, 336 (LVI).

Les planètes étaient mes lampes ;
J'étais archange sous un dais.
Les Chansons des rues et des bois, 284 (I, vi, 20).

Au fond du parc qui se délabre,
Vieux, désert, mais encor charmant

1. C'est la Terre qui parle.

Quand la lune, obscur candélabre,
S'allume en son écroulement.

Ib., 323 (II, II, 3).

Mais la nuit rend aux cieux leurs étoiles, leurs gloires,
Candélabres que Dieu pend à leurs voûtes noires.

Les Feuilles d'automne, 304-305 (XII).

C'est l'heure où cent lampes en flammes
Brillent aux célestes plafonds.

Toute la lyre, II, 131 (VI, XVIII).

Que les mille soleils dont là-haut le feu tremble
Se mettent un beau jour à tomber tous ensemble,
J'en doute ; et quand je vois, au fond du zénith bleu,
Les sept astres de l'Ourse allumés, je crois peu
Que jamais le plafond céleste se délabre
Jusqu'à ne pouvoir plus porter ce candélabre.

Les Quatre vents de l'esprit, I, 122-123 (*Liv. sat.*, XXIX).

Veille ; allume ta lampe au sombre candélabre
Que tiennent, près du trône où Septentrion luit,
Persée et Sirius, ces nègres de la nuit.

Dieu, 76 (I, II).

C'est une fête en vérité,
Fête où vient le chardon, ce rustre ;
Dans le grand palais de l'été
Les astres allument le lustre.

L'Art d'être grand-père, 24 (I, VIII).

Et l'heure vainement me frappe de son aile
Quand je contemple, ému, cette fête éternelle
Que le ciel rayonnant donne au monde la nuit.

Les Feuilles d'automne, 335 (XXI).

Souvent le poète conçoit le monde comme un temple où tout sert à glorifier Dieu. Septentrion,

avec ses sept astres, est le chandelier à sept branches. Tous les astres sont les flambeaux, les torches, les cierges qui éclairent l'autel, ou les lampes qui veillent à la voûte :

Un bras mystérieux me tient toujours levé ;
Je suis le chandelier à sept branches du pôle.

La Légende des siècles, IV, 335 (LXI).

Mon esprit, de la terre oubliant le prestige,
Voit le jour étoilé, le ciel qui n'est plus bleu,
Et contemple de près ces splendeurs sidérales
Dont la nuit sème au loin ses sombres cathédrales[1].

Les Feuilles d'automne, 277 (VII).

Comme un temple où toujours veille une clarté douce,
L'étoile obéissante éclaire le ciel bleu.

Les Rayons et les Ombres, 568 (XLIV, 1).

Ne verrons-nous jamais briller de nouveaux astres?
Et des cintres nouveaux, et de nouveaux pilastres
Luire à notre œil mortel,
Dans cette cathédrale aux formidables porches
Dont le septentrion éclaire avec sept torches
L'effrayant maître-autel?

Les Contemplations, II, 244 (VI, IX, 2).

Oh! quel bénitier, la nature!
Quel cierge, l'étoile du soir!

Les Chansons des rues et des bois, 404 (II, IV, 4).

Le soir, sous les vignes vierges,
Vous verrez Dieu qui nous luit

1. Variante : Et la nuit voit briller la voûte sidérale,
Comme le maître-autel luit dans la cathédrale.

Allumer les mille cierges
De sa messe de minuit.

Toute la lyre, I, 113 (II, xv).

Voici que le matin, dont l'haleine est remplie
De brises qu'il répand sur la forêt qui plie,
Enfant vêtu de pourpre au sourire immortel,
Sur les étoiles d'or, flambeaux du grand autel,
Se hâte de souffler, comme un jeune lévite
Qui les éteint, de peur de les user trop vite.

Dernière gerbe, 198 (IV, *Tas de pierres*).

Le monde peut être aussi un théâtre. L'homme s'y croit premier rôle, et ne songe même pas à l'allumeur des soleils :

Dieu n'est pas! Et d'ailleurs, quand, faisant ton entrée,
Beau, fier, devant la rampe assez mal éclairée,
Tu viens éblouir tes pareils,
Toi, premier rôle, roi du drame où tu te plonges,
Toi, l'acteur du destin, veut-on pas que tu songes
A cet allumeur de soleils ?

La Légende des siècles, III, 316 (XLIV, 1).

Les astres illuminent un théâtre plus gracieux, celui qui a pour acteurs les fleurs et les brins d'herbe, et dont Trianon, sur son tréteau, commence ainsi le boniment :

Messeigneurs! — Nous aurons pour lustre la grande Ourse.
Vous entendrez — chacun payant selon sa bourse,
Irus pour un liard, Crésus pour un sequin, —
A demi-voix, au bord du manteau d'arlequin,
Jaser la folle avoine avec le brin de vigne.

Toute la lyre, III, 133 (VII, v).

Sous une impression triste, le poète compare la lune à un flambeau funèbre éclairant un cercueil : c'est ainsi qu'il la voit la veille du jour où il apprendra la mort de sa fille :

Au bas du ciel, au couchant, apparaissait une lune énorme et ronde qui semblait dans ces brumes livides l'empreinte rougie et dédorée de la lune.

J'avais la mort dans l'âme. Peut-être voyais-je tout à travers mon accablement. Peut-être un autre jour, à une autre heure, aurais-je eu une autre impression. Mais ce soir-là tout était pour moi funèbre et mélancolique. Il me semblait que cette île était un grand cercueil couché dans la mer et que cette lune en était le flambeau.

Alpes et Pyrénées, 334-335 (1843, XVI).

Quand un grand homme est mort dans un glorieux martyre, la nuit étoilée semble exprimer le deuil et l'admiration du genre humain :

Mais la foule s'écrie : — Oui, sans doute, c'est beau,
Le martyre, la mort, quand c'est un grand tombeau !
Quand on est un Socrate, un Jean Huss, un Messie !
Quand on s'appelle vie, avenir, prophétie !
Quand l'encensoir s'allume au feu qui vous brûla,
Quand les siècles, les temps et les peuples sont là
Qui vous dressent, parmi leurs brumes et leurs voiles,
Un cénotaphe énorme au milieu des étoiles,
Si bien que la nuit semble être le drap du deuil,
Et que les astres sont les cierges du cercueil !

Les Contemplations, II, 168-169 (V, XXVI).

Si Dieu, comme le veulent les religions, était un bourreau ayant « faim De l'angoisse sans borne et

du tourment sans fin », la constellation éclairerait donc une chambre de torture :

Quoi ! ces mondes créés dans des robes de fêtes,
Quoi ! la vie et le jour, l'éther, le firmament,
L'azur, l'océan perle et l'astre diamant,
Cette resplendissante et profonde nature,
Ne seraient qu'une chambre énorme de torture !
Et dans les vastes cieux la constellation,
Du gouffre émerveillé sublime vision,
Mêlant l'étoile bleue et blanche au soleil rouge,
Éclatante, serait la chandelle du bouge !

Dieu, 182 (II, VII).

Ailleurs, l'étoile est comparée à une lanterne sourde :

Vous criez, ô vivants sinistres de la tombe :
« L'anathème nous tient ; l'horreur sur nous surplombe ;
« Ce guichetier nous suit ;
« L'obscurité nous couve, et la geôle âpre et lourde
« Nous guette, et chaque étoile est la lanterne sourde
« D'un spectre de la nuit !

Dieu, 228 (II, VII).

Si Saturne, comme le suppose le poète, est un des bagnes du ciel, le séjour temporaire des âmes que Dieu veut châtier, sa lumière est la lueur d'un soupirail :

Saturne ! sphère énorme ! astre aux aspects funèbres !
Bagne du ciel ! prison dont le soupirail luit !

Les Contemplations, I, 219 (III, III, 3).

Plusieurs métaphores nous représentent les astres comme des trous. Par ces trous nous apercevons

une lumière cachée. Le ciel étoilé est comme un crible, une immense claire-voie qui nous laisse entrevoir Dieu :

Car tu sais le vrai nom de celui qui perça,
Pour que nous puissions voir sa lumière sans voiles,
Ces trous du noir plafond qu'on nomme les étoiles !

Les Contemplations, I, 46 (I, x).

Donc ne nous disons pas : -- Nous avons des étoiles.
Des flottes de soleils peut-être à pleines voiles
Viennent en ce moment;
Peut-être que demain le créateur terrible,
Refaisant notre nuit, va contre un autre crible
Changer le firmament.

Ib., II, 247 (VI, IX, 4).

La chute du damné recommença. — Terrible,
Sombre, et percé de trous lumineux comme un crible,
Le ciel plein de soleils s'éloignait.

La Fin de Satan, 5 *(Et nox facta est).*

Mais qui nous dit que l'ombre est ce qu'elle paraît ?
Est-ce une unité sombre ? est-ce une foule horrible ?
L'astre n'est-il qu'un trou mystérieux du crible ?

Dieu, 106-107 (II, II).

On distingue, malgré son mystère et ses voiles,
Dieu par la claire-voie immense des étoiles.

Dernière gerbe, 207 (IV, *Tas de pierres).*

La justesse de ces métaphores se prouve par la contre-partie. Victor Hugo voit des constellations dans le manteau d'un mendiant :

Le vieillard grelottait de froid ; il me parlait,
Et je lui répondais, pensif et sans l'entendre.
— Vos habits sont mouillés, dis-je, il faut les étendre
Devant la cheminée. — Il s'approcha du feu.
Son manteau, tout mangé des vers, et jadis bleu,
Étalé largement sur la chaude fournaise,
Piqué de mille trous par la lueur de braise,
Couvrait l'âtre, et semblait un ciel noir étoilé.
Et, pendant qu'il séchait ce haillon désolé
D'où ruisselaient la pluie et l'eau des fondrières,
Je songeais que cet homme était plein de prières,
Et je regardais, sourd à ce que nous disions,
Sa bure où je voyais des constellations.

Les Contemplations, II, 218 (V, IX).

Nous retrouvons pour les étoiles cette comparaison avec l'or, que Victor Hugo emploie pour désigner la couleur du soleil et celle de la lune. Tous les astres pourtant n'ont pas une lumière jaune, mais la métaphore rend bien l'aspect du ciel étoilé, et, si vieille qu'elle fût, elle était de celles que devait conserver le vocabulaire romantique. Nous la rencontrons, sous bien des formes, à toutes les époques de la vie de Victor Hugo. Qu'il s'agisse simplement d'un astre d'or, ou d'une étoile au front d'or, ou des chevaux d'or du Chariot bleu, ou d'un oiseau d'or, peu importe ; la sensation est toujours la même au fond, et Victor Hugo ne veut pas désigner autre chose qu'un point jaune et brillant :

Et les étoiles d'or, légions infinies.

Les Orientales, 195 (XXXVII).

Une planète d'or là-bas perce la nue.

Les Feuilles d'automne, 401 (XXXVII).

Saturne, avec quatre belles étoiles d'or au milieu desquelles il est placé, dessine dans le ciel un gigantesque sablier.

Alpes et Pyrénées, 4 (1839, I).

Ainsi qu'une araignée au centre de sa toile,
Il[1] tient sept lunes d'or qu'il lie à ses essieux.

Les Contemplations, I, 219 (III, III, 3).

Mon anneau, qui des nuits empourpre la pâleur,
Comme les boules d'or que croise le jongleur
Lance, mêle et retient sept lunes colossales.

La Légende des siècles, IV, 336 (LXI).

Quand les sept chevaux d'or du grand chariot bleu
Rentrent à l'écurie et descendent au pôle.

Les Contemplations, I, 272 (III, XX).

Lorsqu'entre en nos prunelles viles
Le spectre d'une étoile d'or.

Ib., 326 (III, XXX, 3).

Les astres d'or et la nuit sombre
Se font des questions dans l'ombre
Sur ces splendides histrions[2].

Ib., II, 308-309 (VI, XXIII, 3).

Chaque étoile au front d'or qui brille laisse pendre
Sa chevelure d'ombre en ce puits effrayant.

Ib., II, 357 (VI, XXVI).

Arcturus, oiseau d'or, scintille dans son nid.

La Légende des siècles, IV, 300 (LVIII, II).

1. Saturne.
2. Les Mages.

Arcturus, Orion, et les Pléiades d'or.

Dieu, 226 (II, VII).

Dante, œil mystérieux que Dieu même éclaira,
Voit à travers la terre, énorme et sombre geôle,
Les quatre étoiles d'or qui sont à l'autre pôle.

L'Ane, 315 (I, VI).

Leurs chocs font tressaillir les firmaments et font
Trembler les soleils d'or à ce sombre plafond.

Dieu, 124 (II, III).

Le jour où nos lunettes auraient reçu un suprême perfectionnement qui n'a rien d'impossible, la profondeur incommensurable étant partout peuplée d'astres à des éloignements divers, tous ces points lumineux, devant le regard du télescope, se serreraient sans interstice les uns contre les autres, boucheraient tous les trous, deviendraient surface, et le ciel de la nuit nous apparaîtrait comme un immense plafond d'or.

Post-scriptum de ma vie, 225 (*Choses de l'infini*, II).

Et, devant les soleils, les astres triomphaux,
Et l'étoile et l'aurore, ils pourraient dire : Or faux !

Dieu, 213 (II, VII).

Dans la plupart de ces métaphores, la comparaison porte en même temps sur la couleur et sur autre chose, et ce n'est pas la couleur qui en fait le principal intérêt. Mais la couleur devient l'élément important quand l'éclat des astres se détache sur le fond sombre du ciel. Ainsi l'étoile est une paillette d'or dans les plis d'un voile ou sur du velours noir. C'est sans doute à ces paillettes que pense Victor Hugo quand il parle de la robe du

soir et d'un manteau d'étoiles. Inversement les paillettes sur la robe bleue de la Esmeralda sont les mille étincelles d'une nuit d'été :

Les astres scintillant sur la robe du soir,
Et les brumes de gaze, et la douteuse étoile,
Paillette qui se perd dans les plis noirs du voile.

Les Rayons et les Ombres, 139 (XXVIII).

Il me semble que, dès que mes yeux seront fermés, je verrai une grande clarté et des abîmes de lumière où mon esprit roulera sans fin. Il me semble que le ciel sera lumineux de sa propre essence, que les astres y feront des taches obscures, et qu'au lieu d'être comme pour les yeux vivants des paillettes d'or sur du velours noir, ils sembleront des points noirs sur du drap d'or.

Le Dernier jour d'un condamné, 428 (XLI).

Où l'étoile au zénith
Luit comme une paillette aux plis d'une basquine.

La Légende des siècles, IV, 128 (LV, v).

Danseuse, écoute-moi. Le Dieu du firmament,
Qui créa l'aube pure et fit ton front charmant,
A tout ce qui contient le bonheur, jeune fille,
Attache de sa main quelque chose qui brille
D'un éclat à la fois chimérique et réel,
La paillette à ta jupe et l'étoile à son ciel.

Toute la lyre, II, 195 (VII, VII).

La nuit descend lugubre, et sans robe étoilée.

Les Orientales, 182 (XXXIV, I).

Quant à ce gouffre où naît le matin, où la nuit
Trempe sa robe d'ombre et son manteau d'étoiles.

Dernière gerbe, 150 (III, I).

Sa robe semée de paillettes scintillait bleue et piquée de mille étincelles comme une nuit d'été.

Notre-Dame de Paris, II, 145 (VII, IV).

Jupiter, dans une bande de ciel bleu, est un caillou d'or dans un ruisseau d'azur. L'étoile du matin est le caillou d'or que Dieu jette au front noir de la nuit. Les arbres sont les clous d'un dais, ou peut-être d'un cercueil. Ce sont des sequins d'or, et la nuit les emporte dans les plis de sa robe :

Une grande montagne remplit la terre ; un grand nuage remplit le ciel. Entre le nuage et la montagne, une bande mince du ciel crépusculaire, clair, vif, limpide, et Jupiter étincelant, caillou d'or dans un ruisseau d'azur.

Alpes et Pyrénées, 323 (1843, XIV).

Je suis l'astre qui vient d'abord.
Je suis celle qu'on croit dans la tombe et qui sort.
J'ai lui sur le Sina, j'ai lui sur le Taygète ;
Je suis le caillou d'or et de feu que Dieu jette,
Comme avec une fronde, au front noir de la nuit.

Les Châtiments, 352 (VI, XV).

Et, pour couronnement à ces collines vertes,
Les profondeurs du ciel toutes grandes ouvertes,
Le ciel, bleu pavillon par Dieu même construit,
Qui, le jour, emplissant de plis d'azur l'espace,
Semble un dais suspendu sur le soleil qui passe,
Et dont on ne peut voir les clous d'or que la nuit.

Les Feuilles d'automne, 382 (XXXIV, I).

Nous demandons, vivants douteux qu'un linceul couvre,
Si le profond tombeau qui devant nous s'entr'ouvre,
Abîme, espoir, asile, écueil,

N'est pas le firmament plein d'étoiles sans nombre,
Et si tous les clous d'or qu'on voit au ciel dans l'ombre
Ne sont pas les clous du cercueil.

Les Contemplations, II, 272 (VI, xvi).

Le jour parut. La nuit, complice des bandits,
Prit la fuite, et, traînant à la hâte ses voiles,
Dans les plis de sa robe emporta les étoiles
Et les mille soleils dans l'ombre étincelant,
Comme les sequins d'or qu'emporte en s'en allant
Une fille, aux baisers du crime habituée,
Qui se rhabille après s'être prostituée.

Les Châtiments, 53 (I, v).

L'or est bon à piller, le sang est bon à boire;
Cherche l'or, cherche l'or, ô conscience noire!
Vois comme ton esprit la nuit étinceler;
Le meurtre ténébreux est fait pour s'étoiler
De sequins rayonnants, de doublons et de piastres;
C'est aux abîmes noirs qu'appartiennent les astres.

La Pitié suprême, 148 (XI).

Victor Hugo a bien remarqué la diversité de couleur des étoiles. Il indique cette variété en les comparant à des pierreries et à des perles; rubis, saphirs, opales, onyx, émeraudes, diamants surtout, c'est un écrin splendide qu'offre à nos yeux l'infini :

Il ne voit plus la vigne mûre,
La ville, large toit fumant,
Ni la campagne, ce murmure,
Ni la mer, ce rugissement;

Ni l'aube dorant les prairies,
Ni le couchant aux longs rayons,

Ni tous ces tas de pierreries
Qu'on nomme constellations,

Que l'éther de son ombre couvre,
Et qu'entrevoit notre œil terni
Quand la nuit curieuse entr'ouvre
Le sombre écrin de l'infini ;

Il ne voit plus Saturne pâle,
Mars écarlate, Arcturus bleu,
Sirius, couronne d'opale,
Aldébaran, turban de feu.

Les Contemplations, I, 332-333 (III, xxx, 3).

Des astres...
Surgissant, clairs flambeaux, feux purs, rouges fournaises,
Aigrettes de rubis ou tourbillons de braises.

Ib., II, 248 (VI, IX, 4).

Car c'était l'heure où se répand la brume,
Où sur les monts, comme un feu qui s'allume,
Brille Vénus, l'escarboucle des cieux.

Le Rhin, I, 324 (XX).

N'essaie pas de sortir de ta cave, et garde ton astre, araignée ! Tu as dans ta toile l'escarboucle Vénus.

L'Homme qui rit, I, 463 (II, II, 11).

D'innombrables piqûres de lumière rendent plus noire l'obscurité sans fond. Escarboucles, scintillations, astres.

Les Travailleurs de la mer, II, 107 (II, II, 5).

Persée, escarboucle des cimes.

La Légende des siècles, IV, 300 (LVIII, II).

J'ai tout, et, comme au fond du ciel noir, dans les boucles
De mes cheveux, on voit luire des escarboucles.

Les Quatre vents de l'esprit, I, 319 (*Esca*, II, IV).

Aldébaran ! clarté de l'insondable grève...
O spectre, ô vision, tu n'es pas seulement
Au fond du ciel sinistre un éblouissement;
Ta merveille, c'est d'être une roue inouïe
De lumière, à jamais dans l'ombre épanouie,
Une apparition d'éternel tournoiement,
Tour à tour perle, onyx, saphir et diamant.
Un effrayant éclair sur toi sans cesse rôde
Et te fait de rubis devenir émeraude.

Ib., 9 (Prologue).

Les astres toujours de diamant.

Le Rhin, II, 134 (XXVIII).

Les effluves du sombre et du profond, mêlées
A vos effusions, astres de diamant.

Les Contemplations, I, 20 (I, IV).

Qu'importe la lumière, et l'aurore, et les astres,
Fleurs des chapiteaux bleus, diamants des pilastres
Du profond firmament...!

Ib., II, 200 (VI, VI, 2).

L'azur, l'océan perle et l'astre diamant.

Dieu, 182 (II, VII).

J'ouvris les yeux, je vis l'étoile du matin...
On croyait voir un astre à travers une perle.

Les Châtiments, 351 (VI, XV).

Vénus, perle du soir.

Dieu, 226 (II, VII).

Ce matin, la nuit avait été sereine. Le ciel était étoilé; mais quel ciel et quelles étoiles! vous savez, cette fraîcheur, cette grâce, cette transparence mélancolique et inexprimable du matin, les étoiles claires sur le ciel blanc, une voûte de cristal semée de diamants.

Alpes et Pyrénées, 315 (1843, XIII).

On peut joindre aux métaphores un parallélisme comme celui-ci :

L'or du temple éblouit le pauvre utilement.
Il faut la perle au dogme et l'astre au firmament.

Le Pape, 24 (IV).

Réciproquement les pierreries sont comparées à des astres ; elles forment des constellations :

L'irradiation amplifiait cette figure. Cette femme avait sur elle des scintillations nocturnes, comme une voie lactée. Ces pierreries semblaient des étoiles. Cette agrafe de diamants était peut-être une pléiade.

L'Homme qui rit, II, 52 (II, III, 7).

Le diamant sous son voile
Rêve, des cieux ébloui ;
Il regarde tant l'étoile
Que l'étoile entre dans lui.

Toute la lyre, II, 178 (VII, III).

Dans ses métaphores relatives aux astres, Victor Hugo ne se borne pas à traduire une sensation de lumière et de couleur. Il veut savoir à quoi servent ces pierreries, et l'anthropomorphisme lui fournit une explication. Le poète personnifie l'univers. Les astres sont des pierres précieuses qui brillent au front de la nuit, au front du firmament. Il suppose un Dieu invisible, dont les astres ornent la tiare éblouissante. Il place le soleil, comme une tiare d'or, sur le front d'Ormus. Ou bien encore, sacrant le pâtre devenu un mage, proclamant la souveraineté du génie, il croit voir les astres sur ces fronts comme des diadèmes :

Savons-nous où le monde en est de son mystère ?
Qui nous dit, à nous, joncs du marais, vers de terre
Dont la bave reluit,
A nous qui n'avons pas nous-mêmes notre preuve,
Que Dieu ne va pas mettre une tiare neuve
Sur le front de la nuit ?

Les Contemplations, II, 245 (VI, IX).

Qui donc détrônerait du trône de la vie
La beauté ? Qui pourrait saisir ce diamant,
Vénus, et l'arracher du front du firmament ?

Toute la lyre, II, 162 (VI, XXIV).

Tu voudrais pénétrer ce ciel, palais de gloire...
Et savoir quels soleils sont les lettres de feu
Dont brille au fond des nuits la tiare de Dieu.

Cromwell, 353 (III, XVII).

Que tout est beau, voyez ! ce bois vert, ce lac bleu,
Le soleil, et le soir tous les astres ! car Dieu
Montre le jour sa face et la nuit sa tiare.

Théâtre en liberté, 78 (*L'Épée*, II).

L'Incréé, couronné de comètes et d'astres.

Dieu, 181 (II, VII).

Pas de trône jetant dans l'ombre un vague éclair...
Pas d'heure frissonnant au vol du temps rapace ;
Point de temps ; point d'ici, point de là ; point d'espace ;
Pas d'aube et pas de soir ; pas de tiare ayant
L'astre pour escarboucle à son faîte effrayant.

Ib., 240 (II, VIII).

L'éblouissant Ormus met sur son front vermeil
Cette tiare d'or qu'on nomme le soleil.

Ib., 121 (II, III).

L'homme n'est qu'une lampe, elle[1] en fait une étoile.
Et ce pâtre devient, sous son haillon de toile,
Un mage; et, par moments,
Aux fleurs, parfums du temple, aux arbres, noirs pilastres,
Apparaît couronné d'une tiare d'astres,
Vêtu de flamboiements.

Les Contemplations, I, 340 (III, xxx, 3).

Qui sait si le génie, effrayant souverain,
A qui les astres font dans l'ombre un diadème,
A l'intuition totale de lui-même ?

Les Quatre vents de l'esprit, II, 276 (*Liv. ép.*, II).

Victor Hugo semble assez souvent attribuer aux astres la lueur blanche de l'acier. Il est probable qu'il pense uniquement à l'éclat en faisant abstraction de la couleur : une étoile est comparée soit à la pointe d'une lance, soit à un clou d'acier :

Au-dessus de la cathédrale, entre les deux clochers noirs, Vénus étincelle comme la pointe d'une lance entre deux créneaux.

Le Rhin, II, 228 (XXXIV).

C'est naturellement que les monts sont fidèles
Et purs, ayant la forme âpre des citadelles,
Ayant reçu de Dieu des créneaux où, le soir,
L'homme peut, d'embrasure en embrasure, voir
Étinceler le fer de lance des étoiles.

La Légende des siècles, III, 106 (XXXI).

Comme des fantassins le glaive sur l'épaule,
Mes feux[2] veillent au bord du vide où tout finit ;

1. La solitude.
2. Les feux de Septentrion.

Les univers semés du nadir au zénith,
Sous tous les équateurs et sous tous les tropiques,
Disent entre eux : — On voit la pointe de leurs piques.
Ib., IV, 338 (LXI).

Le nuage en passant se déchire aux étoiles,
Comme un voile à des clous d'acier.
Toute la lyre, I, 103 (II, XII).

Victor Hugo compare la lueur encore pâle des astres au crépuscule à celle des poissons qui brillent dans les mailles d'un filet[1] :

La brume redoutable emplit au loin les airs.
Ainsi qu'au crépuscule on voit, le long des mers,
Le pêcheur, vague comme un rêve,
Traînant, dernier effort d'un long jour de sueurs,
Sa nasse où les poissons font de pâles lueurs,
Aller et venir sur la grève,

La Nuit tire du fond des gouffres inconnus
Son filet où luit Mars, où rayonne Vénus,
Et, pendant que les heures sonnent,
Ce filet grandit, monte, emplit le ciel des soirs,
Et dans ses mailles d'ombre et dans ses réseaux noirs
Les constellations frissonnent.
La Légende des siècles, IV, 295-296 (LVIII, II).

On trouve encore l'idée d'un éclat métallique dans cette métaphore :

Sous l'étoile agrafée aux plis blancs de la nue.
Dernière gerbe, 135 (II, XXV).

1, Dans *Alpes et Pyrénées*, 241 (1843, IX), des poissons brillant au soleil sont comparés à des étoiles.

Ailleurs, l'étoile est simplement une tache claire sur un fond sombre :

Hélas ! tout est sépulcre. On en sort, on y tombe ;
La nuit est la muraille immense de la tombe.
Les astres, dont luit la clarté,
Orion, Sirius, Mars, Jupiter, Mercure,
Sont les cailloux qu'on voit dans ta tranchée obscure,
O sombre fosse Éternité !

Les Contemplations, II, 283 (VI, XVIII).

Quelquefois, la seule ressemblance matérielle, c'est celle qui existe entre deux points, deux gouttes. La métaphore prenant une valeur allégorique, le poète établit une identité entre l'étoile et la goutte de sang ou la goutte de lait. Dans la première citation, il ne s'agit pas de vraies étoiles ; ce sont des étoiles filantes qui sont comparées à des gouttes de sang. S'il était vrai que les souffrances des hommes fussent la punition de la faute d'Adam, alors Adam lui-même, « à genoux sur le ciel recouvert d'un drap noir », serait à jamais supplicié par des bourreaux archanges :

Les hommes, ses enfants, auraient dans leur cachot
Pour plafond le dessous de l'échafaud du père !
Ces étoiles qu'on voit parfois, dans leur repaire,
Par des fentes du ciel s'échappant et glissant,
Tomber sur eux, seraient les gouttes de son sang !

Dieu, 191-192 (II, VII).

Dans les *Quatre vents de l'esprit*, Victor Hugo parle des « combattants du Golgotha » morts dans le

deuil et l'affront en accomplissant un devoir. Les gouttes de leur sang sont lumineuses :

Ils furent grands. Ils ont souffert, ils ont aimé.
Leur linceul laisse voir leur clarté sous ses voiles ;
Et le rude chemin du martyre est semé
De leurs gouttes de sang qu'on prend pour des étoiles.

II, 129 (*Liv. lyr.*, XXXIII, II).

Le pape bénit une mère qui allaite son enfant :

Ce que la femme donne à l'enfant, c'est l'aurore ;
Il coule autant de jour d'un sein que d'un soleil ;
D'une sombre mamelle au fond du ciel vermeil
Les étoiles sont l'une après l'autre tombées ;
Les pléiades en haut, en bas les Macchabées
Sont des groupes pareils ; toute clarté descend
Et devient notre esprit et devient notre sang,
Et dans tous les berceaux l'infini recommence ;
Et l'Éternel emploie à la même œuvre immense,
En ce monde où l'enfant sans l'astre est incomplet,
La goutte de lumière et la goutte de lait.

Le Pape, 53-54 (XI).

Le poète, proclamant le caractère sacré du martyre et de la maternité, fait de la goutte de sang et de la goutte de lait des gouttes de lumière. Mais la ressemblance visible, ou plutôt apparente, est simplement celle de deux points, et c'est l'idée, plus forte que la sensation, qui crée réellement la métaphore. Sous une impression lugubre, certaines constellations tragiques peuvent même apparaître en noir :

Les constellations tragiques,
Ouvrant sur vous leurs fauves yeux,
Passent, grandes larves magiques,
Sur vos destins mystérieux,
Aveugle, qui croit les cieux vides!
Quelques-unes, les plus livides,
Apparurent, ô sombre esprit,
En chiffres noirs dans les ténèbres
Sur les dés des joueurs funèbres
Qui jouaient la robe du Christ.

Toute la lyre, I, 245 (III, XXIV).

Victor Hugo se représente souvent le ciel comme un jardin. Les astres y brillent dans la nuit comme les fleurs dans la verdure. Il y a là une comparaison non pas entre deux objets brillants, mais entre deux points dont l'un est lumineux et l'autre coloré, et qui tous deux se détachent sur un fond de couleur différente. Ainsi, relativement à la sensation, la métaphore est bien justifiée. Elle est conforme aux habitudes d'esprit de Victor Hugo, aux habitudes constantes de l'esprit humain qui se représente l'inconnu lointain sous l'apparence des choses familières. Elle satisfait le goût du poète pour l'antithèse, puisqu'elle unit la petitesse et la grandeur, une fleur et un monde. Elle est encore l'application de sa théorie de l'unité dans la diversité :

Le pâtre attend sous le ciel bleu
L'heure où son étoile paisible
Va s'épanouir, fleur de feu,
Au bout d'une tige invisible.

Les Rayons et les Ombres, 499 (XXVI).

Le soleil, cette fleur des splendeurs infinies.
Les Contemplations, I, 99 (I, xxv)[1].

L'étoile aux cieux, ainsi qu'une fleur de lumière,
Ouvre et fait rayonner sa splendide fraîcheur.
Ib., 188 (II, xxvi).

Oh ! vous aurez trop dit au pauvre petit ange
Qu'il est d'autres anges là-haut,
Que rien ne souffre au ciel, que jamais rien n'y change,
Qu'il est doux d'y rentrer bientôt ;

Que le ciel est un dôme aux merveilleux pilastres,
Une tente aux riches couleurs,
Un jardin bleu rempli de lys qui sont des astres
Et d'étoiles qui sont des fleurs.
Ib., I, 251-252 (III, xiv).

D'en haut elle sourit à nous qui gémissons.
Elle sourit, et dit aux anges sous leurs voiles :
Est-ce qu'il est permis de cueillir des étoiles ?
Ib., II, 131 (V, xiv).

Et, tandis que montaient les constellations,
Et que la première onde aux premiers alcyons
Donnait sous l'infini le long baiser nocturne,
Et qu'ainsi que des fleurs tombant à flots d'une urne
Les astres fourmillants emplissaient le ciel noir.
Ib., 176 (V, xxvi).

A-t-il cessé, le vent qui fit naître ces roses,
Sirius, Orion, toi, Vénus, qui reposes
Notre œil dans le péril ?
Ne verrons-nous jamais sous ces grandes haleines

1. Dans cette pièce intitulée *Unité*, le poète nous montre une marguerite regardant fixement le soleil :

— Et moi, j'ai des rayons aussi ! lui disait-elle.

D'autres fleurs de lumière éclore dans les plaines
De l'éternel avril ?

Ib., 245 (VI, IX, 2).

Être ! quand dans l'éther tu dessinas les formes,
Partout où tu traças les orbites énormes
Des univers qui n'étaient pas,
Des soleils ont jailli, fleurs de flamme, et sans nombre,
Des trous qu'au firmament, en s'y posant dans l'ombre,
Fit la pointe de ton compas !

Ib., 279 (VI, XVII).

Les astres émaillaient le ciel profond et sombre ;
Le croissant fin et clair parmi ces fleurs de l'ombre
Brillait à l'occident.

La Légende des siècles, I, 70 (II, VI).

Sa tiare splendide[1] est une ruche immense
Où, des roses soleils apportant la semence
Et de l'astre apportant le miel,
Essaim de flamme ayant le monde pour Hymètes,
Mouches de l'infini, les abeilles comètes
Volent de tous les points du ciel.

Ib., III, 333 (XLIV, II).

Les constellations sont sublimes dans l'ombre,
Elles reluisent, fleurs de l'éternel été.

L'Année terrible, 357 (*Juillet*, I).

Des astres, fleurs du gouffre, éclosent dans les fanges.

La Fin de Satan, 269 (*Satan dans la nuit*, III).

Un archange plus grand et plus éblouissant
Et plus beau que celui qui te parle à présent,
Ayant des fleurs soleils, des astres étincelles,
Et tous les diamants du gouffre sur ses ailes.

Dieu, 225 (II, VII).

1. La tiare de Dieu.

Victor Hugo emploie aussi la métaphore inverse : le bleuet est une étoile bleue en un champ d'or, comme l'astre est une fleur d'or dans un pré d'azur sombre. Cette métaphore se trouve déjà dans les *Orientales ;* elle est aussi dans les *Chansons des rues et des bois,* mais, cette fois, plus complète et beaucoup plus nette : on voit combien, d'une époque à l'autre, la langue du poète a gagné de facilité et de précision :

Tandis que l'étoile inodore
Que l'été mêle aux blonds épis
Émaille de son bleu lapis
Les sillons que la moisson dore,
Avant que, de fleurs dépeuplés,
Les champs aient subi les faucilles,
Allez, allez, ô jeunes filles,
Cueillir des bleuets dans les blés !

Les Orientales, 165 (XXXII).

La fleur d'or du pré d'azur sombre,
L'astre, brille au ciel clair encor;
En bas, le bleuet luit dans l'ombre,
Étoile bleue en un champ d'or.

Les Chansons des rues et des bois, 32 (I, I, 4).

Victor Hugo établit plusieurs fois entre la fleur et l'étoile un contraste ou une symétrie, ce qui revient au même :

Et sais-tu ce qui m'occupe,
Jeanne? C'est que j'aime mieux
La moindre fleur de ta jupe
Que tous les astres des cieux.

Les Chansons des rues et des bois, 102 (I, III, 1).

Les roses des bois se complètent
Par les astres du firmament.
La Légende des siècles, II, 172 (XXVI, v).

Attestant devant ces douleurs,
Et la nuit qui sème les astres,
Et le jour qui sème les fleurs.
Les Quatre vents de l'esprit, II, 66 (*Liv. lyr.*, XV).

Je veux entendre aller et venir les navettes
De Pan, noir tisserand que nous entrevoyons
Et qui file, en tordant l'eau, le vent, les rayons,
Le grand réseau, la vie, immense et sombre toile,
Où brille et tremble en bas la fleur, en haut l'étoile.
Dernière gerbe, 21 (I, VIII).

Les femmes sont comparées à la fois aux étoiles et aux fleurs :

Soyez illustre et belle ! aimez ! riez ! chantez !
Vous avez la splendeur des astres et des roses !
Les Contemplations, I, 45 (I, x).

Alors ne soyez pas étoile !
Mais si vous voulez, sous le voile,
Éclairer notre œil triste et las,
Si vous voulez, lys du ciel sombre,
Fleur de clarté, luire en notre ombre,
Trouvez bon qu'on vous aime, hélas !
Dernière gerbe, 109 (II, XIII).

Victor Hugo oppose à la clarté de l'astre une clarté bien différente, celle du ver luisant. Sous sa forme la plus simple, l'idée est celle d'un contraste : l'astre qui brille à une hauteur immense, et l'insecte qui luit dans l'herbe :

Voir au ciel briller les étoiles
Et sous l'herbe les vers luisants.
Les Feuilles d'automne, 345 (XXV).

Ailleurs, l'idée est plus philosophique : l'astre et le ver luisant sont le même grain de lumière devant l'infini, devant Dieu :

Chercheurs que le néant captive,
Qui, dans l'ombre, avons en passant
La curiosité chétive
Du ciron pour le ver luisant,

Poussière admirant la poussière,
Nous poursuivons obstinément,
Grains de cendre, un grain de lumière
En fuite dans le firmament.
Les Contemplations, I, 327-328 (III, XXX, 3).

L'infiniment grand et l'infiniment petit sont également formidables. Le microscope, comme le télescope, nous révèle des univers :

Le petit, c'est l'immense. En ta main, ô passant,
Prends la mer bleue ainsi qu'un verre grossissant,
Et, courbé sur la vie, abîme dont la lampe
Est un soleil qui brille ou bien un ver qui rampe,
A travers l'océan regarde un puceron ;
Tu pâliras ainsi qu'Amos, Élie, Aaron,
Devant les visions de l'incompréhensible.
Dernière gerbe, 96 (II, VII).

Victor Hugo compare aussi les astres à des fulgores : l'étoile semble voler comme l'insecte lumineux, et la métaphore est analogue à celles qui

nous montrent dans l'infini des alcyons, des oiseaux de feu :

Les constellations, ces effrayants fulgores
Que regardaient errer les pâles Pythagores.
La Légende des siècles, III, 302 (XLIII).

Les astres ne sont pas seulement des points étincelants : ces lumières sont vivantes. Le ciel n'est pas seulement un prodigieux mécanisme : c'est un gouffre de vie et de pensée. Les astres sont des yeux qui s'ouvrent la nuit. L'astre est lumineux et l'œil est brillant, voilà la base matérielle de la comparaison ; mais ce qui en est l'essence même, c'est la conception d'une intelligence et d'une volonté animant tout l'univers.

Le rapport entre les astres et les yeux s'indique par le parallélisme et par le contraste :

Voyant la nuit si pure et vous voyant si belle,
J'ai dit aux astres d'or : Versez le ciel sur elle !
Et j'ai dit à vos yeux : Versez l'amour sur nous !
Les Contemplations, I, 130 (II, v).

Les chaldéens et les généthliaques, Esdras et Zorobabel. Orphée, Homère et Hésiode, Cadmus, Phérécyde, Xénophon, Hécatæus, Hérodote et Thucydide, tous ces yeux de la terre, depuis si longtemps éteints et fermés, se sont attachés de siècle en siècle avec angoisse à ces yeux du ciel toujours ouverts, toujours allumés, toujours vivants.
Le Rhin, I, 61 (IV).

Est-ce que ce seraient des âmes condamnées ?
Des maudits qui, pendant des millions d'années,
Seuls avec le remords,

Au lieu de voir, des yeux de l'astre solitaire,
Sortir les rayons d'or, verraient les vers de terre
Sortir des yeux de morts !

Les Contemplations, II, 208 (II, VI, 7).

Nier l'Être ! à quoi bon ? L'ironie âpre et noire
Peut-elle se pencher sur le gouffre et le boire
Comme elle boit son propre fiel ?
Quand notre orgueil le tait, notre douleur le nomme.
Le sarcasme peut-il, en crevant l'œil à l'homme,
Crever les étoiles au ciel ?

Ib., 280 (VI, XVII).

O création pauvre, ayant à tes deux bouts
Les soleils ronds des cieux, les yeux ronds des hiboux![1]

Les Quatre vents de l'esprit, I, 165 (*Liv. sat.*, XLII).

La métaphore n'indique pas toujours que l'astre soit un œil intelligent. Elle n'est peut-être que descriptive dans les passages suivants :

Il[1] viendra, — quand viendront les dernières ténèbres,
Quand la source des jours tarira ses torrents,
Qu'on verra les soleils au front des nuits funèbres
Pâlir comme des yeux mourants.

Odes et Ballades, 313 (*Odes*, IV, XIII).

Quand, l'hiver, mon foyer pétille,
C'est elle[2] qui vient s'y tapir,

1. Peut-être Victor Hugo pense-t-il à l'œil du hibou quand il montre des univers morts :

Tristement éclairés dans leur fuite hagarde
Par d'horribles astres hiboux.

La Légende des siècles, III, 116 (XXXII).

1. L'Antéchrist.
2. La fée.

Et me montre, au ciel qui scintille,
L'étoile qui s'éteint et brille,
Comme un œil prêt à s'assoupir.

Ib., 436-437 (Ballade I).

Les étoiles, ces yeux du vague crépuscule.

Toute la lyre, I, 96 (II, VIII).

Mais, le plus souvent, c'est bien la vie et la pensée qui brillent dans les étoiles. Elles regardent l'homme[1], attentives à ses actions bonnes ou mauvaises, elles sont les yeux de la nuit, les yeux des puissances qui gouvernent le monde, et c'est en elles que Dieu se condense :

Or, dans ce ciel où va la nuit se propageant,
Comme un œil lumineux, vivant, intelligent,
Vois-tu briller là-bas cette profonde étoile ?

Les Feuilles d'automne, 304 (XII).

Souvent, en confrontant l'histoire avec la nature, au milieu de ces comparaisons éternelles que mon esprit ne peut s'empêcher de faire entre les événements où Dieu se cache et la création où il se montre, j'ai tressailli tout à coup avec une secrète angoisse, et je me suis figuré que les forêts, les lacs, les montagnes, le profond tonnerre des nuées, la fleur qui hoche sa petite tête quand nous passons, l'étoile qui cligne de l'œil dans les fumées de l'horizon, l'océan qui parle et qui gronde, et qui semble toujours avertir quelqu'un, étaient des choses clairvoyantes et terribles, pleines de lumière et pleines de science, qui regardaient en pitié se mouvoir à tâtons au milieu d'elles, dans la nuit qui lui est propre, l'homme, cet orgueil

1. Cf. p. 153.

auquel l'impuissance lie les bras, cette vanité à laquelle l'ignorance bande les yeux.

Le Rhin, I, 169-170 (XI).

Le regard des pudiques étoiles
Qui tombe sur la terre à travers tant de voiles.

Les Chants du crépuscule, 149 (XXXI).

Vers l'orient... Vénus resplendissait, et son rayonnement magnifique versait sur les champs et les bois confusément entrevus une sérénité, une grâce et une mélancolie inexprimables. C'était comme un œil céleste amoureusement ouvert sur ce beau paysage endormi.

Le Rhin, I, 69 (IV).

Vénus, astre, esprit, flamme, œil du cyclope soir.

Théâtre en liberté, 275 (*La Forêt mouillée*, III).

Or nous sommes le nord, les lumières, les yeux,
Sept yeux vivants, ayant des soleils pour prunelles,
Les éternels flambeaux des ombres éternelles.
Je suis Septentrion qui sur vous apparaît.

La Légende des siècles, IV, 338 (LXI).

Les trois soleils de loin ainsi que trois prunelles
Le regardaient.

La Fin de Satan, 6 (*Et nox facta est*).

Et l'archange qui veille entre les deux pilastres
Du seuil mystérieux plein d'yeux qui sont des astres.

Ib., 26 (*L'Entrée dans l'ombre*, v).

Les profonds yeux du ciel qui sur nous la nuit s'ouvrent.

Théâtre en liberté, 73 (*L'Épée*, II).

Tout parle et tout s'émeut. Le bois profond tressaille;
Le bœuf reprend son joug et l'âme sa douleur ;

Le matin, froid et bleu derrière la broussaille,
Ferme l'œil de l'étoile, ouvre l'œil de la fleur.

Les Quatre vents de l'esprit, II, 92 (*Liv. lyr.*, XXII).

Je me tords sans repos, sans fin, sans espérance.
C'est une majesté qu'une telle souffrance.
Oui, c'est l'énigme, ô nuit, de tes millions d'yeux;
Le grand souffrant fait face au grand mystérieux.

La Fin de Satan, 275 (*Satan dans la nuit*, III).

Et le haut firmament, sombre pourpre des soirs,
Rideau des arcs-en-ciel, déployant sur l'abîme
Ses constellations, épouvante du crime,
Et ses nuits dont les yeux semblent tout épier,
Est une loque à pendre au clou chez le fripier.

Les Quatre vents de l'esprit, I, 167 (*Liv. sat.*, XLII).

La nuit est immense. Pourquoi le monde est-il ainsi? Nous l'ignorons. Il y a des lumières dans la nuit; qu'est-ce que ces lumières font là? Elles disent l'indicible. Elles illuminent l'invisible. Elles éclairent, car elles ressemblent à des flambeaux; elles regardent, car elles ressemblent à des prunelles. Elles sont terribles et charmantes. C'est de la lueur éparse dans l'inconnu. Nous appelons cela les astres.

Post-scriptum de ma vie, 231 (*Choses de l'infini*, II).

L'effrayant capricorne aux nuages mêlé,
Le lion flamboyant tout semé d'yeux funèbres.

Dieu, 66 (I, II).

Nuits, serez-vous toujours pour nous ce que vous êtes?
Pour toute vision, aurons-nous sur nos têtes
Toujours les mêmes cieux?

Dis, larve Aldébaran, réponds, spectre Saturne,
Ne verrons-nous jamais sur le masque nocturne
S'ouvrir de nouveaux yeux ?
Les Contemplations, II, 244 (VI, IX, 2).

Cet homme [1]...
Qui rêve un univers petit, sinistre et noir,
Fait de notre seul globe, et qui ne veut pas voir
Luire en tous tes soleils toutes tes évidences,
Qui crèverait cet œil, l'astre où tu te condenses,
S'il pouvait, et ferait la nuit sur l'horizon.
La Légende des siècles, IV, 102 (XLIX, XII).

O déités [2], tenant sous leur pouvoir immonde
Les entrailles, le cœur, et le cerveau du monde,
Et toute la nature attachée à trois fils !
Les astres sont leurs yeux, les nuits sont leurs profils.
Dieu, 131 (II, IV).

La métaphore est encore plus grandiose quand ces yeux sont ceux de l'univers, de l'immense polype étoilé :

Cette création vaste, étrange, ignivome,
Monstre du beau, torpille au contact foudroyant.
Dressant dans l'inconnu ses cent têtes, ayant
Pour écailles des mers, des soleils pour prunelles,
Ce polype inouï des vagues éternelles,
Cet immense dragon constellé, l'univers.
L'Ane, 328 (I, VII).

On peut joindre à ces métaphores celles où le mot *œil* est pris dans un autre sens, celles où il

1. Le prêtre.
2. Vénus, Hécate, Fatalité.

désigne les ronds formés sur les plumes d'un oiseau par la diversité des couleurs. Les mots employés par Victor Hugo montrent que pour lui, comme dans la légende mythologique, les yeux du plumage du paon sont bien de vrais yeux :

> Ces prodigalités de regards lumineux
> Qui font du ciel lui-même une effrayante queue
> De paon ouvrant ses yeux dans l'énormité bleue.
>
> *L'Ane*, 324 (I, VII).

Dans le second cas, c'est l'Esprit humain qui parle, l'Esprit humain qui dira un peu plus loin :

> Dans les milieux humains, dans les brumes charnelles,
> J'erre et je vois ; je suis le troupeau des prunelles.
>
> *Dieu*, 8 (I, I).

Il est bien évident que Victor Hugo n'oublie pas Argus quand il fait dire à l'Esprit humain :

> Je suis une des plumes
> De la nuit, sombre oiseau d'ombres et de rayons,
> Noir paon épanoui des constellations.
>
> *Ib.*, 5.

Diverses métaphores servent à exprimer le nombre infini des astres : c'est un sable d'or, une poudre de diamants, une cendre ignée, une poignée de graines d'or jetée par le semeur éternel, c'est une écume d'étoiles ; et dans cette métaphore même l'idée de clarté n'est pas tout à fait absente : la blancheur éclatante de l'écume peut rappeler la lumière des astres :

Ces astres, sable d'or, poudre de diamants,
Qu'en leur gouffre sans fond roulent les firmaments !

Cromwell, 353 (III, XVII).

Donc il ouvrit la main, le semeur éternel,
Et sema dans l'espace à tous les vents du ciel
Les étoiles, poussière ardente, cendre ignée,
Tout ce que vous voyez la nuit.
Cette poignée
De graines d'or, jetée au sillon de clarté,
Tombe dans l'infini pendant l'éternité.

Dieu, 161 (II, V).

Le monde et ses clartés, le mystère et ses voiles,
Et l'abîme jetant son écume d'étoiles.

La Légende des siècles, III, 324 (XLIV, I).

Quoique les étoiles filantes ne soient pas des astres, il est tout naturel qu'elles donnent lieu aux mêmes comparaisons. Ce sont également des points lumineux, et cette pluie mystérieuse ne pouvait manquer de faire rêver un poète comme Victor Hugo, qui puise directement son inspiration dans la nature, et retrouve toutes les impressions de l'âme populaire, augmentées des créations de son imagination puissante. Nous voyons là, en raccourci, presque toutes les sortes de métaphores que lui suggère la contemplation des étoiles :

A qui donc le grand ciel sombre
Jette-t-il ses astres d'or ?
Pluie éclatante de l'ombre,
Ils tombent... — Encor ! encor !

Encor ! — lueurs éloignées,
Feux purs, pâles orients,
Ils scintillent... — ô poignées
De diamants effrayants !

C'est de la splendeur qui rôde.
Ce sont des points univers.
La foudre dans l'émeraude !
Des bleuets dans des éclairs !

Réalités et chimères
Traversant nos soirs d'été !
Escarboucles éphémères
De l'obscure éternité !

De quelle main sortent-elles ?
Cieux, à qui donc jette-t-on
Ces tourbillons d'étincelles ?
Est-ce à l'âme de Platon ?...

Est-ce à la tiare énorme
De quelque Moïse enfant
Dont l'âme a déjà la forme
Du firmament triomphant ?...

Est-ce, dans l'azur superbe,
Aux religions que Dieu,
Pour accentuer son verbe,
Jette ces langues de feu ?

Est-ce au-dessus de la Bible
Que flamboie, éclate et luit
L'éparpillement terrible
Du sombre écrin de la nuit ?...

Les Chansons des rues et des bois, 121-123 (I, III, 7).

A la fin de la pièce viennent encore d'autres mé-

taphores, et le poète termine en unissant dans une gracieuse antithèse les étoiles et les fleurs :

L'immensité continue
Ses semailles de soleils.

A travers le ciel sonore,
Tandis que, du haut des nuits,
Pleuvent, poussière d'aurore,
Les astres épanouis,

Tas de feux tombants qui perce
Le zénith vaste et bruni,
Braise énorme que disperse
L'encensoir de l'infini;

En bas, parmi la rosée,
Étalant l'arum, l'œillet,
La pervenche, la pensée,
Le lys, lueur de juillet,

De brume à demi noyée
Au centre de la forêt,
La prairie est déployée,
Et frissonne, et l'on dirait

Que la terre, sous les voiles
Des grands bois mouillés de pleurs,
Pour recevoir les étoiles
Tend son tablier de fleurs.

Ib., 130-131.

Les comètes qui, à toutes les époques, ont causé tant de terreurs, ont beaucoup occupé l'esprit de Victor Hugo. On formerait tout un chapitre en réunissant les métaphores de tout genre qu'elles lui ont suggérées. Mais la plupart de ces métaphores

ont trait à la chevelure des comètes, à leur course vagabonde, et nous en trouvons assez peu qui soient relatives à leur lumière.

Le *Témoin* de la vie de Victor Hugo nous apprend quelles étaient les impressions du poète enfant à la vue de la comète de 1811. Pour lui et pour ses frères, la comète est un immense oiseau ayant pour tête une pierre précieuse :

Les enfants, étrangers à ces querelles des hommes, aimaient la comète pour elle-même. Dès que le soir venait, ils étaient sur la terrasse, et c'était à qui l'apercevrait le premier. Elle était énorme et semblait occuper le tiers du ciel. L'atmosphère de l'Espagne lui donnait un éclat extraordinaire. Elle leur paraissait vivante et elle leur faisait l'effet d'un gigantesque oiseau de paradis qui avait pour tête une escarboucle.

Victor Hugo raconté, I, 140 (XIX).

Dans la *Ballade* IV, le poète ne donne à la comète qu'une lumière d'or, comme celle du soleil et des étoiles :

Le poète aime l'abîme
Où fuit l'aigle audacieux,
Le parfum des fleurs mourantes,
L'or des comètes errantes,
Et les cloches murmurantes
Qui se plaignent dans les cieux.

Odes et Ballades, 452.

Mais plus tard il voit dans la comète une apparition terrible ; c'est l'incendiaire de l'infini, la torche funéraire dont la vue seule est une épou-

vante ; cependant, au passage de Dieu, ce météore formidable frissonne comme une étoupe en feu :

Et, quand on ne sait quel flamboyant alcyon
Passe, astre formidable, à travers les étoiles,
N'allez pas mesurer le trou qu'il fait aux toiles
Du grand plafond céleste, et rechercher l'emploi
Qu'il a dans ce chaos d'où sort la vaste loi ;
Laissez errer là-haut la torche funéraire ;
Ne questionnez point sur son itinéraire
Ce fantôme, de nuit et de clarté vêtu.

La Légende des siècles, IV, 10 (XLVI).

Et la torche de l'astre allant mettre le feu
A des mondes perdus au fond de l'éther bleu.

Dieu, 45 (I, II).

Puisque son bras nous porte, et puisqu'à son passage
La comète frissonne ainsi qu'en une cage
Tremble une étoupe en feu.

Les Châtiments, 441 (*Lux*, IV).

Dans *l'Homme qui rit,* la duchesse Josiane paraît d'abord à Gwynplaine une étoile lointaine, inaccessible, puis s'approche de lui, comme une comète éblouissante et redoutable :

L'étoile redoutable est là Elle n'est plus étoile, elle est monde. Monde ignoré. Monde de lave et de braise. Dévorant prodige des profondeurs. Elle emplit le ciel. Il n'y a plus qu'elle. L'escarboucle du fond de l'infini, diamant de loin, de près est fournaise.

L'Homme qui rit, II, 277 (II, VII, 3).

L'imagination populaire voit dans l'apparition d'une comète l'annonce d'une catastrophe. Il est

donc naturel que cette lueur soit celle d'un glaive prêt à frapper :

La comète est un monde incendié qui court,
Furieux, au-delà du firmament trop court ;
Elle a la ressemblance affreuse de l'épée.
La Légende des siècles, IV, 12 (XLVI).

L'étoile flamboyante allongée en épée,
C'est moi [1].
La Pitié suprême, 102 (I).

La comète, ange obscur dont vous voyez le glaive.
Dernière gerbe, 29 (I, XI).

La queue de la comète fait penser à un ruissellement de sang ; ou bien c'est un suaire que l'étoile morte traîne dans l'immensité :

Et vous, qu'êtes-vous, comètes,
Faces aux horribles pâleurs ?
Êtes-vous, dans l'éther qui roule,
Des étoiles dont le sang coule
Faisant des mares de clarté ?
Venez-vous des noirs ossuaires ?
Êtes-vous, traînant vos suaires,
Les mortes de l'immensité ?
Toute la lyre, I, 240-241 (III, XXIV).

Toutes ces métaphores, si variées, relatives au ciel et aux choses célestes, ont certains caractères communs. D'abord, elles n'ont rien de conventionnel. Victor Hugo a toujours eu l'habitude de contempler le ciel, et sa vue puissante, dont il

1. La malédiction.

était fier, lui en a révélé tous les aspects. Toutes ces nuances du bleu qu'il nous décrit, ou plutôt qu'il nous indique, il les a vues ; s'il nous montre dans les astres autre chose que l'or, s'il nous y fait voir toutes les variétés de pierres précieuses, c'est qu'il a vraiment observé cette lumière multicolore. Mais surtout, ce ciel est vivant. Les astres n'éclairent pas le vide, l'indifférent, l'inconscient. Ce sont des flambeaux qui, comme ceux de nos maisons, éclairent la vie et l'activité. Ce sont des yeux qui nous observent et qui, peut-être, plus lucides que les nôtres, réussissent à distinguer les infiniment petits que nous sommes. Victor Hugo n'admet pas que ces points séparés par des espaces immenses soient sans lien entre eux. A une autre époque, il se serait donné avec passion à l'astrologie. Si notre siècle scientifique ne lui a pas permis de croire à l'influence des astres, du moins le poète a voulu voir partout autour de nous l'intelligence et la volonté.

CHAPITRE IV

L'AUBE ET L'AURORE, LE COUCHER DU SOLEIL

Plusieurs témoignages nous ont appris que Victor Hugo, vers l'époque des *Orientales*, prenait plaisir à voir le coucher du soleil. C'est ce que raconte le *Témoin* de sa vie :

Le mariage de M. Abel Hugo ayant désorganisé les dîners de la mère Saguet, les plaisirs champêtres de l'été de 1828 furent d'aller voir se coucher le soleil dans les plaines de Vanvres et de Montrouge. On s'arrêtait souvent à la *Butte au moulin*. M. Victor Hugo s'étendait sous l'énorme éventail et aspirait les bouffées d'air en regardant le crépuscule éteindre l'horizon et en se livrant à ses rêveries qui devinrent les *Soleils couchants* des *Feuilles d'automne*.

Victor Hugo raconté, II, 237 (XLIX).

Sainte-Beuve aussi nous montre Victor Hugo et ses amis, parmi lesquels était Louis Boulanger, occupés à amasser les sensations de couleurs, dont les poètes n'étaient pas moins avide que le peintre : « Les soirées de cette belle saison des *Orientales* se passaient innocemment à aller voir se coucher le soleil dans la plaine, à contempler du haut des tours de Notre-Dame les reflets sanglants de l'astre

sur les eaux du fleuve ; puis, au retour, à se lire les vers qu'on avait composés. Ainsi les palettes se chargeaient à l'envi, ainsi s'amassaient les souvenirs. » (*Portraits contemporains*, I, 413-414).

Ces promenades ont eu certainement une grande influence sur le développement du génie de Victor Hugo. C'est à elles que lui-même attribue l'inspiration des *Orientales* :

Si donc aujourd'hui quelqu'un lui demande à quoi bon ces *Orientales?* qui a pu lui inspirer de s'aller promener en Orient pendant tout un volume?... Il répondra qu'il n'en sait rien, que c'est une idée qui lui a pris; et qui lui a pris d'une façon assez ridicule, l'été passé, en allant voir coucher le soleil.

Les Orientales. Préface de 1829, p. 5.

Il est évident que le poète, qui se levait de grand matin, avait souvent observé aussi le lever du jour. On ne peut en douter quand on voit comment il le décrit. Dans les *Misérables*, il raconte les promenades matinales de Jean Valjean et de Cosette, et les détails ont une vérité, une précision que l'observation seule pouvait leur donner :

Ce n'était pas l'aurore, c'était l'aube ; minute ravissante et farouche. Quelques constellations çà et là dans l'azur pâle et profond, la terre toute noire, le ciel tout blanc, un frisson dans les brins d'herbe, partout le mystérieux saisissement du crépuscule. Une alouette, qui semblait mêlée aux étoiles, chantait à une hauteur prodigieuse, et l'on eût dit que cet hymne de la petitesse à l'infini calmait l'immensité. A l'orient, le Val-de-Grâce découpait, sur l'horizon clair d'une clarté d'acier, sa masse obscure ; Vénus éblouis-

sante montait derrière ce dôme et avait l'air d'une âme qui s'évade d'un édifice ténébreux.

Les Misérables, IV, 146 (IV, III, 8).

La distinction que Victor Hugo fait entre l'aube et l'aurore, nous ne la retrouverons pas toujours dans les mots. Souvent chez lui l'aube est éblouissante et dorée : c'est de l'aurore qu'il s'agit ; mais si, dans l'usage, les mots sont devenus à peu près synonymes, les différentes phases de la naissance du jour sont toujours exactement observées. Quand le poète, dans ses voyages, assiste au lever du soleil, ses yeux ne laissent rien perdre du spectacle ; il charge sa palette, comme dit Sainte-Beuve, et le ciel lui fournit une merveilleuse gamme de couleurs.

La blancheur par laquelle s'annonce le jour nous est indiquée dans beaucoup de métaphores. Nous venons de voir le ciel comparé à l'acier. Victor Hugo y voit aussi la blancheur de l'étain :

Enfin, comme les premières lueurs de l'aube paraissaient... la diligence s'était engagée au grand trot dans une espèce de long défilé formé à gauche par un noir rocher à pic, et à droite par un édifice long, bas, interminable, étrange, en apparence inhabité, percé de part en part d'une multitude de portes et de fenêtres qui m'ont semblé toutes ouvertes, sans battants, sans volets, sans châssis et sans vitres, me laissant voir à travers cette sombre et fantastique maison le crépuscule qui étamait déjà le bord du ciel de l'autre côté de la Meuse.

Le Rhin, I, 78 (IV).

Une demi-heure plus tard, c'était le crépuscule ; l'aube à ma gauche étamait le bas du ciel, un groupe de maisons

blanches couvertes de tuiles noires se découpait au sommet d'une colline, le véritable azur du jour commençait à déborder l'horizon... une lumière claire, froide et violette luttait avec la lueur cendrée de la lune, les constellations pâlissaient, deux des pléiades avaient disparu, les trois chevaux du chariot descendaient rapidement vers leur écurie aux portes bleues.

Ib., II, 182 (XXIX).

L'aube, c'est une blanche apparition à la fenêtre céleste, une pâle nappe plissée d'ombre, une porte qui s'ouvre et blanchit l'horizon, la lueur d'une lampe entre les fentes de l'espace, un œil pâle qui s'éveille, un cheval blanc dont le hennissement annonce l'approche du soleil :

Sur l'aube nue et blanche entr'ouvrant sa fenêtre
Faut-il plisser la brume honnête et prude, et mettre
Une feuille de vigne à l'astre dans l'azur?

Les Contemplations, I, 105 (I, xxvi).

Le jour commença à poindre ; la pâle nappe du matin s'étala, vaguement plissée d'ombre, sur le bowling-green.

L'Homme qui rit, II, 241 (II, vi, 5).

Quand une lueur pâle à l'orient se lève,
Quand la porte du jour, vague et pareille au rêve,
Commence à s'entr'ouvrir et blanchit l'horizon,
Comme l'espoir blanchit le seuil d'une prison.

Les Contemplations, I, 271 (III, xx).

Le point du jour blanchit les fentes de l'espace,
Et semble la lueur d'une lampe qui passe
Entre des ais mal joints.

La Légende des siècles, II, 31 (XIII).

Le soir voit arriver joyeux à son festin
Des gens que voit mourir l'œil pâle du matin.

Ib., 316 (XX, II).

On croit être à cette heure où la terre éveillée
Entend le bruit que fait l'ouverture du jour,
Le premier pas du vent, du travail, de l'amour,
De l'homme, et le verrou de la porte sonore,
Et le hennissement du blanc cheval aurore.

Les Contemplations, II, 250 (VI, x).

Bientôt succèdent à cette blancheur des teintes un peu plus vives ; c'est une porte vermeille qui s'ouvre, un phare qui brille ; l'aube a le visage rose ; on voit apparaître au ciel l'opale et même le saphir ; certains mots un peu vagues, *émail*, *fleur*, *bandeau*, laissent encore indécise la nuance du ciel ; puis la couleur s'avive ; la fleur est une rose, et c'est une bandelette bleue et rose que l'aurore met au front de Jupiter Olympien :

Puisque là-bas s'entr'ouvre une porte vermeille,
Puisque l'aube blanchit le bord de l'horizon,
Pareille au serviteur qui le premier s'éveille
Et, sa lampe à la main, marche dans la maison.

Les Quatre vents de l'esprit, II, 73 (*Liv. lyr.*, XVII).

Si l'aube tout à coup là-bas luit comme un phare,
Sa clarté dans les champs éveille une fanfare
De cloches et d'oiseaux.

Les Feuilles d'automne, 328 (XIX).

Sur l'horizon lugubre apparaît le matin,
Face rose qui rit avec des dents de perles.

Les Châtiments, 221 (IV, x).

Quand l'aube étale ses opales.
Les Contemplations, II, 306 (VI, XXIII, 2).

Sur l'horizon
Que le soir teint de pourpre et le matin d'opale.
La Légende des siècles, I, 323 (XI).

Vers l'orient, à l'extrémité nord de la lueur crépusculaire, tout près de l'horizon, dans un milieu limpide, bleu, sombre, éblouissant, mélange ineffable de perle, de saphir et d'ombre.
Le Rhin, I, 69 (IV).

Cette création est toujours en travail;
L'astre refait son or, et l'aube son émail.
Dieu, 105 (II, II).

Et sur la mer qui reflète
L'aube au sourire d'émail.
Les Contemplations, I, 67 (I, XIV).

Minarets, parthénons, wigwams, temple d'Aglaure
Où l'on voit l'aube, fleur vertigineuse, éclore.
Dieu, 16 (I, I).

L'aube est sur le fronton[1] comme un sacré bandeau.
Ib., 60 (I, II).

On croit voir, tant avril dore
Tout de son reflet riant,
Éclore au rosier l'aurore
Et la rose à l'orient.
Les Quatre vents de l'esprit, II, 53 (*Liv. lyr.*, XII, V).

Je dure sans vieillir, j'existe sans souffrir;
Je ne sais qu'une chose impossible, mourir.

1. Du cirque de Gavarnie.

J'ai sur mon front[1], que l'aube en reculant adore,
La bandelette bleue et rose de l'aurore.
La Légende des siècles, I, 350 (XII, IV).

C'est encore un œil qui s'ouvre, mais cet œil a des cils d'or. L'aube lance encore de blanches javelines, mais elle les prend dans un carquois d'or :

Et tu rouvres enfin tes yeux divins que j'aime,
En même temps que l'aube, œil céleste elle-même,
Entr'ouvre à l'horizon sa paupière aux cils d'or.
Les Feuilles d'automne, 407 (XXXVI, IV).

Quand l'aube au carquois d'or
Lance aux astres fuyants ses blanches javelines.
La Fin de Satan, 39 (*Le Glaive*, I).

Les couleurs deviennent de plus en plus éclatantes ; le rouge apparaît, d'abord en un long fil écarlate ; les bandelettes sont maintenant d'or, d'émeraude et de carmin ; le haut d'une tour semble un tison ardent ; le ciel se revêt peu à peu des splendides couleurs d'un vitrail :

Les monts gris sont bordés d'un long fil écarlate ;
Et voici que, portant des branches de genêt,
Le peuple vient chercher sa dame ; l'aube naît.
La Légende des siècles, II, 130 (XV, III, 18).

L'aurore est-elle moins magnifique, a-t-elle moins de pourpre et moins d'émeraude, subit-elle une décroissance quelconque de majesté, de grâce et d'éblouissement, parce que, prévoyant la soif d'une mouche, elle secrète soigneu-

1. Le front du Jupiter Olympien.

sement dans la fleur la goutte de rosée dont a besoin l'abeille ?

William Shakespeare, 338 (II, VI, 7),

Au point du jour, sa tour, dont l'aube teint le faîte,
Noire en bas et vermeille en haut, semble un tison
Qu'un bras mystérieux lève sur l'horizon.

La Légende des siècles, II, 343 (XXI, 1).

Homme, debout! voici le jour, l'aube ravie,
L'azur; et qu'est-ce donc qui rentre ? c'est la vie,
C'est le cri du travail, c'est le chant des oiseaux,
C'est le rayonnement des champs, des airs, des eaux...
On ne reconnaît plus son âme ; elle était noire,
Elle est blanche ; elle espère et se remet à croire,
A sourire, à vouloir ; on a devant les yeux
Un éblouissement doré, chantant, joyeux,
On ne sait quel fouillis charmant de lueurs roses;
Et tout l'homme est changé parce qu'on voit les choses,
Les hommes, Dieu, les cœurs, les amours, le destin,
A travers le vitrail splendide du matin.

Toute la lyre, I, 168-169 (III, 1).

Parmi ces couleurs éclatantes, c'est le rouge qui domine. C'est la couleur des rayons du soleil à travers les brumes du matin ; on dirait une pourpre qui s'étend au-dessus des collines :

A voir tant de haillons même dans la pourpre toute neuve du matin au sommet des collines.

Les Misérables, IV, 475 (IV, XII, 2).

La pourpre est une couleur de joie, de gloire et de fête. Victor Hugo donne parfois cette signification

à la pourpre de l'aurore, qu'il en parle au propre ou au figuré :

> Les poètes sereins, ces frères de l'aurore,
> Faits de la même pourpre et dorés du même or.
>
> *Dieu*, 77 (I, II)

> Depuis que l'histoire écrit et que la philosophie médite, la misère est le vêtement du genre humain ; le moment serait enfin venu d'arracher cette guenille, et de remplacer, sur les membres nus de l'Homme-Peuple, la loque sinistre du passé par la grande robe pourpre de l'aurore.
>
> *Les Misérables*, V, 510 (Notes).

La teinte rouge de l'aurore rappelle au poète la crête du coq :

> A l'heure où sur le mont lointain
> Flamboie et frissonne l'aurore,
> Crête rouge du coq matin.
>
> *Les Contemplations*, I, 330 (III, xxx, 3).

Cette rougeur peut être celle de la honte, en présence des actions humaines :

> Tous les matins, à l'heure où l'oiseau se réveille,
> Quand l'aube, se dressant au bord du ciel profond,
> Rougit en regardant ce que les hommes font,
> Et que des pleurs de honte emplissent sa paupière,
> Gais, ils[1] grimpent là-haut, et, cognant chez saint Pierre,
> Jettent à ce portier leur journal impudent.
>
> *Les Châtiments*, 48 (I, III).

C'est aussi la couleur du sang versé. L'aube et le sang se trouvent en antithèse dans une des pages

1. Les dévots.

où le poète proteste contre le meurtre légal et contre toutes les formes de l'assassinat :

Le penseur n'absout point les grands forfaits lyriques
Que l'histoire engloutit sous ses panégyriques ;
Il excuse parfois, il n'approuve jamais.
Il veut de l'aube, et non du sang, sur les sommets.

Les Quatre vents de l'esprit, I, 86 (*Liv. sat.*, XX).

Quatre-vingt-treize est une de ces sanglantes aurores que le poète comprend et excuse :

J'ai lu ; j'ai comparé l'aube avec la nuit noire,
Et les quatrevingt-treize aux Saint-Barthélemy ;
Car ce quatrevingt-treize où vous avez frémi,
Qui dut être, et que rien ne peut plus faire éclore,
C'est la lueur de sang qui se mêle à l'aurore.

Les Contemplations, II, 88-89 (V, III, 4).

Le matin d'une bataille, le sourire de l'aurore semble celui d'une bouche sanglante :

Cent vingt têtes alors, ainsi qu'un archipel,
Sortirent de la neige ; un sergent fit l'appel,
Et l'aube se montra, rouge, joyeuse et lente ;
On eût cru voir sourire une bouche sanglante.

La Légende des siècles, IV, 71 (XLIX, VI).

Victor Hugo, montrant les terreurs de l'homme devant le mystère de la création, compare l'aube à une plaie :

On a peur quand l'aube qui s'éveille
Fait une plaie au bas des cieux, rouge et vermeille.

Dieu, 101 (II, II).

C'est aussi comme une plaie que l'aurore apparaît à l'esprit impuissant de l'homme, où les idées et les mots sont incertains :

Oh ! dans l'esprit de l'homme où tout vacille et fuit,
Où le verbe n'a pas un mot qui ne bégaye,
Où l'aurore apparaît, hélas ! comme une plaie,
Dans cet esprit tremblant dès qu'il ose augurer,
Oh ! comment concevoir, comment se figurer
Cette vibration communiquée aux tombes[1]... !

La Légende des siècles, IV, 325 (LX).

Enfin le soleil s'élève au-dessus des brumes. L'aurore a définitivement triomphé de la nuit ; ce n'est plus que la flamme qu'on aperçoit, c'est la couleur victorieuse de l'or ; c'est d'abord une frange, puis l'or envahit tout le ciel, et l'aurore le prodigue à tout ce qu'elle touche de ses rayons. Peu importe que le mot *aurore* soit employé dans son sens propre ou qu'il soit pris au figuré ; nous savons que Victor Hugo distingue dans l'aurore des peuples les mêmes phases que dans celle de la nature :

O peuple... !
Toi qui soufflas le vent des tempêtes sur l'onde
Et qui fis du chaos naître l'aurore blonde...

Toute la lyre, II, 307 (*La Corde d'airain*, x).

Autrefois j'ai connu Ferdousi dans Mysore.
Il semblait avoir pris une flamme à l'aurore
Pour s'en faire une aigrette et se la mettre au front.

La Légende des siècles, III, 235 (XXXVIII, III).

1. Il s'agit du bruit du *Clairon*. Le reste de la pièce fait comprendre comment le poète emploie ici le mot *aurore*.

La frange d'or de l'aube au rebord des ravines.
La Fin de Satan, 278 *(Satan dans la nuit*, III).

Puis dans l'or du matin luisant comme une étoile,
Tantôt elle[1] y découpe une frange à son voile.
Les Feuilles d'automne, 276 (VII).

Tout s'illuminait, l'ombre et le brouillard obscur;
Des avalanches d'or s'écroulaient dans l'azur.
La Légende des siècles, I, 37 (II, I).

Mai, ce libérateur...
Redore l'aube, met hors de prison les roses.
Toute la lyre, III, 236 *(La Corde d'airain*, XVIII).

Cette couronne de colonnes
Que le soleil levant redore tous les jours.
Les Chants du crépuscule, 38 (III).

Le tigre dit : — Et moi ? je veux ma part du ciel ! —
L'aube dore le tigre et l'offre à l'Éternel.
La Fin de Satan, 250 *(Satan dans la nuit*, I).

On s'aimait. On se craint. L'univers est nocturne ;
L'aube hait le matin, inutile doreur.
La Légende des siècles, I, 98-99 (IV, III).

Mes vieux monts pour dorure ont le soleil levant.
Ib., III, 98 (XXXI, II).

Le faste providentiel
Partout brille, éclate et s'épanche,
Et l'unique livre, le ciel,
Est par l'aube doré sur tranche.
L'Art d'être grand-père, 26 (I, IX).

Nous regardons passer Charles-Quint sur son trône,
Jules deux sous son dais, César dans les clairons,

1. Sa poésie.

Et nous avons pitié lorsque nous comparons
A l'aurore des cieux cette fausse dorure.

Les Quatre vents de l'esprit, I, 55 (*Liv. sat.*, XIII).

Il arrive pourtant que cet or ne donne pas au ciel un aspect de joie ; la tristesse des choses résiste à la dorure du matin, qui semble parfois même ne faire que la compléter :

Les forêts sont le lieu lugubre; la terreur,
Noire, y résiste même au matin, ce doreur.

La Légende des siècles, III, 18 (XXII, II).

L'horizon noir paraît plein des douleurs divines;
Le cercle des monts fait la couronne d'épines,
L'aube fait l'auréole d'or.

Toute la lyre, I, 105 (II, XII).

Le soir, le poète retrouve, dans l'ordre inverse, à peu près les mêmes couleurs que le matin. L'or brille au couchant ; le sommet des monts est doré; les nuages construisent de merveilleux édifices, des portiques, des arcs-de-triomphe sous lesquels va disparaître le soleil :

Derrière les derniers brouillards, plus loin encor,
Apparaissent soudain les mille étages d'or
D'un édifice de nuées.

Les Feuilles d'automne, 394 (XXXV, V).

En ce moment l'abîme devenait magnifique. Le soleil se couchait derrière la crête dentelée du Pilate. Il n'éclairait plus que les sommets extrêmes de toutes les montagnes, et ses rayons horizontaux se posaient sur ces monstrueuses pyramides comme des architraves d'or.

Alpes et Pyrénées, 44-45 (1839, II).

Le couchant flamboyait à travers les bruines
Comme le fronton d'or d'un vieux temple en ruines.

Toute la lyre, III, 97 (V, IV).

L'aurore chaque jour bâtit la galerie
Des heures dont le luxe à chaque pas varie,
Et le couchant construit au bout du corridor
Des montagnes de pourpre et des portiques d'or.

L'Ane, 357 (I, X).

Je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe,
Ni les voiles au loin descendant vers Harfleur.

Les Contemplations, II, 52 (IV, XIV).

Les prés, les fleurs, les fumées
Dans l'or du soir.

Les Quatre vents de l'esprit, II, 78 (*Liv. lyr.*, XIX, II).

Cet or du soir prend insensiblement d'autres teintes : on voit apparaître la pourpre, la nacre verte. Le poète nous montre, rampant à l'horizon, le scarabée effroyable du soir :

Un rayon de soleil horizontal empourpre au loin la poussière sur la route ducale de Rudesheim à Biberich et fait étinceler de rapides calèches qui semblent fuir dans un nuage d'or portées par quatre étoiles.

Le Rhin, I, 427 (XXII).

Si c'est l'heure où déjà des vapeurs sont tombées
Sur le couchant rougi de l'or des scarabées.

Les Voix intérieures, 244 (III, VIII).

On a peur quand on voit, vague, à fleur d'horizon,
Montrant, dans l'étendue au crépuscule ouverte,
Son dos mystérieux d'or et de nacre verte,
Ramper le scarabée effroyable du soir.

Dieu, 101 (II, II).

Jamais d'ailleurs l'éclat du soleil n'est plus magnifique qu'au moment où il va s'éteindre. Le couchant est une fournaise, un brasier, un incendie. Les rayons du soleil transforment en braises les vitres qu'ils viennent toucher ; ils font briller comme une étoile la vitre d'un taudis ; ils embrasent les nuages ; il semble que l'on soit sous le regard d'un œil de flamme :

Tantôt, comme un guerrier qui résonne en marchant,
Elle[1] frappe d'éclairs la forêt qui murmure,
Et tantôt en passant rougit sa noire armure
Dans la fournaise du couchant.

Les Feuilles d'automne, 276 (VII).

C'était un grand château du temps de Louis treize.
Le couchant rougissait ce palais oublié.
Chaque fenêtre au loin, transformée en fournaise,
Avait perdu sa forme et n'était plus que braise.

Les Voix intérieures, 291 (XVI).

Un beau soleil couchant, empourprant le taudis,
Embrasait la fenêtre et le plafond, tandis
Que ce couple hideux, que rend deux fois infâme
La misère du cœur et la laideur de l'âme,
Étalait son ulcère et ses difformités
Sans honte, et sans pudeur montrait ses nudités.
Et leur vitre, où pendait un vieux haillon de toile,
Était, grâce au soleil, une éclatante étoile
Qui dans ce même instant, vive et pure lueur,
Éblouissait au loin quelque passant rêveur !

Les Contemplations, I, 208 (III, XVIII).

A quoi bon chaque soir, quand luit l'été vermeil,
Comme un charbon ardent déposant le soleil

1. Sa poésie.

Au milieu des vapeurs par les vents remuées,
Allumer au couchant un brasier de nuées ?
Les Rayons et les Ombres, 425-426 (VII).

Le soir vient, le soleil descend dans son brasier.
La Légende des siècles, II, 241 (XVIII, III, 9).

Le couchant rayonnait dans les nuages roses ;
C'était la fin d'un jour d'orage, et l'occident
Changeait l'ondée en flamme en son brasier ardent...
Le soir se déployait ainsi qu'une bannière.
Ib., IV, 165 (LIII).

L'aube et ses pleurs, le soir et ses grands incendies.
Les Contemplations, I, 276 (III, XXI).

Le couchant me regarde avec ses yeux de flamme.
Les Quatre vents de l'esprit, II, 187 (*Liv. lyr.*, XLVIII, III).

Le soir étend sur le ciel une moire ardente, et le vent qui déchire les nuages balance des lambeaux de pourpre :

Quand le soir tend le ciel de ses moires ardentes.
Les Voix intérieures, 306 (XIX).

Le soir, quand luit la brume informe,
Quand les brises dans les clartés
Balancent une pourpre énorme
De nuages déchiquetés.
Les Chansons des rues et des bois, 411-412 (II, IV, 4).

A la couleur de l'or a succédé la couleur du cuivre, du cuivre rouge ; le ciel est de plus en plus d'un rouge sombre, et bientôt on ne verra plus que de longues bandes lumineuses, des barres de fer rouge dont la nuit éteindra lentement l'éclat :

Ces nuages de plomb, d'or, de cuivre, de fer.
Les Feuilles d'automne, 388-389 (XXV, I).

L'arabesque des bois sur les cuivres du soir.
Les Contemplations, I, 232 (III, VIII).

Reprenez cette noire silhouette (du Paris du XVe siècle), ravivez d'ombre les mille angles aigus des flèches et des pignons, et faites-la saillir, plus dentelée qu'une mâchoire de requin, sur le ciel de cuivre du couchant.
Notre-Dame de Paris, I, 208 (III, II).

Cependant le jour tombait, et, au moment où les derniers rangs défilèrent, le soleil ne jetait plus qu'une teinte de cuivre rouge sur le front granitique des montagnes de l'orient.
Bug-Jargal, 179 (XXXVII).

Aujourd'hui, pour Versaille et pour salon d'Hercule
Ayant l'ombre et l'airain du rouge crépuscule.
Les Quatre vents de l'esprit, I, 57 (*Liv. sat.*, XIII).

Dans l'intervalle, le crépuscule était survenu. Le soleil semblait s'être dissous vers l'occident en trois ou quatre grandes barres de fer rouge que la nuit éteignait lentement à l'horizon.
Le Rhin, I, 44 (III).

Le couchant, dorant mon bouge,
Ferme sur l'ombre où je suis,
Comme un verrou de fer rouge,
La porte énorme des nuits.
Les Quatre vents de l'esprit, II, 48 (*Liv. lyr.*, XII, II).

A cette heure, le couchant a quelquefois un aspect lugubre. Le soir de Waterloo, Victor Hugo nous montre, dans un écartement des nuages, « la

grande rougeur sinistre » du soleil qui se couche[1]. Il semble parfois que le soleil nage dans le sang et jette partout un reflet sanglant :

C'était un de ces sinistres soleils couchants où le soleil semble s'abîmer à jamais dans l'ombre, écrasé sous des nuages de granit, informe et nageant dans une immense mare de sang.

Le Rhin, II, 116 (XXVIII).

Il voit là-haut, tout en marchant,
S'allumer ces pourpres sanglantes,
Splendeurs lugubres du couchant.

Toute la lyre, I, 140 (II, xxiv).

Les circonstances, l'impression éprouvée, une idée dominante favorisent cette comparaison. Dans les *Châtiments*, Victor Hugo parle du martyre des peuples, et des massacres qui désolent l'Europe :

Italie ! Allemagne ! ô Sicile ! ô Hongrie !
Europe, aïeule en pleurs, de misère amaigrie,
Vos meilleurs fils sont morts ; l'honneur sombre est absent.
Au midi l'échafaud, au nord un ossuaire,
La lune chaque nuit se lève en un suaire,
Le soleil chaque soir se couche dans du sang.

Les Châtiments, 81 (I, xii).

Le soleil couchant éclaire les cheveux d'un enfant et le visage d'un forçat : il met des fils d'or dans les cheveux de Petit-Gervais, et une lueur sanglante sur la face de Jean Valjean :

L'enfant tournait le dos au soleil qui lui mettait des fils d'or

1. *Les Misérables*, II, 66 (II, I, 12).

dans les cheveux et qui empourprait d'une lueur sanglante la face sauvage de Jean Valjean.

Les Misérables, I, 194 (I, II, 13).

Les lions auxquels on va livrer Daniel sont dans la fosse, et depuis trois jours sans nourriture. Ils sont pleins de haine et regardent le couchant :

Ils se plaignaient de l'homme, et, pleins de sombres haines,
A travers leur plafond de barreaux et de chaînes,
Regardaient du couchant la sanglante rougeur.

La Légende des siècles, I, 55 (II, IV).

Après une journée de massacre et de pillage, les rois bandits des Pyrénées laissent derrière eux la plaine qui râle, et remontent vers leurs repaires. Le soleil inonde de sang la chaîne des vieux monts :

Vainqueurs, sanglants, joyeux, les rois s'en retournèrent
Chacun avec ses gens, chacun vers son état ;
Et, reflet du couchant, ou bien de l'attentat,
La chaîne des vieux monts, funeste et vaste bouge,
Apparaissait, dans l'ombre horrible, toute rouge ;
On eût dit que, tandis qu'en bas on triomphait,
Quelque archange, vengeur de la plaine, avait fait
Remonter tout ce sang au front de la montagne.

La Légende des siècles, I, 315 (X, v, 6).

Pendant le siège de Paris, le poète rêve à la nuit tombante, et, du haut des remparts, assiste au coucher du soleil. La lutte de l'Allemagne contre la France lui inspire cette comparaison :

J'allais. Quand je levai mes yeux vers l'horizon,
Le couchant n'était plus qu'une lame sanglante.

Cela faisait penser à quelque grand duel
D'un monstre contre un dieu, tous deux de même taille;
Et l'on eût dit l'épée effrayante du ciel
Rouge et tombée à terre après une bataille.

L'Année terrible, 70 (*Novembre*, I).

Zabeth parle de l'or sanglant où se couche le soleil. C'est qu'elle se voit dans les bois, près du bandit avec qui elle aurait pu vivre heureuse, « pauvre avec l'homme sombre » :

J'eusse pu rencontrer, oui, pourquoi le nier?
Quelque âpre aventurier des bois, un braconnier,
Que sais-je? un voleur! oui, dans l'ombre et dans l'ortie,
Un homme commençant, prince, une dynastie,
Un bandit, le fusil sur l'épaule, un rôdeur
Demandant aux monts noirs, pleins d'ombre et de grandeur,
Aux bois, où le soleil dans l'or sanglant se couche,
Une épouse, et j'aurais pris cette âme farouche,
Et j'aurais laissé prendre à cette âme mon cœur!

Les Quatre vents de l'esprit, I, 326 (*Esca*, II, IV).

Le soir du châtiment de Ratbert, on voit un archange essuyer son glaive aux nuées ; le sang du roi décapité se mêle sans doute à la pourpre du soleil qui va disparaître :

Le glaive qui frappa ne fut point aperçu ;
D'où vint ce sombre coup, personne ne l'a su ;
Seulement, ce soir-là, bêchant pour se distraire,
Héraclius le Chauve, abbé de Joug-Dieu, frère
D'Acceptus, archevêque et primat de Lyon,
Étant aux champs avec le diacre Pollion,

Vit, dans les profondeurs par les vents remuées,
Un archange essuyer son épée aux nuées.
La Légende des siècles, II, 260 (XVIII, III, 16).

Cette comparaison est si naturelle qu'on en trouve aussi les termes transposés. Durandal donne à la terre couverte de morts la couleur d'un nuage au soleil couchant :

Durandal, à tuer ces coquins s'ébréchant,
Avait jonché de morts la terre, et fait ce champ
Plus vermeil qu'un nuage où le soleil se couche.
La Légende des siècles, II, 73 (XV, II, 11).

Le soleil englouti continue quelque temps à colorer les nuages. Cette teinte vermeille célèbre le triomphe de la nuit :

L'ombre baignait les flancs du sombre promontoire;
Je voyais, comme on dresse au lieu d'une victoire
Un grand arc-de-triomphe éclatant et vermeil,
A l'endroit où s'était englouti le soleil,
La sombre nuit bâtir un porche de nuées.
Les Contemplations, II, 158 (V, XXIV).

Cet éclat s'atténue peu à peu. Toutes les couleurs du spectre solaire s'étalent encore, après le soleil disparu, sur le sommet des montagnes. A l'horizon, la bande rouge s'amincit et le cuivre rouge cède la place à l'étain :

Je m'étais assis au haut du Geissberg... Le soleil avait disparu. Je contemplais ce magnifique paysage. Quelques nuées fuyaient vers l'orient. Le couchant posait sur les

Vosges violettes ses longues bandelettes peintes des couleurs du spectre solaire. Une étoile brillait au plus clair du ciel.

Le Rhin, II, 133-134 (XXVIII).

Le crépuscule, ouvrant la nuit qui les recèle,
Fait jaillir chaque étoile en ardente étincelle;
L'occident amincit sa frange de carmin.

Les Feuilles d'automne, 401 (XXXVII).

L'immense cône de ténèbres que projette le Rigi... gravissait lentement... le flanc escarpé du Rossberg. La montagne de l'ombre dévorait la montagne du soleil. Ce vaste triangle sombre couvrait déjà Art, Goldau, dix vallées, dix villages, la moitié du lac de Zug et tout le lac de Lowertz. Des nuages de cuivre rouge y entraient et s'y changeaient en étain.

Alpes et Pyrénées, 45 (1839, II).

Le ciel d'étain au ciel de cuivre
Succède. La nuit fait un pas.

Toute la lyre, I, 143 (II, XXV).

Après le couchant rouge, le crépuscule gris. Tout devient blême comme le visage d'un mourant. C'est maintenant sur un ciel d'argent que se détachent les branches noires :

La nuit, pas à pas, monte au trône obscur des soirs;
Un coin du ciel est brun, l'autre lutte avec l'ombre;
Et déjà, succédant au couchant rouge et sombre,
Le crépuscule gris meurt sur les coteaux noirs.

Les Feuilles d'automne, 310 (XXXV, II).

Une dernière lueur rose, qui ressemble au reflet de l'autre monde sur le visage blême d'un mourant, colore

encore quelque temps, au faîte de son rocher, l'Ehrenfels pâle, décrépit et décharné.

Le Rhin, I, 428 (XXII).

Le soir, comme un mourant, les horizons blêmissent.

Religions et religion, 216 (II).

Quand je suis arrivé à Barneville, le soleil était tout à fait couché, de beaux arbres d'encre se découpaient sur le ciel d'argent du crépuscule.

France et Belgique, 75 (1er juillet 1836).

La nuit est venue maintenant, et le poète n'a pas cessé de contempler. Ce qu'il observe, ce ne sont pas seulement les astres. Quand les astres sont invisibles, il regarde l'ombre, et nous verrons ailleurs tout ce qu'il sait y découvrir.

CHAPITRE V

LE FEU ET L'ÉCLAIR

On trouve dans les œuvres de Victor Hugo plusieurs descriptions d'incendies, et toutes ces descriptions sont très belles. Le poète admire le feu pour deux raisons au moins : d'abord parce que le feu est magnifique, ensuite parce qu'il est vivant. Le feu est vivant non seulement parce qu'il dévore, non seulement parce que ses ondulations imitent celles du dragon, mais aussi parce qu'il est constamment mêlé à la vie de l'homme, qu'il l'aide dans son activité, et qu'il éclaire sa pensée. Le feu est féroce, effroyable, quand il attaque une maison ; il est amical et doux quand il brille à la lampe du travailleur.

Voyons d'abord comment Victor Hugo compare entre eux les différents aspects du feu. Un flambeau qui s'allume derrière une vitre fait de la fenêtre un trou de braise :

> Çà et là des fenêtres commençaient à y scintiller comme des trous de braise.
>
> *Notre-Dame de Paris*, II, 196 (IX, 1).

Ces braises, Claude Frollo les voit s'allumer sur l'immense obélisque que forme, allongée par la

perspective, la masse des maisons de la rive gauche de la Seine. Pour lui, cet obélisque est un clocher de l'enfer, et les lumières sont des porches laissant apercevoir la fournaise intérieure :

Claude, dans l'état d'hallucination où il se trouvait, crut voir, voir de ses yeux vivants, le clocher de l'enfer; les mille lumières répandues sur toute la façade de l'épouvantable tour lui parurent autant de porches de l'immense fournaise intérieure.

Ib., 197.

Dans les *Orientales*, nous voyons une comparaison analogue, moins l'hallucination :

Tolose a des forges sombres
Qui semblent, au sein des ombres,
Des soupiraux de l'enfer.

Les Orientales, 160 (XXXI).

Une forge installée dans une vieille tour semble jeter sa lueur par les trous d'une lanterne sourde :

La lueur n'était plus une lueur; c'était un flamboiement éclatant et farouche qui jetait au loin de longs rayonnements jusqu'aux montagnes et sortait par les crevasses et par les baies difformes de la tour comme par les trous d'une lanterne sourde gigantesque.

Le Rhin, I, 328 (XX).

Dans les *Travailleurs de la mer*, la maison visionnée offre aussi l'aspect d'une lanterne sourde ; mais ses fenêtres sinistres sont des soupiraux de l'enfer ou du sépulcre :

La lumière s'éclipsait, reparaissait, s'éclipsait encore comme font ces lumières-là. Ces intermittences sinistres tiennent probablement au va-et-vient de l'enfer. Cela s'entr'ouvre, puis se referme. Le soupirail du sépulcre a des effets de lanterne sourde.

Les Travailleurs de la mer, I, 268 (I, v, 5).

Une étincelle sur la cendre ressemble au fanal qui brille au loin sur l'eau, ou à la lumière qu'on voit, dans une maison, courir d'une fenêtre à l'autre :

Vous aviez seulement...
Pris, parmi ces papiers que mon esprit colore,
Quelques vers, groupe informe, embryons près d'éclore,
Puis vous les aviez mis, prompts à vous accorder,
Dans le feu, pour jouer, pour voir, pour regarder
Dans une cendre noire errer des étincelles,
Comme brillent sur l'eau de nocturnes nacelles,
Ou comme, de fenêtre en fenêtre, on peut voir
Des lumières courir dans les maisons le soir.

Les Voix intérieures, 315-316 (XXII).

Le poète compare à la lumière d'un phare la flamme qui, dans l'incendie des villes maudites, jaillit de la tiare du grand-prêtre. Ailleurs, l'éclat éblouissant d'un banquet donne lieu à la même comparaison. Le mot *phare* ne vient-il là que par nécessité, pour rimer avec *tiare* et avec *fanfare ?* Je ne le crois pas. Ou plutôt j'admettrais, comme M. Rigal[1], la rime génératrice d'images, la rime imposant le mot et le vers, mais ne tombant jamais dans la banalité. Il faut bien que la flamme du phare

1. *Victor Hugo, poète épique*, 199.

soit splendide, rayonnante, et le mot *phare* revient assez souvent chez Victor Hugo, soit en prose, soit au milieu d'un vers, pour qu'on puisse ne pas le considérer ici comme une cheville. D'ailleurs le poète nous montre un flot de feu, et le grand-prêtre arrivant « sur l'ardente rive ». Chaque détail peut contribuer à expliquer la comparaison :

Le grand-prêtre arrive
Sur l'ardente rive
D'où le reste a fui.
Soudain sa tiare
Prend feu comme un phare,
Et pâle, ébloui,
Sa main qui l'arrache
A son front s'attache,
Et brûle avec lui.

Les Orientales, 29 (I, VIII).

Pendant que le banquet, rayonnant comme un phare,
Mêle le choc du verre au son de la fanfare.

La Légende des siècles, III, 328 (XLIV, 1).

On comprend plus facilement que le poète compare à des phares les tours de Final, dont chacune est surmontée d'un brasier :

Cloche ; acclamations ; gémissements ; fanfares ;
Feux de joie ; et les tours semblent toutes des phares,
Tant on a, pour fêter ce jour grand à jamais,
De brasiers frissonnants encombré leurs sommets.

La Légende des siècles, II, 242 (XVIII, III, 10).

La torche de Canaris est un phare pour les capitaines qu'elle guide au combat :

Frères, Missolonghi fumante nous réclame,
Les Turcs ont investi ses remparts généreux.
Renvoyons leurs vaisseaux à leurs villes lointaines,
Et que ma torche, ô capitaines!
Soit un phare pour vous, soit un foudre pour eux!

Les Orientales, 42 (III, III).

Victor Hugo nous montre le poète d'autrefois, « submergé dans la grand'seigneurie » : les plus fiers courtisans attendent impatiemment le phare qui va dominer leurs flots et briller sur les fronts inclinés :

Les hommes d'autrefois ont été grands sans doute;
Nous ne nous tournons plus vers les mêmes clartés.
Jadis...
Dans le salon de Mars ou dans la galerie
D'Apollon, submergé dans la grand'seigneurie,
Dans le flot des Rohan, des Sourdis, des Elbeuf,
Et des fiers habits d'or roulant vers l'Œil-de-bœuf,
Le poète, fût-il Corneille, ou toi, Molière,
— Tandis qu'en la chapelle ou bien dans la volière
Les chanteurs accordaient le téorbe et le luth,
Et que Lulli tremblant s'écriait : gare à l'ut! —
Attendait qu'au milieu de la claire fanfare
Et des fronts inclinés apparût, comme un phare,
Le page, aux tonnelets de brocart d'argent fin,
Qui portait le bougeoir de Monsieur le Dauphin.

Les Quatre vents de l'esprit, I, 56-57 (*Liv. sat.*, XIII).

Pélage prend une forêt dans sa main, et l'allume comme une torche ; c'est un de ces détails auxquels se plaît l'imagination gigantesque de Victor Hugo :

Ils sont près d'Ernula, bois où le pin verdit,
Où Pélage est si grand que le chevrier dit :

« Les arabes faisaient la nuit sur la patrie.
Combien sont-ils? criaient les peuples d'Asturie.
Pélage en sa main prit la forêt d'Ernula,
Alluma cette torche, et, tant qu'elle brûla,
Il put voir et compter, du haut de la montagne,
Les maures ténébreux, jusqu'au fond de l'Espagne.
La Légende des siècles, II, 44 (XV, II, I)

Les journalistes de robe courte n'ont qu'un flambeau : c'est le bûcher :

Vous seriez des bourreaux si vous n'étiez des cuistres.
Pour vous le glaive est saint et le supplice est beau!
O monstres! vous chantez dans vos hymnes sinistres
Le bûcher, votre seul flambeau!
Les Châtiments, 203 (IV, IV).

La juive brûlée dans un autodafé est un cierge de noces offert au roi d'Espagne et à sa fiancée :

La juive de seize ans brûlée au mariage
De Charles deux avec Louise d'Orléans
Et dans l'autodafé plein de brasiers béants
Offerte aux fiancés comme un cierge de noce.
Les Quatre vents de l'esprit, I, 78 (*Liv. sat.*, XVI).

Dans le lustre du bal, Victor Hugo aperçoit le cierge funéraire. Il parle de ces jeunes filles que la mort prend toutes parées pour les coucher dans le cercueil :

Jeunes filles, hélas! qui donc croit à l'aurore?
Votre lèvre pâlit pendant qu'on danse encore
Dans le bal enchanté ;

Dans les lustres blêmis on voit grandir le cierge ;
La mort met sur vos fronts ce grand voile de vierge
Qu'on nomme éternité.

Les Contemplations, II, 219 (VI, vi, 13).

La flamme fait penser à l'aurore. Un soir d'été, vers 1809, on voit, du jardin des Feuillantines, une aurore se lever sur Paris :

C'était un soir d'été ; la nuit tombait, splendide. Canon des Invalides, feu d'artifice, lampions ; une rumeur de triomphe arrivait jusqu'à notre solitude ; la grande ville célébrait la grande armée et le grand chef ; la cité avait une auréole comme si les victoires étaient une aurore ; le ciel bleu devenait lentement rouge ; la fête impériale se réverbérait jusqu'au zénith.

Le Droit et la Loi, dans *Avant l'exil*, 16 (IV).

L'incendie de Moscou est une sanglante aurore. C'est cette aurore qui réveille l'Europe et la met debout contre Napoléon :

Les aigles, qui volaient sous vingt cieux parsemées,
Au nord, de ses longues armées
Guidèrent l'immense appareil ;
Mais là parut l'écueil de sa course hardie.
Les peuples sommeillaient ; un sanglant incendie
Fut l'aurore du grand réveil !

Odes et Ballades, 115 (*Odes*, I, xi, 4).

Torquemada allume le bûcher en Espagne ; cette autre aurore sanglante empourpre de plus en plus le ciel :

Roi, le bûcher luit, dévore,
Monte, et, de plus en plus, de cette rouge aurore,
Sire, au-dessus de vous le ciel va s'empourprant.

Torquemada, 116 (II, II, 2).

Nous avons vu souvent les astres comparés à des flambeaux. De même, dans le camp où les feux s'allument, on croirait voir tomber une pluie d'étoiles :

Allah ! qui me rendra ma formidable armée,
Émirs, cavalerie au carnage animée,
Et ma tente, et mon camp éblouissant à voir,
Qui la nuit allumait tant de feux qu'à leur nombre
On eût dit que le ciel sur la colline sombre
Laissait ses étoiles pleuvoir ?

Les Orientales, 103 (XVI).

Ce fourmillement était un bivouac. Quelques feux commençaient à s'y allumer sous les arbres de la forêt et parmi les bruyères du plateau, et piquaient çà et là de points lumineux les ténèbres, comme si la terre voulait s'étoiler en même temps que le ciel. Sombres étoiles que celles de la guerre !

Quatrevingt-treize, 351 (III, II, 10).

L'illumination d'une fête entoure le Panthéon d'un cercle d'étoiles ; les cierges s'allument dans l'ombre des églises comme les étoiles dans un ciel obscur ; la gondole qui fuit sur l'eau porte une étoile au front ; le fanal de la *Matutina* est une étoile dans la main d'un fantôme ; le colossal navire *Léviathan* passe dans la nuit comme un météore ; les flammèches qui s'envolent d'un incendie ont l'air de comètes se

poursuivant ; le fer rouge sous le marteau semble une étoile qu'on écrase ; la bombe éclate comme un astre horrible, et la lueur des coups de fusils empourpre les murs comme un éclair ou une fournaise :

Le Panthéon, gigantesque et spectral, avait autour de sa rondeur un cercle d'étoiles, comme si, pour fêter un génie, il se faisait une couronne des âmes de tous les grands hommes auxquels il est dédié.

Le Droit et la Loi, dans *Avant l'exil*, 17 (IV).

Que les prêtres, par qui vos torts sont expiés,
Aient une natte épaisse et tiède sous leurs pieds ;
Que l'âme croie, en l'ombre où flottent les saints voiles,
Entrevoir une obscure éclosion d'étoiles[1]
Comme au fond des forêts dans la vapeur des soirs.

Le Pape, 50 (X).

La nuit, voir sur l'eau les gondoles
Fuir avec une étoile au front.

Les Feuilles d'automne, 345 (XXV).

A un certain moment, elle (la *Matutina)* alluma son fanal de proue... Ce point lumineux, scintillation aperçue de loin, adhérait lugubrement à sa haute et longue forme noire. On eût dit un linceul debout et en marche au milieu de la mer, sous lequel rôderait quelqu'un qui aurait à la main une étoile.

L'Homme qui rit, I, 79-80 (I, 1, 3).

La nuit, il passait rouge ainsi qu'un météore.

La Légende des siècles, IV, 285 (LVIII, 1).

1. Le mot *étoiles* pourrait aussi désigner l'or et les pierres précieuses qui doivent orner l'autel.

De longues flammèches s'envolaient au loin et rayaient l'ombre, et l'on eût dit des comètes combattantes, courant les unes après les autres.

Quatrevingt-treize, 487 (III, v, 3).

Une forge là-bas flamboie au pied des monts.
Vois ces deux forgerons que le feu montre et voile.
Le fer rouge étincelle. On dirait deux démons
A grands coups de marteaux écrasant une étoile.

Dernière gerbe, 17 (I, vi).

Comme un astre effrayant qui se disperse en foudres,
La bombe éclatait dans la nuit.

Les Châtiments, 42 (I, ii, 1).

-- Feu ! dit la voix.

Un éclair empourpra toutes les façades de la rue comme si la porte d'une fournaise s'ouvrait et se fermait brusquement.

Les Misérables, IV, 542 (IV, xiv, 1).

Une lueur qui paraît par le trou d'une serrure est une étoile :

Comme il levait les yeux vers la porte de sa chambre, il vit une lumière par le trou de la serrure. Cette lumière faisait une sorte d'étoile sinistre dans le noir de la porte et du mur. Il y avait évidemment là quelqu'un qui tenait une chandelle à la main et qui écoutait.

Les Misérables, II, 251 (II, iv, 5).

Une fenêtre éclairée ressemble de loin à une étoile dans le ciel noir. Victor Hugo oppose souvent aux astres « les pauvres étoiles de l'homme ». C'est une comparaison qu'il attribue même à Jehan Frollo, car elle peut naître dans les imaginations les moins poétiques :

Il vit Jehan aller à une fenêtre qui était au fond de la salle, l'ouvrir, jeter un coup d'œil sur le quai où brillaient au loin mille croisées éclairées, et il l'entendit dire en refermant la fenêtre :

— Sur mon âme ! voilà qu'il se fait nuit. Les bourgeois allument leurs chandelles et le bon Dieu ses étoiles.

Notre-Dame de Paris, II, 199 (IX, 1).

La comparaison est bien différente quand c'est le poète lui-même qui la fait :

Au-dessous de moi, un amas de maisons noires gisait comme un lac de ténèbres. Il n'y avait plus dans toute la ville que sept fenêtres éclairées. Par un hasard étrange, ces sept fenêtres, pareilles à sept rouges étoiles, reproduisaient avec une exactitude parfaite la Grande-Ourse qui étincelait, en cet instant-là même, pure et blanche au fond du ciel; si bien que la majestueuse constellation, allumée à des millions de lieues au-dessus de nos têtes, semblait se refléter à mes pieds dans un miroir d'encre.

Le Rhin, I, 333 (XX).

Il y avait tant de lumières allumées dans ce chaos vivant de maisons, tant de chandelles, tant de falots, tant de lampes, tant d'étoiles à toutes les croisées ; une sorte de grande rue blanchâtre traçait au milieu de ces constellations développées sur le sol une voie lactée si étrange... que ce n'était plus une ville que je voyais, c'était une ombre, le fantôme d'une cité.

Alpes et Pyrénées, 27-28 (1839, II).

Il se laissait aller à cette tristesse profonde qui vient au cœur quand on se trouve, à la tombée du soir, placé sur quelque sommet désert, entre les étoiles de Dieu, qui s'allument splendidement au-dessus de notre tête, et les

pauvres étoiles de l'homme, qui s'allument aussi, elles, derrière la vitre misérable des cabanes, dans l'ombre, sous nos pieds.

Les Burgraves, Préface, 247.

Heure calme, charmante, austère,
Où le soir naît.
Dans cet ineffable mystère
Tout rayonnait,

Tout ! l'amour dans tes yeux sans voile,
Fiers, ingénus ;
Aux vitres mainte pauvre étoile,
Au ciel Vénus.

Dernière gerbe, 57-58 (I, XXIII).

Des candélabres forment autour d'un lustre des constellations :

Au-dessus de cette cohue parée, resplendissait un monstrueux lustre de cuivre, ou plutôt un immense arbre d'or et de flamme renversé, qui semblait avoir sa racine dans la voûte, et qui laissait pendre sur la foule son feuillage de clartés et d'étincelles. Un vaste cercle de candélabres, de lampadaires et de girandoles rayonnait de toutes parts autour de ce lustre comme les constellations autour du soleil.

Choses vues. Nouvelle série, 250 (1849, I).

Nous avons vu déjà combien Victor Hugo aime à montrer la richesse et la prodigalité de Dieu ou de la nature. La flamme a des splendeurs que le poète étale sous nos yeux. Il trouve dans la flamme la pourpre, la couleur joyeuse et riche, qui jette un manteau royal même sur les ailes de Satan :

Satan joyeux foule
L'autel et la croix.
L'heure est solennelle.
La flamme éternelle
Semble, sur son aile,
La pourpre des rois.
Odes et Ballades, 517 (Ballade XIV).

Et le feu, le beau feu folâtre,
A la pourpre ardente pareil,
Qui fait qu'amené devant l'âtre
L'aveugle croit rire au soleil !
Les Voix intérieures, 257 (V, II).

Vois dans les forêts la broussaille,
Culture abjecte du hasard ;
Déguenillée, elle tressaille
Au glissement froid du lézard ;
Jette un charbon, ce houx sordide
Va s'épanouir plus splendide
Que la tunique d'or des rois ;
L'éclair sort de la ronce infâme;
Toutes les pourpres de la flamme
Dorment dans ce haillon des bois.
L'Art d'être grand-père, 296 (XVIII, v, 2).

Je viens vous annoncer une nouvelle...
C'est que les beaux habits sont beaux; c'est que les femmes
Doivent être de pourpre et d'or, comme les flammes,
Car toutes ont pour loi de brûler à leur tour
Dans l'immense incendie universel, l'amour !
Les Quatre vents de l'esprit, I, 231-232 *(Margarita*, III).

La plus éclatante description que Victor Hugo ait faite de la richesse du feu se trouve dans le récit de l'incendie de la Tourgue :

Toutes les splendeurs de l'incendie se déployaient... Le feu est une prodigalité; les brasiers sont pleins d'écrins qu'ils sèment au vent; ce n'est pas pour rien que le charbon est identique au diamant. Il s'était fait au mur du troisième étage des crevasses par où la braise versait dans le ravin des cascades de pierreries; les tas de paille et d'avoine qui brûlaient dans le grenier commençaient à ruisseler par les fenêtres en avalanches de poudre d'or, et les avoines devenaient des améthystes, et les brins de paille devenaient des escarboucles.

Quatrevingt-treize, 487-488 (III, v, 3).

La flamme jette un voile d'or sur le front d'une forêt, met une aigrette d'or au front de l'Etna. Sa réverbération même est une dorure :

Un serpent de flamme bleuâtre court rapidement le long des tiges, et en un clin d'œil le front de la forêt disparaît sous un voile d'or mouvant.

Bug-Jargal, 94 (XXI).

Mainte flamme y ruisselle[1], et tantôt lentement
Imbibe le cristal qui devient diamant,
Tantôt, dans quelque mine éblouissante et sombre,
Allume des monceaux d'escarboucles sans nombre,
Ou, s'échappant au jour, plus magnifique encor,
Au front du vieil Etna met une aigrette d'or.

Les Feuilles d'automne, 369-370 (XXX).

Un souffle de vent passa et fendit le rideau de fumée, et dans la déchirure la tragique bastille, soudainement démasquée, se dressa visible tout entière, donjon, pont, châtelet, éblouissante, horrible, avec la magnifique dorure de l'incendie, réverbéré sur elle de haut en bas.

Quatrevingt-treize, 476 (III, v, 1).

1. Dans la terre.

Les pierres précieuses que Victor Hugo voit le plus souvent dans la flamme, c'est le rubis et l'escarboucle[1], c'est-à-dire le rouge. Il les reconnaît dans l'incendie, dans le cordon des feux de bivouac, dans un flambeau d'illumination :

Le brasier, attaqué à l'improviste, hurle, se dresse, bondit effroyablement, ouvre d'horribles gueules pleines de rubis.

Le Rhin, I, 271 (XIX).

Par moments la fumée se déchirait, les toits effondrés laissaient voir les chambres béantes, le brasier montrait tous ses rubis, des guenilles écarlates et de pauvres vieux meubles couleur de pourpre se dressaient dans des intérieurs vermeils, et Tellmarch avait le sinistre éblouissement du désastre.

Quatrevingt-treize, 131 (II, IV, 7).

Hougomont et la Haie-Sainte continuaient de brûler, faisant, l'une à l'ouest, l'autre à l'est, deux grosses flammes auxquelles venaient se rattacher, comme un collier de rubis dénoué ayant à ses extrémités deux escarboucles, le cordon de feux du bivouac anglais étalé en demi-cercle immense sur les collines de l'horizon.

Les Misérables, II, 97 (II, I, 19).

Le Val-de-Grâce, masse noire, dressait une flamme à son sommet et semblait une tiare qui s'achève en escarboucle.

Le Droit et la Loi, dans *Avant l'exil*, 17 (IV).

Torquemada, dans sa glorification extatique du quemadero, voit dans la fournaise un prodigieux écrin : il pense moins au spectacle matériel qu'aux

1. Remarquons que Victor Hugo ne fait que rapprocher ce mot de son étymologie.

âmes qui vont s'envoler, aussi pures que le diamant, avec les étincelles du bûcher :

Rubis de la fournaise ! ô braises ! pierreries !
Flambez, tisons ! brûlez, charbons ! feu souverain,
Pétille ! luis, bûcher ! prodigieux écrin
D'étincelles qui vont devenir des étoiles !
Les âmes, hors des corps comme hors de leurs voiles,
S'en vont, et le bonheur sort du bain de tourments !
Splendeur ! magnificence ardente ! flamboiements !

Torquemada, 134-135 (II, II, 5).

La réverbération d'un incendie, pénétrant dans une chambre à travers les vitres, change les fenêtres en tables d'opale rose :

J'écrivais dans ma chambre, lorsque tout à coup je m'aperçois que mon papier est devenu rouge sous ma plume. Je lève les yeux, je n'étais plus éclairé par ma lampe, mais par mes fenêtres. Mes deux fenêtres s'étaient changées en deux grandes tables d'opale rose à travers lesquelles se répandait autour de moi une réverbération étrange... C'était tout simplement... le gasthaus voisin du mien, qui avait pris feu et qui brûlait.

Le Rhin, I, 268 (XIX).

Même quand cette comparaison de la flamme avec l'or et les pierreries n'est pas nettement indiquée, elle peut exister dans l'esprit du poète. Certainement, c'est l'or avec les pierres précieuses qui brille dans le diadème de Rome incendiée par Néron, ou au front du Généralife illuminé, ou sur le cratère du Momotombo. Et toujours l'idée dominante justifie pleinement la comparaison : Rome est la reine

du monde ; le Généralife symbolise l'ancienne souveraineté des rois maures, et le vieux volcan est un pontife :

Néron le veut ; ces tours, ces dômes tomberont.
Bien ! sur Rome, à la fois, partout la flamme gronde !
— Rends-lui grâces, reine du monde ;
Vois quel beau diadème il attache à ton front !

Odes et Ballades, 325 (*Odes*, IV, xv).

Soit que, se couronnant de feux comme un calife,
L'éblouissant Généralife
Élève dans la nuit son faîte illuminé.

Les Orientales, 162 (XXXI).

O vieux Momotombo, colosse chauve et nu,
Qui songes près de nous, et fais de ton cratère
Une tiare d'ombre et de flamme à la terre !

La Légende des siècles, III, 65 (XXVII).

La comparaison inverse existe dans la langue usuelle. On parle des feux d'un diamant sans avoir conscience de la métaphore. Chez Victor Hugo, la métaphore est sensible :

Le vieillard, la jeune fille et Pécopin étaient tous trois assis sur une natte dans une cabane faite en feuilles de palmier, dont l'intérieur, plein de pierres précieuses de toutes sortes, étincelait comme un brasier ardent.

Le Rhin, I, 366 (XXI, vii).

Et les vastes palais et les riches habits,
Et dans la pourpre en feu la braise des rubis... !

Les Quatre vents de l'esprit, II, 282 (*Liv. ép.*, II).

Le feu s'épanouit comme une fleur. Victor Hugo nous a montré dans les tulipes toutes les variétés de la flamme ; il a fait resplendir sous le soleil la braise des coquelicots et l'incendie des roses. Il reconnaît de même dans l'incendie une rose horrible et fauve, dans la bombe qui éclate, une fleur aux pétales de flamme, et dans le feu follet, une tulipe :

L'incendie au sommet des tours s'épanouit,
Seule utile lueur qui sorte du despote ;
Au-dessus du palais, buisson de flamme, il flotte,
Et, croissant à travers les toits, ouvre au milieu
Ses pétales d'aurore et ses feuilles de feu,
Étant la rose horrible et fauve des décombres.

La Légende des siècles, II, 325-326 (XX, III).

Chute affreuse de fer, éclosion infâme,
Fleur de bronze éclatée en pétales de flamme... !

L'Année terrible, 145 (*Janvier*, VI).

Le lutin reluit dans le feu follet
Comme un pistil d'or dans une tulipe.

L'Art d'être grand-père, 50 (III, II).

La couleur du feu peut rappeler celle du sang. Ce rapprochement est assez fréquent chez Victor Hugo. L'incendie est une chose assez sinistre pour que son reflet donne à tout le paysage un aspect sanglant :

Le Rhin, les villages, les montagnes, les ruines, tout le spectre sanglant du paysage reparaissant à cette lueur, se mêlaient à la fumée, aux flammes, au glas continuel du tocsin, au fracas des pans du mur s'abattant tout entiers, comme des ponts-levis, aux coups sourds de la hache, au

tumulte de l'orage et à la rumeur de la ville. Vraiment c'était hideux, mais c'était beau.

Le Rhin, I, 271-272 (XIX).

Un réchaud allumé dans le taudis Jondrette brille d'une clarté qui paraît sanglante. Ce qui rend la métaphore inévitable, c'est que les habitants de ce repaire font les préparatifs d'un guet-apens :

Il y avait de la lumière dans le taudis Jondrette. Marius voyait le trou de la cloison briller d'une clarté rouge qui lui paraissait sanglante.

Les Misérables, II, 362 (II, VIII, 16).

Le phare des Casquets brille d'un éclat sanglant, sans doute parce que le navire qui l'aperçoit risque de périr sur l'écueil :

Ils entendaient le pétillement du haut bûcher dans sa cage de fer, une pourpre hagarde illuminait la tempête... Les brisants, estompés d'abord, se dessinaient maintenant nettement, fouillis de roches, avec des pics, des crêtes et des vertèbres. Les angles se modelaient par de vives lignes vermeilles, et les plans inclinés par de sanglants glissements de clarté.

L'Homme qui rit, I, 175 (I, II, 12)

Dans un castillo des Pyrénées, le feu jette sur les murs d'une immense salle, où sont rassemblés les rois bandits, une lueur qui ressemble à du sang :

Dans la tour, une salle aux murailles très hautes.
Avec ses grands arceaux qui sont comme des côtes,
Cette salle, où pétille un brasier frémissant,

Écarlate de flamme, a l'air rouge de sang.
Ouvrez Léviathan, ce sera là son ventre.
La Légende des siècles, II, 362 (XXI, II, 5).

Mais l'impression sinistre n'est pas la condition indispensable de la métaphore. On ne peut guère la trouver dans les vers où le colosse de Rhodes parle de la lueur de son phare :

La nuit je suis cyclope et le phare est mon œil;
Rouge comme la peau d'un taureau qu'on écorche,
La ville semble un rêve aux lueurs de ma torche ;
Pour les marins perdus c'est l'aurore qui point.
La Légende des siècles, I, 359 (XII, VI).

L'éclat du feu rappelle souvent à Victor Hugo celui des yeux d'un homme ou d'un animal. Cette comparaison s'explique surtout par les habitudes de l'imagination du poète, qui voit partout la vie et nous montre même sur le tronc des arbres et sur les rochers des yeux fixés sur nous. Si les charbons sont des yeux qui s'ouvrent dans la cendre, c'est que le foyer est un monstre aux mâchoires de feu :

Te voilà satisfait[1] dans ta chair
Quand, devant un grand feu de fagots, vif et clair,
Ta broche plie, offrant les lièvres et les cailles
A la bûche qui rit, monstre aux rouges écailles,
Et livrant l'humble essaim qui jouait, qui volait,
Le hallier, et la sauge avec le serpolet,
L'alouette et les prés, l'étang et la macreuse,
Aux mâchoires de feu de l'âtre qui se creuse !
Les charbons dans la cendre ouvrent leurs sombres yeux.
Dieu, 196 (II, VII).

1. L'homme.

Les feux de bivouac brillent comme les yeux du tigre ; ils font penser en effet à l'ennemi toujours en éveil et menaçant :

La vallée, encore plongée dans une obscurité profonde, n'était éclairée que par une multitude de feux allumés par les nègres; car c'était là leur point de ralliement. Les membres disloqués de leur armée s'y rassemblaient en désordre. Les noirs et les mulâtres arrivaient de moment en moment par troupes effarées, avec des cris de détresse ou des hurlements de rage. De nouveaux feux, brillants comme des yeux de tigre dans la sombre savane, marquaient à chaque instant que le cercle du camp s'agrandissait.

Bug-Jargal, 105-106 (XXV).

La comparaison s'applique encore mieux aux mèches allumées qui vont s'approcher des canons :

Ils purent entendre dans l'ombre crépusculaire qu'on chargeait les pièces, les mèches allumées pareilles à des yeux de tigre dans la nuit firent un cercle autour de leurs têtes, tous les boute-feu des batteries anglaises s'approchèrent des canons.

Les Misérables, II, 73 (II, 1, 14).

Ailleurs, ce qui ressemble aux prunelles d'un tigre, c'est simplement la lueur des usines. Mais Victor Hugo décrit les aspects extraordinaires que prend, à la tombée de la nuit, le paysage des environs de Liège. Le poète voit des chandeliers géants jetant au loin une réverbération sinistre, une gueule de braise d'où sort par instants une langue de flamme, de noires silhouettes de villages qui se détachent lugubrement sur un fond rouge. C'est

grâce à cette hallucination volontaire qu'il peut prendre pour des yeux de tigre la lumière des hauts fourneaux :

C'est dans ce moment-là que le paysage prend tout à coup un aspect extraordinaire. Là-bas, dans les futaies, au pied des collines brunes et velues de l'occident, deux rondes prunelles de feu éclatent et resplendissent comme des yeux de tigre.

Le Rhin, I, 99 (VII).

Des tours laissent apercevoir par leurs soupiraux une lueur féline ; c'est la lueur de l'œil du tigre, car ces tours sont les citadelles des « brigands potentats » :

Vois sur la colline,
Sous les lourds barreaux,
La lueur féline
De leurs soupiraux.

Toute la lyre, III, 262 (*La Corde d'airain*, XXVI, 1).

On peut rapprocher de ces comparaisons celle qui se trouve dans l'*Homme qui rit*, quoiqu'il ne s'agisse que d'une phosphorescence :

Au centre de ces étoiles, dans un trou tournoyant, tremblait une phosphorescence assez semblable à cette réverbération féline de la lumière disparue qui est dans la prunelle des chouettes.

L'Homme qui rit, I, 128 (I, II, 3).

Il est probable qu'ici Victor Hugo a voulu simplement décrire. Il ne faudrait pas chercher toujours chez lui des intentions et vouloir absolument reconnaître partout l'influence d'une idée domi-

nante. Ainsi la comparaison est presque uniquement descriptive dans ce passage, où pourtant les rares lumières près de s'éteindre font penser aux yeux que le sommeil va fermer :

Quelques rares lumières, pareilles à des clignements d'yeux qui vont s'éteindre, rougissaient çà et là des lucarnes sur les toits, annonce du coucher des domestiques.

Les Travailleurs de la mer, II, 248 (III, I, I).

Mais le plus souvent, quand Victor Hugo compare à des yeux humains les fenêtres éclairées ou toute autre lumière, on peut trouver la raison de cette métaphore soit dans ses impressions, soit dans l'état d'esprit du personnage qu'il fait parler ou penser. Gringoire vient d'arriver, sans s'en douter, au milieu de la Cour des Miracles. C'est « comme un nouveau monde, inouï, difforme, reptile, fourmillant, fantastique ». Gens et maisons, tout semble extraordinaire :

Le rayonnement chancelant et pauvre des feux permettait à Gringoire de distinguer, à travers son trouble, tout à l'entour de l'immense place, un hideux encadrement de vieilles maisons dont les façades vermoulues, ratatinées, rabougries, percées chacune d'une ou deux lucarnes éclairées, lui semblaient dans l'ombre d'énormes têtes de vieilles femmes, rangées en cercle, monstrueuses et rechignées, qui regardaient le sabbat en clignant des yeux.

Notre-Dame de Paris, I, 126 (II, VI).

Victor Hugo, à demi endormi en diligence, a, dans les relais ou dans la traversée des villes, des visions qui sont presque des cauchemars :

Une autre fois, la voiture était arrêtée, on relayait. J'ai ouvert les yeux, il faisait un grand vent, le ciel était sombre, un immense moulin tournait sinistrement au-dessus de nos têtes et semblait nous regarder avec ses deux lucarnes allumées comme avec des yeux de braise.

Le Rhin, I, 76 (IV).

Les villes qu'on traverse se mettent aussi à danser, les rues montent et descendent perpendiculairement, les maisons se penchent pêle-mêle sur la voiture, et quelques-unes y regardent avec des yeux de braise. Ce sont celles qui ont encore des fenêtres éclairées.

Ib., II, 175 (XXIX).

Au crépuscule, se promenant près de Heidelberg, il cherche des hallucinations ; un feu de fagots suffit pour donner à une vieille tour en ruine l'aspect d'une tête monstrueuse, que des créneaux ébréchés couronnent de fleurons aigus :

Des paysans, habitants actuels de cette masure, y avaient allumé dans l'intérieur un immense feu de fagots, dont le flamboiement apparaissait au dehors aux trois seules ouvertures qu'eût la ruine, une porte cintrée en bas, deux fenêtres en haut. Ainsi éclairée, ce n'était plus une tour, c'était la tête noire et monstrueuse d'un effrayant Pluton ouvrant sa gueule pleine de feu et regardant par dessus la colline avec ses yeux de braise.

Le Rhin, II, 122-123 (XXVIII).

La ville de Londres s'illumine pour fêter l'exécution de Fabiani, et Marie Tudor s'indigne de cette joie qui semble la narguer :

Oh ! ville infâme ! ville révoltée ! ville maudite ! ville monstrueuse qui trempe sa robe de fête dans le sang et qui tient la torche au bourreau ! Tu en as peur, Jane, n'est-ce pas ? Est-ce qu'il ne te semble pas comme à moi qu'elle nous nargue lâchement toutes deux, et qu'elle nous regarde avec ses cent mille prunelles flamboyantes, faibles femmes abandonnées que nous sommes, perdues et seules dans ce sépulcre ?

Marie Tudor, 270 (III, II, 2).

Dans les *Travailleurs de la mer*, la maison visionnée terrifie les déniquoiseaux, qu'elle semble regarder avec ses prunelles rouges :

La masure, de son côté, semblait les regarder. Elle avait, dans cette vaste obscurité muette, deux prunelles rouges. C'étaient les fenêtres.

Les Travailleurs de la mer, I, 268 (I, v, 5).

Deux réverbères près d'une cathédrale sont deux yeux flamboyants; c'est que de la cathédrale Victor Hugo fait un animal fantastique :

Presque en face de moi, la sombre abside-cathédrale, dressant ses mille clochetons aigus, figurait un hérisson monstrueux, accroupi au bord de l'eau, dont la grue du clocher semblait former la queue et auquel deux réverbères allumés vers le bas de cette masse ténébreuse faisaient des yeux flamboyants.

Le Rhin, I, 165 (X).

Victor Hugo représente le plus souvent la lueur de l'éclair comme une lueur blanche ; il oppose au rayon d'or l'éclair d'acier :

Dans l'ombre que déchire
Tantôt le rayon d'or, tantôt l'éclair d'acier.

L'Art d'être grand-père, 64 (IV, 1).

Il était impossible que cet acier ne fit pas penser à l'épée. La foudre frappe comme un glaive, et l'on croit voir dans l'orage la fureur des combattants :

C'est la nuée ardente et forte
Qui se joue avec moi dans l'air,
Et, tournoyant comme une roue,
Fait étinceler sur ma proue
Le glaive acéré de l'éclair !

Les Feuilles d'automne, 294 (IX).

Oh ! regardez le ciel ! cent nuages mouvants,
Amoncelés là-haut sous le souffle des vents,
Groupent leurs formes inconnues ;
Sous leurs flots par moments flamboie un pâle éclair,
Comme si tout à coup quelque géant de l'air
Tirait son glaive dans les nues.

Ib., 388 (XXXV, 1).

L'épée éclair, stupeur de la terre éblouie.

La Fin de Satan, 272 (*Satan dans la nuit*, IV),

Vous avez chacun votre fête ;
Sois le prince, il est la tempête ;
Lui l'éclair, toi l'yatagan,
Vous avez chacun votre glaive ;
Sous le sultan le peuple rêve,
Le flot songe sous l'ouragan.

La Légende des siècles, II, 171 (XVI, v).

Volta prend dans ses mains le glaive de l'archange
Et le dissout.

Ib., IV, 335 (LXI).

C'est cet ensemble obscur de forces échappées
Où les éclairs font rage et tirent leurs épées.
L'Art d'être grand-père, 92 (IV, VIII).

Jeté là par l'exil, mon vieil ami sévère,
Regardant l'éclair luire aux cieux que je révère
Comme un âpre ataghan.
Dernière gerbe, 193 (III, XVIII).

Encore plus souvent, Victor Hugo compare l'éclat de l'acier à la lueur de l'éclair. C'est une métaphore de la langue usuelle. Elle est seulement chez Victor Hugo plus consciente et plus expressive que dans l'usage ordinaire. Il voit vraiment dans la lame d'acier une lueur éblouissante et terrible. Il pense à la foudre qui tombe. Une bataille, pour lui, est un orage :

Tous ces chevaux, à l'œil de flamme, aux jambes grêles,
Qui volaient dans les blés comme des sauterelles,
Quoi, je ne verrai plus, franchissant les sillons,
Leurs troupes, par la mort en vain diminuées,
Sur les carrés pesants s'abattant par nuées,
Couvrir d'éclairs les bataillons !
Les Orientales, 104 (XVI).

On y voit assez clair,
Vous dis-je ! et chaque épée est dans l'ombre un éclair !
Marion de Lorme, 212 (II, III).

Alors deux camps se tracent dans la nation. La société n'est plus qu'une mêlée opiniâtre dans une nuit profonde, où ne brille d'autre lumière que l'éclair des glaives qui se heurtent et l'étincelle des armures qui se brisent,
Littérature et philosophie, 260 (*Sur Lamennais*).

Porte où superbement tant d'archers et de gardes
Veillaient, multipliant l'éclair des hallebardes.

Les Rayons et les Ombres, 405 (II).

Tirant sa large épée aux éclairs meurtriers.

La Légende des siècles, I, 294 (X, III).

En longs buissons mouvants leurs hallebardes brillent.
Le vertige me prend moi-même dans les airs
En regardant marcher cette forêt d'éclairs.

Ib., III, 93 (XXXI, I).

Elle[1] mettait l'enfer dans l'œil des combattants,
L'éclair dans le fourreau d'Ajax.

Ib., IV, 4 (XLV).

Il[2] faisait, pour punir quiconque pense et rêve,
Jaillir des crucifix sous les éclairs du glaive !

Ib., 201 (LIV, XIII).

Ce ne fut plus une mêlée, ce fut une trombe, une furie, un vertigineux emportement d'âmes et de courages, un ouragan d'épées éclairs.

Les Misérables, II, 57 (II, I, 10).

Il[3] pousse tous les cris de guerre des humains ;
Dans leurs combats hideux c'est lui qui bat des mains,
Et qui, lâchant la mort sur les têtes frappées,
Attache cette foudre à l'éclair des épées.

Dieu, 122 (II, III).

Étant petit, j'ai vu quelqu'un de grand, mon père.
Je m'en souviens ; c'était un soldat, rien de plus,
Mais il avait mêlé son âme aux fiers reflux,

1. La muse.
2. Le pape.
3. Ahriman.

Aux revanches, aux cris de guerre, aux nobles fêtes,
Et l'éclair de son sabre était dans nos tempêtes.
Actes et Paroles. Depuis l'exil, I, 303 (II, XVI).

Et Luxure, Paresse, Envie, Orgie, Orgueil,
Avarice et Colère, au-dessus de ce deuil,
Planèrent avec des huées;
Et, comme des éclairs sous le plafond des soirs,
Les glaives monstrueux des sept archanges noirs
Flamboyèrent dans les nuées.
Les Contemplations, I, 230 (III, VII).

Les marins voient dans l'éclair briller des yeux blancs :

L'éclair sur les promontoires
Éblouit les vagues noires
De ses yeux blancs.
Toute la lyre, I, 118 (II, XVII).

Le diamant met à la mitre un éclair : c'est que ce diamant a un éclat sinistre, et que le luxe du prêtre est fait de la misère du peuple :

O pauvres que j'entends râler, forçats augustes,
Tous ces trésors, chez vous sacrés, chez nous injustes,
Ce diamant qui met à la mitre un éclair,
Cette émeraude où semble errer toute la mer,
Ce resplendissement sombre des pierreries,
C'est votre sang, le lait des mamelles taries,
C'est le grelottement des petits enfants nus !
Le Pape, 20 (IV).

L'éclair embrase les nuages. Le nuage vidé est un charbon éteint. L'éclair semble creuser dans les nuées des cavernes de cuivre rouge. Lui-même est rouge au milieu de la tempête :

Des portes de feu s'ouvraient. Quelques nuages paraissaient brûlés par les autres, et, sur des tas de nuées rouges qui ressemblaient à des braises, ils ressemblaient à des fumées.

Les Travailleurs de la mer, II, 172 (II, III, 6).

D'autres nuages, pleins de pourpre, éclairent et grondent, puis s'obscurcissent lugubrement ; le nuage vidé de foudre noircit, c'est un charbon éteint.

Ib., 150 (II, III, 2).

En quelques instants une nuée énorme, que de temps en temps un coup de tonnerre faisait voir doublée de cuivre rouge, avait rempli le ciel.

France et Belgique, 154 (1837, x).

L'aéroscaphe suit son chemin ; il n'a peur
Ni des pièges du soir, ni de l'âcre vapeur,
Ni du ciel morne où rien ne bouge,
Où les éclairs, luttant au fond de l'ombre entre eux,
Ouvrent subitement dans le nuage affreux
Des cavernes de cuivre rouge.

La Légende des siècles, IV, 296 (LVII, II.)

De temps en temps un vaste éclair couleur de cuivre rouge apparaissait derrière les superpositions obscures de l'horizon et du zénith. Cet élargissement vermeil montrait l'horreur des nuées.

L'Homme qui rit, I, 159 (I, II, 8).

Cette rougeur sinistre est comparable à la couleur du sang. Victor Hugo parle de la lueur sanglante de l'éclair, dans un passage où il emploie le mot au figuré :

Que chaque âme envoie
Son éclair sanglant !

Toute la lyre, III, 284 (*La Corde d'airain*, XXVI, 5).

CHAPITRE VI

L'EAU, LA GLACE ET LA NEIGE

L'eau est incolore et transparente. Quand Victor Hugo veut la représenter ainsi, il la compare au cristal :

C'est un petit lac, que l'on nomme, je crois, le *Lac Vert*, à cause du gazon épais qui en tapisse tous les bords et le fait ressembler à un miroir de cristal bordé de velours vert.

Fragment d'un *Voyage aux Alpes* dans
Victor Hugo raconté, II, 195.

Le bassin luit dans l'herbe, et semble, à ciel ouvert,
Un miroir de cristal bordé de velours vert.

Dernière gerbe, 103 (II, x).

Ces vastes questions dont l'aspect toujours change,
Comme la mer tantôt cristal et tantôt fange.

Les Voix intérieures, 340 (XXVIII).

La source tombe d'une fente de rochers en longs filandres de cristal.

Alpes et Pyrénées, 33 (1839, II).

Mais je[1] fais peu de cas de tout ce bleu superbe,
De ce vaste sourire épanoui sur tout,
De cette grâce où l'ombre en clarté se dissout,

1. L'Océan.

De ces flots de cristal, de ces ondes de moire ;
Et le passage affreux du tonnerre est ma gloire.
Les Quatre vents de l'esprit, I, 180 (*Liv. sat.*, XLIV).

A travers l'onde, le vieillard Océan voit grossir le gigantesque vaisseau :

Le vieillard Océan, qu'effarouche la sonde,
Inquiet, à travers le verre de son onde,
Regardait le vaisseau de l'homme grossissant.
La Légende des siècles, IV, 284 (LVIII, I).

Mais ce n'est pas avec cette transparence que nous voyons l'eau de la mer, des fleuves et des lacs. Suivant sa profondeur, suivant la lumière qu'elle reflète, l'eau nous apparaît diversement colorée. Elle est bleue, elle est verte. Elle a l'éclat de l'or ou celui de l'argent. Elle est plus ou moins marbrée ou moirée par les jeux de la lumière et de l'ombre. Elle n'a pas, à la clarté de la lune, la même couleur que sous les rayons du soleil, et le ciel nuageux la rend sombre et plombée. Aucune de ces modifications n'a échappé aux yeux de Victor Hugo, et, à la façon dont il les traduit, on voit que l'eau est pour lui une chose lumineuse autant qu'une chose colorée.

Quand l'eau paraît bleue, elle rassemble au saphir; c'est parmi les pierres précieuses que Victor Hugo choisit un point de comparaison, parce qu'il voit l'eau briller sous la lumière:

Mon saphir se dissout, ruisselle et fait le Rhône.
Le Rhin, I, 374 (XXI, IX).

J'ai vu le Rhône entrer dans la Méditerranée, large de deux lieues, jaune, trouble, fangeux, grand et sale. Il y a six jours je l'avais vu sortir du Léman, sous le vieux pont de moulins de Genève, clair, transparent, limpide, bleu comme un saphir.

Alpes et Pyrénées, 74 (1839, VI).

La mer est un saphir.

Ib., 76.

Vous allez aux pays de lumière, à l'Italie, à la Grèce, à l'Égypte; vous allez faire le tour de l'eau de saphir.

Correspondance, II, 229 (11 déc. 1859).

Une eau « magiquement limpide » fait resplendir ce qu'elle couvre. Elle change de petites fleurs bleues en saphirs :

Cette plante... offrait au regard de larges nappes brouillées et obscures, partout piquées d'innombrables petites fleurs couleur lapis-lazuli. Dans l'eau ces fleurs semblaient s'allumer, et l'on croyait voir des braises bleues. Hors de l'eau c'étaient des fleurs, sous l'eau c'étaient des saphirs; de sorte que la lame en montant et en inondant le soubassement de la grotte revêtu de ces plantes, couvrait le rocher d'escarboucles.

Les Travailleurs de la mer, II, 74 (II, I, 13).

Quand l'eau paraît verte, Victor Hugo la compare à l'émeraude :

Mon émeraude fond et devient le beau Rhin.

Le Rhin, I, 374 (XXI, IX).

J'ai devant moi un ciel d'été, le soleil, des coteaux couverts de vignes mûres, et cette magnifique émeraude du

Léman enchâssée dans des montagnes de neige comme dans une orfèvrerie d'argent.

Ib., II, 271 (XXXIX).

Quelques nuages bas rampaient à l'extrême horizon. C'était un vent d'équinoxe avec un soleil de solstice. La mer par place était violet foncé ; en d'autres endroits elle était d'un vert d'émeraude.

Alpes et Pyrénées, 76 (1839, VI).

Et le ruissellement d'émeraudes des fleuves !

Les Quatre vents de l'esprit, I, 154 (*Liv. sat.*, XL).

Le bleu profond du ciel répondait au vert profond de l'océan. Ce saphir et cette émeraude pouvaient s'admirer l'un l'autre.

Les Travailleurs de la mer, II, 140 (II, II, 11).

Le rayon du soleil, en traversant ce porche obstrué d'une épaisseur vitreuse d'eau de mer, devenait vert comme un rayon d'Aldébaran. L'eau, toute pleine de cette lumière mouillée, paraissait de l'émeraude en fusion.

Ib., 70 (II, I, 12).

De même une émeraude rappelle la mer et le fleuve, et les génies des eaux :

Cette émeraude où semble errer toute la mer.

Le Pape, 20 (IV).

L'émeraude en sa facette
Cache une ondine au front clair.

Toute la lyre, II, 178 (VI, VII, 3).

Victor Hugo désigne encore la même couleur par d'autres comparaisons : les flots de la mer res-

semblent à du marbre vert; ceux du Rhin au bronze, ou à la serpentine :

La mer au loin semblait, en ondes recourbée,
Une colonne torse en marbre vert, tombée
Sur l'énorme horizon.

Toute la lyre, III, 97 (V, IV).

Au moment... où la Nahe, qui arrive tranquille et lente du Mont-Tonnerre, sort de dessous ce pont-limite, le bras vert de bronze du Rhin saisit brusquement la blonde et indolente rivière et la plonge dans le Bingerloch.

Le Rhin, I, 425 (XXII).

Tout en nous laissant aller au balancement de la barque, j'admirais la superbe couleur de cette eau. On croit nager dans de la serpentine liquide.

Ib., II, 267 (XXXVIII).

Les nuages donnent à la mer une teinte sombre que Victor Hugo compare à l'airain. C'est peut-être encore la couleur verte qu'il veut désigner ainsi :

D'imperceptibles bateaux pêcheurs nagent au fond du gouffre à mes pieds; les maquereaux, les lubines et les sardines brillent au soleil dans le fond des barques comme des tas d'étoiles. Les nuages donnent à la mer des reflets d'airain.

Alpes et Pyrénées, 241 (1843, IX).

Toi, mer, qui resplendis comme un liquide airain.

La Fin de Satan, 55 (*Le Glaive*, II).

La mer triste entrechoque en grondant,
Sous les nuages lourds que les souffles assemblent,
Ses monstrueux airains en fusion qui tremblent.

Dieu, 115 (II, II).

Victor Hugo est surtout frappé du resplendissement de l'eau sous le soleil. Tout enfant, d'après le récit du *Témoin* de sa vie, il compare la mer qui brille au loin à une grosse pierrerie. Et plusieurs fois, plus tard, il retrouve la même image :

Victor, apercevant au loin à droite un point qui brillait, disait-il, comme une grosse pierrerie, questionna le marquis du Saillant qui lui répondit que cette pierrerie était le golfe de Fontarabie.

Victor Hugo raconté, I, 111 (XVIII).

Une source abondante et gonflée se répandait hors du rocher au grand soleil comme un dégorgement de pierreries liquides.

Alpes et Pyrénées, 88 (1839, VII).

Quand l'eau vive au soleil se change en pierreries.

Les Châtiments, 347 (VI, XIV).

Dans la transparence charmante de cette eau qui était comme de la pierrerie dissoute.

Les Travailleurs de la mer, II, 79 (II, I, 13).

La langue usuelle emploie la métaphore inverse quand elle dit une *rivière de diamants*. Victor Hugo emploie dans les *Orientales* l'expression *ruisselants de pierreries*, dont il constate plus tard le succès [1] :

Et son rouge turban de soie et ses habits
Tout ruisselants de pierreries [2].

Les Orientales, 124 (XXI).

1. *Post-scriptum de ma vie*, 56 (*Tas de pierres*, III).
2. Cf. *Notre-Dame de Paris*, I, 199-200 (III, II).

Le soleil, surtout le soleil couchant, jette sur l'eau un reflet doré. Il couvre d'écailles d'or les pontons noirs, fait glisser dans l'eau verte des anguilles d'or; il met de l'or dans la chevelure des rivières et dans la crinière de l'Océan :

Ils peuplent d'innocents les geôles, les donjons,
Et les pontons, nefs abhorrées,
Qui flottent au soleil, sombres comme le soir,
Tandis que le reflet des mers sur leur flanc noir
Frissonne en écailles dorées.

Les Châtiments, 197 (IV, III).

Une belle eau verte, moirée, que les rayons du soleil semblent remplir, en s'y brisant, d'une foule d'anguilles d'or.

Le Rhin, II, 215 (XXXII).

De temps en temps l'Arve l'investit (un roc) de vagues furieuses, les presse, les roule, les gonfle, les amoncelle, surmonte le rocher qui reste quelque temps inondé de tous ces flots dorés comme d'une chevelure blonde.

Fragment d'un *Voyage aux Alpes*, dans *Victor Hugo raconté*, II, 202.

Il[1] tresse le bleu Rhône aux cheveux d'or de l'Arve.

La Légende des siècles, III, 262 (XL).

Comme ce grand lion dont Daniel fut l'hôte,
L'océan par moments abaissait sa voix haute,
Et moi je croyais voir, vers le couchant en feu,
Sous sa crinière d'or passer la main de Dieu.

Les Feuilles d'automne, 269 (IV).

La lune elle-même, quand elle descend vers l'horizon, est capable de dorer les vagues :

1. Le mont Blanc.

La lune, qui se couchait hier une heure après le soleil, descendait lentement vers la mer ; le ciel était blanc, la terre brune, et des morceaux de lune sautaient de vague en vague comme des boules d'or dans les mains d'un jongleur.

France et Belgique, 288 (1837, XIV).

A mesure que le soleil s'abaisse, la lumière qu'il répand sur les flots devient rouge : la mer semble chauffée au rouge sombre :

La mer par le couchant chauffée au rouge sombre.

Dieu, 101 (II, II).

Le plus souvent la lumière reflétée dans l'eau lui donne la couleur de l'acier ou de l'argent. Ce sont les deux mots que Victor Hugo emploie de la façon la plus habituelle, qu'il s'agisse de la mer, d'une rivière, d'un lac, ou du plus mince filet d'eau :

La pluie a versé ses ondées ;
Le ciel reprend son bleu changeant ;
Les terres luisent fécondées
Comme sous un réseau d'argent.

Odes et Ballades, 420 (V, XXIV).

L'étang, lame d'argent que le couchant fait d'or.

Les Voix intérieures, 304 (XIX).

Le Neckar semble avoir pris fait et cause pour la ville, et il entoure la montagne des bourgeois de son bras d'acier.

Le Rhin, II, 123 (XXVII).

J'ai l'esprit fait ainsi, qu'à de certains moments un étang de village, clair comme un miroir d'acier, entouré de

chaumières et traversé par une flottille de canards, me régale autant que le lac de Genève.

Ib., 236 (XXXV).

A droite, la vallée de Loyola pleine de rouges-gorges, où l'Arumea, belle rivière couleur d'acier, dessine un fer à cheval gigantesque.

Alpes et Pyrénées, 172 (1843, VI).

Tout à l'entour, les flots, ces liquides aciers,
Mêlent leurs tournoiements monstrueux et livides.

La Légende des siècles, IV, 283 (LVIII, I).

Tous ces jours passeront ; ils passeront en foule
Sur la face des mers, sur la face des monts,
Sur les fleuves d'argent, sur les forêts où roule
Comme un hymne confus des morts que nous aimons.

Les Feuilles d'automne, 395 (XXXV, VI).

Le Mein, nappe d'argent rayée d'or par le sillage des bateaux.

Le Rhin, II, 18 (XXXIV).

Les fleuves sont épars comme des fils d'argent.

La Fin de Satan, 78 (*Le Glaive*, V).

Je regarde couler au-dessous de mon trône, dans le ravin, quelque admirable ruisseau semé de roches pointues où se fronce à mille plis la tunique d'argent de la naïade.

Le Rhin, II, 113 (XXVIII).

L'eau de l'étang imite les frémissements d'une gaze d'argent.

Théâtre en liberté, 264 (*La Forêt mouillée*, II).

La mer brillait au milieu du golfe, éclatante et déchiquetée, comme un lambeau de drap d'argent.

France et Belgique, 185 (1837, XIII).

Victor Hugo, jouant sur le double sens du mot *lame*, compare au yatagan *la lame féroce et blanche*. Peut-être, même quand rien n'indique l'éclat et la couleur, faut-il encore penser que le reflet d'acier contribue à faire comparer l'océan au glaive, au plat de l'épée de Dieu :

La lame féroce et blanche
Luit comme l'yatagan.
Les Quatre vents de l'esprit, II, 156 *(Liv. lyr.*, XL).

Son onde est une lame aussi bien que le glaive.
Les Châtiments, 324 (VI, IX).

L'océan calme, c'est le plat de son épée.
La Légende des siècles, III, 322 (XLIV).

Le reflet d'argent ou d'acier paraît surtout au crépuscule :

Que de fois, dans des temps plus heureux, je m'étais assis pour rêver sur le bord de ces beaux lacs, à l'heure du crépuscule, quand leur azur se change en une nappe d'argent où le reflet des premières étoiles du soir sème des paillettes d'or !

Bug-Jargal, 235 (I.I).

Quand vient le crépuscule, au fond d'un vallon noir,
J'aime un grand lac d'argent, profond et clair miroir
Où se regardent les nuées.
Les Orientales, 53 (IV).

Comme j'approchais de Soissons, le soir tombait. La nuit ouvrait déjà sa main pleine de fumée dans cette ravissante vallée où la route s'enfonce après le hameau de la Folie... Cependant, à travers les vapeurs qui rampaient

pesamment dans la campagne, on distinguait encore ce groupe de murailles, de toits et d'édifices qui est Soissons, à demi engagé dans le croissant d'acier de l'Aisne, comme une gerbe que la faucille va couper.

Le Rhin, I, 59 (IV).

Au moment où le crépuscule ôtait leur forme aux collines et donnait au Rhin la blancheur sinistre de l'acier.

Les Burgraves, Préface, 246.

J'avais devant moi le ciel blanc du crépuscule et derrière moi le ciel gris du clair de lune. Le paysage, vu à ce double reflet, était ravissant. Par intervalles, j'apercevais, à ma gauche, l'Aar faisant des coudes d'argent au fond d'un ravin noir.

Alpes et Pyrénées, 26 (1839, II).

Les montagnes de l'horizon estompées par le crépuscule avaient pris des formes magnifiques; la plaine était sombre; l'Arga, ridée de mille reflets lumineux, se glissait dans les arbres comme une couleuvre d'argent.

Ib., 291 (1843, XI).

L'occident amincit sa frange de carmin;
La nuit de l'eau dans l'ombre argente la surface.

Les Feuilles d'automne, 481 (XXXVII).

Dans une promenade auprès de Heidelberg, le poète, à la recherche d'illusions et presque d'hallucinations, compare les rivières à la trace argentée d'énormes colimaçons qui sont les montagnes :

Je n'avais plus sous les yeux qu'un de ces grands paysages crépusculaires où les montagnes se traînent sur l'horizon comme d'énormes colimaçons dont les rivières et les fleuves, pâles et vagues sous la brume, semblent être la trace argentée.

Le Rhin, II, 116 (XXVIII).

Le clair de lune ne donne pas à l'eau la clarté dure de l'acier, mais celle de l'argent :

La nuit j'aime être assise,
Être assise en songeant,
L'œil sur la mer profonde,
Tandis que, pâle et blonde,
La lune ouvre dans l'onde
Son éventail d'argent.

Les Orientales, 82 (IX).

L'eau étincelle au clair de lune avec le frissonnement du papillon d'argent.

Le Rhin, II, 132 (XXVIII).

Dans une pièce intitulée *Choses du soir*, Victor Hugo parle, comme dans un passage d'*Alpes et Pyrénées*, de la double blancheur du crépuscule et du clair de lune :

Blancheur au couchant, lueur au levant ;
Ici crépuscule, et là clair de lune.

et nous montre ce qu'on voit à ces deux lueurs incertaines :

Des flaques d'argent tremblent sur les sables.

L'Art d'être grand-père, 51 (III, II).

Le reflet de l'acier et de l'argent se montre, plus blanc encore et plus éclatant, dans la mousse qui se produit sur l'eau agitée, par exemple dans le sillage d'une barque ou d'un vaisseau :

Au pied du Rigi, je ne sais quel reflet renvoyait à l'eau une clarté blanche. Une petite barque qui courait à côté

dans une flaque obscure s'y doublait en se reflétant et y figurait une longue épée ; la barque faisait la poignée, le batelier la garde, et le sillage étincelant la lame fine, longue et nue.

Alpes et Pyrénées, 18 (1839, I).

Deux ou trois barques microscopiques couraient sur le lac, traînant après elles un grand sillage ouvert comme une queue d'argent.

Ib., 34 (1839, II).

Chaque barque fait son sillage dans le golfe et semble traîner après soi un long sapin d'argent avec toutes ses branches.

Ib., 214 (1843, VIII).

Un canot qui traversait la rade laissait derrière lui un long sillage d'argent qui allait distinctement jusqu'à Cherbourg, quoique l'embarcation en fût à plus d'une lieue.

France et Belgique, 83 (1836).

Dans une pièce des *Feuilles d'automne*, la métaphore n'est plus qu'imaginative, mais on peut encore en attribuer l'origine à la même sensation :

Matelots dispersés sur l'océan de Dieu,
Et, comme un pont hardi sur l'onde qui chavire,
Jetant d'un monde à l'autre un sillon de navire,
Ainsi que l'araignée entre deux chênes verts
Jette un fil argenté qui flotte dans les airs.

Les Feuilles d'automne, 363 (XXIX).

Un obstacle produit aussi dans l'eau une agitation et un bouillonnement. Le flot, en se brisant sur le rivage, le borde d'une dentelle d'argent :

La lune était sereine et jouait sur les flots. —
La fenêtre enfin libre est ouverte à la brise,
La sultane regarde, et la mer qui se brise,
Là-bas, d'un flot d'argent brode les noirs îlots.

Les Orientales, 83 (X).

L'horizon est brumeux, quoique le soleil me brûle... Une frange d'argent, mince et éclatante, serpente à perte de vue au bas de la côte.

Alpes et Pyrénées 232 (1843, IX).

C'était la même vague arrachant aux décombres
Les mêmes dentelles d'argent.

Toute la lyre, I, 51 (I, X).

La mer donne l'écume et la terre le sable.
L'or se mêle à l'argent dans les plis du flot vert.

Les Quatre vents de l'esprit, II, 183 (*Liv. lyr.*, XLVIII, II).

Victor Hugo compare à l'acier l'écume d'une mer agitée, sous une lueur nocturne :

La mer comme la terre était blanche ; l'une de neige, l'autre d'écume. Rien de mélancolique comme le jour que faisait cette double blancheur. Certains éclairages de la nuit ont des duretés très nettes ; la mer était de l'acier, les falaises étaient de l'ébène.

L'Homme qui rit, I, 79 (I, I, 3).

C'est sans doute l'écume aussi qui met des crins d'argent dans les cascades bleues :

O nature, qui donc à ces escarpements
A lié ces torrents, ces chevaux dont les queues
Pendent en crins d'argent dans les cascades bleues ?

Dieu, 67 (I, II).

L'aigle des Alpes oppose aux galons des mercenaires suisses les galons d'argent dont les torrents ornent les vallons :

Auriez-vous donc besoin de faste ? Est-ce la pompe
Des parades, des cours, des galas qui vous trompe ?
Mais alors, regardez. Est-ce que mes vallons
N'ont pas les torrents blancs d'écume pour galons ?

La Légende des siècles, III, 98 (XXXI, II).

Un filet d'eau, un jet, ont aussi des reflets d'argent ou d'acier :

A quelques pas de là, tombe dans le précipice une belle cascade qui rugit en avril et que l'été réduit à quelques cheveux d'argent.

Alpes et Pyrénées, 32 (1839, II).

Deux pigeons familiers s'étaient perchés sur cette guivre, et l'un d'eux buvait en trempant son bec dans le filet d'eau arrondi qui tombait du robinet dans la vasque, fin comme un cheveu d'argent.

Le Rhin, II, 240-241 (XXXV).

Le grêle jet d'eau était pareil à une souple verge d'acier fléchissant au moindre souffle.

L'Homme qui rit, II, 267 (II, VII, 3).

Au milieu des branches et des feuilles, un long brin d'herbe forme une sorte d'aqueduc microscopique et sert de conduit à un petit filet d'eau qui le parcourt dans toute sa longueur et tombe par son extrémité, en s'arrondissant sur le fond obscur de la grotte, comme un filet d'argent.

Alpes et Pyrénées, 235-236 (1843, IX).

Çà et là des filets d'argent tombaient gracieusement de ces trous dans la mer.

Les Travailleurs de la mer, II, 174 (II, III, 6).

Au large, quelques barques, à l'ancre, pêchaient. On voyait de temps en temps sur ces bateaux des ruissellements d'argent au soleil qui étaient la sortie de l'eau des filets.

Ib., 338 (III, III, 5).

Non loin, le fleuve Tibre épand son flot serein,
Et la vache au flanc roux y vient boire, et les buffles
Laissent en fils d'argent l'eau tomber de leurs mufles.

Les Châtiments, 378 (VII, IV).

A peine la pompe, ce long serpent qu'on entend haleter en bas dans les ténèbres a-t-elle passé au-dessus du mur sombre son cou effilé et fait étinceler dans la flamme sa tête de cuivre, qu'elle crache avec fureur un jet d'acier liquide sur l'épouvantable chimère à mille têtes.

Le Rhin, I, 270-271 (XIX).

La pluie a la couleur de l'argent, ou des fils d'araignée :

La pluie coule sur ma vitre comme une chevelure d'argent.

Correspondance, II, 181 (11 déc. 1853).

La pluie fine et blanche qui rayait l'air comme un réseau de fils d'araignée.

Le Dernier jour d'un condamné, 449 (XLVIII).

Une pluie glacée, pénétrante, aiguë, fait penser à des aiguilles ; la couleur est peut-être tout à fait étrangère à cette comparaison ; on peut remarquer cependant qu'elle contribue à la rendre exacte :

Point d'ondées, point d'averses, mais de longues aiguilles fines, pénétrantes, aiguës.

Les Travailleurs de la mer, II, 99 (II, II, 4).

Enfin, la sueur fait briller comme de l'argent le poitrail d'un cheval blanc :

> Tout ! jusqu'au cheval blanc qu'il élève au sérail,
> Dont la sueur à flots argente le poitrail.
>
> *Les Orientales*, 125 (XXI).

Pour décrire l'aspect des étangs au crépuscule, Victor Hugo les compare à l'étain, dont la blancheur ressemble beaucoup à celle de l'argent :

> Le ciel blanc du crépuscule jetait sur la grève une vaste clarté livide. Au loin les étangs dans la plaine sombre ressemblaient à des plaques d'étain posées à plat sur le sol.
>
> *Quatrevingt-treize*, 95 (I, III, 2).

Ailleurs, le poète parle de l'*étamage* des étangs. Malgré l'analogie apparente, l'image est très différente en ce cas. Il s'agit non de la blancheur, mais de la réflexion ; les étangs sont des miroirs :

> L'homme peut se croire prêtre,
> L'homme peut se dire roi,
> Je lui laisse son peut-être,
> Mais je doute, quant à moi,
>
> Que Dieu, qui met mon image
> Au lac où je prends mon bain,
> Fasse faire l'étamage
> Des étangs à Saint-Gobain.
>
> *Les Chansons des rues et des bois*, 365 (II, III, 5)

Cette comparaison de l'eau à un miroir est trop naturelle pour ne pas être fréquente chez Victor Hugo :

Je franchirai comme la flèche
L'étang d'Arta, mouvant miroir.

Les Orientales, 128 (XXII).

A gauche la mer, la mer infinie, calme, grise, verte, vineuse, et sur la mer, dispersés à tous les bouts de l'horizon, une vingtaine de bateaux pêcheurs pareils à des points noirs qui commencent à avoir une forme et courent silencieusement sur ce miroir livide comme de gros moucherons.

France et Belgique, 198 (1837, xiv).

Les étangs de Sologne
Sont de pâles miroirs.

Les Chansons des rues et des bois, 217 (I, vi, 2).

Le soleil grandissait les ombres des passants
Et, faisant briller l'eau des lointains frémissants,
Allumait des miroirs sous les rameaux des saules.

Toute la lyre, I, 132 (II, xxi).

L'étang, miroir, rit aux femmes
Qui sortent des nénuphars.

Les Quatre vents de l'esprit, II, 89 (*Liv. lyr.*, XXI, v).

Le taillis noyé semble un miroir sous des branches.

Dernière gerbe, 81 (II, i).

L'eau sert de miroir aux fleurs et les aide à faire leur toilette :

Les fleurs au cou de cygne ont les lacs pour miroirs.

Les Voix intérieures, 278 (X).

De la source, sa cuvette,
La fleur, faisant son miroir.

Les Contemplations, I, 64 (I, xiv).

Un lac, où vous verrez vaguement fuir un cygne,
Servira de miroir, parmi l'herbe et le thym,
Aux fleurs se recoiffant dans l'ombre du matin.

Toute la lyre, III, 133 (VII, v).

Le lac de Lucerne est un miroir devant la face géante des monts ; l'océan est le miroir des étoiles, le lac reflète le ciel, face divine, et les étangs semblent montrer un autre ciel à travers l'eau :

J'avais... sous moi, à une profondeur immense, le lac de Lucerne, morcelé par les nases et les golfes, et où se miraient ces faces de géants comme dans un miroir cassé.

Alpes et Pyrénées, 34 (1839, II).

Le limpide océan, ce miroir des étoiles.

Les Voix intérieures, 324 (XXIII).

Tout le jour il erra le long de la ravine,
Admirant tour à tour le ciel, face divine,
Le lac, divin miroir.

Les Rayons et les Ombres, 523 (XXXIV).

Les étangs sont comme des vitres
Par où l'on voit le ciel d'en bas.

Toute la lyre, I, 141 (II, XXIV).

Le lac Asphaltite, qui recouvre les villes condamnées, est le miroir du passé :

Ces villes ne sont plus ; et, miroir du passé,
Sur leurs débris éteints s'étend un lac glacé
Qui fume comme une fournaise.

Les Orientales, 31 (I, XI).

L'eau sous un ciel sombre devient sombre elle

aussi. Elle conserve son reflet métallique, mais prend la couleur grisâtre du plomb :

Au-dessous de lui (un grand nuage noir, à la nuit tombante), le lac sombre et métallique se répandait dans les terres comme une flaque de plomb fondu.

Le Rhin, II, 289 (XXXIX).

(Le soir, à Oléron). A ma droite les marais s'étendaient à perte de vue, à ma gauche la mer couleur de plomb se perdait dans les brumes qui masquaient la côte.

Alpes et Pyrénées, 334 (1843, XVI).

Dans ce puits, une flaque de plomb liquide[1], c'était la mer. L'eau ne bougeait plus. Immobilité morne. L'océan n'est jamais plus farouche qu'étang.

L'Homme qui rit, I, 193 (I, II, 16).

Plus grise et plus sombre, l'eau prend l'aspect d'une ardoise :

C'était la nuit de l'équinoxe... A l'ouest, vers Genève, le lac, perdu sous les brumes, avait l'aspect d'une énorme ardoise.

Le Rhin, II, 275 (XXXIX).

Le ciel, qui de bleu était devenu blanc, était de blanc devenu gris. On eût dit une grande ardoise. La mer, dessous, terne et plombée, était une autre ardoise énorme.

Les Travailleurs de la mer, II, 165 (II, III, 6).

Dans presque toutes les citations qui précèdent, la métaphore semble indiquer une surface également éclairée et une couleur uniforme. Mais Victor Hugo

1. Ici la métaphore s'explique par l'immobilité de la mer autant que par sa couleur.

nous montre aussi l'eau teinte des sept couleurs du prisme :

> L'arc-en-ciel pour mes pieds, qu'un or fluide arrose,
> Comme un pont de nacre se pose
> Sur les cascades de cristal.
>
> *Odes et Ballades*, 530 (Ballade XV).

La ravissante lumière édénique qui venait de dessous l'eau, à la fois pénombre marine et rayonnement paradisiaque, estompait tous les linéaments dans une sorte de diffusion visionnaire. Chaque vague était un prisme. Les contours des choses, sous ces ondoiements irisés, avaient le chromatisme des lentilles d'optique trop convexes ; des spectres solaires flottaient sous l'eau. On croyait voir se tordre dans cette diaphanéité aurorale des tronçons d'arcs-en-ciel noyés.

Les Travailleurs de la mer, II, 76 (II, I, 13).

Les reflets irisés de la nacre, auxquels il compare l'arc-en-ciel, lui servent aussi à décrire ceux de la mer :

> Et la vague est de nacre et la côte est d'opale.
>
> *Toute la lyre*, III, 52 (III, III).

> Sur qui la mer répand ses moires et ses nacres.
>
> *L'Art d'être grand-père*, 101 (IV, X).

La couleur de l'eau peut être modifiée par les objets qui s'y reflètent. Victor Hugo nous montre ainsi le lac de Lucerne :

En face de moi, les pentes vertes de la Zinne se réfléchissaient avec leur réseau brouillé d'arbres et de cultures

dans le miroir du lac déjà sombre et lui donnaient l'aspect d'une agate herborisée.

Alpes et Pyrénées, 18 (1839, I).

Beaucoup de comparaisons indiquent les alternances de l'ombre et de la lumière à la surface de l'eau. Un fleuve, dans sa chute, est veiné de blanc et de noir ; la mer est un marbre liquide[1] :

Il se cabre, il résiste au précipice obscur,
Bave et bouillonne, et, blanc et noir comme le marbre,
Se cramponne aux rochers, se retient aux troncs d'arbre.

La Légende des siècles, III, 49 (XXV).

Mont qu'étreint l'océan de ses liquides marbres !

Les Quatre vents de l'esprit, II, 63 (*Liv. lyr.*, XIV).

L'eau ridée de mille plis a des reflets chatoyants que Victor Hugo compare à ceux du satin et surtout à ceux de la moire. Le vent, la rame, un obstacle qui retarde le courant, donnent à l'eau légèrement agitée un aspect moiré :

Là-bas la chute d'eau, de mille plis ridée,
Brille, comme dans l'ombre un manteau de satin.

Les Châtiments, 221 (IV, x).

La rivière, qui fronce son eau aux arches de tant de ponts, à la pointe de tant d'îles, était toute moirée de plis d'argent.

Notre-Dame-de-Paris, II, 411 (XI, II).

Tout, comme un paysage en une chambre noire
Se réfléchit avec ses rivières de moire,

1. Dans ces deux cas sans doute, les veines blanches du marbre sont surtout formées par l'écume.

Ses passants, ses brouillards flottant comme un duvet,
Tout dans mon esprit sombre allait, marchait, vivait.
Les Feuilles d'automne, 364 (XXIX).

Le ruisseau de moire et de soie.
Ib., 383 (XXXIV, II).

Sur le fleuve moiré qui, roulant ses eaux vives,
Décompose en ses flots les ombres de ses rives.
Toute la lyre, I, 99 (II, x).

Comme mes yeux se baissaient vers la terre, je distinguai dans l'obscurité une sorte de frémissement métallique, une ligne de moire lumineuse, et je reconnus qu'un ruisseau traversait la cabane de part en part.
Alpes et Pyrénées, 310 (1843, XII).

Ces lames que la mer amincit sur la grève,
Où les longs cheveux verts des sombres goëmons
Tremblent dans l'eau moirée avec l'ombre des monts.
Les Chants du crépuscule, 138 (XXVIII).

Les cent fleurs du buisson, de l'arbre, du roseau,
Qui rendent en parfums ses chansons à l'oiseau,
Se mirent dans la mare ou se cachent dans l'herbe,
Ou qui, de l'ébénier chargeant le front superbe,
Au bord des clairs étangs se mêlant au bouleau,
Tremblent en grappes d'or dans les moires de l'eau.
Les Rayons et les Ombres, 468 (XIX).

L'eau par les coups de rame est mollement moirée.
Toute la lyre, III, 239 (*La Corde d'airain*, XIX).

Les étoiles, points d'or, percent les branches noires;
Le flot huileux et lourd décompose ses moires
Sur l'océan blêmi.
Les Contemplations, II, 243 (VI, IX, 1).

Une moire fixe dans la mobilité du flot, ride imperceptible à tout autre qu'un marin, dessinait la passe.

Les Travailleurs de la mer, II, 34 (II, I, 6).

Une nuance d'aigue-marine d'une délicatesse inouïe teignait mollement toute la caverne. La voûte, avec ses lobes presque cérébraux et ses ramifications rampantes pareilles à des épanouissements de nerfs, avait un tendre reflet de chrysoprase. Les moires du flot, réverbérées au plafond, s'y décomposaient et s'y recomposaient sans fin, élargissant et rétrécissant leurs mailles d'or avec un mouvement de danse mystérieuse.

Ib., 70 (II, I, 12).

Le vent faisait du Léman une immense moire bleue.

Le Rhin, II, 277 (XXXIX).

La nature n'oublie personne ; elle n'oubliait pas Bonnivard dans sa basse-fosse. A midi, elle changeait le souterrain en palais ; elle tendait toute la voûte de cette splendide moire bleue dont je vous parlais tout à l'heure, et le Léman plafonnait le cachot.

Ib., 281.

Il[1] mêle un argent sombre aux moires du Léman.

La Légende des siècles, III, 262 (XL).

Je regarde se décomposer et se recomposer sur les vagues (du lac de Zurich), les sombres moires de la nuit.

Le Rhin, II, 228 (XXXIV).

L'étang mystérieux, suaire aux blanches moires,
Frissonne ; au fond du bois la clairière apparaît.

Les Contemplations, I, 187 (II, XXVI).

Deux choses seulement semblaient vivre dans le caveau ; la mèche de la lanterne qui pétillait à cause de l'humidité

1. Le mont Blanc.

de l'atmosphère, et la goutte d'eau de la voûte qui coupait cette crépitation irrégulière de son clapotement monotone et faisait trembler la lumière de la lanterne en moires concentriques sur l'eau huileuse de la mare.

Notre-Dame de Paris, II, 139 (VIII, IV).

Victor Hugo compare souvent au serpent le cours d'un fleuve ou l'ondulation de l'eau. Ici la forme et le mouvement ont plus d'importance que la couleur. On peut rappeler cependant ces deux exemples, où l'on voit l'eau imiter la peau luisante du serpent :

L'œil voyait sur la plage amie
Briller ses eaux[1]
Comme une couleuvre endormie
Dans les roseaux.

Dernière gerbe, 58 (I, XXIII).

L'Egba, l'Arga, le Cil, tous ces cours d'eau rampants,
Font des fourmillements d'éclairs et de serpents.

La Légende des siècles, I, 304 (X, V, I).

L'œil, comme l'eau, est un miroir, et Victor Hugo compare l'eau claire à un œil brillant :

On sent partout la fin, la borne, la limite ;
L'étang, clair sous l'amas des branchages, imite
L'œil tragique et brillant du fiévreux qui mourra.

La Légende des siècles, I, 101 (IV, III).

Blancheurs par l'aube saluées
Que contemple l'œil bleu des eaux.

Les Quatre vents de l'esprit, II, 13 (*Liv. lyr.*, II).

1. Les eaux de la Seine.

C'est dans la goutte d'eau que la nature a mis le plus de splendeurs. Une roue de moulin, la cataracte du Rhin, une source, une fontaine, répandent autour d'elles des perles et des pierreries. Un arrosoir même verse une pluie de diamants :

Au tournant d'une colline, l'œil entrevoit, sous une touffe de tilleuls et d'aulnes qui laissent passer le soleil, cette maison basse et cette grosse roue noire inondée de pierreries qu'on appelle un moulin à eau.

Le Rhin, I, 110 (VIII).

Le gouffre hideux et splendide (la cataracte du Rhin), jette avec rage une pluie de perles au visage de ceux qui osent le regarder de si près.

Ib., II, 265 (XXXVIII).

Rien n'est riche et merveilleux comme cette pluie de perles dont je vous ai déjà parlé, et que la cataracte répand au loin ; cela doit être pourtant plus admirable encore lorsque le soleil change ces perles en diamants et que l'arc-en-ciel plonge dans l'écume éblouissante son cou d'émeraude, comme un oiseau divin qui vient boire à l'abîme.

Ib., 267.

Cette grotte distille une source dont l'eau tombe abondamment, quoique goutte à goutte, de toutes les fentes de la voûte. On dirait une pluie de perles.

Alpes et Pyrénées, 235 (1843, IX).

Dans un coin de la place murmurait une vieille fontaine-vasque chargée à son sommet de conferva rivularis, dont les cheveux verts laissaient tomber goutte à goutte des perles d'eau étincelante.

Ib., 81-82 (1839, VII).

L'on voyait un jet d'eau se dissoudre en brume de diamants.
Choses vues, Nouvelle série, 250 (1849, I).

Autour de cette enfant l'herbe est splendide et semble
Pleine de vrais rubis et de diamants fins;
Un jet de saphirs sort des bouches des dauphins.
La Légende des siècles, III, 54 (XXVI).

A travers la colonnade jaillissait dans la pénombre une de ces fontaines de féerie, doucement bruyantes, qui se versent de vasque en vasque, mêlent la pluie à la cascade, ressemblent à une dispersion d'écrin, et font au vent une folle distribution de leurs diamants et de leurs perles comme pour désennuyer les statues qui les entourent.
L'Homme qui rit, II, 181 (II, v, 3).

Les diamants de l'arrosoir.
Les Chansons des rues et des bois, 411 (II, IV, 4).

Des perles roulent sur le corps de Sara la baigneuse, des perles tombent d'une main remplie d'eau, ou des ailes de la mouette :

L'eau sur son corps qu'elle essuie
Roule en pluie
Comme sur un peuplier;
Comme si, gouttes à gouttes,
Tombaient toutes
Les perles de son collier.
Les Orientales, 117 (XIX).

Un mur clôt la fontaine où, par l'heure échauffée,
Folâtre, elle buvait en descendant des bois;
Elle prenait de l'eau dans sa main, douce fée,
Et laissait retomber des perles de ses doigts!
Les Rayons et les Ombres, 523-524 (XXXIV).

J'aime ta mouette, ô mer profonde,
Qui secoue en perles ton onde
Sur son aile aux fauves couleurs.
Les Châtiments, 107 (II, v).

Rien n'est plus riche que l'herbe et les fleurs, quand le soleil brille après la pluie, ou quand il fait étinceler la rosée :

L'autre jour, il venait de pleuvoir, car l'été,
Cette année, est de bise et de pluie attristé...
Le soleil se jouait sur la pelouse verte
Dans les gouttes de pluie, et ma fenêtre ouverte
Apportait du jardin à mon esprit heureux
Un bruit d'enfants joueurs et d'oiseaux amoureux.
Paris, les grands ormeaux, maison, dôme, chaumière,
Tout flottait à mes yeux dans la riche lumière
De cet astre de mai dont le rayon charmant
Au bout de tout brin d'herbe allume un diamant.
Les Feuilles d'automne, 362 (XXIX).

L'oiseau vole sous les feuillées,
Secouant ses ailes mouillées;
Pauvre oiseau que le ciel bénit!
Il écoute le vent bruire,
Chante, et voit des gouttes d'eau luire,
Comme des perles dans son nid.
Odes et Ballades, 420 (*Odes*, V, XXIV).

Une longue feuille, pareille à une cosse de haricots entr'ouverte, laissait voir de belles gouttes de pluie comme un collier de diamants dans un écrin de satin vert.
Le Rhin, II, 235 (XXXV).

Le ciel qu'un souffle essuie
A vidé dans les champs tout l'écrin de la pluie.

L'orage, avec l'essaim des nuages pourprés,
S'enfuit et laisse pleins d'émeraudes les prés;
La luzerne, fouillis où méditent les lièvres,
Montre plus de joyaux que le quai des Orfèvres;
La mûre sur la ronce est un rubis vermeil;
Les brins de folle avoine, agités au soleil,
Deviennent, sous le vent qui passe par bouffées,
Grappes de diamants pour l'oreille des fées.

Théâtre en liberté, 260 (*La Forêt mouillée*, 1).

La toile d'araignée est un sac plein de perles.

Ib., 265.

Partout les araignées d'automne ont tendu leurs hamacs sur les milles pointes des buissons; la rosée s'y roule en grosses perles.

Le Rhin, II, 234 (XXXV).

La rosée offrait ses perles.

Les Contemplations, I, 81 (I, XIX).

Dès le point du jour, en été, il était dans ses allées... quelquefois rêveur et immobile des heures entières, écoutant le chant d'un oiseau dans un arbre... ou bien les yeux fixés au bout d'un brin d'herbe sur quelque goutte de rosée dont le soleil faisait une escarboucle.

Les Misérables, III, 76 (III, III, 2).

Les quatre ardents chevaux dressaient leur poitrail d'or;
Faisant leurs premiers pas, ils se cabraient encor
Entre la zone obscure et la zone enflammée;
De leurs crins, d'où semblait sortir une fumée
De perles, de saphirs, d'onyx, de diamants,
Dispersée et fuyante au fond des éléments,
Les trois premiers, l'œil fier, la narine embrasée,
Secouaient dans le jour des gouttes de rosée;
Le dernier secouait des astres dans la nuit.

La Légende des siècles, III, 7 (XXXII, 1).

Un grimpereau, cherchant à boire,
Vit un arum, parmi le thym,
Qui dans sa feuille, blanc ciboire,
Cachait la perle du matin.

Les Chansons des rues et des bois, 311 (II, I, 2.)

L'aube et l'éblouissement
Vont semant
Partout des perles de flamme.

La Fin de Satan, 259 (*Chanson des oiseaux*).

A l'heure où, chassant le rêve,
L'aube ouvre les firmaments,
C'est le moment, filles d'Ève,
D'aller voir des diamants;

Toute une bijouterie
Brille à terre au jour serein ;
L'herbe est une pierrerie,
Et l'ortie est un écrin ;

Des rubis dans les nymphées,
Des perles dans les halliers ;
Et l'on dirait que les fées
Ont égrené leurs colliers.

Toute la lyre, 370 (VI, XXI, 2).

Un pré plein d'herbes embaumées,
Tout brillant de l'écrin de l'aube répandu.

L'Ane, 370 (I, XI).

Cette rosée magnifique, la fleur la reçoit du ciel en échange de son parfum ; ou bien c'est un présent qu'elle accueille avec éblouissement ; et l'on voit fleurs et brins d'herbe occupés à leur toilette :

Chaque fleur, échangeant son souffle et sa pensée
Avec le ciel serein d'où tombe la rosée,
Recevait une perle et donnait un parfum.

La Légende des siècles, I, 39 (II, I, I).

Non, ce ne serait pas la peine que les vents
Remuassent le flot orageux des vivants,
Que le matin sortît des mers, semant des pluies
De diamants aux fleurs vaguement éblouies,
Et que l'oiseau chantât, et que le monde fût,
Si le destin n'était qu'un chasseur à l'affût.

L'Année terrible, 402 (*Juillet*, XII).

Le brouillard se dissout en perles sur les branches,
Et brille, diamant, au collier des pervenches.

Les Contemplations, I, 115 (I, XXIX).

Étalant mille couleurs,
Autour du chêne superbe
Toutes les petites fleurs
Font leur toilette dans l'herbe.

L'aurore aux pavots dormants
Verse sa coupe enchantée ;
Le lys met ses diamants ;
La rose est décolletée.

Les Chansons des rues et des bois, 351 (II, III, 3).

Dans des coins, des fleurs font leur toilette, les joyeuses s'ajustant des colliers de gouttes de rosée, les mélancoliques faisant briller au soleil leur larme de pluie.

Théâtre en liberté, 264 (*La Forêt mouillée*, II).

Quand la fleur, le matin, de perles se coiffant,
Se mire aux flots, coquette et mijaurée exquise,
Il[1] passe et dit : Bonjour, madame la marquise.

Les Quatre vents de l'esprit, I, 57 (*Liv. sat.*, XIII).

1. Le poète.

Pour faire fête à l'aube, au bord des flots dormants,
Les ronces se couvraient d'un tas de diamants;
Les brins d'herbe coquets mettaient toutes leurs perles.
Ib., 66 (*Liv. sat.*, XVI).

Les perles de la rosée contribuent aussi à la parure des rochers des Alpes :

Mai brode à mes rochers la passementerie
Des perles de rosée et des fleurs de prairie.
La Légende des siècles, III, 98 (XXXI, II).

La limpidité de la goutte de pluie ou de rosée et la limpidité de la perle s'unissent pour symboliser la pureté morale :

Quand le vent du malheur ébranlait leur vertu,
Qui de nous n'a pas vu de ces femmes brisées
S'y cramponner longtemps de leurs mains épuisées !
Comme au bout d'une branche on voit étinceler
Une goutte de pluie où le ciel vient briller,
Qu'on secoue avec l'arbre et qui tremble et qui lutte,
Perle avant de tomber et fange après sa chute !
Les Chants du crépuscule, 87 (XIV).

L'âme de l'humble vierge a toute sa lumière.
La perle de l'aurore est encor dans la fleur.
Les Rayons et les Ombres, 411 (IV, II).

Bien des poètes ont parlé des larmes de la pluie et surtout des pleurs de l'aurore ; Victor Hugo plus que personne. Aussi cette ***perle humide***, cachée dans le calice de la fleur, désigne-t-elle métaphoriquement les larmes secrètes. Il faut que la femme qui pleure se cache pour pleurer, qu'elle ait en elle-même un asile, et mette à part son ***trésor de larmes :***

Car la fleur qui s'ouvrit avec l'aurore en pleurs,
Et qui fait à midi de ses belles couleurs
Admirer la splendeur timide,
Sous ses corolles d'or, loin des yeux importuns,
Au fond de ce calice où sont tous ses parfums,
Souvent cache une perle humide !

Les Feuilles d'automne, 321 (XVII).

La goutte d'eau, diamant de loin, est larme de près ; cette idée a été deux fois développée par le poète, presque dans les mêmes termes. Il semble probable que la rédaction donnée dans la *Dernière gerbe* est la plus ancienne :

Oh ! l'amour est pareil aux perles de rosée
Qui brillent aux feuilles des fleurs,
Et qui, sur la corolle au soleil exposée,
Scintillent de mille couleurs.

N'approchez pas vos yeux, que tant de splendeur charme,
De cette goutte d'eau qui reluit un moment.
De près, ce n'est plus qu'une larme ;
De loin, c'était un diamant !

Dernière gerbe, 67 (I, XXIV).

Vois-tu, mon ange, il faut accepter nos douleurs.
L'amour est comme la rosée
Qui luit de mille feux et de mille couleurs
Dans l'ombre où l'aube l'a posée ;
Rien n'est plus radieux sous le haut firmament.
De cette goutte d'eau qui rayonne un moment
N'approchez pas vos yeux, que tant de splendeur charme,
De loin, c'était un diamant ;
De près, ce n'est plus qu'une larme.

Toute la lyre, II, 87 (VI, III).

La goutte d'eau n'est plus qu'une larme quand elle tombe :

UNE GOUTTE D'EAU, en tombant.
J'étais diamant, je suis larme.
Femmes, ne tombez pas.
Théâtre en liberté, 266 (*La Forêt mouillée*, II).

D'ailleurs la larme brille elle aussi, comme la goutte d'eau; Victor Hugo la compare à la perle et à l'étincelle :

Ce que dit votre bouche étincelle en vos yeux.
Il semble, quand parfois un chagrin vous alarme,
Qu'ils versent une perle et non pas une larme.
Les Contemplations, I, 45 (I, x).

Une de ces grosses larmes, qui sont les sombres perles de l'âme, germait lentement dans son œil.
Les Misérables, V, 490 (V, IX, 5).

L'on vit une grosse larme rouler sur sa joue et s'arrêter au bout de sa moustache, comme une perle.
Quatrevingt-treize, 20 (I).

Et Fabrice a dans l'œil une humide étincelle.
La Légende des siècles, II, 230 (XVIII, III, 3).

Une antithèse oppose à la perle la goutte de sueur :

Change en perles dans mes décombres
Toutes mes gouttes de sueur !
Les Contemplations, II, 265 (VI, xv).

Les métaphores qui désignent la glace et la neige ressemblent beaucoup à celles que le poète emploie en parlant de l'eau. Il en est pourtant quelques-unes qui ne contiennent que l'idée de blancheur :

Monts sacrés, hauts comme l'exemple,
Blancs comme le fronton d'un temple.

Les Châtiments, 103 (II, IV).

Schwitz tendant ses glaciers comme de blanches toiles.

La Légende des siècles, III, 262 (XL).

Ces sommets, éclatants comme d'énorme lys.

Ib., 96 (XXXI, II).

Cette blancheur est lumineuse. Sur le sommet des vieux monts brille une aube éternelle ; leurs cimes semblent des cratères enflammés :

Son front blanc dans la nuit semble une aube éternelle.

Les Feuilles d'automne, 276 (VII).

Et chaque soir, tandis que l'ombre en bas l'assiège,
Le soleil, ruisselant en lave sur sa neige,
Change en cratère le glacier.

Ib.

Rien ne ternit ces pics que la tempête lave,
Volcans de neige ayant la lumière pour lave,
Qui versent sur l'Europe un long ruissellement
De courage, de foi, d'honneur, de dévouement[1].

La Légende des siècles, III, 105 (XXXI).

La nuance argentée apparaît dans les ondulations du glacier des Pèlerins, que Victor Hugo compare à des boucles de cheveux blancs :

Plus haut, sur le même plan, apparaissent les deux pics des Pèlerins et des Charmoz... entre lesquels le glacier des

1. On voit que le mot *lumière* est pris à la fois au sens propre et au sens figuré.

Pèlerins répand ses ondulations pareilles à des boucles de cheveux blancs sur la tête grise du mont.

Fragment d'un *Voyage aux Alpes*, dans
Victor Hugo raconté, II, 207.

Victor Hugo nous montre dans la Mer de Glace d'éclatants reflets métalliques et la splendeur des pierres précieuses :

Au-dessus de cette forêt, l'extrémité de la Mer de Glace, dépassant le Montanvert comme un bras qui se recourbe, penche et précipite ses flots marmoréens, ses lames énormes, ses tours de cristal, ses dolmens d'acier, ses collines de diamant, dresse à pic ses murailles d'argent.

Ib.

Le manteau qui tombe de l'épaule du mont Blanc n'est pas moins magnifique :

Une mer de cristal, d'azur, de diamant,
Crinière de glaçons digne du lion Pôle,
Tombe, effrayant manteau, de sa farouche épaule.

La Légende des siècles, III, 263 (XL).

Le glacier des Bossons a des frontons d'albâtre et des pilastres de nacre :

Qu'on se figure d'énormes prismes de glace, blancs, verts, violets, azurés, selon le rayon de soleil qui les frappe... On dirait une ville d'obélisques, de cippes, de colonnes et de pyramides, une cité de temples et de sépulcres, un palais bâti par des fées pour des âmes et des esprits ; et je ne m'étonne pas que les primitifs habitants de ces contrées aient souvent cru voir des êtres surnaturels voltiger entre les flèches de ce glacier à l'heure où le jour vient rendre

son éclat à l'albâtre de leurs frontons et ses couleurs à la nacre de leurs pilastres.

Fragment d'un *Voyage aux Alpes*, dans
Victor Hugo raconté, II, 206-207.

L'éclat de la neige rappelle celui de l'argent, et l'éclat de la glace celui de l'acier. Victor Hugo nous a déjà montré « cette magnifique émeraude du Léman enchâssée dans des montagnes de neige comme dans une orfèvrerie d'argent », et « l'argent sombre » du mont Blanc mêlé « aux moires du Léman »[1]. Ailleurs nous voyons la glace comme un flanc d'acier; le glacier est poli comme un tranchant de hache, et les hallebardiers suisses semblent avoir pris dans la montagne non seulement le bois de leurs piques, mais encore le reflet de l'acier :

Comme le haut cimier du mont inabordable,
Alors il dresse au loin sa crête formidable.
L'arc-en-ciel vacillant joue à son flanc d'acier.

Les Feuilles d'automne, 276 (VII).

En des glaciers polis comme un tranchant de hache,
Qu'il glisse, et roule, et tombe, et tombe, et se rattache
De l'ongle à leurs parois[2].

Les Orientales, 137 (XXV).

Deuil sans fond ! c'est l'honneur de leur pays qu'ils tuent;
En se prostituant, c'est moi qu'ils prostituent ;
Nos vieux pins ont fourni leurs piques, dont l'acier
Apporte dans l'égout le reflet du glacier ;

1. Voir pages 229 et 249.

2. Dans cette pièce, intitulée *Malédiction*, le poète condamne l'homme maudit à fuir sans cesse « comme un noir meurtrier ». L'emploi du mot *hache* est donc symbolique.

Ils traînent avec eux la Suisse, quoi qu'on dise,
Et les pâles aïeux sont dans leur bâtardise.
La Légende des siècles, III, 102 (XXXI, II).

La rosée, si resplendissante sous le soleil, ne l'est pas moins quand le froid l'a transformée en givre :

L'hiver, quand la ramée est un écrin de givres.
Les Contemplations, II, 121 (V, XI).

Quant à sa toilette, cette aérienne toilette de mousseline et de rubans qui semblait faite avec de la gaîté, de la folie et de la musique, pleine de grelots et parfumée de lilas, elle s'était évanouie comme ces beaux givres éclatants qu'on prend pour des diamants au soleil ; ils fondent et laissent la branche toute noire.
Les Misérables, I, 266 (I, IV, I).

Les hallebardiers suisses ont sur leurs frocs de guerre un ruissellement d'argent qui ressemble au givre de leurs montagnes :

Leur habit est d'un drap cramoisi, que chamarre
Un galon triomphal, auguste, étincelant ;
Ils ont deux frocs de guerre, un jaune et l'autre blanc ;
Sur le jaune, l'or brille et largement éclate ;
Quand ils portent le blanc sur la veste écarlate,
Car la pompe des cours aime ce train changeant,
On leur voit sur le corps ruisseler tant d'argent
Que ces fils des glaciers semblent couverts de givre.
La Légende des siècles, III, 92-93 (XXX, I).

CHAPITRE VII

LES YEUX

L'œil est brillant comme l'étoile. Victor Hugo qui parle si souvent des yeux du ciel, compare souvent aussi aux étoiles les yeux humains. L'idée de couleur est donc absente, et c'est la flamme du regard qui justifie la comparaison :

Ses grands yeux noirs brillaient sous la noire mantille.
Telle une double étoile au front des nuits scintille
Sous les plis d'un nuage obscur.

Les Orientales, 175 (XXXIII, III).

Que Dieu montre ou voile
Les astres des cieux !
La plus pure étoile
Brille dans tes yeux.

Ruy Blas, 132 (II, I).

Comme un ange qui se dévoile,
Tu me regardais dans ma nuit,
Avec ton beau regard d'étoile
Qui m'éblouit.

Les Contemplations, I, 141 (II, x).

Quoi ! ton pavé bruyant et fangeux, ô Paris,
A de ces visions ineffables ! Je pris
Ses yeux fixés sur moi pour deux étoiles bleues.

Les Quatre vents de l'esprit, I, 91 *(Liv. sat.*, XXII).

Voir la naïade aux yeux d'astres laver ses jambes !
Théâtre en liberté, 277 (*La Forêt mouillée*, III).

Il y a souvent dans l'emploi de cette métaphore quelque chose de plus qu'une comparaison matérielle : les yeux sont des astres qu'on divinise et qu'on adore, dont l'éclat suffit à illuminer l'âme :

Si vous ne connaissez que pour l'entendre dire
Au poète amoureux qui chante et qui soupire,
Ce suprême bonheur qui fait nos jours dorés,
De posséder un cœur sans réserve et sans voiles,
De n'avoir pour flambeaux, de n'avoir pour étoiles,
De n'avoir pour soleils que deux yeux adorés.
Les Feuilles d'automne, 339 (XXIII).

Mon esprit qui sans voile
Vogue au hasard,
Et qui n'a pour étoile
Que ton regard !
Les Voix intérieures, 281 (XI).

Puisqu'en vos yeux je crois voir une étoile éclore.
Toute la lyre, II, 209 (VII, x, 2).

Laisse-moi t'adorer, car un divin rayon
Va, comme d'une étoile aux cieux épanouie,
De ton œil lumineux à mon âme éblouie !
Les Jumeaux, 363 (II, II).

Les yeux de l'homme de génie sont des étoiles qui éclairent l'humanité :

L'homme dit : Je suis Zoroastre ;
Et son sourcil abrite un astre,
Et sous son crâne un ciel bleuit.
Les Contemplations, II, 312 (VI, XXIII, 5).

Vénérez, quoi qu'il fasse, quiconque a ce signe, la prunelle étoile.

Les Misérables, III, 262 (III, VII, 1).

Qu'il (le poète) ait des ailes pour l'infini, mais qu'il ait des pieds pour la terre, et qu'après l'avoir vu voler on le voie marcher... Qu'après l'avoir vu archange on le retrouve frère. Que l'étoile qui est dans cet œil pleure une larme, et que cette larme soit la larme humaine.

William Shakespeare, 341 (II, VI, 1).

Tant qu'on admirera ce Bacon effrayant,
Ce monstre fait d'azur et d'infamie, ayant
Le cloaque dans l'âme et dans les yeux l'étoile.

L'Ane, 373 (II).

Le mourant se transfigure, et dans ses yeux, comme dans ceux du mort, il y a une lueur d'astre :

Ses yeux étaient caves et fixes. Ils paraissaient presque éteints, et puis, par moments, ils se rallumaient et resplendissaient comme des étoiles. Il semble qu'aux approches d'une certaine heure sombre, la clarté du ciel emplisse ceux que quitte la clarté de la terre.

Les Misérables, I, 446 (I, VII, 6).

L'ombre des nuits,
Le roseau des étangs, le roc du monticule,
L'épanouissement sombre du crépuscule,
Le vent, souffle farouche ou providentiel,
L'air, la terre, le feu, l'eau, tout, même le ciel,
Se mêle à cette chair qui devient solennelle.
Un commencement d'astre éclôt dans la prunelle.

Les Contemplations, II, 257 (VI, XIII).

Les yeux de l'ange, de l'être surnaturel, sont aussi des étoiles :

L'ange arrêta sur lui ses ailes qui flottaient,
Et pleura.
L'on eût dit que ses larmes étaient
De la lumière en pleurs coulant de deux étoiles.
La Fin de Satan, 314 *(L'Ange Liberté*, VII).

Deux êtres ont passé pendant que j'étais là ;
Et leurs regards brillaient, si bien qu'il me sembla
Que ces deux inconnus, rayonnant sous leurs voiles,
Pour en faire leurs yeux avaient pris deux étoiles...
Et sur le front de l'un on lisait : Conscience,
Et sur le front de l'autre on lisait : Vérité.
Les Quatre vents de l'esprit, II, 169-170 *(Liv. lyr.*, XLV).

Benignus Spiagudry compare à des comètes les yeux flamboyants de Han d'Islande. Il y a des étoiles horribles dans le visage des compagnons de Ratbert. Lilith-Isis, la fille de Satan, épiant Jésus-Christ emmené par les soldats, a des yeux qui ressemblent à des étoiles funèbres :

Quoi ! là, derrière ce mur, dans l'ombre, ces deux yeux flamboyants comme des comètes, qui se sont fixés sur nous. Vous ne les avez point vus ?
Han d'Islande, 256-257 (XXII).

Il semble qu'on pourrait à peine distinguer
De ces hommes les loups, les chiennes de ces femmes ;
A travers l'ombre, on voit toutes les soifs infâmes
Flamboyer dans l'étoile horrible des regards.
La Légende des siècles, II, 243-244 (XVIII, III, 10).

C'était de l'ombre ayant la forme d'une femme ;
Cet être épiait Christ dans cette troupe infâme,
Comme s'il était là pour une mission ;
Or la bande aperçut, en rentrant dans Sion,

Cette femme fixant sur eux dans les ténèbres
Ses deux yeux qui semblaient deux étoiles funèbres.
La Fin de Satan, 188 (*Jésus-Christ*, x).

La duchesse Josiane a un œil bleu et un œil noir. Ses prunelles « faites d'amour et de haine » sont comparées à Aldébaran :

Elle regarda, fatale, avec ses yeux d'Aldébaran, rayon visuel mixte, ayant on ne sait quoi de louche et de sidéral. Gwynplaine contemplait cette prunelle bleue et cette prunelle noire, éperdu sous la double fixité de ce regard de ciel et de ce regard d'enfer.
L'Homme qui rit, II, 280 (II, VII, 4).

La langue usuelle assimile souvent l'éclat de l'œil à celui d'un charbon ardent, d'une braise. C'est plusieurs fois à des animaux que Victor Hugo attribue des yeux de braise : ces yeux expriment soit l'ardeur, soit la cruauté :

Et quand j'ai dit : Allah ! mon bon cheval de guerre
Vole, et sous sa paupière a deux charbons ardents !
Les Orientales, 202 (XXXIX).

L'aspic à l'œil de braise, agitant ses paupières,
Passe sa tête plate aux crevasses des pierres.
Les Rayons et les Ombres, 448 (XIII).

Yeux de braise
De la chienne Scylla sur la mer calabraise.
Dieu, 16 (I, 1).

La métaphore peut aussi désigner simplement des yeux qui luisent dans les ténèbres : Victor Hugo,

dans les ruines d'un vieux burg, éprouve une impression lugubre en entendant « tous les monstres de l'ombre » qui se réveillent et fourmillent autour de lui :

Deux charbons ardents, tombés on ne sait de quelle fournaise, brillent dans l'ombre au milieu des ronces ; c'est une chouette qui vous regarde.

Le Rhin, II, 131 (XXVIII).

Iblis, l'esprit du mal, travaillant dans sa forge, a les yeux ardents comme des braises ; et la prunelle de Satan brille au fond des nuits comme une goutte de flamme :

Les éclairs des marteaux faisaient une tempête ;
Ses yeux ardents semblaient deux braises dans sa tête.

La Légende des siècles, I, 52 (II, III).

La rondeur de sa rouge et luisante prunelle
Semblait, dans la terreur de ces lieux inouïs,
Une goutte de flamme au fond du puits des nuits.

La Fin de Satan, 300 (*L'Ange Liberté*, II).

Le poète voit encore une fournaise dans l'orbite des césars morts :

Et ces têtes de mort au regard de fournaise
Qui portent la couronne et qu'on nomme césars
M'ont parlé.

La Pitié suprême, 120 (V).

Une vive émotion donne de l'ardeur au regard : Claude Frollo qui va frapper Phœbus a des yeux de braise. C'est l'éclat de la braise qu'on voit dans les

prunelles des combattants, et même dans les yeux du bon sergent Radoub :

Deux hommes entrent. Un noir avec un bel officier. On ne voyait que les yeux du noir, deux braises.

Notre-Dame de Paris, II, 112 (VIII, 1).

La lutte était farouche. Un carnage effréné
Donnait aux combattants des prunelles de braise.

L'Année terrible, 31 (*Août*).

La femme trembla de la tête aux pieds. Elle regarda le sergent, rude visage dont on ne voyait que les sourcils, les moustaches, et deux braises qui étaient les deux yeux.

Quatrevingt-treize, 8 (I, 1).

Les yeux sont souvent comparés à une flamme. Cette métaphore peut prendre divers aspects. De beaux yeux de femmes brillent comme des flambeaux :

Ton sérail est très grand, tes jardins sont très beaux.
Tes femmes ont des yeux vifs comme des flambeaux,
Qui pour toi seul percent leurs voiles.

Les Orientales, 198 (XXXVIII).

J'en suis amoureux fou ! Les yeux noirs les plus beaux,
Mes amis! Deux miroirs! Deux rayons! Deux flambeaux!

Hernani, 39 (II, 1).

A travers les cils, c'est un feu sous les branches :

Quand brille sous tes cils, comme un feu sous les branches,
Ton beau regard, terni par de longues douleurs.

Les Chants du crépuscule, 141 (XXVIII).

Les doux yeux d'une enfant semblent éclairer plutôt que briller :

Ses yeux bleus sont plus beaux sous son pur sourcil brun.
En elle tout est joie, enchantement, parfum ;
Quel doux regard, l'azur ! et quel doux nom, Marie !
Tout est rayon ; son œil éclaire et son nom prie.

La Légende des siècles, III, 54 (XXVI).

Les yeux de Dea sont clairs, quoique paralysés : ce sont des flambeaux qui ne brillent que pour les autres :

Ses yeux, grands et clairs, avaient cela d'étrange qu'éteints pour elle, pour les autres ils brillaient. Mystérieux flambeaux allumés n'éclairant que le dehors. Elle donnait de la lumière, elle qui n'en avait pas. Ces yeux disparus resplendissaient. Cette captive des ténèbres blanchissait le milieu sombre où elle était. Du fond de son obscurité incurable, de derrière ce mur noir qu'on nomme la cécité, elle jetait un rayonnement. Elle ne voyait pas hors d'elle le soleil et l'on voyait en elle son âme.

L'Homme qui rit, I, 408 (II, II, 2).

La lumière est le symbole de la pensée. L'œil au fond de l'arcade sourcilière est une lampe qui veille au fond d'un antre :

Son profil (le profil de Louis XI), quoique d'une ligne très bourgeoise, avait quelque chose de puissant et de sévère ; sa prunelle étincelait sous une arcade sourcilière très profonde, comme une lumière au fond d'un antre ; et, sous le bonnet rabattu qui lui tombait sur le nez, on sentait tourner les larges plans d'un front de génie.

Notre-Dame de Paris, I, 259 (V, I).

Dieu a voulu faire et a fait la tête de l'homme belle. Il a haussé le front pour y loger l'intelligence ; il a allumé le regard sous l'arcade sourcilière comme la lampe qui veille dans l'antre mystérieux et profond de la pensée.

Correspondance, II, 67 (1845).

Quand Claude Frollo regarde à travers les fentes d'une porte Phœbus et la Esmeralda, c'est la flamme du désir et de la jalousie qui allume ses yeux :

Qui eût pu voir en ce moment la figure du malheureux collée aux barreaux vermoulus eût cru voir une face de tigre regardant du fond d'une cage quelque chacal qui dévore une gazelle. Sa prunelle éclatait comme une chandelle à travers les fentes de la porte.

Notre-Dame de Paris, II, 99-100 (VII, VIII).

Dans l'œil de Jean Valjean, le feu qu'on voit briller c'est le ressentiment de l'injustice subie, et la haine de la société :

C'était d'ailleurs un profil ferme, énergique et triste. Cette physionomie était étrangement composée ; elle commençait par paraître humble et finissait par sembler sévère. L'œil luisait sous les sourcils comme un feu sous une broussaille.

Les Misérables, I, 117 (II, I).

Dans l'œil de Nemrod, c'est le feu de l'orgueil :

Il resta trente jours au fond des solitudes,
Rêvant parmi les rocs aux sombres attitudes ;
Quand il revint, son œil brillait comme un flambeau.

La Fin de Satan, 65 (*Le Glaive*, III).

La femme du bourreau Nychol Orugix a dans ses yeux sinistres les rayons d'une torche funèbre. La jeune fille qui doit mourir pour avoir levé son voile voit briller des lampes funéraires dans les yeux de ses frères prêts à la châtier :

L'aspect de cette femme n'était pas lui-même très rassurant... Ses traits livides, sa figure sèche et anguleuse, avaient quelque chose de cadavéreux, et il s'échappait de ses yeux creux des rayons sinistres pareils à ceux d'une torche funèbre.

Han d'Islande, 140 (XII).

Qu'avez-vous, qu'avez-vous, mes frères ?
Vous baissez des fronts soucieux.
Comme des lampes funéraires,
Vos regards brillent dans vos yeux.

Les Orientales, 85 (XI).

Victor Hugo exprime souvent l'idée que l'œil laisse voir ou plutôt montre la pensée. C'est une fenêtre par laquelle on voit dans l'âme, et un visage aux yeux fermés est comme un palais sans fenêtres :

Claude avait acquis un ascendant singulier sur tous ses compagnons... Cet empire lui était venu sans qu'il y songeât. Cela tenait au regard qu'il avait dans les yeux. L'œil de l'homme est une fenêtre par laquelle on voit les pensées qui vont et viennent dans sa tête.

Claude Gueux, 462-463.

Il serait plus beau, s'il n'avait pas les yeux fermés. Un visage sans yeux, c'est un palais sans fenêtres.

Lucrèce Borgia, 27 (I, II).

Aussi l'éclat du regard révèle-t-il un feu intérieur.

Dans les yeux clairs de Dea, Victor Hugo nous a montré la lumineuse pureté de l'âme de la jeune fille. Au contraire les yeux de Claude Frollo laissent entrevoir une fournaise :

Quel était ce feu intérieur qui éclatait parfois dans son regard, au point que son œil ressemblait à un trou percé dans la paroi d'une fournaise ?

Notre-Dame de Paris, I, 247 (IV, v).

Les yeux brillants d'une femme sont « les soupiraux d'un centre étincelant » :

Chacun se récriait, admirant tour à tour
Son front plein de pensée éclose avant l'amour,
Son sourire entr'ouvert comme une vive aurore,
Et son ardente épaule, et, plus ardents encore,
Comme les soupiraux d'un centre étincelant,
Ses yeux où l'on voyait luire son cœur brûlant.

Les Voix intérieures, 284 (XII).

Jean Valjean, quand il approche de la maison de Cosette, a dans les yeux la lumière d'une aurore intérieure :

Plus il approchait de ce coin de rue, plus son œil s'éclairait ; une sorte de joie illuminait ses prunelles comme une aurore intérieure.

Les Misérables, V, 439 (V, VIII, 4).

Certains regards montrent une lueur horrible. Dans l'œil de Philippe II, on croit voir un soupirail de caverne : sa prunelle laisse apercevoir une âme ténébreuse. La comtesse d'Ahlefeld dans *Han*

d'Islande, Laffemas dans *Marion de Lorme*, Thénardier dans les *Misérables*, ont dans les yeux des rayons d'enfer :

Morne en son pourpoint noir, la toison d'or au cou,
On dirait du destin la froide sentinelle ;
Son immobilité commande ; sa prunelle
Luit comme un soupirail de caverne ; son doigt
Semble, ébauchant un geste obscur que nul ne voit,
Donner un ordre à l'ombre et vaguement l'écrire.

La Légende des siècles, III, 59 (XXVI).

La jeune fille s'arrêta au moment de prononcer le nom adoré. Elle avait vu luire dans l'œil de l'étrangère un éclair de sombre joie qui semblait un rayon de l'enfer.

Han d'Islande, 396 (XXXVI).

Autour de moi j'ai vu tourner tes pas,
Démon ! j'ai dans tes yeux vu la sinistre flamme
De ce rayon d'enfer qui t'illuminait l'âme !

Marion de Lorme, 252 (III, x).

Il (Thénardier) décocha à la dérobée à Marius un regard furieux, tout de suite éteint. Si rapide qu'il fût, ce regard était de ceux qu'on reconnait quand on les a vus une fois ; il n'échappa point à Marius. De certains flamboiements ne peuvent venir que de certaines âmes ; la prunelle, ce soupirail de la pensée, s'en embrase ; les lunettes ne cachent rien ; mettez donc une vitre à l'enfer.

Les Misérables, V, 467 (V, IX, 4).

Les yeux de sieur Clubin, quand il se croit arrivé à son but, montrent un horrible embrasement intérieur. On y voit luire l'éclair d'une conscience « devenue ombre et nuée » :

Une sérénité épouvantable blêmit sur ce front obscur. Son œil terne et au fond duquel on croyait voir une cloison devint profond et terrible. L'embrasement intérieur de cette âme s'y réverbéra... Une mauvaise pensée qui triomphe illumine un visage ; de certaines combinaisons réussies, de certains buts atteints, de certaines félicités féroces, font apparaître et disparaître dans les yeux des hommes de lugubres épanouissements lumineux. C'est de l'orage joyeux, c'est de l'aurore menaçante. Cela sort de la conscience, devenue ombre et nuée.

Il éclaira dans cette prunelle.

Cet éclair ne ressemblait à rien de ce qu'on peut voir luire là-haut ni ici-bas.

Les Travailleurs de la mer, I, 355-356 (I, VI, 6).

La fureur des combattants leur met dans les yeux une lueur d'enfer :

Elle[1] mettait l'enfer dans l'œil des combattants,
L'éclair dans le fourreau d'Ajax, et des courroies
Dans les pieds des Hectors traînés autour des Troies.

La Légende des siècles, IV, 4 (XLV).

C'est aussi l'enfer qu'on voit dans l'œil flamboyant du tigre ou du serpent :

Et l'obscur tigre noir, dont le masque d'ébène
A deux trous flamboyants par où l'on voit l'enfer.

L'Art d'être grand-père, 74 (IV, IV).

Tu ne parviendras pas, drôle, à t'enfler assez
Pour être un python vaste et sombre au fond des fanges;
Tu n'égaleras point ces reptiles étranges
Dont l'œil aux soupiraux de l'enfer est pareil.

Les Quatre vents de l'esprit, I, 52 (*Liv. sat.*, XII).

1. La Muse.

Satan, pendant qu'en son âme comme sur son visage luttent le bien et le mal, a sous ses paupières baissées des lueurs de foudre :

Le bien, le mal, luttaient sur son visage entre eux
Avec tous les reflux de deux sombres armées ;
Ses lèvres se crispaient, sinistrement fermées ;
Ses poings s'entreheurtaient, monstrueux et noircis ;
Il n'ouvrait pas les yeux, mais sous ses noirs sourcils
On voyait les lueurs de cette âme inconnue ;
Tel le tonnerre fait des pourpres sous la nue.

La Fin de Satan, 321 (*L'Ange Liberté*, VIII).

La prunelle des poètes mages est une vitre à travers laquelle se voit l'idéal :

Eschyle en qui frémit Dodone,
Milton, songeur de Whitehall,
Toi, vieux Shakspeare, âme éternelle,
O figures dont la prunelle
Est la vitre de l'idéal !

Les Contemplations, II, 298 (VI, XXIII, 1).

La langue usuelle emploie couramment le mot *vitreux* au sujet de l'œil dont l'éclat, semblable à celui du verre, n'indique plus la vie et la pensée. Victor Hugo renouvelle la métaphore, ou plutôt la remplace par une autre, en la rattachant au mot *vitre;* ce qu'il voit dans l'œil morne de l'inintelligence et de la stupeur, c'est une vitre, une vitre qui peut réverbérer le jour extérieur, mais derrière laquelle ne brille plus aucune lumière :

Où l'intérêt a remplacé l'intelligence il n'y a plus de

fierté ; la narine se resserre, l'œil se ternit ; la prunelle y est encore, le regard n'y est plus ; il y a toujours la vitre, il n'y a plus la lampe.

Correspondance, II, 67-68 (1845).

L'œil de Jean Valjean était devenu effrayant. Ce n'était plus une prunelle ; c'était cette vitre profonde qui remplace le regard chez certains infortunés, qui semble inconsciente de la réalité, et où flamboie la réverbération des épouvantes et des catastrophes. Il ne regardait pas un spectacle ; il subissait une vision.

Les Misérables, IV, 154 (IV, III, 8).

L'œil, en effet, est souvent un miroir. L'œil d'une jeune fille, innocent et bleu, réfléchit l'azur du ciel :

Riez pourtant ! du sort ignorez la puissance ;
Riez ! n'attristez pas votre front gracieux,
Votre œil d'azur, miroir de paix et d'innocence,
Qui révèle votre âme et refléchit les cieux !

Odes et Ballades, 392 (*Odes*, V, XVII).

Des jeunes femmes réfléchissent dans leurs yeux ardents l'éclat du grand jour, le soleil éblouissant :

Oh ! toutes ces jeunes femmes,
Ces yeux où flambe midi,
Ces fleurs, ces chiffons, ces âmes,
Quelle forêt de Bondy !

Les Chansons des rues et des bois, 149-150 (I, IV, 6).

Les yeux de Lilith-Isis sont deux miroirs horribles :

Deux yeux brillaient, ainsi que deux ardents miroirs,
Sur cet épouvantable et sinistre visage.

La Fin de Satan, 311 (*L'Ange Liberté*, VI).

Philippe II, qui protège l'inquisition, a dans les yeux le reflet du bûcher :

S'il secouait parfois sa torpeur de couleuvre,
C'était pour assister le bourreau dans son œuvre,
Et sa prunelle avait pour clarté le reflet
Des bûchers sur lesquels par moments il soufflait.
La Légende des siècles, III, 58 (XXVI).

C'est aussi ce reflet qu'on voit dans les yeux du bourreau de Jean Huss :

Difforme sous le faix de l'horreur éternelle,
Ayant le flamboiement des bûchers pour prunelle,
Il était là, tordant sa bouche sous l'affront ;
On voyait des reflets de spectres sur son front
Où se réverbéraient les supplices sans nombre.
La Pitié suprême, 164 (XIV).

Victor Hugo parle d'une jeune fille morte à vingt ans. Dans ses beaux yeux qui devaient briller si peu de temps, on voyait déjà le reflet des cierges funéraires [1] :

Il n'a brillé qu'un jour ce beau front ingénu.
Elle était fiancée à l'hymen inconnu.
A qui mariez-vous, mon Dieu, toutes ces vierges ?
Un vague et pur reflet de la lueur des cierges
Flottait dans son regard céleste et rayonnant.
Les Contemplations, II, 130 (V, xiv).

Sieur Clubin aussi a dans les yeux la clarté du cierge : mais c'est parce que sieur Clubin est un dévot :

1. On peut aussi comprendre autrement le mot : la lueur du cierge symbolise peut-être la pureté d'une âme que le ciel va prendre.

Il était petit et jaune avec la force d'un taureau... Sa chair semblait de cire. Il était de la couleur d'un cierge et il en avait la clarté discrète dans les yeux.

Les Travailleurs de la mer, I, 235 (I, v, 1).

Ce que réverbère le regard de l'Océan, c'est Dieu furieux :

Je suis souffle, éclair et lame.
Je prends volontiers leur âme
Aux curieux.
Je suis le triple cerbère
Dont le regard réverbère
Dieu furieux.

La Légende des siècles, III, 274 (XLI, 1).

On voit luire un glaive dans les yeux du bey outragé, et dans les prunelles du *Cheval :*

Ses regards sont insondables ;
Son glaive dans ses yeux luit ;
Ses paupières formidables,
Où passe un éclair de nuit,

Laissent, sans qu'il les essuie,
Tomber sur son yatagan
Ces larges gouttes de pluie
Qui précèdent l'ouragan.

La Légende des siècles, II, 168 (XVI, IV).

Le cheval luttait ; ses prunelles,
Comme le glaive et l'atagan,
Brillaient ; il secouait ses ailes
Avec des souffles d'ouragan.

Les Chansons des rues et des bois, 10-11.

L'œil brille comme un éclair, quand l'âme est comme une mer orageuse et profonde ; sa lueur

est un éclair aussi quand on y voit l'âme *formidable* de Masferrer :

En pressant ta main convulsive,
J'ai compris ta douleur pensive,
Et ton regard morne et profond,
Qui, pareil à l'éclair des nues,
Brille sur des mers inconnues,
Mais ne peut en montrer le fond.
Odes et Ballades, 407-408 (*Odes*, V, xxi).

La montagne, acceptant cet homme sur les cimes,
Trouve son vaste bond ressemblant aux abîmes,
Sa voix, comme les bois et comme les torrents
Sonore, et de l'éclair ses yeux peu différents.
La Légende des siècles, II, 356 (XXI, ii, 4).

Victor Hugo compare plusieurs fois les yeux à des pierres précieuses, et en particulier à des escarboucles. On voit que la couleur lui est indifférente, et que l'éclat seul fait naître la métaphore :

Une jolie créature, sur mon âme, que cette danseuse ! les plus beaux yeux noirs ! deux escarboucles d'Égypte !
Notre-Dame de Paris, II, 66-67 (VII, v).

Houris au cœur de verre, aux regards d'escarboucles.
Les Châtiments, 228 (IV, xiii).

Son cœur fut si profond que j'y perdis mon âme.
Je l'aimais ! Quand, le soir, les yeux de cette femme
Au front pur, au sein nu,
Me regardaient, pensifs, clairs, à travers ses boucles,
Je croyais voir briller les vagues escarboucles
D'un abîme inconnu.
La Légende des siècles, II, 22 (XIII).

Cette belle Thérèse, aux yeux de diamant.
Les Contemplations, I, 89 (I, XXII).

Une vierge était chez nous.
Ses yeux étaient ses bijoux.
Toute la lyre, II, 241 (VII, XI, 6).

Dans l'œil du *Cheval*, où le poète nous a montré la lueur du glaive, il voit aussi celle de l'escarboucle :

Monstre, à présent reprends ton vol.
Approche, que je te déboucle.
Je te lâche, ôte ton licol,
Rallume en tes yeux l'escarboucle.
Les Chansons des rues et des bois, 421 *(Au Cheval)*.

Si les yeux sont des pierreries, les pierreries aussi sont des yeux :

Que fait l'orfèvre ? Il achève
Quelque anneau mystérieux.
Sa boutique semble un rêve
Qu'emplissent de vagues yeux ;

L'opale est une prunelle,
La turquoise est un regard ;
La flamme tremble éternelle
Dans l'œil du rubis hagard...

L'ambre est une larme austère ;
Le saphir au chaste feu
Est devenu bleu sous terre
Tant il a contemplé Dieu.
Toute la lyre, II, 177-178 (VII, III).

On peut citer aussi ces vers où l'on trouve presque l'équivalent d'une métaphore :

Pas de perle à son front, mais aussi pas de ride,
Mais un œil chaste et vif, mais un regard limpide.
Où brille le regard que sert le diamant ?

Les Rayons et les Ombres, 411-412 (IV, II).

A quoi bon vos étincelles,
Bleus saphirs, sans les yeux doux ?
Les diamants, sans les belles,
Ne sont plus que des cailloux.

Les Contemplations, I, 144 (II, XI).

L'œil, comme l'eau, est un miroir, nous l'avons vu déjà. Il a la transparence et la clarté de l'eau. Il à parfois la profondeur de l'océan :

O Maria ! tu ressembles au beau palmier, svelte et doucement balancé sur sa tige, et tu te mires dans l'œil de ton jeune amant, comme le palmier dans l'eau transparente de la fontaine.

Bug-Jargal, 36 (VII).

Ceux qui n'ont pas connu cette charmante fille
Ne peuvent pas savoir ce qu'était ce regard
Transparent comme l'eau qui s'égaie et qui brille
Quand l'étoile surgit sur l'océan hagard.

Les Contemplations, II, 235 (VI, VIII).

Ses bras sont blancs ; elle est châtaine;
Elle a de petits pieds joyeux,
Et la clarté d'une fontaine
Dans son regard mystérieux.

Toute la lyre, II, 127-128 (VI, XVII).

Si quelqu'un pouvait voir dans l'œil de ce fantôme[1]
Debout en ce moment l'épaule contre un mur,
Ce qu'on apercevrait dans cet abime obscur,

1. Philippe II.

Ce n'est pas l'humble enfant, le jardin, l'eau moirée
Reflétant le ciel d'or d'une claire soirée,
Les bosquets, les oiseaux se becquetant entre eux,
Non ; au fond de cet œil comme l'onde vitreux,
Sous ce fatal sourcil qui dérobe à la sonde
Cette prunelle autant que l'océan profonde,
Ce qu'on distinguerait, c'est, mirage mouvant,
Tout un vol de vaisseaux en fuite dans le vent.

La Légende des siècles, III, 56 (XXVI).

La couleur des yeux, le plus souvent indifférente dans la métaphore, en devient l'élément principal quand Victor Hugo compare les yeux bleus au ciel azuré :

Dans ses yeux d'azur en feu,
Son regard que rien ne voile
Est l'étoile
Qui brille au fond d'un ciel bleu.

Les Orientales, 117 (XIX).

Comme le jour dans les cieux met sa flamme,
Toi, mon enfant, dans l'azur de tes yeux
Mets ton âme !

Les Contemplations, I, 11 (I, 1).

A la source du pré, qu'abrite un vert rideau,
Une enfant blonde alla remplir sa jarre d'eau,
Joyeuse, et, soulevant son jupon de futaine.
Pendant qu'elle plongeait sa cruche à la fontaine,
L'eau semblait admirer, gazouillant doucement,
Cette belle petite aux yeux de firmament.

Ib., 116 (I, XXIX).

Ces yeux profonds et bleus comme des firmaments.

Les Quatre vents de l'esprit, I, 230 (*Margarita*, III).

Faut-il joindre à ces métaphores celle-ci ? Malgré la comparaison avec le ciel, les yeux dont il est question peuvent ne pas être bleus :

Pleure. Les pleurs vont bien, même au bonheur ; tes chants
Sont plus doux dans les pleurs, tes yeux purs et touchants
Sont plus beaux quand tu les essuies.
L'été, quand il a plu, le champ est plus vermeil,
Et le ciel fait briller plus frais au beau soleil
Son azur lavé par les pluies.

Les Feuilles d'automne, 320 (XVII).

Il y a dans les métaphores de ce genre quelque chose de symbolique : les yeux des enfants paraissent toujours bleus :

Ils quittent jeux, cerceaux et balles ; ils m'entourent
Avec leurs beaux grands yeux d'enfants, sans peur, sans fiel,
Qui semblent toujours bleus, tant on y voit le ciel !

Les Contemplations, I, 24 (I, vi).

CHAPITRE VIII

L'OMBRE

Dans un chapitre des *Travailleurs de la mer*, intitulé *Sub umbra*[1], Victor Hugo a décrit l'épouvante et le mystère de la nuit. Dans cet esprit lumineux, l'ombre produit un malaise indicible, et en même temps provoque une curiosité insatiable et impuissante. Le poète fait un immense effort pour pénétrer ce mystère, et il n'arrive qu'à identifier la nuit et le mal, ou plutôt à déclarer que le mal a créé la nuit. Au commencement, l'être était une aile d'or nageant dans la lumière. Il n'existait ni ombre ni pesanteur :

> Or la première faute
> Fut le premier poids.
> Dieu sentit une douleur.
> Le poids prit une forme, et, comme l'oiseleur
> Fuit emportant l'oiseau qui frissonne et qui lutte,
> Il tomba, traînant l'ange éperdu dans sa chute.
> Le mal était fait. Puis, tout alla s'aggravant ;
> Et l'éther devint l'air, et l'air devint le vent ;
> L'ange devint l'esprit, et l'esprit devint l'homme.
> L'âme tomba, des maux multipliant la somme,

1. II, 107 (II, II, 5). Les sentiments de l'homme en présence de la nuit sont indiqués dans plusieurs autres pages, par exemple dans les *Misérables*, II, 150 (II, III, 5).

Dans la brute, dans l'arbre, et même, au-dessous d'eux,
Dans le caillou pensif, cet aveugle hideux,
Êtres vils qu'à regret les anges énumèrent !
Et de tous ces amas des globes se formèrent,
Et derrière ces blocs naquit la sombre nuit.

Les Contemplations, II, 334-335 (VI, xxvi).

L'ombre même qui rampe partout près de l'homme, l'ombre inséparable de la matière, est la preuve de la faute. Le corps résiste à la lumière, que l'ange laissait passer à travers lui :

Ne refléchis-tu pas lorsque tu vois ton ombre ?
Cette forme de toi, rampante, horrible, sombre,
Qui, liée à tes pas comme un spectre vivant,
Va tantôt en arrière et tantôt en avant,
Qui se mêle à la nuit, sa grande sœur funeste,
Et qui contre le jour, noire et dure, proteste.

Ib., 335.

Victor Hugo a plusieurs fois décrit la tombée de la nuit. Aux splendeurs du soleil couchant, à la pâleur du crépuscule, succède une ombre dans laquelle s'effacent la forme et la couleur :

Dans ce demi-jour pâle où plus rien n'est réel,
Ombre où la fleur s'endort, où s'éveille l'étoile,
De quel œil il verra, comme à travers un voile,
Comme un songe aux contours grandissants et noyés,
La plaine immense et brune apparaître à ses pieds,
S'élargir lentement dans le vague nocturne,
Et comme une eau qui s'enfle et monte aux bords de l'urne,
Absorbant par degrés forêt, coteau, gazon,
Quand la nuit sera noire, emplir tout l'horizon !

Les Voix intérieures, 244 (IV, viii).

La pâle nuit levait son front dans les nuées ;
Les choses s'effaçaient, blêmes, diminuées,
Sans forme et sans couleur ;
Quand il monte de l'ombre, il tombe de la cendre ;
On sentait à la fois la tristesse descendre
Et monter la douleur.
Les Contemplations, I, 303-304 (III, xxx, 1).

Cette noirceur qui monte et cette noirceur qui descend, Victor Hugo nous les montre fermant sur le jour qu'elles écrasent la tenaille de l'ombre :

Ténèbres ! l'univers est hagard. Chaque soir,
Le noir horizon monte et la nuit noire tombe ;
Tous deux, à l'occident, d'un mouvement de tombe,
Ils vont se rapprochant, et, dans le firmament,
O terreur ! sur le jour écrasé lentement,
La tenaille de l'ombre effroyable se ferme.
Les Contemplations, II, 360 (VI, xxvi).

Ce qui rend la nuit plus terrible, c'est la pensée qu'elle est « l'état propre et normal de la création spéciale dont nous faisons partie. Le jour, bref dans la durée comme dans l'espace, n'est qu'une proximité d'étoile[1]. » L'idée de nuit se confond avec l'idée d'infini. Cette immensité noire qui s'étend la nuit devant nous, Victor Hugo cherche à la définir. Mais les *misérables mots* du langage humain contiennent tous une idée de limite. Notre vue est limitée elle-même ; elle nous montre seulement l'espace le plus rapproché de nous, et pour désigner cet espace Victor Hugo emploie des mots comme

[1] *Les Travailleurs de la mer*, II, 109 (II, II, 5).

porche, portail, portique : il laisse l'imagination libre de s'élancer au loin, par delà ces mots qui ne désignent qu'une ouverture, un passage, et derrière ce porche il nous fait concevoir les profondeurs sombres de l'édifice :

Lui, ce berger, ce passant frêle,
Ce pauvre gardeur de bétail
Que la cathédrale éternelle
Abrite sous son noir portail.
Les Contemplations, I, 328 (III, XXX, 3).

La bise, quand le soir ouvre son noir portique.
Les Quatre vents de l'esprit, I, 56 *(Liv. sat.*, XIII).

Soudain, du cœur de l'astre, un âpre jet de soufre,
Pareil à la clameur du mourant éperdu,
Sortit, brusque, éclatant, splendide, inattendu,
Et, découpant au loin mille formes funèbres,
Énorme, illumina, jusqu'au fond des ténèbres,
Les porches monstrueux de l'infini profond.
La Fin de Satan, 13 *(Et nox facta est*, VIII).

L'homme, après sa mort, pénètre sous le porche horrible de l'infini, où rampe l'hydre informe des ténèbres :

Il[1] entra, par delà l'Islande et la Norvège,
Seul, dans le grand silence et dans la grande nuit ;
Derrière lui le monde obscur s'évanouit ;
Il se trouva, lui, spectre, âme, roi sans royaume,
Nu, face à face avec l'immensité fantôme ;
Il vit l'infini, porche horrible et reculant
Où l'éclair quand il entre expire triste et lent,

1. Kanut.

L'ombre, hydre dont les nuits sont les pâles vertèbres,
L'informe se mouvant dans le noir, les ténèbres.
La Légende des siècles, I, 273-274 (X, I).

Le ciel noir est un antre, une crypte, un puits. Tous ces mots contiennent l'idée de profondeur et celle d'obscurité. Ils expriment surtout l'horreur qu'éprouve le poète en face de la nuit :

Le vent, de ses tristes huées,
Emplit l'antre des cieux ; les souffles, noirs dragons,
Passent en secouant ma porte sur ses gonds.
Les Contemplations, I, 272-273 (VI, xx).

Le ciel, pour on ne sait quels spectateurs funèbres,
Ouvrait jusqu'au fond l'antre immense des ténèbres.
Les Quatre vents de l'esprit, II, 246 (*Liv. ép.*, I).

Est-il rien de plus surprenant
Qu'un rêveur qui demande au mystère tonnant,
A ces bleus firmaments où se croisent les sphères,
De lui conter à lui curieux leurs affaires,
Et qui veut avec l'ombre et le gouffre profond
Entrer en pourparlers pour savoir ce qu'ils font,
Quel jour un astre sort, quel jour un soleil rentre,
Et qui, pour éclairer l'immensité de l'antre
Où la Pléiade avec Sirius se confond,
Allume sa chandelle et dit : J'ai vu le fond !
La Légende des siècles, IV, 12 (XLVI).

Et Nemrod, sans le voir,
Sentit, au souffle obscur qui se répand le soir,
Que la nuit froide allait ouvrir sa pâle crypte.
La Fin de Satan, 77 (*Le Glaive*, v).

Quand la comète tombe au puits des nuits, du moins
A-t-elle en s'éteignant les soleils pour témoins.

L'Année terrible, 28 (*Août*, III).

Et quand j'ai traversé les cieux grands et terribles,
Quand j'ai vu le monceau des ténèbres horribles
Et l'abîme énorme où l'œil fuit,
Je me suis demandé si cette ombre où l'on souffre
Pourrait jamais combler ce puits, et si ce gouffre
Pourrait contenir cette nuit !

Les Contemplations, II, 284 (VI, XVIII).

Qu'est-ce que cela fait, homme, au puits de la nuit ?
Qu'est-ce que cela fait au précipice énorme,
Où la vie en de l'ombre et du vent se transforme,
Où le songeur hagard n'aperçoit vaguement
Qu'un incommensurable et sombre écroulement,
Où le jour, blêmissant dans les vides sans bornes,
Meurt dans l'aveuglement des immensités mornes !

Religions et religion, 220 (II).

Dans toutes les métaphores qui précèdent, ce qui est désigné, ce n'est pas l'ombre, c'est le monde privé de lumière. Le mot *ombre* et tous ses synonymes sont des termes négatifs. Il est difficile de représenter métaphoriquement ce qui n'est qu'une négation, l'absence de jour. Victor Hugo l'a fait pourtant. Il a matérialisé la nuit, il l'a rendue visible et palpable.

La nuit est une fumée. Elle enveloppe les montagnes et remplit les vallées ; c'est dans cette fumée que disparaissent les formes et les couleurs. La métaphore est d'abord presque mythologique : c'est la

main de la nuit qui répand la fumée ; puis la fumée est la nuit elle-même :

La nuit ouvrait déjà sa main pleine de fumée dans cette ravissante vallée.

Le Rhin, I, 59 (IV).

La nuit se répandait ainsi qu'une fumée.

Les Contemplations, I, 304 (III, XXX, I).

De derrière mon faîte on voit la nuit monter
Ainsi qu'une fumée avec mille étincelles.

La Légende des siècles, I, 342 (XII, I).

Dans l'océan de nuit sans flux et sans reflux,
Kanut s'avançait pâle et ne regardant plus.
Enfin, marchant toujours comme en une fumée,
Il arriva devant une porte fermée
Sous laquelle passait un jour mystérieux.

Ib., 276 (X, I).

La nuit est une onde. Ses flots roulent et se gonflent comme ceux de la mer. Il ne faudrait pas confondre ces métaphores avec certaines métaphores usuelles ; quand on dit que la nuit est noire comme de l'encre, on compare deux noirceurs, rien de plus. Victor Hugo emploie lui-même cette comparaison, et ses nuits d'encre ne sont pas plus matérielles que les nuits d'ébène dont il parle également[1] :

Ah ! la nuit est si noire !
— Oui, le diable s'est fait du ciel une écritoire.

Le Roi s'amuse, 413 (II, V).

Le ciel et la mer étaient d'encre[2].

L'Homme qui rit, I, 160 (I, II, 8).

1. Voir p. 8.
2. Cf. p. 206.

Il y a quelque chose de plus dans la métaphore quand Victor Hugo nous montre des lacs et des étangs de ténèbres. Ces mots contiennent une idée d'immobilité : le poète a voulu leur faire exprimer une idée de sommeil et de mort :

La nuit était à son moment le plus assoupi et le plus profond. Au-dessous de moi, un amas de maisons noires gisait comme un lac de ténèbres.

Le Rhin, I, 333 (XX).

Le reste était un lac d'obscurité, brumeux, pesant, funèbre, au-dessus duquel se dressaient, silhouettes immobiles et lugubres, la tour Saint-Jacques, l'église Saint-Merry, et deux ou trois autres de ces grands édifices dont l'homme fait des géants et dont la nuit fait des fantômes.

Les Misérables, IV, 523 (IV, XIII, 1).

(Dans les greniers de cathédrales). Il y a, dans des angles où l'on ne pénètre point, des espèces d'étangs de ténèbres.

Choses vues. Nouvelle série, 19 (I).

Ce que le poète compare à un lac, ce n'est pas peut-être la nuit elle-même, c'est plutôt un amas de choses noires dans la nuit. Pour le premier exemple, la phrase ne laisse aucun doute. Dans l'*Année terrible* aussi, Victor Hugo représente bien un lac de ténèbres, mais les flots de ce lac sont des toits :

Sur terre un gouffre d'ombre énorme où rien ne luit,
Comme si l'on avait versé là de la nuit,
Et qui semble un lac noir ; dans le ciel un point sombre.
Lac étrange. Des flots, non, mais des toits sans nombre ;
Des ponts comme à Memphis, des tours comme à Sion ;
Des têtes, des regards, des voix ; ô vision !

Cette stagnation de ténèbres murmure,
Et ce lac est vivant, une enceinte le mure,
Et sur lui de l'abîme on croit voir l'affreux sceau.
Le lac sombre est la ville et le point noir l'oiseau.

L'Année terrible, 149 (*Janvier*, VII).

Mais d'autres comparaisons nous montrent les ténèbres mobiles comme l'eau. Dans une crique entourée de hauts escarpements, il y a, le soir, comme une crue d'obscurité. Et souvent le poète parle des flots d'ombre et des vagues de ténèbres :

La crique, murée de tous les côtés par des escarpements plus hauts qu'elle n'était large, était de minute en minute plus envahie par le soir; la brume trouble, propre au crépuscule, s'y épaississait; c'était comme une crue d'obscurité au fond d'un puits.

L'Homme qui rit, I, 65 (I, I, 1).

Peut-être en ce moment, du fond des nuits funèbres,
Montant vers nous, gonflant ses vagues de ténèbres
Et ses flots de rayons,
Le muet Infini, sombre mer ignorée,
Roule vers notre ciel une grande marée
De constellations.

Les Contemplations, II, 248 (VI, IX, 4).

Au pôle, où du corbeau l'orfraie entend l'appel,
Les cent têtes d'Orcus font un blême archipel,
Et, pareils au chaos, les océans funèbres
Roulent cette nuit, l'eau, sous ces flots, les ténèbres.

La Légende des siècles, I, 138 (VI, III, 1).

Là, pas d'astre; et pourtant on ne sait quel regard
Tombe de ce chaos immobile et hagard;

Pour tout bruit, le frisson lugubre que fait l'onde
De l'obscurité, sourde, effarée et profonde.

Ib., 274 (X, 1).

L'horreur blême tombait du ciel inabordable
Où les nuages noirs se font et se défont;
Des flots d'ombre roulaient dans l'infini profond.

Les Quatre vents de l'esprit, II, 256 (*Liv. ép.*, I).

L'abîme s'effaçait. Rien n'avait plus de forme.
L'obscurité semblait gonfler sa vague énorme.
C'était on ne sait quoi de submergé; c'était
Ce qui n'est plus, ce qui s'en va, ce qui se tait;
Et l'on n'aurait pu dire, en cette horreur profonde,
Si ce reste effrayant d'un mystère ou d'un monde,
Pareil au brouillard vague où le songe s'enfuit,
S'appelait le naufrage ou s'appelait la nuit.

La Fin de Satan, 7 (*Et nox facta est*, IV).

A ce souffle, un grand bruit troubla l'ombre, océan
Qu'aucun être n'habite et qu'aucuns feux n'éclairent.

Ib., 10 (*Et nox facta est*, VI).

Le mot *ombre* semble pris à la fois au propre et au figuré dans les vers suivants :

Il[1] ne sait point que l'être est un; il ne sait point
Que le mystère obscur couvre tout de sa brume;
Que les vagues de l'ombre ont une affreuse écume
A qui nul front n'échappe, éblouissant ou noir,
Et que tout ce qui vit est fait pour recevoir
L'éclaboussure énorme et sombre de l'abîme.

La Légende des siècles, III, 156 (XXXIV, 1).

1. L'homme.

Les comparaisons avec l'eau ne suffisent pas toujours à exprimer l'idée que Victor Hugo se fait de l'ombre. Cet obstacle contre lequel viennent se briser les efforts de notre imagination comme ceux de nos yeux, cette masse impénétrable semble être quelque chose de solide et de compact. L'ombre forme des blocs, on en coupe des morceaux :

Le reste de Paris était répandu autour d'elle par grands blocs d'ombre[1].

Notre-Dame de Paris, II, 369 (XI, 1).

Il plonge au bloc des nuits l'éclair, scie enflammée.

La Légende des siècles, III, 263 (XL).

Tout prend l'aspect et la forme
D'une horrible ébauche énorme
Ou d'un grand rêve détruit ;
Les ténèbres en décombres
Emplissent de leurs blocs sombres
L'antre immense de la nuit.

Les Quatre vents de l'esprit, II, 156 (*Liv. lyr.*, XL).

Oh ! les hideux cachots ! il semble qu'on ait mis
Un morceau de la nuit du tombeau dans ces caves.

Toute la lyre, III, 188 (*La Corde d'airain*, v, 2).

Victor Hugo parle plusieurs fois au figuré du bloc des ténèbres. L'image est la même en réalité :

On accuse les révolutionnaires de semer l'effroi... On leur reproche d'élever, d'échafauder et d'entasser contre le

1. Je ne cite cette phrase que pour montrer le point de départ et le développement de la métaphore. Ici le mot *bloc* s'applique non à l'ombre, mais aux édifices plongés dans l'ombre.

fait social régnant un monceau de misères, de douleurs, d'iniquités, de griefs, de désespoirs, et d'arracher des bas-fonds des blocs de ténèbres pour s'y créneler et y combattre.

Les Misérables, V, 118 (V, I, 20).

Les faits, qui sont muets et qui semblent funèbres,
Surgissent au regard comme un bloc de ténèbres,
Et rien n'éclaire et rien ne luit ;
L'horizon est de l'ombre où l'ombre se prolonge,
Où se dresse, devant l'humanité qui songe,
Toute une montagne de nuit.

La Légende des siècles, III, 164 (XXXIV, III).

Et c'est ainsi que, dans l'ombre et la nuit, la république, la république souveraine, la république toute-puissante, a su, du choc de deux blocs de ténèbres (le cléricalisme et la commune), faire jaillir la lumière.

Actes et paroles. Depuis l'exil, II, 119 (1879, I).

L'obscurité dans laquelle se montrent encore au loin trois soleils ressemble à une vitre noire, étoilée d'une triple fêlure :

Les ténèbres sans bruit croissaient dans le néant.
L'opaque obscurité fermait le ciel béant ;
Et, faisant, au delà du dernier promontoire,
Une triple fêlure à cette vitre noire,
Les trois soleils mêlaient leurs trois rayonnements.

La Fin de Satan, 6-7 (*Et nox facta est*, III).

Victor Hugo nous montre une opacité massive dans l'égout où va s'enfoncer Jean Valjean :

Devant lui, il y avait un autre mur, un mur de nuit. La clarté du soupirail expirait à dix ou douze pas du point où

était Jean Valjean, et faisait à peine une blancheur blafarde sur quelques mètres de la paroi humide de l'égout. Au delà, l'opacité était massive ; y pénétrer paraissait horrible, et l'entrée y semblait un engloutissement. On pouvait s'enfoncer pourtant dans cette muraille de brume, et il le fallait.

Les Misérables, V, 189 (V, III, I).

La nuit est ainsi plusieurs fois comparée à un mur, que le mot *nuit* soit employé dans son sens propre, ou qu'il désigne le mystère :

A mesure qu'au fond du firmament obscur
L'obscurité croissait comme un effrayant mur,
L'échafaud, bloc hideux de charpentes funèbres,
S'emplissait de noirceur et devenait ténèbres.

La Légende des siècles, III, 84 (XXX).

Ne vous figurez pas, ténèbres, que je tremble
Parce que vous venez le soir murer les cieux.

Dernière gerbe, 189 (III, XVI).

Hélas ! tout est sépulcre. On en sort, on y tombe;
La nuit est la muraille immense de la tombe.

Les Contemplations, II, 283 (VI, XVIII).

Construction[1] que nie et que voit la raison,
Et qu'achève, au delà du terrestre horizon,
Sur le mur de la nuit[2] la fresque de l'abîme.

Dieu, 61 (I, II).

Es-tu de ceux qui vont dans l'inconnu sans voir,
Qui se heurtent la nuit à l'immense mur noir,
Et qui, battant l'obstacle avec leurs sombres ailes,
Glissent sans fin le long des parois éternelles.

Ib., 152 (II, v).

1. Le cirque de Gavarnie.
2. Cf. p. 70.

Une des images auxquelles se prêtent le plus naturellement les ténèbres, c'est celle d'un rideau. La nuit est un rideau dont les vastes pans nous cachent le mystère, un voile impénétrable que la mort seule pourra soulever ; mais déjà dans les plis de ce rideau noir apparaissent quelques points étincelants, et ces points doivent nous prouver l'existence de la lumière infinie. Dans ces métaphores aussi, les mots *nuit, ombre*, sont souvent pris au figuré :

Et plus viendra la nuit, et plus, à plis funèbres[1],
S'épaissiront sur nous son deuil et ses ténèbres,
Plus, dans ce ciel sublime, à nos yeux enchantés,
En foule apparaîtront de splendides clartés.

Les Feuilles d'automne, 304 (XII).

Une âpre nuit d'hiver, sans étoile et sans lune,
Tombait à larges pans dans le brouillard diffus.

Les Rayons et les Ombres, 540 (XXXVI).

Et pendant qu'à longs plis l'ombre levait son voile,
J'entendis une voix qui venait de l'étoile
Et qui disait : — Je suis l'astre qui vient d'abord.

Les Châtiments, 352 (VI, xv).

Et quand mes yeux se rouvrirent, je[2] vis
L'ombre ; l'ombre hideuse, ignorée, insondable,
De l'invisible Rien vision formidable,
Sans forme, sans contour, sans plancher, sans plafond,
Où dans l'obscurité l'obscurité se fond ;

1. Tout ce passage est symbolique, et la nuit dont il s'agit est celle du malheur, de la souffrance. Victor Hugo ne parlerait pas autrement de la véritable nuit.

2. Dante s'éveillant dans son tombeau.

Point d'escalier, de pont, de spirale, de rampe ;
L'ombre sans un regard, l'ombre sans une lampe;
Le noir de l'inconnu, d'aucun vent agité ;
L'ombre, voile effrayant du spectre éternité.

La Légende des siècles, IV, 178 (LIV, II).

Sous le nuage, au gré des souffles, dans l'oubli
De l'infini, dont l'ombre affreuse est le repli.

Ib., 287 (LVIII, I).

Frappant des pieds, des mains et du front l'infini,
Ainsi qu'un moucheron heurte une vitre sombre,
A l'immensité morne arrachant des pans d'ombre,
Seul, sans trouver d'issue et sans voir de clarté,
Je[1] tâte dans la nuit ce mur, l'éternité.

La Fin de Satan, 289 (*Satan dans la nuit*, v, 12).

Bientôt le jour sur son quadrige
De l'ombre[2] ouvrira les rideaux ;
Vers l'aurore tout se dirige,
Même ceux qui tournent le dos.

L'Année terrible, 203 (*Mars*, I).

Tous ayant leur koran, leur joug, leur évangile,
Leur bible de papier ou leur autel d'argile...
Pas un ne comprenant ce splendide credo
Qui s'étoile le soir aux plis du noir rideau.

L'Ane, 273 (I, II).

Et lorsque tu songeais la face contre terre,
Un ange, qu'admiraient le lynx et la panthère,
T'a-t-il jeté, de l'ombre écartant les rideaux,
Quelque effrayant manteau d'étoiles sur ton dos?

Dieu, 152 (II, v).

1. Satan.
2. Le mot est pris au figuré.

L'ombre, qui est un voile, peut aussi être un manteau. C'est un vêtement sous lequel s'abritent les hommes et les choses :

Cet habit était vert. Alors Marius ne sortit plus qu'après la chute du jour. Cela faisait que son habit était noir. Voulant toujours être en deuil, il se vêtissait de la nuit.

Les Misérables, III, 191 (III, v, 1).

Le crépuscule s'était fait; la nuit venait, la grande libératrice, l'amie de tous ceux qui ont besoin d'un manteau d'ombre pour sortir d'une angoisse.

Ib., V, 236 (V, III, 9).

Dieu, répondit Iblis de ténèbres vêtu,
Joutons à qui créera la chose la plus belle.

La Légende des siècles, I, 51 (II, III).

Il fallait être tout près pour apercevoir l'ourque amarrée aux rochers et comme cachée dans leur grand manteau d'ombre.

L'Homme qui rit, I, 65 (I, I, I).

Le profond océan, d'obscurité vêtu.

Les Contemplations, I, 300 (III, XXIX).

Crois-tu que le tombeau, d'herbe et de nuit vêtu,
Ne soit rien qu'un silence ?

Ib., II, 332 (VI, XXVI).

Les monts sont vieux ; cent fois et cent fois séculaires,
Muets, drapés de nuit sous leurs manteaux polaires,
Leur âge monstrueux épouvante l'esprit.

Dieu, 25 (I, II).

A quoi, sous la neige ou les laves,
Pensent les monts, ces vieux esclaves,
Fouettés de tous les fouets de l'air,

Ces patients du grand supplice,
Vètus d'ombre, et, sous leur cilice,
Marqués du fer chaud de l'éclair?
Toute la lyre, I, 239 (III, XXIV).

La terre sous ses pieds[1], de ténèbres vêtue,
Se tait; il est la blanche et muette statue
Debout sur ce tombeau dans l'éternelle nuit.
La Fin de Satan, 294 *(L'Ange Liberté*, I).

Laissez errer là-haut la torche funéraire[2];
Ne questionnez point sur son itinéraire
Ce fantôme, de nuit et de clarté vêtu.
La Légende des siècles, IV, 10 (XLVI).

A la lèvre d'un dieu le fiel atroce est dû.
Tout astre a pour manteau les ténèbres infâmes.
L'Année terrible, 367 *(Juillet*, IV).

L'obscurité lugubre apparut toute nue;
On eût dit qu'elle ôtait l'ombre qui la revêt,
Que le masque hideux de l'enfer se levait,
Et qu'on voyait la face effroyable du vide.
La Fin de Satan, 308 *(L'Ange Liberté*, IV).

Victor Hugo emploie souvent le mot *crêpe* en parlant des nuages ou de la nuit. Il faut avoir soin de distinguer les deux sens différents du mot : il peut désigner les nuages légers qui flottent avec la légèreté d'une mousseline ; il peut désigner les nuages noirs, le ciel ténébreux qui semblent tendre au-dessus de nous un voile de deuil. C'est évidemment ce dernier cas qui doit seul nous occuper ici :

1. Les pieds de l'archange Hiver.
2. La comète.

Je ne vois que l'abîme, et la mer, et les cieux,
Et les nuages noirs qui vont silencieux;
Mon toit, la nuit, frissonne, et l'ouragan le mêle
Aux souffles effrénés de l'onde et de la grêle;
Quelqu'un semble clouer un crêpe à l'horizon.

Les Contemplations, II, 67 (V, III).

Le crêpe de la nuit en deuil.

Ib., 315 (VI, XXIII, 7).

Le ciel était noir; une lueur orageuse apparaissait par intervalles dans les nues comme à travers un crêpe funèbre, et s'éteignait.

Han d'Islande, 362-363 (XXXI).

Ce qui caractérise la tempête de neige, c'est qu'elle est noire... Un horizon muré de fumée, un zénith plafonné de crêpe. La tempête ressemble à l'intérieur d'une cathédrale tendue de deuil.

L'Homme qui rit, I, 157 (I, II, 8).

Bientôt tout se voila du crêpe obscur des soirs.

Toute la lyre, I, 132 (II, XXI).

Parmi les métaphores de ce genre, il n'en est pas de plus fréquemment employée que celle qui assimile le ciel noir, l'ombre, à un linceul. Il faut se rappeler de quelle façon particulière Victor Hugo emploie les mots *linceul* et *suaire*. L'un et l'autre correspondent indifféremment, pour lui, à l'idée de blancheur ou à l'idée de noirceur. Le blanc et le noir sont ce qu'il appelle « les deux reflets du tombeau ». Un vêtement noir est un linceul ou un suaire quand le caractère, le rôle, la situation de la personne qui le porte éveillent une idée lugubre.

Claude Frollo apparaissant dans le cachot de la Esmeralda est vêtu d'un long suaire noir :

Une cagoule noire lui tombait jusqu'aux pieds, un caffardum de même couleur lui cachait le visage. On ne voyait rien de sa personne, ni sa face, ni ses mains. C'était un long suaire noir qui se tenait debout, et sous lequel on sentait remuer quelque chose.

Notre-Dame de Paris, II, 138-139 (VIII, IV).

Les religieuses, mortes au monde, une femme agenouillée sur la tombe de son fils, portent le même vêtement :

On apercevait une guimpe noire et une forme à peine distincte couverte d'un suaire noir.

Les Misérables, II, 317 (II, VI, I).

Ces êtres vivaient, eux aussi, les cheveux coupés, les yeux baissés, la voix basse... A eux aussi, leur nom parmi les hommes s'était évanoui... ils étaient vêtus, non d'une veste rouge, mais d'un suaire noir.

Ibid., II, 472 (II, VIII, 9).

Une femme, ou pour mieux dire, une forme humaine sous un linceul noir, était là, à terre, plus qu'agenouillée, plus que prosternée, étendue, et en quelque sorte abîmée sur une tombe.

Actes et paroles. Pendant l'exil, 258 (1860, I).

Un juge et un médecin sont vêtus de robes noires. Ces robes sont des suaires parce que nous les voyons dans un caveau de prison, près d'une sorte de cadavre qui est un homme mis à la torture :

Tout près de ce spectre, dans une des ogives du porche... se tenaient droits deux hommes vêtus de longs suaires noirs.

L'Homme qui rit, II, 131 (II, IV, 8).

Napoléon III, sur le point de comparaître devant Dieu, est enveloppé d'un manteau noir qui semble un linceul :

Pas un de ces césars à l'allure guerrière
Ne regardait cet homme. A l'écart, et derrière,
Vêtu d'un noir manteau qui semblait un linceul,
Espèce de lépreux du trône, il venait seul.

La Légende des siècles, IV, 198 (LIV, XII).

Les linceuls des victimes du despotisme feraient un immense drapeau noir :

Au moment où je parle, le continent, comme aux plus odieux temps de l'histoire, est encombré d'échafauds et de cadavres; et, le jour où la révolution voudrait se faire un drapeau des linceuls de toutes les victimes, l'ombre de ce drapeau noir couvrirait l'Europe.

Actes et paroles. Pendant l'exil, 81 (1853, I).

Une bâche noire sur un chariot est comparée à un linceul : c'est qu'elle cache la guillotine :

Sur le chariot on distinguait un entassement qui ressemblait à un monceau de longues solives au milieu desquelles il y avait on ne sait quoi d'informe ; c'était recouvert d'une grande bâche qui avait l'air d'un linceul... La bâche était noire.

Quatrevingt-treize, 399 (III, IV, I).

La nuit peut donc facilement elle aussi être com-

parée au linceul ; elle enveloppe la mort apparente du monde :

Soudain, un soir, on vit la nuit noire et superbe,
A l'heure où sous le grand suaire tout se tait,
Blêmir confusément, puis blanchir.

La Légende des siècles, IV, 17 (XLVI).

Jeannie est bien plus triste encor. Son homme est seul !
Seul dans cette âpre nuit ! seul sous ce noir linceul !

Ib., 153 (LII, IV)

Douze. — Le dernier coup ! Il tinte lentement,
Puis il tremble et s'éteint dans le clocher qui râle...
Minuit. Puis tout se tait. L'ombre est plus sépulcrale,
Le silence plus noir ; du morne ciel plombé
On dirait qu'un linceul sur la ville est tombé.

Dernière gerbe, 20 (I, VII).

Hélas ! n'étant qu'un homme, une chair misérable,
Dans cette obscurité fauve, âpre, impénétrable,
Dans ces brumes sans fond, sans bords, sous ce linceul,
Je songeai qu'il était horrible d'être seul.

Dieu, 15 (I, I).

Le géant Soleil parle à la naine Étincelle...

—Vois, dans mon flamboiement les mondes vont et viennent ;
Mes rayons sont les fils effrayants qui les tiennent ;
Sans moi le firmament ne serait qu'un linceul.

La Légende des siècles, IV, 239 (LV, VI).

Hommes, debout ! voici le jour, l'aube ravie,
L'azur ; et qu'est-ce donc qui rentre ? C'est la vie,
C'est le cri du travail, c'est le chant des oiseaux,
C'est le rayonnement des champs, des airs, des eaux ;
La nuit traîne un linceul, l'aurore agite un lange.

Toute la lyre, I, 168 (III, I).

Les prophètes jadis...
Dialoguaient avec les vents, et grands, et seuls,
Ils secouaient les nuits ainsi que des linceuls.
Dieu, 152-153 (II, v).

N'attends pas qu'un titan quelconque, un Ixion...
Plume l'oison et l'ange, envoie au linge sale
L'affreux linceul troué de la nuit colossale.
Les Quatre vents de l'esprit, I, 171 *(Liv. sat.*, XLII).

Ayez tout de l'amour, même les épouvantes,
Mais ayez l'amour. Dieu sans l'amour serait seul,
Et le ciel étoilé ne serait qu'un linceul.
Les ténèbres mettraient sur Dieu leurs plis sans nombre.
Théâtre en liberté, 255 *(Être aimé)*.

La nuit est un linceul où l'on s'enveloppe pour s'isoler; l'ombre des monts isole de même Masferrer:

Dites-lui, bon génie, avec votre voix douce,
A cet être si cher, qui parfois me repousse,
Que, tandis que la foule a le regard sur lui,
Que son sourire émeut le théâtre ébloui...
Il est ailleurs une âme éperdue, enivrée,
Qui, pour mieux recueillir son image adorée,
Se cache dans la nuit comme dans un linceul,
Et qu'admiré de tous, il est aimé d'un seul !
Toute la lyre, II, 86 (VI, II).

Or dans ce même temps, du Llobregat à l'Èbre,
Du Tage au Cil, un nom, Masferrer, est célèbre;
C'est un homme des rocs et des bois, qui vit seul;
Il prend l'ombre des monts tragiques pour linceul.
La Légende des siècles, II, 355 (XXI, II, 4).

Dans plusieurs de ces métaphores, on peut re-

connaître la marque d'une pensée triste, mélancolique, qui contribue à justifier le choix de l'expression. Dans d'autres, cette impression est plus forte ; il y a vraiment dans l'esprit du poète une idée de mort :

Après la bataille perdue, les soldats morts gisent dans la plaine :

Les noirs linceuls des nuits sur l'horizon se posent.
Les braves ont fini. Maintenant ils reposent,
Et les corbeaux vont commencer.

Les Orientales, 105 (XVI).

La nuit recouvre l'océan qui vient d'engloutir un navire :

Je sortis. Une vieille, en passant effarée,
Me dit : — Il a péri ; c'est une chasse-marée.
Je courus à la grève et ne vis qu'un linceul
De brouillard et de nuit, et l'horreur, et moi seul.

Les Châtiments, 399-400 (VII, IX).

Kanut mort chemine sous la nuit de l'infini :

Quand il eut fait trois pas, il appela ;
Mais la nuit est muette ainsi que l'ossuaire,
Et rien ne répondit ; pas un pli du suaire
Ne s'émut, et Kanut avança.

La Légende des siècles, I, 274 (X, I).

L'insurrection va mettre aux prises les soldats et les révolutionnaires : la nuit étend un linceul de nuages noirs sur ceux qui vont mourir :

Comme il arrive souvent, la nature semblait s'être mise d'accord avec ce que les hommes allaient faire. Rien ne dérangeait les funestes harmonies de cet ensemble. Les étoiles avaient disparu ; des nuages lourds emplissaient tout l'horizon de leurs plis mélancoliques. Il y avait un ciel noir sur ces rues mortes, comme si un immense linceul se déployait sur cet immense tombeau.

Les Misérables, IV, 523 (IV, XIII, 2).

Une série de visions montrent successivement au poète Prométhée sur le Caucase, le mont Ararat attendant l'arche, l'Olympe et ses dieux meurtriers, le Sinaï d'où redescend Moïse, le Calvaire où expire Jésus-Christ :

L'obscurité faisait des plis comme un linceul.
Pâle, je contemplais, dans l'ombre où j'étais seul,
Comme on verrait tourner des pages de registres,
Ces apparitions de montagnes sinistres.

Toute la lyre, III, 8 (I, I).

Barrabas, marchant au hasard dans la nuit, arrive au sommet du Calvaire, au pied de la croix :

Il regarda. L'horreur était inexprimable ;
Le ciel était dissous dans une âcre vapeur
Où l'on ne sentait rien, sinon qu'on avait peur ;
Partout la cécité, la stupeur, une fuite
De la vie, éclipsée, effrayée, ou détruite ;
Linceul sur Josaphat, suaire sur Sion ;
L'ombre immense avait l'air d'une accusation ;
Le monde était couvert d'une nuit infamante ;
C'était l'accablement plus noir que la tourmente,
La morne extinction de l'haleine et du bruit.

La Fin de Satan, 223-224 (*Jésus-Christ*, XXI).

La nuit abrite les victimes du coup d'État, qu'on a ensevelies la tête hors de terre :

Dès l'aube, on s'en venait chercher dans ce gazon
L'absent qui n'était pas rentré dans la maison ;
Le peuple contemplait ces têtes effarées ;
La nuit, qui de décembre abrège les soirées,
Pudique, les couvrait du moins de son linceul.

Les Châtiments, 25-26 (*Nox*, I).

Victor Hugo, après avoir appris les exécutions ordonnées par Napoléon III, erre dans la campagne à la tombée de la nuit :

Le soir triste monta sous la coupole bleue ;
Linceul frissonnant, l'ombre autour de moi s'accrut.

Les Châtiments, 382 (VII, v).

Victor Hugo représente plusieurs fois le ciel comme un linceul sous lequel est ensevelie notre existence misérable, ignorante, impuissante, mais il parle aussi bien du ciel bleu que du ciel noir. D'autres fois, parlant de l'ombre qui nous entoure, il désigne ainsi le mystère, le problème. L'ombre, pour lui, c'est aussi le mal et la souffrance, dont la nuit n'est qu'une image et un symbole. Je me bornerai à citer le commencement de l'allégorie intitulée *Spes*. La nuit enveloppe le monde. Un seul homme, le songeur, du haut de la colline, voit ramper au loin une imperceptible lueur. Il sait que cette faible lueur finira par chasser l'immense nuit :

De partout, de l'abîme où n'est pas Jéhovah,
Jusqu'au zénith, plafond où l'espérance va

Se casser l'aile et d'où redescend la prière,
En bas, en haut, au fond, en avant, en arrière,
L'énorme obscurité qu'agitent tous les vents,
Enveloppe, linceul, les morts et les vivants,
Et sur le monstrueux, sur l'impur, sur l'horrible,
Laisse tomber les pans de son rideau terrible.

Les Contemplations, II, 291 (VI, xxi).

Le poète ne s'est pas contenté de rendre réelle et matérielle cette négation, l'ombre : il a voulu la personnifier. Il nous l'a représentée déjà comme une hydre « dont les nuits sont les pâles vertèbres ». Cette comparaison avec l'hydre revient encore ailleurs. L'ombre éveille l'idée des bêtes qui vivent dans les ténèbres, la chauve-souris, la chouette, la taupe. Elle a une gueule menaçante. Ou bien encore c'est une veuve en deuil qu'enveloppent de longs voiles de crêpe :

Le crépuscule étend sur les longs sillons gris
Ses ailes de fantôme et de chauve-souris.

Les Contemplations, II, 154.

Sur sa morne silhouette,
Battant de l'aile à grands cris,
Volent l'orage, chouette,
Et l'ombre, chauve-souris.

Les Quatre vents de l'esprit, II, 88 *(Liv. lyr.*, XXI, v).

Mal, mille-pieds hideux sur l'homme fourmillant,
Chimère, obscurité qui traînes tes vertèbres,
Chouette Nuit, crapaud Chaos, taupes Ténèbres,
Vieux ciel noir du néant, suaire du ciel bleu.

Dieu, 149 (II, v).

On voyait, aux lueurs des visions funèbres,
S'ouvrir et se fermer la gueule des ténèbres...
Le monstre Nuit planait sur la bête Chaos.

La Fin de Satan, 64 *(Le Glaive*, III).

La Nuit pâle, immense fantôme
Dans l'espace insondable épars,
Du haut du redoutable dôme,
Se penchera de toutes parts ;
Je la verrai, lugubre et vaine,
Telle que la vit Anthistène
Qui demandait aux vents : Pourquoi ?
Telle que la vit Épicure,
Avec des plis de robe obscure
Flottant dans l'ombre autour de moi.

L'Art d'être grand-père, 292 (XVIII, v, 1).

Un bruit si monstrueux sort de toute la terre
Que la nuit, veuve en deuil, dit au jour qui rougit :
C'est le tigre qui parle ou l'homme qui rugit !

Dieu, 166 (II, VI).

Les mots *ombre, nuit*, etc. peuvent désigner le mal, l'ignorance. Nous voyons encore en ce cas l'ombre et la nuit personnifiées :

J'arrive avec la nuit dans ma main[1] ; et, partout
Où je vais, surgissant derrière moi, debout,
L'hydre immense de l'ombre ouvre ses ailes noires.

La Fin de Satan, 251 *(Satan dans la nuit*, I, 1).

Ce monde est de la proie ; il aura désormais
L'obscurité pour loi, pour juge l'ignorance ;
Vaincre sera pour lui la seule différence ;

1. C'est Satan qui parle.

La mise en liberté des monstres lui convient ;
Cette bête, la Nuit scélérate, le tient.

Ib., 228 (*Jésus-Christ*, XXI).

Certaines choses et certains êtres semblent comme des concrétions de l'ombre : le voile des religieuses est de la nuit tissue ; un vêtement de deuil est teint avec de l'ombre ; un pendu, dans la nuit, est une condensation de noirceur ; c'est d'une goutte d'ombre que la mort a fait le corbeau, et les monstres de la mer semblent les ténèbres faites bêtes :

Ces femmes (les religieuses des couvents espagnols) pensent-elles ? non. Veulent-elles ? non. Aiment-elles ? non. Vivent-elles ? non. Leurs nerfs sont devenus des os, leurs os sont devenus des pierres. Leur voile est de la nuit tissue.

Les Misérables, II, 373 (II, VII, 2).

Toi, le seigneur vermeil, d'où vient donc que tu portes
Cet habit noir, qui semble avec de l'ombre teint ?

La Légende des siècles, III, 234 (XXXVIII, III).

La masse liée à la chaîne offrait la ressemblance d'une gaine... l'horreur qui disproportionne les objets lui ôtait presque la dimension en lui laissant le contour ; c'était une condensation de noirceur ayant un aspect ; il y avait de la nuit dessus et de la nuit dedans.

L'Homme qui rit, I, 87-88 (I, I, 5).

Je[1] suis le roi muré. J'habite le décombre.
La mort me regardait quand d'une goutte d'ombre
Elle fit le corbeau.

La Légende des siècles, II, 11 (XIII).

1. Le ver du sépulcre.

Le mystère se concrète en monstres. Des morceaux d'ombre[1] sortent de ce bloc, l'immanence, se déchirent, se détachent, roulent, flottent, se condensent, font des emprunts à la noirceur ambiante, subissent des polarisations inconnues, prennent vie, se composent on ne sait quelle forme avec l'obscurité et on ne sait quelle âme avec le miasme, et s'en vont, larves, à travers la vitalité. C'est quelque chose comme les ténèbres faites bêtes.

Les Travailleurs de la mer, II, 209-210 (II, IV, 2).

Victor Hugo a de ces métaphores aussi pour désigner les personnages tragiques. Javert et Jean Valjean, côte à côte, dans la nuit, ont devant eux le corps de Marius qu'ils croient un cadavre. Jean Valjean semble fait d'ombre, et Javert de pierre[2]. Le docteur Gerhardus Geestemunde, debout au milieu des gens agenouillés, et disant la dernière prière sur le pont de la *Matutina* qui s'engloutit, est la statue parlante des ténèbres[3]. Ladislas et Sigismond, projetant leur crime, ont parlé tout bas, près du rocher ; l'ombre du rocher a semblé plus noire, et, quand on voit au loin Éviradnus, le terrible défenseur du faible,

on dirait qu'un morceau de cette ombre
A pris forme et s'en est allé dans le bois sombre.

La Légende des siècles, II, 75 (XV, III, 1).

C'est une des formes du merveilleux de Victor Hugo, dont l'imagination a créé toute une mythologie, rivalisant, à elle seule, avec l'imagination collective du paganisme antique.

1. Le mot est pris au figuré.
2. *Les Misérables*, V, 242 (V, III, 9).
3. *L'Homme qui rit*, I, 210 (I, II, 18).

CHAPITRE IX

LE BLASON DES COULEURS

On pourrait faire tout un livre sur ce sujet. Je me bornerai à quelques citations. On n'y trouvera rien d'étrange et d'inattendu. On verra seulement combien Victor Hugo fait usage de la couleur pour caractériser l'invisible et exprimer les idées abstraites.

Il a écrit dans l'*Homme qui rit*[1] : « Il avait ce qu'on pourrait nommer la physionomie blême ; car la physionomie est surtout un reflet, et c'est une erreur de croire que l'idée n'a pas de couleur. » C'est par un changement de couleur que se manifeste dans l'humeur, dans le caractère, dans l'esprit, l'influence des circonstances, de la destinée, de l'éducation :

Il suffit d'une goutte de vin pour rougir tout un verre d'eau ; pour teindre d'une certaine humeur toute une assemblée de jolies femmes, il suffit de la survenue d'une femme plus jolie.

Notre-Dame de Paris, II, 16 (VII, I).

Les hommes sont meilleurs, ami, que tu ne crois.
Mais le sort est sévère.
C'est lui qui teint de vin ou de lie à son choix
Le pur cristal du verre.

Les Voix intérieures, 363 (XXX, IV).

1. I, 120-121 (I, II, 2).

Teignant votre nature aux mœurs de tous les hommes,
Voyageurs, vous irez comme d'errants flambeaux.

Les Rayons et les Ombres, 457 (XVI).

L'aile pourtant n'est point arrachée au moignon,
Elle repousse grise et faite au cabanon ;
L'enfant[1] vit ; nul ne peut dire : Cette âme est morte ;
L'âme prend la couleur du verrou de la porte,
Voilà tout.

L'Ane, 305 (I, v).

Un souvenir laisse à l'esprit comme une teinte :

Silence à son tombeau[2] ! car tout vient de finir.
A peine il aura teint d'un vague souvenir
Le peuple à l'eau pareil, qui passe, clair ou sombre,
Près de tout sans en prendre autre chose que l'ombre.

Les Voix intérieures, 221 (II, VIII).

Le blanc est naturellement la couleur de la pureté. Ce n'est pas seulement l'âme de l'enfant et celle de la jeune fille qui sont des âmes blanches, c'est aussi l'âme de l'honnête homme. Le blanc est un symbole d'honneur, de probité, de droiture :

Cet homme[3] marchait pur loin des sentiers obliques,
Vêtu de probité candide et de lin blanc.

La Légende des siècles, I, 66 (II, VI).

La vieille âme est toute blanche
Dans le vieux soldat noirci.

Ib., 202 (*Le Romancero du Cid*, XIV).

1. L'enfant abruti par les pédants.
2. Le tombeau de Charles X.
3. Booz.

Il[1] n'a pas un remords et pas un repentir ;
Après quatrevingts ans son âme est toute blanche.
Ib., II, 229 (XVIII, III, 2).

Le prêtre est un pilote ; il doit s'habituer
A la lumière afin que son âme soit blanche.
Le Pape, 13 (III).

Le blanc exprime aussi la sérénité qui vient s'ajouter à la vertu pour lui donner toute sa grandeur :

Là, le lutteur serein, naufragé de la vie,
Pense, et, sous l'œil de Dieu, sur cet écueil vermeil,
Laisse blanchir son âme ainsi que le soleil
Blanchit sur le gazon les linges des laveuses.
Les Quatre vents de l'esprit, II, 62 *(Liv. lyr.*, XIV).

La douleur est utile; et vivre, c'est l'effort.
Veux-tu devenir grand ? laisse-toi faire au sort.
Bois, et ne brise pas ton verre.
Laisse blanchir ton âme ainsi que l'orient.
Sois à la fois l'archange au regard souriant
Et le titan au front sévère.
Ib., 114 *(Liv. lyr.*, XXVII).

Victor Hugo dit à la nature :

Tu fais dans le bois vert la toilette des roses,
Et tu fais concourir, loin des hommes moroses,
Pour des prix inconnus par les anges cueillis,
La candeur de la vierge et la blancheur du lys.
Les Châtiments, 415 (VII, XIII).

Ces concours sont fréquents chez Victor Hugo. Je ne citerai pas les exemples où l'on voit la pu-

1. Le marquis Fabrice.

reté, l'innocence, comparées à la blancheur du lys, du cygne, de la colombe ou de la neige. Je rappellerai seulement certaines comparaisons avec l'albâtre et l'ivoire. L'albâtre est le symbole de la candeur et de la vertu :

C'est elle ! la vertu sur ma tête penchée ;
La figure d'albâtre en ma maison cachée ;
L'arbre qui, sur la route où je marche à pas lourds,
Verse des fruits souvent et de l'ombre toujours ;
La femme dont ma joie est le bonheur suprême ;
Qui, si nous chancelons, ses enfants ou moi-même,
Sans parole sévère et sans regard moqueur,
Les soutient de la main et me soutient du cœur.

Les Chants du crépuscule, 193 (XXXIX).

Dea était l'innocence, la candeur, la blancheur, l'albâtre.

L'Homme qui rit, II, 49 (II, III, 7).

Tu dis: Mon cœur demeure innocent, puisqu'on m'aime !
Rien ne peut te ternir, ô pur albâtre ; et, même
Dans les ravissements de l'amour accepté,
Tu restes la candeur, étant la volupté.

La Légende des siècles, III, 256 (XXXIV, IV).

La blancheur de l'ivoire caractérise également la pureté d'une religieuse et l'honnêteté d'un Juvénal :

Hélas ! Christ abritait sous un mur élevé
Ces anges où Marie est lisible, où l'ave
Est écrit, mot divin, sur des pages fidèles,
Vierges pures ayant la Vierge sainte en elles,
Reliure d'ivoire à l'exemplaire d'or !

La Légende des siècles, I, 313 (X, V, 5).

Retournons à l'école, ô mon vieux Juvénal!
Homme d'ivoire et d'or, descends du tribunal
Où depuis deux mille ans tes vers superbes tonnent.

Les Châtiments, 337 (VI, XIII, 1).

Les âmes blanches communiquent leur blancheur aux actions. Tout ce qui est bon et grand est pur : la pitié, la liberté, la justice. La France, libre, revêtira sa robe blanche. Souvent cette blancheur est celle de l'aube : c'est une lumière morale qui paraît à l'horizon :

C'est un spectacle auguste et que j'ai vu déjà
Souvent, quand mon regard dans l'histoire plongea,
Qu'une bonne action, cachée en un coin sombre,
Qui sort subitement toute blanche de l'ombre,
Et, comme autrefois Dieu qu'elle prend à témoin,
Dit au peuple écumant : Tu n'iras pas plus loin !

Les Chants du crépuscule, 96 (XV).

Chasseur du crime, il[1] est nuit et jour à l'affût;
De sa vie il n'a fait d'action qui ne fût
Sainte, blanche et loyale, et la grande pucelle,
L'épée, en sa main pure et sans tache, étincelle.

La Légende des siècles, II, 77 (XV, III, 2).

Laisseras-tu, devant l'affliction des autres,
Entrer la pitié blanche et douce dans ton cœur ?

Religions et religion, 212 (II).

Quoi ! toute cette histoire auguste, inabordable,
Escarpée, au front haut, au chant libre, à l'œil clair,
Blanche comme la neige, âpre comme l'hiver,

1. Éviradnus.

Et du farouche vent des cimes enivrée,
Terre et cieux ! aboutit à la Suisse en livrée !
La Légende des siècles, III, 96 (XXXI, II).

A l'ombre de Melchthal, à l'ombre du mont Rose,
La Suisse trait sa vache et vit paisiblement.
Sa blanche liberté s'adosse au firmament.
Ib., 107.

Cent mille ardents soldats, héros et non victimes,
Morts dans un tourbillon d'événements sublimes,
D'où prend son vol la fière et blanche Liberté.
Les Quatre vents de l'esprit, I, 83 *(Liv. sat.*, XIX).

O libre France enfin surgie !
O robe blanche après l'orgie !
O triomphe après les douleurs !
Les Châtiments, 434 *(Lux*, I).

Oh ! qu'il serait urgent d'arrêter net le gouffre
En pleine éruption de lumière, et la paix,
Le progrès s'évadant des nuages épais,
La science, et, montant là-haut vers le solstice,
L'âme, et cette blancheur céleste, la justice !
Toute la lyre, II, 319-320 *(La Corde d'airain*, XII).

C'était la deuxième apparition blanche qu'il rencontrait. L'évêque avait fait lever à son horizon l'aube de la vertu ; Cosette y faisait lever l'aube de l'amour.
Les Misérables, II, 239 (II, IV, 3).

La sérénité de la poésie est une blancheur aussi. Dans l'immense édifice des livres, l'œuvre homérique apparaît à Victor Hugo comme un bas-relief en marbre blanc. Les odes d'Horace le font penser à des vases d'albâtre :

A gauche de l'entrée, on a scellé le vieux bas-relief en marbre blanc d'Homère.

Notre-Dame de Paris, I, 291 (V, II).

Les odes d'Horace font vaguement songer à des vases d'albâtre. Telle strophe semble portée par deux bras blancs au-dessus d'une tête lumineuse. C'est ainsi que de certains versets de la Bible semblent revenir de la fontaine.

Tel est Horace. D'autres ont des dons plus augustes... Horace, lui, règne par le charme serein. Il a ce qu'on pourrait nommer la blancheur du style.

Post-scriptum de ma vie, 21 (*Utilité du beau*).

Victor Hugo oppose à la prose, qui est l'airain, le vers, qui est le marbre. La beauté pure exige le marbre blanc :

Il y a des sujets qui peuvent être indifféremment traités en prose ou en vers, taillés dans le bloc ou coulés dans la fournaise. Ce sont ceux où se mélangent dans une proportion quelconque l'humain et le divin, l'idéal et le réel. Il y a d'autres idées qui exigent impérieusement le marbre blanc, transparent et rêveur du vers. La beauté pure veut le vers. Une Vénus en bronze serait une négresse.

Post-scriptum de ma vie, 58 (*Tas de pierres*, III).

Il voit le vers ouvrir ses ailes blanches ; il voit quelquefois une ombre passer sur les blanches métaphores de Virgile et d'Horace :

Je compare, en mon cœur que ton ombre[1] accompagne,
Ta verte poésie et la fraîche campagne;
Je t'évoque partout ; il me semble souvent
Que je vais te trouver dans quelque coin rêvant,

1. Il s'adresse à Charles Lacretelle.

Et que, dans le bois sombre ouvrant ses ailes blanches,
Ton vers jeune et vivant chante au milieu des branches.
Dernière gerbe, 6 (I, II).

A de certains moments toutes les jeunes flores
Dans la forêt
Ont peur, et sur le front des blanches métaphores
L'ombre apparaît ;

C'est qu'Horace ou Virgile ont vu soudain le spectre
Noir se dresser ;
C'est que là-bas, derrière Amaryllis, Électre
Vient de passer.
Les Quatre vents de l'esprit, II, 220 (*Liv. lyr.*, LV).

La blancheur maladive est la pâleur. Les mots *pâle*, *blême*, *blafard*, se trouvent très souvent chez Victor Hugo. Ils expriment une idée de souffrance et de tristesse ; quelquefois une idée de faiblesse et d'impuissance ; ou bien ils s'appliquent à ce qui est sinistre et malfaisant :

J'ai songé ; j'ai suivi de l'œil de la pensée
La grande caravane humaine dispersée
Tantôt dans les bas-fonds, tantôt sur les sommets,
Avec ses chameliers, avec ses Mahomets,
Marchant sans but, sans ciel, sans soleil, sans patrie,
Blême troupeau montrant son épaule meurtrie.
La Pitié suprême, 119 (V).

Ici le précipice, ici l'écroulement,
Ici la chute, ici ce qui fuit, ce qui ment,
Ce qui tue, et là-bas, dans l'âpre transparence,
Les vagues bras levés de la pâle espérance.
Toute la lyre, I, 168 (III, I).

Tous les morts qui, sur toute la terre,
Dans la plaine difforme et pâle de la guerre
Sont tombés, glaive au poing, depuis quatre mille ans.

L'Ane, 347 (IX).

C'est à nous, cette fois, de garder, de défendre
La mort contre l'oubli, son pâle compagnon.

Les Rayons et les Ombres, 444 (XII).

Donc, vieux passé plaintif, toujours tu reviendras
Nous criant : — Pourquoi donc est-on si loin ? Ingrats !...
Qui marche t'assassine, ô bon vieux passé blême !

Les Quatre vents de l'esprit, I, 53 (*Liv. sat.*, XIII).

Ne faisons point douter les hommes; laissons-leur
L'horreur du meurtrier, du menteur, du voleur...
Si vous livrez le peuple au scepticisme obscur,
Il ne sait plus quelle est la lueur qui le mène;
Alors tout flotte; alors la conscience humaine
A des blêmissements pires que la noirceur.

Toute la lyre, II, 326 (*La Corde d'airain*, XIII).

Je viens de voir le blême édifice construit
Par l'homme et la chimère, avec l'ombre et le bruit...
On voit là s'agiter, geindre, monter, descendre,
Ces pâles nourrisseurs qui font du pain de cendre,
Arius, Condillac, Locke, Érasme, Augustin ;
L'un verse là son Dieu, l'autre offre son destin.

L'Ane, 284-285 (I, II).

C'est durant ce loisir forcé que Voltaire, âgé de vingt-deux ans, ébaucha son poème blafard de la *Ligue*, depuis la *Henriade*.

Littérature et philosophie, 232 (*Sur Voltaire*).

Les esprits originaux, les poètes directs et immédiats, n'ont jamais de ces chloroses; la pâleur maladive de l'imi-

tation leur est inconnue. Ils n'ont pas dans les veines la poésie d'autrui. Leur sang est à eux.

Post-scriptum de ma vie, 66 (*Les grands hommes*, I).

Et la bise de mer...
M'apparut, face pâle, à travers ma fenêtre.

Les Quatre vents de l'esprit, II, 108 (*Liv. lyr.*, XXVI).

Et la blême ironie autour de cette fosse
Voleta quelque temps, étant chauve-souris.

La Légende des siècles, IV, 16 (XLVI).

Il y a cependant des pâleurs sublimes : telle est celle des chercheurs, des mages, qui s'élancent dans l'infini où les emportent leurs songes :

Quand même tu serais un de ces mages fiers
Que nous voyons parfois, blêmes passants des airs,
Se ruer dans le gouffre où, comme eux, tu te plonges,
Pâles, les poings crispés aux rênes de leurs songes.

Dieu, 52 (I, II).

Le bleu, c'est la couleur du ciel pur, du ciel serein. Le bleu, l'azur, sera donc l'innocence, celle des enfants et celle des hommes, le calme, la sérénité :

Vous êtes parmi nous la colombe de l'arche.
Vos pieds tendres et purs n'ont point l'âge où l'on marche,
Vos ailes sont d'azur.
Sans le comprendre encor vous regardez le monde.
Double virginité ! corps où rien n'est immonde,
Ame où rien n'est impur !

Les Feuilles d'automne, 329 (XIX).

Quel ange que l'enfant ! Tout, le mal, sombre mer,
Les hydres qu'en leurs flots roulent les vils avernes,

Les griffes, ces forêts, les gueules, ces cavernes,
Les cris, les hurlements, les râles, les abois,
Les rauques visions, la fauve horreur des bois,
Tout, Satan et sa morne et féroce puissance,
S'évanouit au fond du bleu de l'innocence !

L'Art d'être grand-père, 93 (IV, VIII).

Et tu souris à nos cieux.
A ton âge un nain joyeux
Sur la faïence des yeux
Peint l'innocence, fleur bleue.

Toute la lyre, II, 184 (VII, IV).

Quand mon courage succombe,
J'en reprends dans ton cœur pur;
Je suis comme la colombe
Qui vient boire au lac d'azur.

Les Contemplations, I, 182-183 (II, XXV).

La douce aveugle lumineuse, sans autre effort que sa présence, dissipa toute l'ombre en lui... et Gwynplaine, enchantement céleste, eut dans la conscience une rentrée d'azur. Il redevint subitement, par la vertu de cet ange, le grand et bon Gwynplaine innocent.

L'Homme qui rit, II, 91 (II, IV, I).

Vous que le sort expose, âme toujours sereine,
Si modeste à la gloire et si douce à la haine,
Vous dont l'esprit, toujours égal et toujours pur,
Dans la calme raison, cet immuable azur,
Bien haut, bien loin de nous, brille, grave et candide,
Comme une étoile fixe au fond du ciel splendide.

Les Voix intérieures, 338 (XXVIII).

L'héroïsme est un ciel, l'honneur est un azur.

Toute la lyre, II, 326 (*La Corde d'airain*, XIII).

Vous pleurez quand Sylla dresse ses mornes listes;
Vous plaignez les proscrits, mais vous ne savez pas
Tout ce qu'ils ont d'air pur, d'orgueil, de larges pas,
De respiration fière et de paix sublime,
Tout ce qu'ils ont d'azur au fond de leur abîme.

La Pitié suprême, 162 (XIV).

Qu'importe! Ici tout berce, et rassure, et caresse.
Plus d'ombre dans le cœur! plus de soucis amers!
Une ineffable paix monte et descend sans cesse
Du bleu profond de l'âme au bleu profond des mers.

Les Quatre vents de l'esprit, II, 184 (*Liv. lyr.*, XLVIII, II).

Quoique le mal m'ait dans sa serre,
Quoique je sois nu, faible, obscur,
Quoique je sois fait de misère
Et que tu sois faite d'azur[1],

Sans fléchir dans ta confiance,
Sans te rebuter dans ta foi,
Sainte servante, conscience,
Tu vas dans l'ombre devant moi!

Ib., 142 (*Liv. lyr.*, XXXVI).

Les nuages auront passé dans votre gloire[2];
Rien ne troublera plus son rayonnement pur;
Elle se posera sur toute notre histoire
Comme un dôme d'azur.

La Légende des siècles, IV, 34 (XLVIII, I).

Dans le mot *azur*, il y a aussi une idée de divinité. Le satyre est une bête et un dieu ; l'homme, l'âme d'en haut, a de l'azur en lui, et peut-être n'est-il pas seul sur la terre à posséder une parcelle divine : on croit en voir une lueur dans l'œil de l'animal :

1. Ici le mot *azur* peut désigner soit le calme, soit la divinité.

2. La gloire de Napoléon.

Pour ce songeur velu[1], fait de fange et d'azur,
L'andryade en sa grotte était dans une alcôve.
La Légende des siècles, III, 4 (XXII, Prol.).

L'être est une famille où l'homme est le grand frère;
Et lui, l'âme d'en haut, il doit, dans leurs combats,
Verser tout son azur sur les âmes d'en bas.
Dieu, 246 (II, VIII).

Tout être se rachète et tout être se vend.
Bien et mal. La loi vient de derrière la vie
Et derrière la mort continue. Homme, envie
Ton chien ; tu ne sais pas, triste maître hagard,
S'il n'a pas plus d'azur que toi dans le regard.
Tout vit. Création couvre métempsychose.
Ib., 214 (II, VII).

C'est parce que la prière s'élève vers Dieu qu'elle a des ailes bleues :

Le blasphème devient le psaume ardent et pur,
L'hymne prend, pour s'en faire autant d'ailes d'azur,
Tous les haillons de la huée.
La Légende des siècles, IV, 310 (LVIII, II).

Aimer, prier, c'est l'aube et c'est le soir de l'âme...
Quand l'aile rose meurt, l'aile bleue a son tour.
La prière a la même audace que l'amour,
Et l'amour a le même effroi que la prière.
L'Art d'être grand-père, 178 (X, V).

De même, dans la beauté, Victor Hugo voit quelque chose de divin. Le corps de Cléopâtre, le doigt de la femme sont mêlés d'azur. Cosette est aux yeux de Marius une apparition bleue :

1. Le Satyre.

La terre s'éclairait de son divin sourire,
A force de lumière et d'amour, effrayant;
Son corps semblait mêlé d'azur; en la voyant,
Vénus, le soir, rentrait jalouse sous la nue.

La Légende des siècles, II, 143 (XVI, I).

Le Père qui nous engendre
Fit ce doigt mêlé d'azur,
Très fort pour qu'il restât tendre,
Très blanc pour qu'il restât pur.

Les Chansons des rues et des bois, 212 (I, VI, I).

Tout en approchant du banc, il tendait les plis de son habit, et ses yeux se fixaient sur la jeune fille. Il lui semblait qu'elle emplissait toute l'extrémité de l'allée d'une vague lueur bleue.

Les Misérables, III, 237 (III, VI, 4).

Victor Hugo dit dans *Le Rhin*[1] : « Je suis un peu de la nature du lac; je réfléchis l'azur ou la nuée. La pensée que j'ai dans l'âme ressemble au ciel que j'ai sur la tête. » Le bleu, c'est donc la joie, le bonheur, le ciel sans nuages :

J'ai senti que rien d'impur
Dans sa gaîté ne se noie,
Et que son front a la joie
Comme le ciel a l'azur.

Les Chants du crépuscule, 180 (XXXVI).

Ayant devant les yeux l'azur de tes vingt ans
Et le sourire de l'aurore.

Les Contemplations, II, 66 (IV, XVII).

Mes seize ans sont d'azur baignés.

La Légende des siècles, I, 155 (VI, V).

1. II, 248 (XXXVI).

En attendant la vie, celle qui sera mère un jour est très longtemps un enfant, la petite fille persiste dans la jeune fille, et c'est une fauvette... Cet être a du ciel en lui. C'est une pensée bleue mêlée à votre pensée noire.

Les Travailleurs de la mer, I, 158 (I, III, 1).

Déruchette s'éveillait chaque matin avec l'inconscience de ses actions de la veille... Ce qui ne l'empêchait pas d'avoir, à de certaines heures troubles, un malaise mystérieux, et de sentir on ne sait quel passage du sombre de la vie sur son épanouissement et sur sa joie. Ces azurs-là ont ces nuages-là.

Ib., 206 (I, III, 13).

Aimons. Allons au bois où chantent les fauvettès.
Il faut vivre et sourire, il faut que tu revêtes
Cette robe d'azur qu'on nomme le bonheur.

La Légende des siècles, III, 188 (XXXVI, I, 10).

Le bonhomme ne lui faisait même plus l'effet d'être vieux, ni d'être pauvre. Elle trouvait Jean Valjean beau, de même qu'elle trouvait le taudis joli.

Ce sont là des effets d'aurore, d'enfance, de jeunesse, de joie. La nouveauté de la terre et de la vie y est pour quelque chose. Rien n'est charmant comme le reflet colorant du bonheur sur le grenier. Nous avons tous ainsi dans notre passé un galetas bleu.

Les Misérables, II, 240 (II, IV, 3).

Cette dernière phrase montre le rapport étroit qui existe entre le bonheur et l'illusion. C'est souvent le bonheur qui fait l'illusion, et souvent de l'illusion que naît le bonheur. Aussi l'illusion, le rêve, la chimère, sont-ils bleus comme le ciel où ils emportent l'imagination :

On a pour nid des murs bistres,
Des galetas fabuleux,
Que les rats ont faits sinistres,
Que l'illusion fait bleus.

Toute la lyre, II, 99 (VI, VIII).

A quoi bon vos trésors mensonges,
Et toutes vos piastres en tas,
Puisque le plafond bleu des songes
S'ajuste à tous les galetas !

Les Chansons des rues et des bois, 62 (I, II, 4).

Margot, c'est Glycère en cornette ;
O chimères qui me troublez,
Le jupon de serge d'Annette
Flotte en vos azurs étoilés.

Ib., 64.

Si des rêves parfois jusqu'à son front arrivent,
Vous répandez votre encre à flots sur cet azur.

Les Contemplations, I, 259 (III, XVI).

Marius, en plein azur, croyait entendre une strophe chantée par une étoile.

Les Misérables, IV, 321 (IV, VIII, 2).

Les cajoleries de Marius, toutes saturées de chimère, étaient, pour ainsi dire, azurées.

Ib., 323.

Ce petit bonhomme bleu
Qu'un souffle apporte et remporte,
Qui, dès que tu dors un peu,
Gratte de l'ongle à ta porte,

C'est mon rêve. Plein d'effroi,
Jusqu'à ton seuil il se glisse.
Il voudrait entrer chez toi
En qualité de caprice...

Il est doux, gai, point morose,
Tendre, frais, d'azur baigné.
Les Chansons des rues et des bois, 229-230 (I, VI, 4).

La femme qui n'a plus la pudeur voudrait ne plus avoir l'amour; impossible... Elle a cette misère de bercer un brigand dans le nuage bleu de ses illusions, et d'affubler Mandrin d'une guenille étoilée.
Choses vues. Nouvelle série, 106 (VI, v).

La nuit, on se sentait endormis pas loin les uns des autres, et le rêve de Dea venait se poser sur Gwynplaine, et le rêve de Gwynplaine allait mystérieusement s'épanouir au-dessus de Dea! On n'était pas bien sûr, au réveil, de n'avoir pas échangé des baisers dans la nuée bleue du songe.
L'Homme qui rit, II, 428 (II, IX, 2).

Qu'il s'agisse des rêves du sommeil ou de ceux que l'on fait tout éveillé, la métaphore, on le voit, reste la même. Mais elle prend bien plus de force dans la bouche de Satan, à qui le sommeil ferait oublier un instant son exil du ciel :

Voir toujours fuir, ainsi qu'une île inabordable,
Le sommeil et le rêve, obscurs paradis bleus
Où sourit on ne sait quel azur nébuleux!
La Fin de Satan, 285 (*Satan dans la nuit*, IX).

L'idéal est un ciel immense et bleu, où planent l'âme du poète et celle du penseur. Tout ce qui vit dans cet azur s'en imprègne et s'en colore :

Le bien germe parfois dans les ronces du mal.
Souvent, dans l'éden vague et bleu de l'idéal
Que, frissonnant, sentant à peine que j'existe,

J'aperçois à travers mon humanité triste
Comme par les barreaux d'un blême cabanon,
Je vois éclore, au fond d'une lueur sans nom,
De monstrueuses fleurs et d'effrayantes roses.

Toute la lyre, II, 65 (V, XXI).

Je travaille presque nuit et jour, je vogue en pleine poésie, je suis abruti par l'azur ; de là mon silence.

Correspondance, II, 191 (14 janvier 1855).

Oui, l'art, c'est l'azur ; mais l'azur du haut duquel tombe le rayon qui gonfle le blé, jaunit le maïs, arrondit la pomme, dore l'orange, sucre le raisin.

William Shakespeare, 338 (II, VI, I).

Homère est un des génies qui résolvent ce beau problème de l'art, le plus beau de tous peut-être, la peinture vraie de l'humanité obtenue par le grandissement de l'homme, c'est-à-dire la génération du réel dans l'idéal. Fable et histoire, hypothèse et tradition, chimère et science, composent Homère. Il est sans fond et il est riant. Toutes les profondeurs des vieux âges se meuvent, radieusement éclairées, dans le vaste azur de cet esprit.

Ib., 49 (I, II, 2).

Et je dis : Pas de mot où l'idée au vol pur
Ne puisse se poser, tout humide d'azur !

Les Contemplations, I, 29 (I, VII).

La vérité n'a pas de bornes.
Grâce au grand Pan, dieu bestial,
Fils, le réel montre ses cornes
Sur le front bleu de l'idéal.

Les Chansons des rues et des bois, 56 (I, II, 3).

Les penseurs, qui combattent les superstitions et les tyrannies, rappellent au poète les soldats de la

Révolution, et le rapprochement s'exprime dans un jeu de mots :

Le progrès qui poursuit ses vaincus haletants,
Qui veut qu'on soit, qu'on marche et qu'on fouille et qu'on taille,
Pousse ses légions d'azur dans la bataille,
Ses penseurs constellés, éthérés, spacieux,
Tous ses olympiens vêtus d'un pan des cieux,
Euler le sidéral, le splendide Épicure,
Et, comme les chouans dans la Vendée obscure,
Les hommes du passé, lourds, troublés, nébuleux,
Disent en les voyant : Fuyons ! voici les bleus !

Dieu, 188 (II, VII).

Dans chacun des trois passages qui suivent, les mêmes mots, appliqués à la strophe, ont une valeur différente : dans le premier, l'azur représente la joie, dans le second l'idéal, dans le troisième le bonheur céleste :

O strophe du poète, autrefois dans les fleurs,
Jetant mille baisers à leurs mille couleurs,
Tu jouais, et d'avril tu pillais la corbeille ;
Papillon pour la rose et pour la ruche abeille,
Tu semais de l'amour et tu faisais du miel ;
Ton âme bleue était presque mêlée au ciel ;
Ta robe était d'azur et ton œil de lumière.

Les Contemplations, II, 159 (V, XXV).

C'est pourquoi des canons que la lyre a fait naître,
Que la strophe azurée enfanta, doivent être
Braqués, gueule béante, au-dessus du fossé ;
C'est pourquoi le penseur frémissant est forcé
D'employer la lumière à des choses sinistres.

L'Année terrible, 107 (*Décembre*, IV).

Quand nous enfuirons-nous dans la joie infinie
Où les hymnes vivants sont des anges voilés,
Où l'on voit, à travers l'azur de l'harmonie,
La strophe bleue errer sur les luths étoilés?

Les Contemplations, II, 241 (VI, VIII).

Enfin, la pureté, la sérénité, le bonheur, le rêve, l'idéal, tout se résume dans l'espérance d'une vie future, c'est-à-dire dans la mort qui seule pourra nous rendre ce que l'existence présente nous a enlevé, et nous donner ce qui nous a été refusé. La mort est le suprême azur ; la mort n'est pas noire, elle est bleue :

On ne s'étonnera donc pas de voir, nuance à nuance, ces deux volumes s'assombrir pour arriver, cependant, à l'azur d'une vie meilleure.

Les Contemplations. Préface, I, 3.

La mort et la beauté sont deux choses profondes
Qui contiennent tant d'ombre et d'azur qu'on dirait
Deux sœurs également terribles et fécondes
Ayant la même énigme et le même secret.

Toute la lyre, II, 59 (V, XIX).

Une espèce d'azur que dore un vague jour,
L'air de l'éternité, puissant, calme, salubre,
Frémit et resplendit sous le linceul lugubre ;
Et des plis du drap noir tombent tous nos ennuis.
La mort est bleue. O mort ! ô paix !

Les Contemplations, II, 257 (VI, XIII).

Je ne sais même plus le nom de ceux qui m'ont
Fait mordre, moi rêveur, par le mensonge infâme[1].

1. La pièce commence par ce vers :

Ma vie entre déjà dans l'ombre de la mort.

J'aperçois les blancheurs de la cime du mont,
Et le bout de ton aile est déjà bleu, mon âme!
Les Quatre vents de l'esprit, II, 132 *(Liv. lyr.*, XXXIII).

Le rouge, c'est la couleur de la pourpre et celle de la flamme. La pourpre est le symbole de la puissance:

L'Europe, hélas! écrase du talon
Ce pays qui fut pourpre et n'est plus que haillon.
Ruy Blas, 163 (III, II).

Les républiques anciennes se représentaient le droit assis dans la chaire curule, ayant en main ce sceptre, la loi, et vêtu de cette pourpre, l'autorité.
Ce que c'est que l'exil, dans *Pendant l'exil*, 3 (I).

Personne n'est plus haut que Téglath-Phalasar.
Comme Dieu même, à qui l'étoile sert de char,
Il a son temple avec un prophète pour prêtre;
Ses yeux semblent de pourpre étant les yeux du maître.
La Légende des siècles, II, 139 (XVI, I).

La pourpre est aussi le symbole de la dignité morale, de l'honneur, de la gloire. Dans le vers de *Ruy Blas* cité plus haut, le mot *pourpre* contient cette idée autant que celle de puissance.

Nous avons songé aux préjugés d'éducation de quelques-uns d'entre eux (les ministres mis en accusation en 1830)... aux nécessités fatales de leur position commune... surtout à la dignité que l'un d'entre eux répandait comme un manteau de pourpre sur leur malheur.
Le Dernier jour d'un condamné. Préface, 283.

Peux-tu donc hésiter? D'un côté, moi, front chauve...
Moi, vieillesse, ennui, crime! et, de l'autre côté,

Innocence, vertu, jeunesse, amour, beauté !
Une femme qui t'aime ! une enfant qui t'implore !
Oh ! l'insensé qui doute et qui balance encore
Entre un haillon souillé, sans pourpre et sans honneur,
Et la robe de lin d'un ange du Seigneur !

Les Burgraves, 359-360 (III, III).

Ce qui manque peut-être à cette Albion toute à son affaire... c'est de la grandeur désintéressée; Shakespeare lui en donne. Il jette cette pourpre sur les épaules de sa patrie.

William Shakespeare, 375 (III, I, 2).

Tout le poème de Job est le développement de cette idée : la grandeur qu'on trouve au fond de l'abîme. Job est plus majestueux misérable que prospère. Sa lèpre est une pourpre.

Ib., 51 (I, II, 2).

Grand devoir accompli dont le vertige attire !
Proscription ! misère ! ostracisme ! martyre !
Atome, j'enviais ces pourpres des géants.

Les Quatre vents de l'esprit, II, 43 (*Liv. lyr.*, XI).

La pourpre symbolise ce qui est noble, la pensée, l'idéal :

O vivants, la pensée est la pourpre de l'âme;
Le blasphème en est le haillon.

Les Contemplations, II, 280 (VI, XVII).

Les poètes sereins, ces frères de l'aurore,
Faits de la même pourpre et dorés du même or.

Dieu, 77 (I, II).

L'habitation du songe est une faculté de l'homme. L'empyrée, l'élysée, l'éden, le portique ouvert là-haut sur les profonds astres du rêve, les statues de lumière debout sur

les entablements d'azur, le surnaturel, le surhumain, c'est là la contemplation préférée. L'homme est chez lui dans les nuées. Il trouve tout simple d'aller et venir dans le bleu et d'avoir des constellations sous ses pieds. Il décroche tranquillement et manie l'une après l'autre toutes les pourpres de l'idéal, et se choisit des habits dans ce vestiaire.

Post-scriptum de ma vie, 144 (*Promontorium somnii*, III).

Mais il y a aussi des pourpres qui ne sont que vanité, fausse grandeur :

La guerre est une pourpre où le meurtre se drape.

Les Châtiments, 365 (VII, II, I).

O Kant, l'homme est drapé de rêves mal tissus.
Vêtu d'un haillon sombre, il porte par dessus
Une pourpre d'orgueil prise aux fausses sagesses.

L'Ane, 300 (I, IV).

La beauté radieuse de la duchesse Josiane a pour symbole la pourpre. Et ce mot contient non seulement l'idée de la beauté, mais aussi celle de la magnificence orgueilleuse :

De certains êtres ont de la clarté. Cette femme, comme Dea, avait sa lueur à elle, mais autre. Dea était pâle, cette femme était vermeille. Dea était l'aube, cette femme était l'aurore. Dea était belle, cette femme était superbe. Dea était l'innocence, la candeur, la blancheur, l'albâtre ; cette femme était la pourpre, et l'on sentait qu'elle ne craignait pas la rougeur...

Au milieu de cette foule sordide, elle avait le rayonnement supérieur de l'escarboucle... Sa splendeur était l'effacement de tout.

L'Homme qui rit, II, 49-50 (II, III, 7).

La pourpre est une couleur de joie et de flamme : c'est la couleur de l'amour heureux :

On a beau être couronné de lumière et de joie, on a beau savourer la grande heure de pourpre de la vie, l'amour heureux, de telles secousses forceraient même l'archange dans son extase, même le demi-dieu dans sa gloire, au frémissement.

Les Misérables, V, 406 (V, VII, 2).

Car nos amours s'en vont ainsi que la nuée,
Pluie à nos fronts, pourpre à nos yeux.

Toute la lyre, I, 230 (III, XXII).

Elles[1] chantent des chants étranges
Mêlés de misère et de jour,
Et leur indigence a pour franges
Toutes les pourpres de l'amour.

Ib., II, 129 (VI, XVII).

Le mot *amour* prend un sens différent dans ce passage :

Le sceptre est vain, le trône est noir, la pourpre est vile.
Qui que vous soyez, fils du Père, écoutez tous.
Il n'est sous le grand ciel impénétrable et doux
Qu'une pourpre, l'amour ; qu'un trône, l'innocence.

Le Pape, 13 (III).

Quelquefois, le rouge dont parle le poète, c'est le rouge de la flamme : la lumière de Louis XIV empourpre son entourage :

Homme soleil ayant pour rayons des génies,
Vêtu d'or, triomphant, heureux, vertigineux,

1. Les « blanches filles des mansardes ».

Ne faisant point un pas qui ne fût lumineux,
Flamme, astre, il empourprait son olympe superbe.

Les Quatre vents de l'esprit, II, 286-287 (*Liv. ép.*, II).

Il s'agit plus souvent de la flamme d'un incendie ou d'un volcan, des réverbérations de la lave. Le rouge est la couleur de la révolution et du progrès :

André Chénier a laissé aussi un livre de douces et *folles élégies*, comme il dit lui-même, où se rencontrent bien çà et là quelques ïambes ardents, fruits de ses trente ans, et tout rouges de la réverbération de la lave révolutionnaire; mais dans lequel dominent... la grâce, l'amour, la volupté.

Littérature et philosophie, 312 (1830).

A Paris la guerre civile, à Lyon la guerre servile; dans les deux cités la même lueur de fournaise; une pourpre de cratère au front du peuple.

Les Misérables, IV, 40 (IV, I, 4).

Les émeutes éclairent en rouge, mais splendidement, toutes les saillies les plus originales du caractère parisien, la générosité, le dévouement, la gaîté orageuse.

Ib., 400-401 (IV, X, I).

Et tout germe, et tout croît, et, fournaise agrandie,
Comme en une forêt court le rouge incendie,
Le beau Progrès vermeil, l'œil sur l'azur fixé,
Marche, et tout en marchant dévore le passé.

La Légende des siècles, IV, 334 (LXI).

Au sommet de Paris à flots de pourpre écument
En pleine éruption toutes les vérités,
La justice, jetant des rayons irrités,
La liberté, le droit, ces grandes clartés vierges.

L'Année terrible, 269 (*Mai*, III).

Ces douteurs ont frayé nos routes
Et sont si grands sous le ciel bleu
Qu'à cette heure, grâce à leurs doutes,
On peut enfin affirmer Dieu !

Leur rouge lanterne nous mène.
Ces contemplateurs du pavé,
En fouillant la guenille humaine,
Cherchaient le peuple, et l'ont trouvé.

La Légende des siècles, IV, 250 (LVI).

Le rouge est la couleur de l'enthousiasme et de la colère :

Que l'encouragement public aux héros soit la joie des âmes ! que les multitudes s'empourprent d'enthousiasme comme une fournaise.

Actes et paroles. Pendant l'exil, 244 (1860, I).

L'autre, Isaïe, semble, au-dessus de l'humanité, un grondement de foudre continu. Il est le grand reproche. Son style, sorte de nuée nocturne, s'illumine coup sur coup d'images qui empourprent subitement tout l'abîme de cette pensée noire, et qui vous font dire : Il éclaire !

William Shakespeare, 54 (I, II, 2).

Elle[1] approche du peuple et, quittant la rumeur,
Penche l'ïambe amer sur l'immense dormeur ;
La strophe alors frissonne en son tragique zèle,
Et s'empourpre en tâchant de tirer l'étincelle
De toute cette morne et fatale langueur,
Et le vers irrité devient une lueur.
Ainsi rougit dans l'ombre une face farouche
Qui vient sur un tison souffler à pleine bouche.

Les Quatre vents de l'esprit, I, 32 (*Liv. sat.*, V).

1. La satire.

Il y a aussi des rougeurs sinistres : telle est celle que projette sur l'esprit du penseur la tristesse des événements :

Croyez-vous que j'ai peur quand je vois au milieu
De mes rêves rougis ou de sang ou de feu
Passer toutes ces têtes blondes?

Les Feuilles d'automne, 314 (XV).

Telle est aussi la rougeur qui empourpre les bandits couronnés :

Leurs deux figures[1] sont lugubrement grandies
Par de rouges reflets de sacs et d'incendies.

La Légende des siècles, II, 87 (XV, III, 6).

De sa bouche qu'empourpre une lueur d'orage
Et d'où sortent des mots pleins d'ombre et teints de sang,
L'empereur a jeté cet éclair menaçant :
— L'empire est las d'avoir au dos cette besace
Qu'on appelle la haute et la basse Lusace.

Ib., 89.

César brille, une flamme affreuse l'empourprant.

Toute la lyre, II, 295 (*La Corde d'airain*, IX).

Dans un passage des *Misérables*, la métaphore symbolique suit la marche opposée[2]. Elle part de la sensation au lieu de partir de l'idée. Marius voit, dans le repaire Jondrette, la clarté blanche de la lune se mêler à la lueur rouge d'un réchaud :

La lune, entrant par les quatre carreaux de la fenêtre, jetait sa blancheur dans le galetas pourpre et flamboyant,

1. Celles de l'empereur d'Allemagne et du roi de Pologne.
2. Il n'est pas sûr que le symbole consiste dans les couleurs.

et, pour le poétique esprit de Marius, songeur même au moment de l'action, c'était comme une pensée du ciel mêlée aux rêves difformes de la terre.

Les Misérables, III, 368 (III, VIII, 17)

Un mot qui revient assez souvent dans les métaphores de Victor Hugo, mais qui semble y avoir perdu son sens précis, c'est le mot *vermeil.* Ce mot, conformément à son étymologie, indique une couleur rouge éclatante ; mais chez Victor Hugo, il est employé, au propre et au figuré, pour qualifier le lys :

La lumière est la sainte hostie ;
Le lévite est le lys vermeil.

Les Chansons des rues et des bois, 405 (II, IV, 4).

Vous trouverez le lit de sa noce avec l'ombre;
Vous trouverez la tombe où gît ce lys vermeil.

Les Contemplations, II, 130 (V, XIV).

Il semble que le mot *vermeil* désigne ici l'éclat et non la couleur. Le lys vermeil est un lys d'une blancheur éclatante. Le mot pourra s'appliquer à tout ce qui montre le rayonnement de la joie et du bonheur :

Puis, trempé dans un lait sorti chaud de l'étable,
Le même pain faisait rire à la même table
Notre appétit vermeil.

Les Voix intérieures, 347 (XXIX).

Êtres! choses! vivez! sans peur, sans deuil, sans nombre!
Que tout s'épanouisse en sourire vermeil!

Les Contemplations, II, 140 (V, XVII).

Et l'âme de l'enfant travaille, humble et vermeille,
Dans les songes, ainsi que dans les fleurs l'abeille.

L'Art d'être grand-père, 195 (XII).

La vie est un fardeau, le coude est le levier.
Levez le coude ayant en main une bouteille,
Et le mal disparaît, et votre âme est vermeille.

Théâtre en liberté, 318 (Notes).

Le mot peut s'employer en mauvaise part, quand on parle d'une joie méchante :

L'âtre fait flamboyer leurs torses couverts d'or[1];
La flamme empourpre, autour de la table fournaise,
Ces hommes écaillés de lumière et de braise,
Étranges, triomphants, gais, funèbres, vermeils[2];
D'un ciel qui serait tombe ils seraient les soleils.

La Légende des siècles, II, 362-363 (XXI, II, 5).

Dans la forteresse
Rit le camp vermeil ;
Ainsi la tigresse
Se lèche au soleil.

Toute la lyre, III, 273-274 (*La Corde d'airain*, XXVI).

Le mot *or* désigne ce qui brille. Victor Hugo s'en sert pour caractériser l'éclatante poésie de ses *Orientales :*

Mais non. Au milieu d'eux[3] rien ne s'évanouit.
L'orientale d'or plus riche épanouit
Ses fleurs peintes et ciselées.

Les Feuilles d'automne, 315 (XV).

1. Il s'agit des rois des Pyrénées.

2. Il est possible, mais peu probable, que le mot *vermeil* soit pris ici au sens propre : rougi par la flamme, ce qui est exprimé un peu plus haut.

3. Les enfants.

Les vers d'un poète ami font au nom de Victor Hugo une auréole d'or. La prose elle-même est d'or, quand elle tombe de la plume de George Sand :

Et l'auréole d'or de tes vers radieux
Brille autour de mon nom comme un cercle d'étoiles.
Les Contemplations, I, 85 (I, xx).

Je viens de lire cette splendide page que vous avez écrite sur les *Contemplations*, cette critique qui est de la poésie, ces effusions de pensée et de vie et de tendresse, cette philosophie, cette raison, cette douceur, cette explication forte et éclatante, ces choses d'or tombées d'une plume de lumière.
Correspondance, II, 207 (30 juin 1856).

La gloire est une dorure, la gloire sous toutes ses formes :

Et vous ne verrez pas se dorer dans la gloire
La crinière de vos chevaux !
Les Châtiments, 369 (VII, II, 3).

Être en Europe une sorte de peuple doré à force de gloire, sonner à travers l'histoire une fanfare de titans.
Les Misérables, III, 180 (IV, IV, 5).

Tu[1] vas de ta mémoire éclairer l'horizon ;
Fantôme éblouissant tu vas dorer l'histoire,
Et, vêtu de ta mort comme d'une victoire,
T'asseoir au fronton bleu des hommes immortels !
Les Contemplations, II, 169 (V, XXVI).

On voit en vous[2], comme une aurore,
Briller ce beau passé doré

1. Le grand homme martyr.
2. Homère, Hésiode.

Que la Grèce contemple encore
Avec un sourire effaré.

Toute la lyre, I, 301-302 (IV, XVIII).

Athènes, qu'un reflet de divinité dore.

La Légende des siècles, I, 342 (XII, I).

Ici encore la clairvoyance de la haine était aveugle. Ses barbouillages de boue au front de la vérité sont dorure, lumière et gloire.

William Shakespeare, 402 (III, II, I).

Gloire aux fermes penseurs inclinés sur celui
Que le sort, geôlier triste, au fond de l'exil pousse !
Ils ressemblent à l'aube, ils ont la force douce,
Ils sont grands; leur esprit parfois, avec un mot,
Dore en arc triomphal la voûte du cachot.

Les Contemplations, II, 115 (V, VIII).

Une grande lumière morale qui apparaît jette un reflet doré comme le soleil levant :

Celui-ci parle au nom du martyr qu'on adore;
Sous la sublime croix qu'un reflet du ciel dore,
Cet homme, plein d'un sombre et périlleux pouvoir,
Prie et songe, et n'est pas épouvanté de voir
Son crucifix jeter l'ombre des guillotines.

La Légende des siècles, III, 143 (XXXIII, VI).

Et ce vieux Dante ouvert, au fond des cieux qu'il dore,
Sur le noir passé, comme une porte d'aurore
Sur un sombre sommet.

L'Art d'être grand-père, 237 (XV, IV).

Oui, l'énorme avenir de lumière pour tous
Qui vous rougit le ciel, rois, et qui nous le dore,
Qui vous semble fournaise et qui nous semble aurore,

Nous l'aurons. Nous l'avons ! car c'est déjà l'avoir,
C'est déjà le tenir presque, que de le voir.
Les Quatre vents de l'esprit, II, 214 *(Liv. lyr.*, LIV).

Cette dorure est parfois imaginaire : ainsi c'est l'insurgé qui dore l'insurrection :

Et l'on se sacrifie pour ces visions, qui, pour les sacrifiés, sont des illusions presque toujours, mais des illusions auxquelles, en somme, toute la certitude humaine est mêlée. L'insurgé poétise et dore l'insurrection.
Les Misérables, V, 120 (V, 1, 20).

La gloire qui s'efface est une dorure qui se ternit. Victor Hugo redore la gloire de Canaris oublié. Les poètes redorent l'autel de Napoléon calomnié :

D'où vient que ma pensée revole encore à toi,
Grec illustre à qui nul ne songe, excepté moi ?
D'où vient que me voilà, seul et dans la nuit noire,
Grave et triste, essayant de redorer ta gloire ?
Les Chants du crépuscule, 75 (XII).

Les poètes divins, élite agenouillée,
Vous proclameront grand, vénérable, immortel,
Et de votre mémoire injustement souillée
Redoreront l'autel.
La Légende des siècles, IV, 34 (XLVIII, 1).

Certaines dorures sont plutôt une dissimulation qu'un ornement. La haute dignité de Ruy Blas est une dorure qui cache la bassesse de sa condition :

Par où va-t-il venir, l'homme de trahison ?
Dans ma vie et dans moi comme en cette maison,
Il est maître. Il en peut arracher les dorures.
Ruy Blas, 184 (IV, 1).

Le faux mérite est une dorure :

Que ces menteurs publics, au langage changeant,
Pleins de méchanceté dans leur âme hypocrite
Et dorés au dehors de quelque faux mérite...
Te regardent passer tranquille au milieu d'eux.

Les Voix intérieures, 370 (XXXII).

Les apologistes du crime sont des doreurs maladroits :

Qu'il tâche de cacher son carcan à l'histoire,
Et qu'il fasse par le doreur
Ajuster sa sellette au vieux char de victoire
Où monta le grand empereur.

Les Châtiments, 366 (VII, II, I).

La phrase, cette altière et vile courtisane,
Dore le meurtre en grand, fourbit la pertuisane.

L'Ane, 348 (IX).

On enterre l'argent pillé, les deux provinces,
Les morts ; on a la joie effroyable des princes...
Quant au sang, laissez-le couler, c'est un torrent.
Et cependant on a des sophistes, dorant
Ces gloires, ces traités honteux, cette infamie.

Toute la lyre, II, 296 (*La Corde d'airain*, IX).

L'éclat de l'or est aussi le symbole du bonheur, de la joie :

Ma belle enfance ! ma belle jeunesse ! étoffe dorée dont l'extrémité est sanglante !

Le Dernier jour d'un condamné, 417 (XXXIV).

Et partout, sur le pont, sur le quai,
Et jusque dans les champs étincelait le rire,
Haillon d'or que la joie en bondissant déchire.
Les Contemplations, II, 136 (V, xvi).

Parfois cet éclat doré est comme celui du soleil levant, qui dissipe les ténèbres :

Du jour où je vous vis, ma vie encor bien sombre
Se dora, vos regards m'éclairèrent dans l'ombre.
Marion de Lorme, 184 (I, ii).

Un baiser qui gaîment visite une masure,
Cela dore toujours un peu l'humble plafond.
Toute la lyre, II, 121 (VI, xv).

Je ne ferai qu'une place étroite à l'un des mots qui reviennent le plus souvent chez Victor Hugo, le mot *fauve*. Il est évident en effet que toute idée de couleur s'est effacée dans l'emploi qu'il en fait. Les bêtes fauves ne sont plus pour lui des bêtes de couleur fauve, mais, suivant les cas, des bêtes sauvages, ou des bêtes féroces. Ce qui est *fauve*, c'est ce qui est indépendant, indompté, libre de toute contrainte; c'est ce qui s'élance avec fougue, avec violence; c'est aussi ce qui est terrible comme les grands fauves : le vent, la guerre, sont violents et redoutables; la pensée du poète est libre et farouche; le vers rugit comme un lion :

L'onde à coups de nageoire et les vents à coups d'ailes
Luttaient, et l'âpre houle et le rude aquilon
S'attaquaient dans un blême et fauve tourbillon.
La Légende des siècles, I, 353 (XII, v).

La tempête est la sœur fauve de la bataille.
Ib., II, 80 (XV, III, 3).

Le plus fauve aquilon demande à ployer l'aile.
L'Année terrible, 247 (*Avril*, IX).

Le vent fauve traînant le nuage en haillon.
Religions et religion, 245 (IV).

L'épouvante est au fond des choses les plus belles;
Les bleus vallons
Font parfois reculer d'effroi les fauves ailes
Des aquilons.
Les Quatre vents de l'esprit, II, 218 (*Liv. lyr.*, LV).

Les vents grondaient; le gouffre était au-dessous d'eux,
Noir, dans l'immensité d'un tremblement hideux.
Soudain, comme heurté par quelque ouragan fauve,
Il s'ouvrit. Et je vis une colline chauve.
Toute la lyre, III, 8 (I, I).

La guerre, cheval fauve, au-dessus des frontières,
Jetant au front des rois ses ruades altières.
Les Quatre vents de l'esprit, II, 288 (*Liv. ép.*, II).

La solitude, fauve et de branches vêtue,
Qui dit : Te voilà seul ! voleur ! te voilà roi !
La Pitié suprême, 147 (XI).

Le premier arrivait du désert de Sodome;
Jadis, quand il avait sa fauve liberté,
Il habitait le Sin, tout à l'extrémité
Du silence terrible et de la solitude...
Et c'était un lion des sables.
La Légende des siècles, I, 56 (II, IV).

Car tu ne pourras pas, quelle que soit ta course,
Aborder l'inconnu, l'origine, la source...

Quand même tu serais une âme aux yeux ardents
Dont la fauve pensée a pris le mors aux dents,
Et qui, dans la caverne où le trépas seul entre,
Fuit, terrible, aspirant tous les souffles de l'antre !

Dieu, 52 (I, II).

Parfois, en rêve, je me sauve
Vers l'océan bouleversé,
Trop étroit pour ma chanson fauve
Chantant son refrain insensé !

Toute la lyre, II, 240 (VII, XI, 5).

Il faut que par instants on frissonne, et qu'on voie
Tout à coup, sombre, grave, et terrible au passant,
Un vers fauve sortir de l'ombre en rugissant.

Les Contemplations, I, 114 (I, XXVIII).

Le progrès a parfois l'allure vaste et fauve,
Et le bien bondissant effare ceux qu'il sauve.

Dieu, 186 (II, VII).

Le noir, c'est naturellement le mal : les méchants sont noirs :

Le monde était le bois, l'empire était l'auberge.
De noirs passants trouvaient le trône en leur chemin,
Entraient, donnaient un coup de dent au genre humain,
Puis s'en allaient. Néron venait après Tibère.

La Légende des siècles, I, 248 (VIII).

Comme la biche joue entre le tigre et l'ours,
Elle a, la pauvre belle aux purs et chastes jours,
Deux noirs voisins qui font une noire besogne,
L'empereur d'Allemagne et le roi de Pologne.

Ib., II, 86 (XV, III, 5).

Les méchants ont un sourire noir, un bonheur noir :

Les Louvois nés pour proscrire,
Les vils Chamillards rampants,
Gais, tournaient leur noir sourire
Vers ce charmeur de serpents[1].

Les Chansons des rues et des bois, 184 (I, v, 1).

Madame Victurnien quelquefois la voyait passer de sa fenêtre, remarquait la détresse de « cette créature », grâce à elle « remise à sa place », et se félicitait. Les méchants ont un bonheur noir.

Les Misérables, I, 327 (I, v, 9).

La joie est noire quand elle a pour condition soit l'oubli du deuil, soit l'indifférence à la souffrance d'autrui :

Et tout cela vous est sorti de la mémoire !
Ah ! faite avec du deuil, peuple, la joie est noire.

Théâtre en liberté, 88 (*L'Épée*, III).

Au-dessus de la faim, le festin qui flamboie,
Et, sur le pâle amas des cris et des douleurs,
Les chansons et le rire et les chapeaux de fleurs !...
Le bal, tout frissonnant de souffles et d'extases,
Rayonne, étourdissant ce qui s'évanouit;
Éden étrange fait de lumière et de nuit...
Noir paradis dansant sur l'immense cachot !

Les Contemplations, I, 211-212 (III, II).

Toujours l'idée de noirceur est étroitement liée à l'idée du mal ; tout ce qui est mauvais est noir : la violence, l'iniquité, le parjure, la flatterie, l'insulte,

1. La Fontaine.

le sarcasme, l'ironie, l'erreur, le passé, avec son ignorance et ses crimes :

Et, comme on est moins brave, on est plus furieux ;
Ce qui fait qu'aujourd'hui les victoires sont noires.
La Légende des siècles, II, 380 (XXI, III).

Tant que dans le brouillard des montagnes l'éclair
Ébauchera le spectre insolent de Gessler,
On verra Tell songer dans quelque coin terrible.
Et les iniquités, la violence horrible,
La fraude, le pouvoir du vainqueur meurtrier,
Cibles noires, craindront cet arbalétrier.
Ib., III, 109 (XXXI, II).

Et, vil, petit, terrible, avec son noir parjure,
Ses fraudes, son succès, sa fange, affreux ciment,
Bâtissant on ne sait quel vaste écroulement !
Toute la lyre, III, 216 (*La Corde d'airain*, XVI).

Quand, sur les noirs serments vomis par Bonaparte...
Triste, on a fait planer l'immense strophe sombre.
L'Art d'être grand-père, 120 (VI, IV).

— Tout ce peuple est à vous ! — mot d'où Tibère sort !...
Noir nectar ! cette mort de son âme, il y goûte ;
Quelque chose de lui s'éteint sous chaque goutte ;
Et le voilà qui va chanceler à jamais !
La Pitié suprême, 109 (II).

O sarcasmes payés, mensonges gratuits,
Qu'à Voltaire ont lancés Nonnotte et Maupertuis,
Poings montrés qui jadis chassiez Rousseau de Bienne,
Cris plus noirs que les vents de l'ombre libyenne,
Plus vils que le fouet sombre aux lanières de cuir,
Qui forciez le cercueil de Molière à s'enfuir.
L'Année terrible, 330 (*Juin*, XIII).

La voix alors devint âpre, amère, stridente,
Comme le noir sarcasme et l'ironie ardente.
Les Châtiments, 285 (V, XIII, 7).

Nier l'Être ! à quoi bon ? L'ironie âpre et noire
Peut-elle se pencher sur le gouffre et le boire
Comme elle boit son propre fiel ?
Les Contemplations, II, 280 (VI, XVII).

Espèce de clocher sinistre de l'abîme
Où bourdonnent l'effroi, la révolte et l'essaim
De toutes les erreurs sonnant leur noir tocsin !
Les Quatre vents de l'esprit, I, 128 (*Liv. sat.*, XXX).

Terre et cieux ! si le mal régnait, si tout n'était
Qu'un dur labeur suivi d'un infâme protêt,
Si le passé devait revenir, si l'eau noire,
Vomie, était rendue à l'homme pour la boire... !
L'Année terrible, 401 (*Juillet*, XII).

La violence est noire même quand elle est inconsciente. La tempête a la face noire. Le vent, l'ouragan sont noirs :

Dans la profondeur des nuées la face noire de la tempête enfle ses joues.
Les Travailleurs de la mer, I, 224 (I, IV, 6).

Avec les souffles noirs qui sonnent du clairon.
La Légende des siècles, II, 80 (XV, III, 3).

L'aquilon s'époumonne et l'autan se harasse,
Et tous ces noirs chevaux de l'air sortent fourbus
De leur bataille avec le donjon de Corbus.
Ib., 81.

Jayme parfois se montre aux ouragans, terrible;
Il se dresse entre deux nuages entr'ouverts,

Il regarde la foudre et l'autan de travers,
Et fronce un tel sourcil que l'ombre est inquiète ;
Le pâtre voit d'en bas sa haute silhouette
Et croit que ce seigneur des monts et des torrents
Met le holà parmi ces noirs belligérants.

Ib., 376-377 (XXI, III).

Et ce vent noir soufflant dans le clairon des nuits.

L'Année terrible, 409 (*Juillet*, XII).

La métaphore est la même quand les mots *vent, ouragan,* sont employés au figuré :

Vos batailles broyant les moissons, vos tueries,
Vos carnages, vos chocs et vos cavaleries,
Aigles de ces noirs ouragans.

Les Quatre vents de l'esprit, II, 138 (*Liv. lyr.*, XXXV).

Devant les ouragans gonflant leurs noires bouches,
Devant le Nord féroce attaquant le Midi.

L'Année terrible, 86 (*Novembre*, VII).

L'homme est au mal ce qu'est à l'air le baromètre ;
Il marque les degrés du froid, sans rien omettre,
Mais sans rien ajouter, et, s'il monte ou descend,
Hélas ! la faute en est au vent, ce noir passant.

L'Art d'être grand-père, 287 (XVIII, IV).

L'hiver éveille la même idée de noirceur. Et, sur l'océan, ce n'est pas seulement le vent qui est noir, c'est le tangage et le roulis, ou plutôt leur pugilat ; c'est l'écueil et la lame ; c'est le sanglot ou le chant des flots et de l'ouragan :

Et l'airain jamais vieux
Rit des coups d'ongles noirs de l'hiver pluvieux.

La Légende des siècles, IV, 88 (XLIX, IX).

Ces deux athlètes faits de furie et de vent,
Le tangage qui bave et le roulis qui fume,
Luttant sur ce radeau funèbre dans la brume,
Sans trêve, à chaque instant arrachent quelque éclat
De la quille ou du pont dans leur noir pugilat.

Ib., 283 (LVIII).

Pourquoi permettre aux eaux, à l'air, aux rocs, aux lames,
De prendre en leurs poings noirs, toutes ces pauvres âmes?

Les Quatre vents de l'esprit, II, 107 (*Liv. lyr.*, XXVI).

Et dehors, blanc d'écume,
Au ciel, aux vents, aux rocs, à la nuit, à la brume,
Le sinistre océan jette son noir sanglot.

La Légende des siècles, IV, 150 (LII, 1).

Tandis que l'ouragan, qui parfois semble rire,
Puis éclate en sanglots,
Joue avec les agrès comme avec une lyre,
Un chant noir sort des flots.

Toute la lyre, III, 99-100 (V, v).

Victor Hugo attribue la noirceur à tout ce qui fait souffrir et à la souffrance elle-même, qu'elle soit physique ou morale :

Il leur fait du labeur tourner la sombre roue,
Et, gorgé d'or, se vautre en tous ses appétits,
Pendant qu'en ses poings noirs la fatigue secoue
Les membres frissonnants de ces pauvres petits.

Les Quatre vents de l'esprit, II, 99 (XXIV).

Alors il tressaillit en proie au noir frisson.

La Légende des siècles, I, 48 (II, II).

L'exil songeait dans les ténèbres ;
Quand il me vit, il se dressa.

Il vint à moi, ce noir ministre
Du sombre destin inclément.
Pendant qu'il s'avançait sinistre,
Je le regardai fixement.

Les Quatre vents de l'esprit, II, 68 (*Liv. lyr.*, XV).

Il fait noir dans le malheur, il fait plus noir encore dans le crime ; ces deux noirceurs amalgamées composent l'argot.

Les Misérables, IV, 286 (IV, VII, 1).

Les événements sont noirs, le destin est noir, d'abord parce qu'ils sont sinistres, mais souvent aussi parce que nous ne les comprenons pas. Le noir représente non seulement le terrible, mais aussi l'inconnu :

Toutes les fois qu'un bruit de couteau qu'on aiguise
Se mêlera sinistre au tumulte confus
Des noirs événements pareils aux bois touffus.

Toute la lyre, II, 336 (*La Corde d'airain*, XV).

Sombres événements ! hérauts aux noirs messages !
Masques dont le Seigneur connaît seul les visages,
Que vous parlez parfois un langage effrayant !

La Légende des siècles, IV, 35 (XLVIII, I, I).

Sous les branchages noirs du destin nous errons.

Les Quatre vents de l'esprit, I, 59 (*Liv. sat.*, XIII).

Semons ce qui demeure, ô passants que nous sommes !
Le sort est un abîme, et ses flots sont amers.
Au bord du noir destin, frères, semons des hommes,
Et des chênes au bord des mers !

Ib., II, 229.

Celui qui souffre est noir parce qu'il vit dans la nuit, et le plus souvent dans une double obscurité.

celle de la souffrance et celle de l'ignorance, de l'inconscience. L'individu, le peuple, le genre humain, tout est plongé dans les ténèbres ; on souffre sans rien comprendre à la souffrance, sans en connaître la cause ni la fin ; et souvent la métaphore exprime aussi l'idée du crime résultat naturel de l'ignorance :

L'enfant se taisait, grave, amère...
On eût dit que sur terre elle n'avait plus d'âme,
Qu'elle ignorait nos voix, qu'elle était de la nuit
Ayant la forme humaine et marchant dans ce bruit ;
Et rien n'était plus noir que ce petit fantôme.

La Légende des siècles, IV, 277 (LVII, IV).

O peuple, noir dormeur, quand t'éveilleras-tu ?

Actes et paroles. Pendant l'exil, 420 *(Mentana)*.

L'ouverture hideuse, infâme, téméraire,
Du sépulcre au milieu des lois, c'est là le port ;
Et le noir genre humain s'abrite dans la mort.

La Fin de Satan, 243 *(Le Crucifix)*.

Dieu, c'est la nuit que tu sèmes
En créant
Les hommes, ces noirs problèmes.

Toute la lyre, II, 34 (V, x, 2).

Hélas ! dans la forêt de l'humanité noire,
Un éternel Caïn tue à jamais Abel.

Dieu, 166 (II, VI).

A côté du malheur lugubre, il y a le malheur glorieux. Pour qu'un poète soit vraiment sublime, il faut à sa grandeur une cime noire :

Pétrarque a eu sur cette terre toutes les splendeurs... Disons virilement la vérité, le malheur lui manque. Je

préfère à cette robe de pourpre le bâton d'Alighieri errant. Il manque à Pétrarque cet on ne sait quoi de tragique qui ajoute à la grandeur des poètes une cime noire, et qui a toujours marqué le plus haut sommet du génie.

Actes et paroles. Depuis l'exil, I, 320 (II, XVIII).

Souvent le mot ***noir*** s'applique à ce qui est mystérieux. C'est bien une idée qu'on distingue dans les passages où il est question de la destinée humaine. Elle apparaît ailleurs avec plus de netteté. Par exemple, le malheur est un ***noir orfèvre*** ; ce n'est pas seulement parce qu'il est cruel, c'est surtout parce qu'il accomplit une œuvre que nous ne pouvons comprendre :

Et sur l'humanité qu'il use de sa lime,
Essayant tous les cœurs à sa meule sublime,
Scrutant tous les défauts de l'homme transparent,
Sombre ouvrier du ciel, noir orfèvre, tirant
Du sage une étincelle et du juste une flamme,
Se penche le malheur, lapidaire de l'âme.

Les Quatre vents de l'esprit, I, 58 (*Liv. sat.*, XIII).

Les hommes, qui vivent dans la nuit, font cependant une œuvre sublime :

A grands coups de science, à grands coups de cognée,
Les vivants ont raison, dans leur obscurité,
D'ébaucher la statue immense Vérité,
L'homme est le noir sculpteur, le mystère est le marbre.

Dieu, 184 (II, VII).

Les savants, les penseurs, les poètes, les prophètes ont la mission de faire jaillir la lumière dans la

nuit, de pénétrer le mystère auquel la foule est indifférente. S'ils sont noirs, ce n'est pas seulement parce qu'ils vivent dans ces ténèbres qu'ils cherchent à percer, c'est aussi parce qu'ils ont conscience de la grandeur et de l'austérité de leur tâche, et que l'effort continuel de la pensée ne leur permet pas le sourire :

Que disent, frémissants, pâles, la pioche au poing,
Tous ces noirs fossoyeurs de la fosse science ?

Dieu, 206 (II, VII).

Et parfois il[1] côtoie, ainsi qu'un noir plongeur,
Le cercle où de l'enfer commence la rougeur.

Ib., 46 (I, II).

Le vertige saisit les noirs plongeurs tenaces
Qui du grand ciel farouche affrontent les menaces.

Ib., 51 (I, II).

A force de parler à l'inconnu sans bornes,
Au mystère où l'horreur entr'ouvre ses yeux mornes,
A force de vouloir, noir plongeur fait de jour,
Jusqu'en l'océan Nuit trouver la perle Amour,
J'ai fini, cœur où vibre une invisible lyre,
Par voir sortir de l'ombre un effrayant sourire.

Dernière gerbe, 127 (II, XXII).

Ces noirs navigateurs[2] sans navire et sans voiles.

Dieu, 32 (I, II).

Mais quand le penseur, vaste et noir missionnaire,
Arrive du pays du rêve et du tonnerre.

L'Ane, 314 (I, VI).

1. Le poète.
2. Les penseurs.

Vos esprits, ô noirs Zoroastres,
Sont les chevaux de l'infini.

L'Année terrible, 220 (*Avril*, 1).

Oh ! vous êtes les seuls pontifes,
Penseurs, lutteurs des grands espoirs,
Dompteurs des fauves hippogriffes,
Cavaliers des pégases noirs !

Les Contemplations, II, 323 (VI, XXIII, 11).

L'Inconnu, ce quelqu'un qu'on distingue dans l'ombre,
Prend les poètes, joue avec leur âme sombre,
Emplit leurs yeux profonds de la lueur des soirs,
Et donne à deviner à ces œdipes noirs
Le bien, le mal, l'enfer, Dieu, l'amour, les désastres.

Dernière gerbe, 165 (III, VIII).

Et ce mage était grand plus qu'Isaïe, et plus
Que tous ces noirs vieillards épars dans les reflux
De la vertigineuse et sombre prophétie.

La Fin de Satan, 106 (*La Judée*, III).

Le poète serein contient l'obscur prophète ;
Orphée est noir.

Les Quatre vents de l'esprit, II, 218 (*Liv. lyr.*, LV).

L'homme est sombre aussi quand il doit accomplir une œuvre de justice. Il y a une sérénité noire, une équité noire. Chez Cimourdain, ce caractère sombre vient de ce que la prêtrise a fait en lui la nuit. Chez d'autres punisseurs, comme Dante, Isaïe, Juvénal, la noirceur ne vient que de la sévérité terrible de leur fonction :

Cimourdain était une conscience pure, mais sombre. Il avait en lui l'absolu. Il avait été prêtre, ce qui est grave.

L'homme peut, comme le ciel, avoir une sérénité noire ; il suffit que quelque chose fasse en lui la nuit. La prêtrise avait fait la nuit dans Cimourdain.

Quatrevingt-treize, 149 (II, I, 2).

Les punisseurs sont noirs. Leur pâle et grave amie,
La Mort, leur met la main sur l'épaule, et leur dit :
— Esprit, ne laisse pas échapper ton bandit.

Les Quatre vents de l'esprit, I, 20 *(Liv. sat.*, III).

Il faut
Que Juvénal arrive et dresse l'échafaud
Et qu'Eschyle, dieu noir, justicier olympique,
Frappe le traître avec le plat du glaive épique.

Toute la lyre, II, 323 *(La Corde d'airain*, XIII).

Ils[1] sont les juges d'ombre, ils ont l'équité noire ;
Mais, gouffres ! laissez-moi, quel que soit le chemin,
M'évader d'un coup d'aile étrange et surhumain,
Et m'enfuir, et chercher la justice étoilée !

La Pitié suprême, 103 (I).

Juvénal, noir, rongé par la muse, est un lieu
Autant qu'un homme, un mont de haine, et s'accoutume
A la colère ainsi que Vésuve au bitume.

Les Quatre vents de l'esprit, II, 226 *(Liv. lyr.*, LVI, III).

C'est ainsi qu'entassant deuils, forfaits, désespoirs,
Les tyrans font téter à nos vers, dogues noirs,
La mamelle des Euménides.

Toute la lyre, III, 141 *(La Corde d'airain*, III).

Cette énumération d'exemples est bien longue ; elle est pourtant trop courte encore pour faire bien

1. Dante, Isaïe.

comprendre en quelle abondance se rencontre chez Victor Hugo l'emploi figuré des adjectifs de couleur. Cet emploi est assez naturel, le plus souvent, pour que le lecteur n'en soit pas frappé. On voit cependant certains mots, comme *fauve* et *noir*, devenir de plus en plus fréquents, et acquérir des significations nouvelles. Mais toujours on peut apercevoir un lien entre le sens propre et le sens figuré, et la langue de Victor Hugo est trop sûre d'elle-même pour qu'on ait jamais à lui reprocher un défaut de logique.

CONCLUSION

Après une énumération d'exemples, une conclusion est-elle bien nécessaire ? Je crois inutile de résumer ici toutes les observations que j'ai faites dans les divers chapitres de ce recueil. Je ne rappellerai que l'essentiel.

Victor Hugo a-t-il réellement observé la couleur ? On ne peut en douter. On le constate à chaque page des lettres qu'il écrit pendant ses voyages. Le ciel, l'eau, la végétation sont pour lui de continuels sujets d'étude. Rien n'échappe à son attention dans les nuances successives que donnent au ciel du matin les progrès de la lumière ; il assiste avec éblouissement au coucher du soleil, et se sent pénétré de mélancolie à mesure que s'éteint le ciel crépusculaire. Tous les aspects de l'eau l'intéressent, depuis la goutte de rosée jusqu'à l'océan. Le panache vert des forêts, les tapis de verdure, la fleur qui brille dans l'herbe comme dans un écrin, tout lui laisse une impression ineffaçable, dont il retrouvera toujours sans effort la fraîcheur et la netteté.

A-t-il eu une sensation exacte des nuances ? On pourrait en douter en voyant qu'il les a souvent négligées, et l'on aurait probablement tort, car certaines phrases nous le montrent très capable de noter des différences de teinte. Il distingue dans le

ciel « toutes les nuances du bleu depuis la turquoise jusqu'au saphir », et dans la mer « toutes les nuances du vert depuis l'émeraude jusqu'à la chrysoprase »[1]. La verdure offre à ses yeux une « gamme harmonieuse qui va de l'aigue-marine à l'émeraude »[2], et quand il lui attribue l'aspect étincelant de la pierre précieuse, c'est qu'il la voit resplendir sous le soleil qui allume la goutte de pluie ou de rosée ; ailleurs, l'herbe a plutôt l'éclat lustré du velours. Il remarque toutes les couleurs sous lesquelles, suivant les cas, peut apparaître la lune : elle est rouge, jaune, bleue, ou pâle comme un cadavre. Elle a la couleur du sang, de l'orange, du cuivre, de l'or, de l'opale, de l'argent. Sans doute la métaphore ne traduit pas toujours aussi précisément la sensation, mais une traduction large n'est pas un contre-sens.

Victor Hugo aurait certainement pu représenter la couleur dans toute sa réalité. Pourquoi ne l'a-t-il pas fait ? C'est que ses yeux ont eu leurs préférences et n'ont pas également noté tout ce qu'ils voyaient. Comme l'a bien montré M. Mabilleau, ils sont surtout sensibles à l'éclat rayonnant, et c'est rarement un objet de teinte mate que Victor Hugo choisit comme point de comparaison. Les métaux et les pierres précieuses lui fournissent la plupart de ses métaphores. C'est l'aspect le plus radieux des choses qui lui laisse l'impression la plus nette, et c'est sous cet aspect qu'il se plaît à nous les montrer. Le paysage dont il conserve le mieux le souve-

1. Voir p. 108.
2. Voir p. 79.

nir est celui qu'éclaire splendidement le soleil, surtout quand l'humidité de la pluie ou de la rosée vient ajouter à l'éblouissement. La lumière a pour lui plus d'importance que la couleur. Deux objets peuvent être comparés sans avoir la même couleur, s'ils sont brillants l'un et l'autre. Les yeux sont des étoiles, et les étoiles sont des yeux. L'on voit des yeux s'ouvrir dans la boutique du lapidaire, et des diamants étinceler sous de longs cils. Les inégalités de la lumière sont toujours vivement senties et rendues. Qu'on se rappelle les horizons moirés d'ombre et de lumière, les statues « déguenillées de soleil », et la peau de tigre que revêt quelquefois le paysage.

D'autre part le travail de l'imagination a souvent transformé la sensation, sans jamais la fausser. Nous avons vu combien d'influences diverses peuvent contribuer à déterminer la métaphore. Cette singulière puissance de simplification qui s'exerce sur la couleur aussi bien que sur la forme permet à Victor Hugo de rapprocher quelquefois des nuances assez différentes. Il en profite pour les adaptations et les symboles auxquels se plaît tant son esprit. Les astres sont des diamants ; ce n'est pas seulement parce qu'ils brillent, c'est parce qu'ils ornent le front de la nuit ou la tiare de Dieu. Le sang et le vin, si souvent comparés, n'ont pas la même couleur, mais on s'enivre de sang comme de vin. Les métaphores portent aussi la marque d'une pensée dominante, de cette idée, par exemple, que tout dans la nature est vivant et intelligent : l'éclat des astres et celui des yeux sont choses bien diverses, mais les astres sont

des yeux qui s'ouvrent sur nos actions. Enfin tel ou tel état d'esprit momentané peut aussi modifier plus ou moins la sensation. La rougeur des nuages au coucher du soleil est la couleur de la pourpre si le poète pense simplement à la magnificence du spectacle; cette rougeur devient sanglante si les circonstances éveillent des idées sinistres.

Comment le poète de la lumière est-il aussi le poète de l'ombre? Comment a-t-il trouvé pour en parler de si prodigieuses métaphores? C'est que l'ombre symbolise l'inconnu, le mystère, l'impénétrable. Elle enveloppe le penseur et le poète. Victor Hugo est attiré par la nuit et la regarde avec une curiosité mêlée d'effroi. Cet attrait vers les ténèbres se manifeste surtout à partir de l'exil, parce que le poète considère l'ombre comme le symbole de sa destinée. L'exil, c'est la nuit; c'est un voile d'ombre derrière lequel s'isole l'homme brusquement retranché de la vie; c'est aussi la nuit dans laquelle se prépare le mystérieux avenir; c'est le nuage noir dans lequel gronde le tonnerre. Victor Hugo est un sombre justicier, comme Isaïe, comme Juvénal, comme Dante. On sait quelle place, excessive peut-être, ont prise dans ses dernières œuvres les métaphores de ce genre. Mais, dans ces œuvres ellesmêmes, l'idée finale, celle sur laquelle se fixe l'imagination du poète, ce n'est pas l'ombre, c'est le nuage qui se dissipe, la nuit qui s'enfuit, l'aube qui blanchit le ciel, et le soleil, symbole de tout bien, qui surgit à l'horizon.

INDEX

Les mots imprimés en caractères romains sont les noms des objets qui donnent lieu à des métaphores ; les mots imprimés en italique sont les mots employés métaphoriquement.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le 6 Juillet 1905

PAR

ÉMILE LANIER

CAEN

CAEN

IMPRIMERIE E. LANIER

